BIBLIOTHÈQUE ANNEXE
R. I.
IMPRIMÉS

N. SERBAN

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE
A L'UNIVERSITÉ DE JASSY

PIERRE LOTI

SA VIE ET SON ŒUVRE

Préface de M. LOUIS BARTHOU

de l'Académie Française

LES PRESSES FRANÇAISES

10 bis, RUE DE CHATEAUDUN, PARIS (9e)

—

1924

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Pierre Loti, sa vie et son œuvre Préface de Louis Barthou

Nicolas Serban

Les Presses françaises, Paris

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

Reproduction de la photographie remise par Pierre Loti à

Madame Leïla Hanum, la Djénane des *Désenchantées* (Marc Hélys).

À la mémoire de mes camarades en Sorbonne,
tombés au champ d'honneur.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

I. — *INTRODUCTION*
II. — *ENFANCE*
III. — *PRIME JEUNESSE*
IV. — *VOYAGES ET AMOURS*

1. Initiation, p. 27. — 2. Une première fois contre les Allemands, p. 34. — 3. Sur les grandes routes du Monde, p. 36. — 4. L'idylle polynésienne, p. 43. — 5. Au Sénégal, p. 51. — 6. Jours d'orage. Éducation physique, p. 54. — 7. Aziyadé, p. 60. — 8. Regrets et ennui, p. 66. — 9. Pasquala Ivanovitch, p. 75. — 10. Au Tonkin : Joies et peines littéraires, p. 78. — 11. Madame Chrysanthème,

p. 96. — 12. Passion suprême, p. 100. — 13. Amitié royale, p. 108. — 14. Mission au Maroc. Pèlerinage en Terre-Sainte, p. 122. — 15. Vie à terre, p. 127. — 16. Au pays des Brahmes, p. 131. — 17. Vers Ispahan, p. 140. — 18. En Extrême-Orient : Au pays des Boxers ; en visite chez M^me^ Prune ; pèlerin d'Angkor, p. 149. — 19. Au pays des « Désenchantées », p. 158.

V. — *DERNIÈRES ANNÉES*

1. Fin de carrière, p. 171. — 2. Chez les Pharaons d'Égypte, p. 173. — 3. Suprêmes visions d'Orient, p. 176. — 4. Littérature et Politique, p. 183. — 5. Dans le vertige mondial. Vers l'Au-Delà, p. 186.

VI. — *L'HOMME*

VII. — *L'ŒUVRE*

VIII. — *L'ART DE LOTI*

APPENDICES

I. — La Maison Enchantée *(Madame Alice-Louis Barthou)*

II. — Lettres de M. Huchet du Guermeur à Pierre Loti

III. — Fragments from my Diary *(Translated from the Original Manuscript by Lafcadio Hearn)*

IV. — États de Service de l'Officier de Marine Julien Viaud

V. — Relevé des Embarquements de Julien Viaud

VI. — Relevé des Dates des divers Appareillages et Mouillages des Bâtiments sur lesquels a été embarqué Julien Viaud

CONTRIBUTION À LA BIBLIOGRAPHIE DE L'ŒUVRE DE PIERRE LOTI

1. Romans, Nouvelles et Articles de Revues. 338. — Articles de Journaux, p. 354. — 3. Théâtre, p. 356. — 4. Préfaces, p. 356. — 5. Traductions, p. 357.

I. — Œuvres de Pierre Loti

II. — Études sur Pierre Loti

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOUVELLES

PRÉFACE

Le livre de M. Serban sur Pierre Loti vient à l'heure du premier anniversaire de la mort du grand écrivain. Cet hommage est digne de cette gloire. Il est le plus complet de ceux qui lui ont été rendus. M. Serban n'a négligé pour se renseigner aucune source, aucun document, aucun témoignage : l'œuvre et l'homme, qui se pénètrent si fortement, revivent dans son livre sous la riche diversité de leurs aspects.

M. Serban m'a demandé d'écrire comme préface à son remarquable ouvrage quelques pages sur Pierre Loti. Voici celles que j'ai adressées, au lendemain de la disparition de mon grand ami, à un journal d'Amérique. Elles sont comme inédites. J'y avais mis, un peu à la hâte, mais du fond d'un cœur meurtri, toute ma pieuse admiration.

⁂

La mort de Pierre Loti est un grand deuil pour les lettres françaises et même, s'il faut tout dire, elles ne pouvaient pas éprouver de perte plus grande. D'autres renommées sont plus tapageuses ; elles doivent à la politique une part de leur succès : la gloire de Loti ne devait rien qu'à elle-même. On la voyait depuis des années se faire une place unique et installer une conquête que personne me lui disputait. Dans les enquêtes ouvertes sur le mouvement littéraire, où la jeunesse donnait librement son avis, il était rare que Loti n'eût pas le premier rang ; la majorité des voix discernait dans

son œuvre des qualités dont il avait seul le secret et que la littérature française n'avait pas connues avant lui. On ne pouvait le rattacher à personne et il était vain de lui chercher une filiation. Anatole France procède de Voltaire et de Renan. Pierre Loti, littérairement, n'avait pas de père et il représentait par son éclosion spontanée une sorte de miracle.

Quand il fut reçu à l'Académie française, il fit une déclaration dont on s'étonna : il dit qu'il ne lisait jamais. Il avait, en effet, sauf pour les besoins de son métier de marin, lu peu de chose et l'œuvre d'autrui ne l'intéressait pas. Ce n'était pas un parti-pris d'ignorance, un défi de paresse ou une vanité méprisante. Il ne lisait pas simplement parce qu'il n'en sentait pas la nécessité. Quand on voulait l'apparenter à un autre et lui trouver, de gré ou de force, une paternité, on risquait des erreurs grossières. Ainsi Brunetière s'avisa de découvrir un jour, en jugeant une œuvre nouvelle de Loti, que d'ailleurs il admirait, qu'elle avait puisé son inspiration dans *Salammbô*. Rien n'était moins vrai : Loti ne connaissait pas le chef-d'œuvre de Flaubert et je l'ai entendu s'amuser de cette méprise.

Ceux qui ont la manie de la comparaison le rattachent à Chateaubriand, mais il n'y a pas de vue plus superficielle. Sans doute, ils furent l'un et l'autre de grands voyageurs, mais c'est le seul point par lequel ils se ressemblent : leurs procédés et leurs talents n'ont rien de commun. La phrase de Chateaubriand a l'ampleur d'un manteau de cour : elle est faite de pourpre et d'or. Celle de Loti a la simplicité d'une impression directe et sincère. Il emploie les mots de tout le monde, mais il en use avec un art que personne n'a égalé ou imité. La langue de Chateaubriand, pourtant si riche et si belle, a vieilli : celle de Loti ne se fanera pas ; elle est faite d'un tissu sur lequel le temps n'aura pas de prise et, ne devant rien à la mode, elle enchantera toujours.

N'est-il pas curieux qu'Anatole France et Pierre Loti se soient immortalisés sous des pseudonymes ? Leur nom littéraire n'est pas leur nom de famille. La chance les a bien servis : je préfère France à Thibault et Loti à Viaud. L'auteur de l'*Orme du Mail* s'est paré d'un surnom que les camarades de garde de son père avait donné à celui-ci, sous Louis-Philippe, pendant leurs factions aux Tuileries : le surnom a fait fortune. Celui de Loti était né d'un voyage. J'ai lu, tout de suite après sa mort, que ses camarades, l'avaient emprunté à une fleur de l'Inde pour caractériser sa timidité et sa

modestie. On l'écrivait de son vivant, et il s'en itritait. D'abord, il n'était pas timide, et il faut avouer qu'il n'était pas modeste : il le reconnaissait lui-même avec une crânerie charmante. Et puis, on ne pouvait écrire cette « imbécillité », comme il la qualifiait avec un juste dédain, sans avoir lu le *Mariage de Loti*. Comment oublier la page délicieuse où le jeune officier de marine raconte son baptême « au milieu des mimosas et des orangers, dans une atmosphère chaude et parfumée, sous un ciel tout constellé d'étoiles australes », dans les jardins de la reine Pomaré ? Trois Tahitiennes couronnées de fleurs, Ariités, Faïmana et Téria, après avoir inutilement prononcé le nom européen de leur ami, dont les sons durs blessent leurs gosiers maoris, lui donnent, en l'appelant *Loti*, le nom d'une fleur, ce nom que la petite Rarahu prononcera si souvent avec tant d'ingénue tendresse pour lui dire son amour. « *E Loti, tan taio rahi e.* Ô, Loti, mon grand ami ! »

Ce prénom, décerné par des femmes dans une île lointaine à un voyageur de passage, devait immortaliser des chefs-d'œuvre où l'amour et la nature exotique ont trouvé une expression jusqu'alors inconnue dans la langue française. Pierre Loti est un créateur. Avec lui il y a des apports : il n'y a pas des emprunts. Tandis qu'Anatole France, si grand écrivain, laisse deviner les sources *livresques* de son talent, Loti ne doit rien qu'à la nature, dont il est le peintre fidèle et sincère. Les systèmes, les théories, les régimes passent, et ceux qui s'y attachent risquent de voir un jour chanceler leur gloire ; au contraire, la nature est éternelle, et ceux dont elle a inspiré le génie sont assurés de l'immortalité. Ni les *Idylles* de Théocrite ni les *Bucoliques* de Virgile n'ont vieilli et, malgré tant d'autres beautés, l'épisode des *Laboureurs* est ce qu'il y a de plus durable dans le *Jocelyn* de Lamartine.

Loti, pour écrire en prose, n'en est pas moins un poète, à l'égal des plus grands. Il y a eu du divin dans ses yeux, où se sont reflétés tant de paysages. Il voyait ce qui échappait aux autres et rien ne se perdait de ce qu'il avait vu. À ce don incomparable il ajoutait un art mystérieux. Il choisissait, d'un instinct sûr, les détails et les épithètes propres à traduire ses visions. Aucune erreur de goût n'en a jamais déparé l'expression, dont l'exactitude et la perfection tiennent du miracle. Savait-il lui-même son secret ? J'en doute : les rosiers savent-ils comment ils produisent des roses ? Loti était né pour voyager, pour aimer et pour écrire. Il connaissait son destin et il en acceptait

la loi. « Je ne sais pas, a-t-il dit, si beaucoup d'hommes ont comme moi, depuis l'enfance, pressenti toute leur vie. Rien ne m'est arrivé que je n'aie obscurément prévu dès mes premières années. »

Cela s'appelle une vocation : Partout, il a obéi à la sienne. Partout, il a été *lui*, avec une âme curieuse et Inquiète, promenant à travers la variété des paysages et la vanité des distractions la monotonie de son désenchantement.

Il avait pris pour devise : « Mon mal, j'enchante », mais ce mal, il ne réussissait qu'à l'engourdir sans |'éteindre. Combien ont rêvé d'une existence semblable à la sienne, parce qu'ils n'en ont vu que les apparences, les dehors et les décors ! Faite d'amour et de gloire, elle n'était pourtant que l'illusion du bonheur. Le plus grand peintre de la nature que la littérature française ait connu, celui dont les pays qu'il a parcourus et dépeints sont inséparables des traits qu'il leur a donnés, avait une autre sensibilité que celle des yeux : il avait celle de l'âme. On calomnie à la fois son œuvre, son génie et son caractère quand on lui refuse le don de penser. Certes il n'avait pas de système philosophique, ni de plan arrêté sur l'univers et sur l'homme, mais il était obsédé par l'angoisse des problèmes que pose notre destinée. J'ai été le confident de ces troubles ; en le disant, je ne commets pas une indiscrétion, que tant de ses livres trahissent. Il y a dans sa *Jérusalem* ou dans son *Pèlerin d'Angkor* des pages où son inquiétude, au sens philosophique du mot, a trouvé les accents les plus émouvants.

Pierre Loti, né protestant, l'était resté par respect des traditions familiales et par affection pour ses ancêtres dont il a fait d'inoubliables portraits. Mais il n'avait pas la foi. Il l'avait cherchée sans l'atteindre, et, hanté par la peur de la mort dont il ne savait pas les lendemains, il en a imprégné toute son œuvre. Ceux-là le jugent mal qui ne voient d'elle que les frivolités, les distractions, les fantaisies, les amours passagères. Avec le recul du temps, elle prendra toute sa signification. Ses côtés légers plairont toujours, mais on sentira de mieux en mieux ce qu'elle a de tragique et de douloureusement humain. Chateaubriand nous accable de son *ennui*, mais comme il y a loin de sa désespérance, même si on la croit vraie, au *doute* qui empoisonne chez Pierre Loti les impressions, les sensations et les souvenirs où il ne trouve que la déception d'un mirage ! Il souffre sincèrement et, s'il ne fait que rarement l'aveu direct de sa souffrance, c'est par une sorte de pudeur qui refuse son secret.

Aucun être, en apparence si simple, ne fut, au fond, plus complexe. Il vécut plusieurs vies, dont le roman amuse, mais il eut plusieurs âmes, dont les contradictions mystérieuses sont profondément émouvantes. On ne lui a pas encore rendu toutes les justices qu'il mérite. Mais déjà la postérité commence. Sa mort a révélé sa grandeur et la place qu'il occupait. Les funérailles qu'on lui a faites aux frais de l'État sont un hommage, mais sa gloire ira grandissant. Anatole France a dit un jour : « De nous tous, il est le plus sûr de durer ». Ils dureront l'un et l'autre ; leurs génies font à la France un honneur égal, mais peut-être, en effet, n'est-il pas vain de penser, que le cas de Pierre Loti est unique et qu'il y a des degrés jusque dans l'immortalité.

LOUIS BARTHOU,
de l'Académie Française.

AU LECTEUR
(AVANT-PROPOS DE LA PREMIÈRE ÉDITION)

Aux derniers temps de la neutralité roumaine, je fus appelé sous les drapeaux pour une période de plusieurs mois. Pendant la journée, j'enseignais aux recrues le maniement du 75 et je les initiais aux différents tirs. C'était pour moi un notable changement de régime, que je supportais

d'ailleurs avec une patience réjouie, soutenu que j'étais par l'espoir de commander sous peu ces mêmes soldats sur le champ de bataille. Mais le soir, je sentis bientôt le besoin de revenir à mes études littéraires. La petite bourgade de Moldavie où je me trouvais en garnison ne possédait aucune bibliothèque. Force me fut donc de chercher un sujet d'étude qui ne m'obligeât pas à de grandes recherches bibliographiques. Je me décidai pour Pierre Loti.

J'avais lu plusieurs articles sur ses œuvres ; mais je savais que ces études, publiées à l'occasion de l'apparition de tel ou tel de ses livres, traduisaient une simple impression et ne s'appliquaient pas à toute l'œuvre de l'écrivain. Je possédais plusieurs romans de Loti dans ma bibliothèque de Bucarest ; je demandais à mon libraire ceux qui me manquaient, et le soir j'oubliais la fatigue de mes membres dans le mirage reposant des paysages exotiques. Quelques semaines avant la déclaration de guerre, le groupement d'artillerie dont je faisais partie fut détaché pour soutenir les unités qui surveillaient la ligne du Danube. J'emportais, dans ma cantine, quelques volumes, j'en confiais plusieurs autres à mon ordonnance, qui les enfouit dans son sac, entre les godillots et les boîtes de conserves. Deux volumes — « Ramuntcho » et « La Fille du Ciel » — n'ayant plus trouvé de place, je les cachais dans la forge de la batterie.

Je mis à profit le peu de temps qui me restait après les patrouilles effectuées dans la journée, pour noter les impressions recueillies au cours de mes lectures. Lorsque les Allemands passèrent le Danube, ma troupe se trouva en première ligne. Je dus fermer mes cahiers, ce début de campagne étant très dur. À notre poignée d'hommes revenait la tâche de retarder l'ennemi, qui marchait sur Bucarest, jusqu'à ce que le gros des troupes roumaines engagées dans les Carpathes, pût descendre dans la plaine et défendre la capitale. Tous les combats que nous engagions se terminaient de la même manière : les Allemands grâce à la supériorité écrasante du nombre et de l'armement, arrivaient à nous envelopper. Mais le territoire nous était ami.

La nuit, à travers champs et forêts, évitant les gués, passant les rivières, surveillés par l'ennemi, nous lui échappions, non sans pertes, il est vrai. Dès l'aube, il nous retrouvait de nouveau devant lui, obstinément cramponnés au sol.

Le cinquième matin de cette vie-là, pendant que nous attendions, sur de bonnes positions, le choc des hordes germaniques, une autre colonne d'Allemands fut signalée derrière nous. Elle avait passé le Danube en aval, nous coupant la route de Bukarest. Nous essayâmes quand même de passer. Les mille fantassins que nous avions attaquèrent à la baïonnette, conquirent le village occupé par l'ennemi ; mais officiers et soldats périrent jusqu'au dernier, sous les feux des canons automobiles et des mitrailleuses cachées dans les arbres ou dans les maisons. Cependant, l'artillerie ayant épuisé ses munitions, se défila dans une petite vallée et, à travers des forêts marécageuses, nous pûmes sauver quatre canons et un seul caisson. Mon « Ramuntcho » et « La Fille du Ciel » restèrent à l'ennemi.

Je ne repris l'étude de Loti que cinq mois plus tard, dans un petit village, où mon régiment, ayant perdu plus de 60 % de son effectif et la plupart de ses canons, avait été envoyé pour se reformer. Mais le travail fut précaire. J'avais l'âme endolorie par la tournure désastreuse de la guerre roumaine. En outre, le typhus exanthématique décimait mes soldats, Le médecin en fut atteint et je dus passer mes soirées dans une maison de paysans transformée en ambulance pour tâcher de sauver quelques-uns de mes hommes qui luttaient contre la mort.

Revenu sur le front, je fus blessé. On m'emporta à l'hôpital. Je ne retrouvai mes bagages que six mois après, à mon retour au régiment. L'armistice venait d'être signé. Je repris toutes mes notes et je composai les pages qui suivent. Je les publie telles qu'elles ont été écrites alors. Je n'ai ajouté que le chapitre « Prime Jeunesse ».

Telle est la genèse de ce travail. Je tenais à en confier les détails au lecteur, un peu pour qu'il en excuse les défauts et les lacunes ; un peu aussi parce qu'il est plutôt étrange de faire la guerre avec Loti dans ses bagages. On a prétendu que c'est un auteur décourageant, dont la lecture émousse l'énergie. Je ne m'en suis pas aperçu. Dans les circonstances particulièrement tragiques où je le fréquentai, Loti ne m'a donné qu'une haute leçon de beauté ; il m'a donné surtout la possibilité d'avoir avec moi un peu de France, de cette France vers laquelle allait le meilleur de mes pensées, que je savais attaquée, saignant de toutes ses blessures, que je devinais héroïque, frémissante derrière les tranchées, où la plupart de mes camarades de Sorbonne combattaient glorieusement.

Grâce à leur exemple, je me sentais plus fort car j'avais la conscience de lutter pour deux patries à la fois. C'est en pensant à eux que j'ai écrit ces pages : c'est à leur mémoire que je les dédie.

N. SERBAN.

Jassy, 1920.

P.-S. L'accueil favorable fait par le public à la première édition de ce livre, m'encourage à en publier une seconde, soigneusement revue et notablement augmentée. J'ai pu, en effet, grâce à la bienveillante intervention de M. l'amiral Hallier et aux conseils avisés de M. J. Tramond, du service historique de la Marine, prendre connaissance de nombreux documents, qu'il m'était interdit de consulter pendant la vie de Loti.

Je dois à l'extrême amabilité de M. Samuel Viaud la rare bonne fortune d'avoir pu examiner les manuscrits des œuvres principales de Loti, ainsi que de nombreuses pages de son journal inédit.

M. Louis Barthou, à qui Loti a légué cent trente-neuf paquets de manuscrits et lettres, a bien voulu me permettre d'y puiser de précieux renseignements.

M^mes^ Duvignau, Guilleux et Léra (Marc Hélys), m'ont également fourni les plus intéressants détails sur leur oncle, grand oncle et admirateur.

Enfin M. Mauberger, secrétaire et ami de Pierre Loti, MM. Tollemer, Prigent, Marec, Lemoine, Bruno Durand, archivistes des Arrondissements maritimes de Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon, m'ont gracieusement aidé à connaître les nombreux voyages de Loti.

À tous je tiens à témoigner ici ma vive gratitude.

Paris, novembre 1923.
Jassy, avril 1924.

I

INTRODUCTION

Dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle, la littérature française tend à occuper une place de plus en plus importante dans l'histoire du progrès humain. Par le nombre considérable de ses créations, par leur valeur artistique, par les idées générales qu'elle remue ainsi que par les voies nouvelles qu'elle ouvre, elle a su attirer sur elle l'attention universelle.

La poésie vise à la perfection de la forme, pour exprimer tantôt l'inspiration impersonnelle des Parnassiens, tantôt l'individualisme révolutionnaire des Symbolistes.

La critique élargit son horizon et perfectionne ses moyens d'investigation. Elle remet, pour les juger, les œuvres dans le milieu qui les a vu naître, les éclaire par l'étude des idées générales contemporaines et introduit en France tout ce que les littératures étrangères — allemande, russe, scandinave — offraient d'intéressant.

Cependant le plus grand succès, dans ce mouvement littéraire, est réservé au roman. Psychologique, historique ou social, le roman semble être la forme qui convient le mieux au mouvement des idées de cette période. Gustave Flaubert, Guy de Maupassant, Edmond et Jules de Goncourt, Alphonse Daudet, Émile Zola, Anatole France ont donné chacun des chefs-d'œuvre dans les variétés du même genre.

Néanmoins, et peut-être à cause de ce succès, vers 1880 le public français semblait submergé sous une avalanche de romans. Il se débattait entre la vulgarité des naturalistes et la monotonie des romans mondains en se demandant Si cet épanouissement du genre n'était pas le prélude de sa décadence. Heureusement, il n'en fut rien ! Un jeune auteur, complètement inconnu, vint doter le roman d'une vie nouvelle : un jeune auteur que rebutaient les grâces mal odorantes des naturalistes ainsi que la curiosité indiscrète des fouilleurs d'alcôves ; qui ne se sentait point épris de théories communistes et qui ne cherchait pas le bonheur de ses concitoyens entre les murs géométriques de quelque phalanstère imaginaire : mais qui, en échange, avait le courage de nous parler de son propre « moi », de ses inquiétudes, de ses souffrances, en nous transportant dans des pays délicieusement étranges, connus des géographes, mais presque totalement ignorés des artistes. Ce nouveau venu, c'était Pierre Loti.

D'où arrivait-il ? Quel milieu l'avait vu naître ? Qu'apportait-il avec lui comme antécédent littéraire ? Voilà autant de questions auxquelles nous nous proposons de répondre dans ces pages.

Nous ne possédons aucune étude d'ensemble sur la vie et l'œuvre de Pierre Loti[1]. On a écrit, il est vrai, quelques articles à l'occasion de la publication de tel de ses livres. Néanmoins, sa vie a été laissée dans l'ombre et quant à son œuvre, on attend encore le travailleur patient qui pourra nous en donner une analyse et une synthèse complètes.

Nous nous proposons de combler autant que possible cette lacune. Pourtant, dans les pages qui suivent, le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver une étude qui épuise le sujet : la bibliographie de l'œuvre de Loti ne le permet pas encore. Nous n'avons eu, pour refaire l'histoire, assez compliquée, de sa vie errante, que ce que nous avons puisé dans ses livres, quelques discrètes confidences de ceux qui l'ont connu, ainsi que les documents que le Ministère de la Marine nous a communiqués.

Parmi les manuscrits restés à Rochefort, parmi les papiers que Loti a légués à M. Louis Barthou, se trouvent encore un grand nombre de pages inédites, dont la publication jettera ure nouvelle lumière sur la vie et l'œuvre de l'écrivain. D'ailleurs de nombreux amis ou camarades de Loti

n’ont pas encore fait part au public de leurs souvenirs ou de leurs impressions.

Si ce livre pouvait les inciter à nous révéler ce qu’ils savent, nous serions doublement heureux de l’avoir écrit.

---

1. ↑ Voir la bibliographie à la fin de l’ouvrage.

II

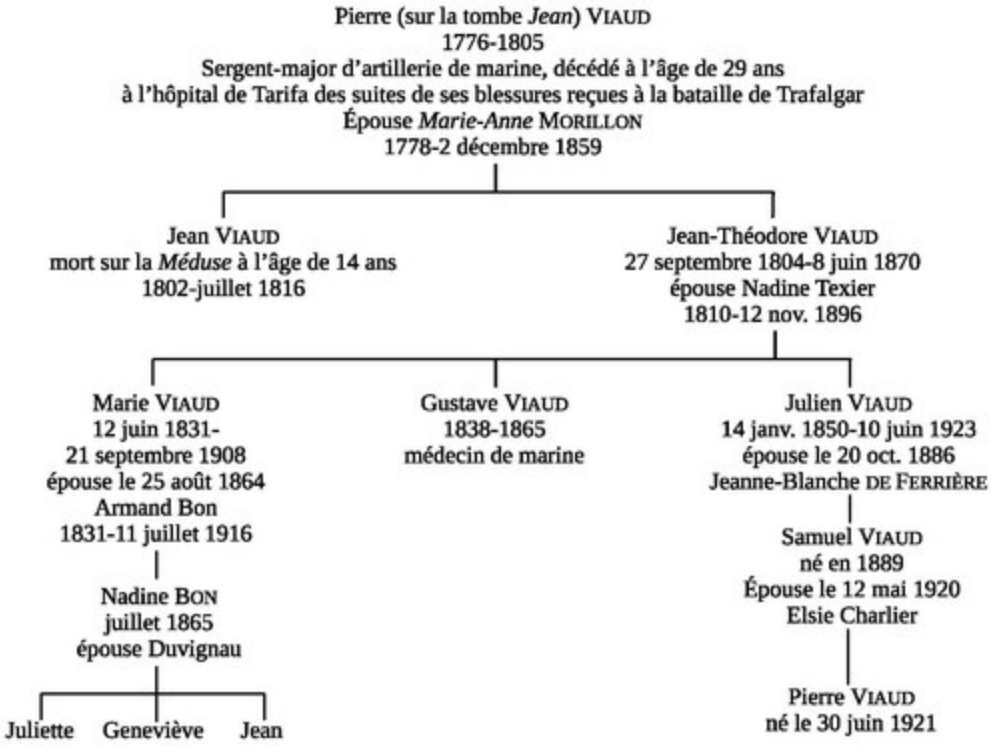
ENFANCE

Pierre Loti[1] — de son vrai nom Julien Viaud — est né en 1850, à Rochefort. Son père — Théodore Viaud — originaire de Rochefort, s'éprit à l'age de 21 ans de M^lle^ Nadine Texier, fille d'un commissaire de marine et descendante de M^me^ de Maintenon. L'idylle s'ébaucha rapidement et, en dépit des obstacles qui semblaient, au premier abord, insurmontables, elle finit par un mariage dont le retentissement fut certain parmi les paisibles habitants du vieux port français. [1]

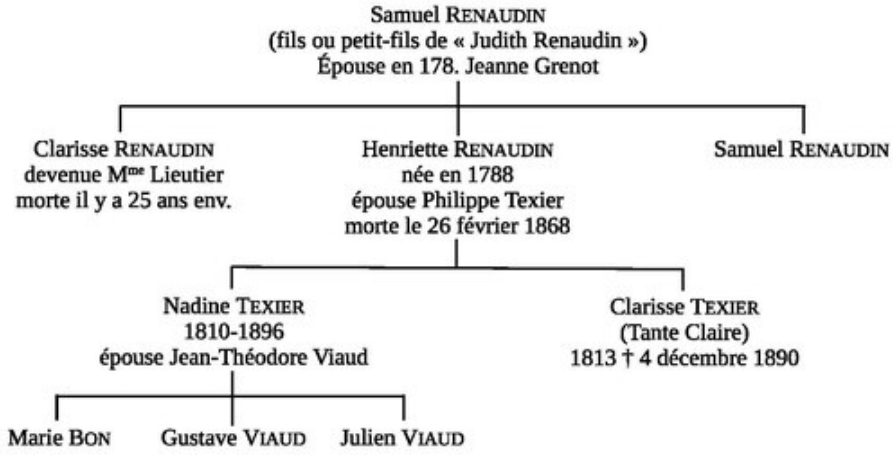
C'est que Théodore Viaud était catholique ; les Texier par contre des huguenots fervents. Le jeune homme fut obligé de passer au protestantisme avant de prétendre à la main de sa bien-aimée. Il le fit d'ailleurs avec enthousiasme. La religion protestante expliquée par une voix chère le pénétra à jamais. Toute sa vie il donnera la preuve d'un vrai zèle de néophyte.

Ce fut donc, dans toute l'acception du mot, un mariage d'amour, bientôt béni par la naissance d'une fille, Marie, et d'un fils, Gustave. Le jeune couple s'installa dans la maison des Texier, rue Saint-Pierre, et c'est là que, bien tard, vint au monde le troisième enfant, Julien.

FAMILLE VIAUD



FAMILLE RENAUDIN



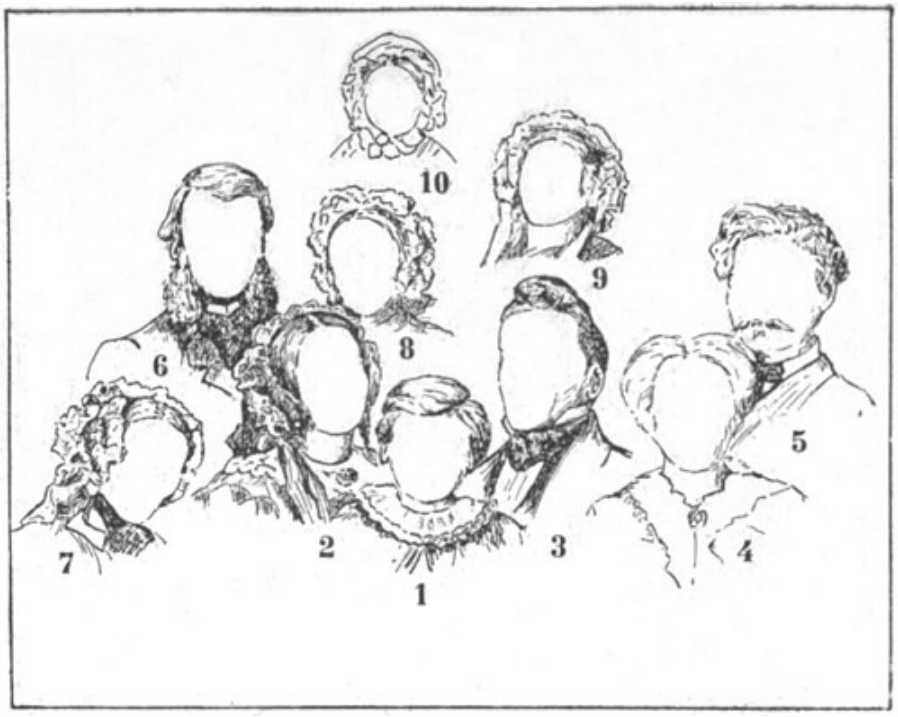
Loti nous parle souvent de sa famille, sans toutefois lui attribuer d'autre noblesse que celle de l'honnêteté et du travail. Ses ancêtres, huguenots inébranlables dans leur foi, ont été, à cause des persécutions religieuses,

obligés de vivre en marge de la vie publique, presque isolés. C'est ce qui a donné à leur existence ce caractère silencieux et terne, cette teinte de mélancolie et d'effacement qui semblent être l'apanage de la vie protestante. Nous y trouvons une sorte de tristesse comme une constante aspiration vers l'au-delà qui se transmettent jusqu'à notre auteur[2].

La maison paternelle, — aujourd'hui augmentée et embellie par Loti — était alors une modeste demeure, flanquée d'un petit jardin. De l'étage supérieur on voyait, il est vrai, le mince filet d'eau de la Charente s'attarder à travers les herbes hautes ; les ombres noires des bateaux se profilant au loin, sur l'horizon doré, comme dans un décor de lanterne magique ; mais la maison serrée entre les murs gris des bâtiments voisins, avait une simplicité austère, peu favorable à la gaieté et à l'expansion de l'enfance.

La vie n'était pas précisément gaie dans la famille de Pierre Loti, composée de la mère, du père, des aïeules, des tantes, toutes personnes âgées. Il y avait encore dans la maison la sœur de Loti, son mari Armand Bon, et un frère de quatorze ans plus âgé que Julien : aussi semblaient-ils appartenir à une génération antérieure.

Notre auteur était le benjamin de la famille. Tous les siens le caressaient, le dorlotaient, le gâtaient de telle sorte, que « *seul enfant parmi eux*, dit Loti, *je poussais comme un arbuste dans une serre, trop à l'abri, trop ignorant des ronces* »[3]



1. Pierre Loti.

2. Madame Nadine VIAUD (mère de P. Loti).
3. M. Théodore VIAUD (père de P. Loti).
4. Madame Marie BON (sœur de P. Loti).
5. M. Armand BON (beau-frère de P. Loti).
6. Docteur Gustave VIAUD (frère de P. Loti).
7. Mademoiselle Clarisse TEXIER, *Tante Claire* (sœur de Madame Nadine Viaud).
8. Madame TEXIER (grand'mère de P. Loti).
9. Madame VIAUD (grand'mère de P. Loti).
10. Madame RENAUDIN (arrière-grand'mère de P. Loti, mère de Madame Texier).

TABLEAU REPRÉSENTANT PLUSIEURS MEMBRES DE LA FAMILLE DE PIERRE LOTI.

(peint par Marie Viaud (M^me^ Bon), sœur de Loti, et conservé à Rochefort.)

La vie s'écoulait monotone. Rien du dehors ne venait troubler cette existence paisible et par trop uniforme : point de peines, mais aussi point de joies ! Pour toute distraction, le soir à dix heures, la famille se réunissait avec les vieux domestiques dans la salle à manger ; on écoutait religieusement la lecture de la Bible que faisait le père.

Aussi ne devons-nous pas être trop surpris si, dès cette époque, nous entendons le petit Julien pousser cette exclamation si peu commune aux enfants de son âge : « Je crains de m'ennuyer. »

Les jeux même de Julien étaient solitaires, peuplés seulement par les objets environnants qu'animait son imagination enfantine[4].

Cette monotonie lui fit connaître, dès sa plus tendre enfance, l'angoisse de la solitude. Il avait souvent des frayeurs et des hallucinations. De petits détails prenaient ses yeux des proportions gigantesques. Lorsque nous lisons, dans le *Roman d'un enfant*, la description que Loti nous a laissée de ses premières années, nous sommes frappés du petit nombre d'événements qui les emplissent. En revanche, nous nous émerveillons de la multitude des fantaisies et des rêves qui viennent animer et enrichir cette réalité austère.

Cela est à retenir : c'est la même âme que nous retrouverons plus tard chez l'écrivain.

Julien fit ses premières études à la maison sous la direction tantôt de tante Claire[5], tantôt de sa mère, M^me^ Nadine Viaud ou encore de sa sœur, Marie, de dix-huit ans plus âgée que lui.

On sait qu'en général dans les familles protestantes, on soigne particulièrement l'éducation intellectuelle des femmes. De sérieuses connaissances littéraires, un fin goût artistique caractérisaient les trois personnes qui se chargèrent de la première instruction de Julien. Ses parents ne voulaient pas l'envoyer à l'école par crainte des mauvaises fréquentations. Dans la limite des ressources de la famille, on fit appel plus tard à des maîtres qui enseignèrent à l'enfant le latin, l'anglais et à partir de douze ans, le grec.

L'étude ne lui plaisait que médiocrement et l'aversion qu'il avait pour elle rejaillissait sur ses maîtres. Fréquemment, au lieu d'étudier, Julien se laissait aller à des rêveries troublées par le remords du devoir non accompli. Aux conjugaisons latines, il préférait la fuite des nuages à travers le feuillage des lierres, les jeux du soleil dans l'eau du bassin ou l'effort des insectes pris aux filets des araignées.

Le peu d'assiduité de l'enfant fit que ses parents renoncèrent au système d'éducation suivi jusqu'alors et, vers l'age de douze ans, le mirent au collège de Rochefort[6].

Contrairement à toute attente, ce premier contact de enfant avec le monde extérieur n'eut pas de résultats positifs. Le petit Julien n'aima ni ses professeurs, ni ses condisciples, ni son nouveau genre de vie. Il était trop timide, trop différent déjà de ses camarades et, qui plus est, il s'en rendait bien compte. Un domestique l'amenait au collège et venait l'y reprendre. L'intimité des causeries en rentrant au logis, les flâneries le long de la rue, les jeux, les polissonneries lui étaient interdites. Ses camarades d'ailleurs étaient, en général ; plus âgés que lui, plus avertis et de moins bonne tenue. Il restait un être à part, avec des goûts différents et des manières trop distinguées pour qu'il pût descendre à leur niveau. L'école au lieu de corriger l'éducation spéciale qu'il avait reçue à la maison, vint aggraver son

isolement moral en creusant plus profondément le fossé qui le séparait du reste des hommes.

Julien, comme écolier, ne se classait ni parmi les bons, ni parmi les mauvais élèves : aujourd'hui le premier de la classe, demain le denier, il avait régulièrement le prix de version latine, ; mais, chose étrange, le grand écrivain qu'il devait être plus tard, était mal noté en composition française.

Nous ne trouvons pas chez lui rien qui ressemble à la passion de la lecture qui dévore beaucoup d'enfants de cet âge. Il lisait lentement, plutôt par devoir que par plaisir. Pour lire *Télémaque*, il lui fallut tout un été. Bref, il n'avait pour l'étude aucune disposition particulière et l'école lui a laissé de très mauvais souvenirs.

Seules, les promenades qu'il faisait le jeudi et le dimanche, avec son père, dans les environs de Rochefort, venaient rompre l'oppression continue de cette vie monotone et sans joie,

Souvent ils allaient à La Limoise, une propriété située à quatre kilomètres de Rochefort, où habitaient les parents de la petite Lucette D. Là, le plaisir de la vie au milieu de la nature se doublait de frissons d'amour[7]. Il arriva même plusieurs fois que ses parents l'envoyèrent passer les vacances chez Pierre Bon, cousin germain de Théodore Viaud, qui habitait à Bretenoux, dans le Lot. C'est là, à l'ombre des vieux murs du château féodal de Castelnau, qu'il a passé les moments les plus gais de son enfance, en compagnie de ses cousins et cousines. Il échappait à l'ambiance austère de sa famille, son âme enfantine s'épanouissait grâce à un peu de liberté ; il se découvrait le goût du jeu et de la gaieté. C'est là qu'il se sentit le courage de prendre une décision définitive sur le choix de sa carrière.

Plus jeune il avait voulu être pasteur : il devait cette première vocation à son éducation religieuse, à la lecture de la Bible, à la fréquentation régulière de l'office.

Quelque chose avait passé dans son âme de l'ardeur religieuse qui animait ses ancêtres, au temps des persécutions ; il éprouvait confusément la haine du papisme, l'ardent désir d'assurer dans le monde la victoire du christianisme pur, du protestantisme, enfin une exaltation semblable à la soif du martyre. « *Il est bien certain*, écrit Loti, *que si l'Inquisition avait été*

recommencée, j'aurais subi le martyre joyeusement comme un petit illuminé[8]. »

Cependant, les offices religieux, auxquels il était obligé d'assister, lui causaient un insupportable ennui. Tout spécialement, la prédication, avec son caractère rationaliste et ses subtilités, détruisaient à ses yeux le prestige métaphysique, l'attrait de la religion. D'autre part, les vives impressions qu'il recevait de la nature modifiaient peu à peu sa conception religieuse. Il semble que la philosophie d'Auguste Comte, que l'on commençait à expliquer dans les écoles, ne fut pas tout à fait étrangère à ce revirement[9]. Enfin, tout un concours de circonstances vint diriger son esprit vers d'autres horizons.

Un de ses oncles[10], ancien médecin de marine, qui avait longtemps habité les côtes d'Afrique, possédait un musée de plantes et de coquillages exotiques. Cet oncle en donnant à l'enfant de nombreux objets de sa collection, lui inspira l'idée de constituer un petit musée. Julien Viaud y rassemblait aussi des choses et des plantes recueillies aux environs de Rochefort, et y passait de longues heures de contemplation et de rêverie. Son entourage voyait déjà en lui un futur botaniste. On se trompait. Ce qui intéressait, l'enfant, ce n'était ni la classification, ni la nomenclature barbare des plantes, mais les rêves qui s'attachaient à leur origine lointaine. « La côte orientale d'Afrique », « la mer des Indes », « les Îles Polynésiennes », ces noms évoquaient pour lui des visions de soleil, de ciel bleu, tout un mirage fantasmagorique.

Ces pays lointains, transfigurés par le prisme de son imagination enthousiaste, exerçaient sur lui une véritable fascination. Une gravure imprimée sur la couverture d'une revue de voyages constituait à ses yeux tout un monde. Une publication — *Le Voyage en Polynésie* — est, selon les dires mêmes de Loti, le premier livre qu'il ait vraiment aimé[11].

D'ailleurs, l'enfant vivait dans un port de mer où tout lui parlait des pays lointains. Jusqu'à l'âge mûr, il se rappellera les chansons des marins rentrant le soir par les rues désertes et les récits des croisières qu'il entendait autour de lui. Les cours d'histoire de son collège étaient fréquentés par les élèves de l'école de marine ; le musée de l'Hôpital maritime et celui de l'Arsenal étaient à proximité de sa demeure familiale.

Dès son enfance, il connut la nostalgie des pays lointains. La perspective de vieillir comme les autres hommes, emprisonné dans le filet invisible et impitoyable des occupations journalières, de vivre d'un travail utile, mais monotone et sans imprévus, le désespérait[12].

Un jour, il ouvrit un cahier poudreux de la bibliothèque de ses amis de Limoise. C'était un Journal de Bord. Il lut que de midi à quatre heures du soir, le 20 juin 1813, par 110 degrés de longitude et 15 degrés de latitude australe (entre les tropiques par conséquent, et dans les parages du Grand Océan), il faisait beau temps, belle mer, jolie brise du Sud-Est, qu'il y avait au ciel plusieurs de ces petits nuages blancs nommés « queues de chat » et que, le long du navire, des dorades passaient… [13].

Cette rapide évocation se grava son esprit avec une puissance invincible, et, bien plus tard, il ne l'aura pas oubliée.

Tout d'abord, cette nostalgie des voyages s'allia en quelque sorte à sa vocation ecclésiastique. Julien Viaud voulut devenir missionnaire : il aurait pu prêcher la parole du Christ dans les paysages merveilleux qu'évoquait son imagination. Puis, la foi diminuant, il pensa devenir ingénieur comme le lui conseillait son frère. Mais ces projets successifs ne firent que l'acheminer insensiblement vers la résolution définitive qui devait décider de sa vie.

Le frère aîné de Loti s'était embarqué comme médecin de marine sur un navire qui devait croiser dans l'Océan Pacifique de son voyage, notamment aux îles Polynésiennes, il envoyait à ses parents des lettres enthousiastes, dans lesquelles il décrivait les paysages enchanteurs qu'il avait sous les yeux. De retour en France, il apporta à son frère plusieurs souvenirs, et compléta de vive voix ce qu'il n'avait pu conter dans ses lettres. Le petit Julien fut ravi par le charme de cet inconnu féerique. Il apprit quelques mots de la langue polynésienne et désormais tous ses rêves s'envolaient aux archipels du Pacifique. L'amour des voyages s'empara de lui : il décida de se faire marin.

Il n'était pas le premier de la famille qui eût embrassé cette carrière. Parmi ses ancêtres, il comptait plusieurs marins d'illustre mémoire. Un de ses aïeux avait été tué à la bataille de Trafalgar sur l'*Achille* ; un autre, le commandant Renaudin, commandait le navire *le Vengeur* au moment où il

sombra héroïquement (1er Juin 1794). un de ses oncles avait disparu dans le fameux naufrage de *la Méduse* ; d'autres parents, sans appartenir à l'histoire, avaient laissé dans la bibliothèque de la famille leurs journaux de bord dont la lecture stimulait les rêveries vagabondes de l'enfant. Plus récemment, son frère aîné avait trouvé la mort au milieu des cholériques de Poulo Condore[14]. La voix du sang — ces affinités ancestrales que nous ne savons pas encore définir, mais dont nous sentons si bien les effets — avaient parlé en lui.

Ses parents s'opposèrent à son projet de devenir marin, car ils voulaient le garder auprès d'eux pour consoler leurs vieux jours.

Un ordre télégraphique du Ministère de la Marine annonça un jour au frère de Loti qu'il devait partir sans délai pour l'Extrême-Orient. Toute la famille l'accompagna [14] à la gare. Comme le train s'éloignait, la mère pressa Julien dans ses bras en lui disant : « Grâce à Dieu, au moins nous te gardons toi ! »[15]

Ce cri de douleur maternelle fit comprendre à l'enfant combien il était dominé par l'attrait de la vie maritime. Au lieu d'être fier de l'espoir que sa mère mettait en lui, il sentit son cœur se serrer. Jamais il n'aimerait la vie monotone et ankylosée des villes de province. Jamais il ne pourrait renoncer au projet qu'il avait conçu de fuir vers l'immensité du large. Il hésita un certain temps avant de faire part à ses parents de sa résolution. Enfin, se trouvant en vacances à Castelnau, il écrivit à son frère qu'il était décidé à embrasser la carrière d'officier de marine. Celui-ci communiqua la lettre à ses parents. Toutes leurs prières furent inutiles.

La décision une fois prise, Julien demeura inébranlable, et sans plus tarder, il se mit à préparer son examen d'admission à l'École Navale.

Fruit d'une maternité tardive, Loti avait été triste dès le berceau. « *C'est très curieux*, écrit-il, *que mon enfance, bien qu'entourée de tendresse ne m'ait laissé que des images tristes* ». Cette tristesse sera le trait dominant de sa vie. Car chez Loti, plus encore que chez les autres hommes, l'enfance contient en germe presque toutes les particularités que nous retrouverons chez l'homme fait.

Rêveur, mécontent de la réalité à laquelle il préfère le mirage du passé ou de l'avenir ; affectueux avec les simples, incapable de supporter aucune

contrainte ; solitaire, évitant la vulgarité sous toutes ses formes, persuadé qu'il ne ressemble pas aux autres hommes et habitué déjà à considérer les petits incidents de sa vie comme des événements importants, dignes d'être notés dans un journal ; plutôt curieux, comme les artistes, de surprendre les aspects variés de la nature que d'en connaître les mystères, comme les savants ; soucieux de l'avenir et torturé dès cet âge, par l'angoisse de la mort ; exalté secoué par des élans mystiques et portant déjà en lui le germe de l'athéisme — tel nous apparaît Loti enfant, et tel nous le retrouverons, à peu de choses près, dans les œuvres du romancier. Alors nous comprendrons pourquoi il se plaint de n'avoir jamais été enfant, et pourquoi, néanmoins, il regrette cet âge, dont il ne peut détacher son esprit.

---

1. ↑ Loti nous a expliqué dans les lignes suivantes l'origine de ce pseudonyme :

   « *Loti fut baptisé le 25 janvier 1872, à l'âge de vingt-deux ans et onze jours.*

   Lorsque la chose eut lieu, il était environ une heure de l'après-midi, à Londres et à Paris.

   Il était à peu près minuit, en dessous, sur l'autre face de la boule terrestre, dans les jardins de la feue reine Pomaré, où la scène se passait.

   En Europe, c'était une froide et triste journée d'hiver. En-dessous, dans les jardins de la veine, c'était le calme, l'énervante langueur d'une nuit d'été. Cinq personnes assistaient à ce baptême de Loti, au milieu des mimosas et des orangers, dans une atmosphère chaude

   et parfumée, sous un ciel tout constellé d'étoiles australes… Loti qui, jusqu'à ce jour, s'était appelé Harry Grant, conserva ce nom, tant sur les registres de l'état-civil que sur les rôles de la marine royale, mais l'appellation de Loti fut généralement adoptée par ses amis.

   La cérémonie fut simple ; elle s'acheva sans longs discours, ni grand appareil.

   Les trois Tahitiennes étaient couronnées de fleurs naturelles et vêtues de tuniques de mousseline rose, à traînes. Après avoir inutilement essayé de prononcer les noms barbares d'Harry Grant et de Plumket, dont les sons durs révoltaient leurs gosiers maoris, elles décidèrent de les désigner par les mots Rémuna *et* Loti, *qui sont deux noms de fleurs…* »

   Le mariage de Loti (Rarahu), pp. 1 et 2.

   Cela n'a pas empêché de nombreux biographes occasionnels d'établir des rapports entre ce nom et la fleur du lotus ou de lui donner d'autres interprétations fantaisistes. On est allé même chercher dans l'histoire d'autres personnages ayant porté ce nom. Nous lisons, par exemple, dans *Le Phare des Charentes* (25 novembre 1892) : « *Le pseudonyme de P. Loti… n'est pas un nom nouveau. Un général portugais, qui s'appelait ainsi, fut tué au combat d'Evaro, livré le*

30 juillet 1808 par le général Loison avec les brigades commandées par les généraux Solignac et Margaron. »

Loti était très ennuyé de ces commentaires ridicules. En marge d'un livre contemporain, en possession de M. Louis Barthou, il traite « d'imbécile » l'auteur qui explique à sa manière, ce nom dont il nous a assez clairement indiqué l'origine.

Ajoutons pour compléter les indications de Loti, qu'en langue maorie *roti* veut dire *rose ;* mais les Tahitiens n'ont que huit consonnes (f, h m, n, p, r, t, v) dont trois (f, p, r) sont plus douces qu'en français (M^gr^ Janssen, *Grammaire et dictionnaire de la langue Maorie (Dialecte Tahitien)*. Saint-Germain-en-Laye, 1861) ; aussi un *r* plus doux peut facilement être pris pour un *l*, d'où *Loti*.

2. ↑ Voir page ci-contre l'arbre généalogique de la famille tel que nous avons pu l'établir.
3. ↑ Roman d'un Enfant, p. 32.
4. ↑ Voir à ce propos de nombreuses confidences de Loti, dans le Roman d'un Enfant.
5. ↑ M^lle^ Clarisse Texier, sœur de la mère de Loti.
6. ↑ Le collège de Rochefort, fondé il y a 120 ans, transformé plus tard en lycée, a pris le nom de Pierre Loti, sur le rapport de M. Edmond Bachelar (Commission de l'instruction publique du conseil municipal de Rochefort, séance du 10 juillet 1923).
7. ↑ M. Louis Barthou est en possession d'une lettre écrite par Julien Viaud à l'âge de neuf ans et adressée à son amie Lucette, que déjà il « embrasse bien de tout son cœur ».
8. ↑ Roman d'un Enfant, p. 122.
9. ↑ « *Celle (la philosophie) d'Auguste Comte, qui commençait d'entrer dans le programme scolaire, m'arrêta un moment toutefois : elle me fit mal par son côté desséchant et porta un des premiers coups profonds à mon mysticisme chrétien. De même, la si lapidaire strophe du « Lac » qui me revenait sans cesse gravée en ma tête, à cause de la beauté de sa forme, avait éveillé mes premiers effrois devant la possibilité d'un néant final :*

Dans la nuit éternelle emportés sans retour
Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ? »

Prime Jeunesse, p. 112-113.

10. ↑ « J'ai oublié de le répondre au sujet de l'oncle énonciateur de la mort de mon frère. C'était mon grand-oncle Henri Tayeau, l'oncle au musée, médecin principal de la marine, cousin germain de la mère de maman Nadine. » *Lettre inédite* à M^me^ X, du 15 sept. 1919.
11. ↑ Roman d'un Enfant, p. 96. Nous avons trouvé dans la bibliothèque de Loti à Rochefort un livre intitulé *Voyage dans les deux Océans* (1844-47), par Eugène Delessert, Paris, A. Franck, 1848, dont les illustrations sont coloriées par notre écrivain et où il est | question de la Polynésie.
12. ↑ Roman d'un Enfant, p. 224-225.
13. ↑ Roman d'un Enfant, p. 260-261.
14. ↑ Dans la bibliothèque de Loti, à Rochefort, nous avons trouvé un petit volume, in-32, intitulé : Naufrages et aventures de M. Pierre Viaud, *natif de Bordeaux, capitaine de navire. À Paris, chez Lejay*, 1797. M. Samuel Viaud nous a dit que Loti ne considérait pas cet auteur comme un de ses ancêtres. La question nous a semblé cependant assez intéressante pour la poser. Il n'y aurait, en effet, rien d'étonnant a ce que ce bizarre capitaine, qui nous raconte en un style naïf ses aventures peu communes, fut le grand-père de Pierre Viaud, grand-père de Loti. La similitude du nom ne serait pas concluante : il y a plusieurs familles Viaud à Rochefort, mais l'identité du prénom, commun dans de nombreuses familles et spécialement dans les familles protestantes, où l'on apporte souvent au petit-fils le prénom du grand-père, donne une certaine chance de vérité à notre hypothèse. La carrière de marin en est un autre

indice. Enfin, coïncidence plus étrange, l'auteur de *Naufrage et aventures n'est pas natif de Bordeaux*, comme le prétend le volume que Loti possédait. L'édition de 1797 est la troisième de ce livre ; la première est de 1770 et elle est exactement pareille à la troisième ; seulement en 1780, il y a eu une seconde édition, qui présente, à notre avis, un intérêt capital, car sur la couverture au lieu de natif de Bordeaux, nous lisons natif de Rochefort. Ce changement n'est pas une fantaisie de l'éditeur. Dans un avant-propos celui-ci nous explique ce qui suit : « *M. Viaud est actuellement plein de vie et estimé de ceux qui le connoissent. Sa bonne foi, son intelligence dans la Marine, lui ont mérité la confiance de plusieurs négociants* (p. v-vi). *M. Pierre Viaud est capitaine de Navire, et a été reçu en cette qualité à l'Amirauté de Marennes au mois d'octobre 1761. C'est par erreur que dans la première édition de son Naufrage on a dit qu'il était de Bordeaux : on a été trompé par une personne qui prétendait être bien instruite. On ne pouvait consulter M. Viaud qui était absent ; il a écrit lui-même pour avertir de cette erreur peu importante sans doute et facile à corriger* (p. viii-ix).

Chronologiquement ce capitaine de navire reçu en 1761 à l'amirauté de Marennes pouvait très bien être grand-père en 1783.

Bref, il était de Rochefort, il portait le nom de Viaud, il s'appelait Pierre, il était marin, il avait le goût des aventures, il se piquait d'écrire et prenait même la peine de demander que l'on corrigeât une erreur sur son lieu de naissance ! N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour soupçonner en lui, grâce à la loi de l'hérédité, un ancêtre de notre écrivain ?

15. ↑ Cette situation rappelle de près celle que Loti nous décrit dans son roman Matelot.

« *Tandis qu'elle (sa mère), plus anxieusement le regardait, lui trouvant l'air si distrait et si ailleurs !… Depuis longtemps elle avait son idée, son plan obstiné, pour garder ce fils unique en Provence et vieillir auprès de lui… Mais à ce dîner de Pâques, elle s'attristait plus désespérément de lui voir la tête sans cesse tournée vers cette fenêtre ouverte, par où le port apparaissait, avec les navires, les tartanes et l'échappée bleue du large…* »

III

PRIME JEUNESSE

Nous nous plaisons à adopter pour ce chapitre le titre dont Loti s'est servi pour le livre où il nous parle de cette époque de sa vie[1]. Cette publication, avec celle toute récente d'*Un jeune officier pauvre*, remplit une lacune vivement ressentie par ceux qui cherchaient à travers son œuvre des confessions sur sa vie. Car, à part ces deux livres, c'est à peine si quelques pages de *Fleurs d'Ennui* nous apportent de brèves indications sur cette époque. Celui qui a entretenu avec l'œuvre de Loti un commerce suivi, peut facilement comprendre pourquoi l'auteur a mis tant de temps à nous parler des années de sa première jeunesse. Lui, si prolixe quand il nous fait part de ses impressions passagères, craint de donner en pâture à la foule les émotions profondes qu'il a ressenties, et observe à leur égard une sorte de silence pudique.

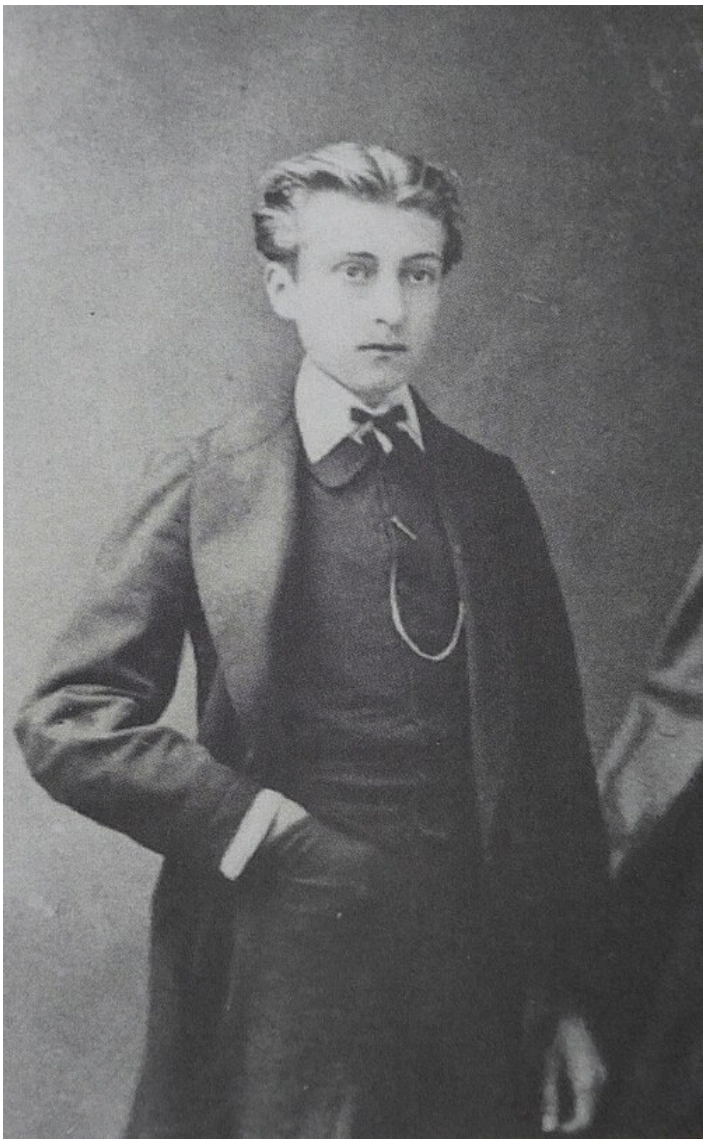
Ces années d'adolescence n'ont guère été heureuses pour notre écrivain. De grands deuils ont marqué leur passage : notamment la mort de son frère aîné en 1865. Le corps de celui-ci fut immergé dans le golfe de Bengale où, vingt ans plus tard, Loti ira en pieux pèlerinage. En même temps que la mort, la ruine s'abat sur la famille. La maison de l'île, aussi bien que la maison de Rochefort, passent entre les mains de créanciers inexorables. Et c'est, pour alléger les dépenses, la suppression des listes d'étrennes, des leçons de piano, d'accompagnement, d'équitation.

Ce dernier malheur eut pourtant un résultat heureux pour le jeune homme. Contraints par la détresse et redoutant les frais qu'aurait exigés une autre carrière, les parents de Julien ne s'opposèrent plus à son entrée à l'École Navale.

Loti suivit quelques mois les cours de marine de Rochefort et, avant d'entrer à l'École de Brest, il passa une année de préparation à Paris. Il habitait au quartier latin « *un petit logis d'étudiant haut perché d'où la vue donnait sur le clocher de Saint-Étienne-du-Mont et dominait toute une stupéfiante assemblée de tuyaux de poêle* », Loti assistait comme externe aux cours du lycée Henri IV.

Ce jeune homme de seize ans n'aime pas Paris. Ni les musées, ni la ville, ni le public ne lui arrachent un cri d'admiration. Au milieu de la foule, il se sent seul. Il est blessé par la vulgarité de beaucoup de ses camarades. Il n'a rien du bohème. Il enveloppe soigneusement ses effets dans du papier avant de les ranger dans l'armoire dont la propreté lui paraît douteuse.

Au moral même originalité : dédain pour les explosions franches de gaieté, pour l'existence quelque peu débraillée du quartier. Il y a en lui non seulement le jeune homme sérieux avant l'age, mais aussi le fils des protestants de Rochefort dont il a hérité une sorte de sensiblerie pudique qui sort du commun. La vie bruyante du quartier avec ses monômes, ses soirées passées dans la fumée des bars et la promiscuité des grisettes, le dégoûte.[2] Il préférait aller chercher sur la rive droite des relations plus mondaines[3]. L'agglomération de la grande ville, les douleurs intenses qu'il devine sous les reflets trompeurs d'une existence de plaisirs lui font regretter les bois et les prairies de sa province.



PIERRE LOTI
pendant ses études à Paris.

Devant ses nouveaux camarades il a la même attitude réservée que devant ses condisciples de collège. Il se sent un être à part, il souffre d'une sensibilité particulière. Aussi, pousse-t-il un soupir de délivrance, lorsque en juillet 1867, après avoir passé son examen d'admission au *Borda*, il repart pour Rochefort.

⁂

À Brest, « *dans le cloître flottant*, dit Loti, *où nos jeunesses venaient d'être soudainement enfermées, la vie était rude et austère* ». Le frêle enfant de Rochefort trouvait là, la vraie vie des marins avec ses coups de vents, son air humide et salé, ses exercices violents sur les échelles de cordes et les vergues. Aussi, les heures d'étude aux bureaux installés dans les vastes batteries, les problèmes de mathématiques et les notions d'astronomie semblaient-elles à notre jeune homme, une sorte d'apaisement moral, un calmant pour la saine fatigue des muscles.

Deux ou trois fois par semaine, les élèves débarquaient soit à Brest, soit dans quelque village de la côte, où Loti fit pour la première fois connaissance avec la vie des marins bretons, qu'il chantera plus tard dans *Pêcheur d'Islande*. Deux fois par semaine aussi avaient lieu, dans la cour des Pupilles de la Marine, l'exercice d'infanterie, en tenue militaire, le fusil à l'épaule, le sabre-baïonnette au ceinturon. L'exercice d'infanterie n'avait rien de particulier en sol, mais pendant la pause, les dames brestoises venaient voir les parents ou les amis qu'elles comptaient parmi les élèves. Et c'était pour Loti un serrement de cœur : « *Hélas*, écrit-il alors dans son Journal, *je ne connaissais personne, moi. Personne ne venait me voir, et c'est toujours solitairement que je faisais les cent pas.*

« *Mais, parmi les visiteuses, une jeune fille attirait beaucoup mon attention et j'emportais ensuite, à bord du grand vaisseau austère, son image chaque fois plus vivante. C'était la professionnelle beauté de Brest, adorablement jolie, élégante ; toujours entourée d'une cour, elle arrivait là, comme une reine…* [4] » Ces lignes nous montrent ce qu'il y avait déjà de sentimental dans l'âme du jeune élève. Toute sa vie Loti sentira ce vide autour de lui, toute sa vie il en souffrira. Toute sa vie aussi il se laissera charmer par quelque silhouette de femme, adorablement jolie ; mais les différentes aventures que nous lui découvrirons plus tard, dues, presque toutes, à un désir continuel d'affection ne sauront assouvir son rêve impérieux, exaspéré d'amours uniques, rêve qui l'obséda sans cesse.

Sur le *Borda*, Loti continua à garder la même réserve, à la fois modeste et hautaine, qu'il avait eue envers ses camarades de collège.

Cette réserve était due en partie à son caractère, mais aussi elle lui était imposée par les circonstances.

Dans la marine française, aujourd'hui encore, et à ce moment plus que maintenant, un officier d'origine modeste était toujours tenu un peu à l'écart. Pour Loti cette situation s'aggravait du fait qu'il était protestant. Enfin ses ressources très modiques contribuaient encore à rendre pénibles ses débuts dans la carrière. Cette dernière raison a été pour Loti jeune, une source continuelle de souffrances. Il est juste de remarquer qu'il met beaucoup de coquetterie à la déguiser. Ce n'est que vers la fin de sa vie, qu'il nous en parle à mots couverts. Mais rien que le titre du livre où il nous raconte ses débuts dans la marine *(Un jeune officier pauvre)* révèle toute l'amertume que laissait dans son âme l'insuffisance de ses ressources.

Un de ses camarades de promotion nous le montre comme un jeune homme délicat, épris de musique, de peinture et de sculpture, arts qu'il pratiqua toujours avec une étonnante facilité[5].

Il trouva cependant à bord quelques amitiés discrètes qui surent respecter le silence de son âme ombrageuse. [4] Quant aux amitiés faciles, il les évitait, se ménageant des instants de solitude. L'amitié même lui semblait importune quand elle prétendait établir une sorte de contrôle sur ses actions ou sur ses pensées.

« *La liberté individuelle*, écrit-il, *est une condition indispensable de la vie*[6]. »

De cette époque, datent les premiers essais littéraires de Loti. Ils consistent en un *Journal de Route*, écrit, par ordre, au cours du voyage d'étude que les élèves du *Borda* faisaient à bord du *Bougainville*, le long des côtes de France. Il ne s'agit ici à vrai dire que d'un travail scolaire imposé à tous les élèves, d'une sorte d'exercice de composition française. Il nous est par conséquent difficile de voir dans cet ouvrage un témoignage de la vocation littéraire de Julien Viaud. Cependant ce journal de route a été analysé par Michel Salomon et les extraits qu'il en donne révèlent déjà quelques-uns des dons littéraires du futur auteur d'*Aziyadé*[7].

Julien Viaud quitta le *Borda* pour faire sur le *Jean-Bart* son voyage d'aspirant dans la Méditerranée. Désormais, histoire de sa vie se confond avec celle de ses voyages et de ses amours.

1. ↑ Pierre Loti : Prime Jeunesse, suite au Roman d'un Enfant. — Calmann-Lévy, Paris, 1919.
2. ↑ « … *Je n'ai pas non plus beaucoup langui au quartier latin. Je n'y ai guère passé qu'un an, juste assez pour en avoir une idée. Je traînais tout autant que les autres, mon Dieu, dans les divers établissements de la rive gauche ; mais j'y avais des allures inégales, — brusques et timides — effarées, d'un oiseau qu'on aurait pris déjà grand pour le mettre en cage ; j'y ai éprouvé bien des étonnements ; j'en ai emporté des souvenirs de choses fades, écœurantes, malsaines. Il y a des gens qui ont chanté cette vie-là ; moi, je n'ai jamais compris la poésie de la mansarde, ni de la grisette, ni de l'estaminet.* »

   Fleurs d'ennui, p. 19.

   Peut-être faut-il voir un écho de cette impression dans les lignes suivantes du Roman d'un Spahi (Il s'agit de Jean Peyral, le héros du roman) : « *Il avait suivi ses nouveaux camarades dans les lieux de débauche, où il avait appris à connaître l'amour au milieu de tout ce que la prostitution des grandes villes peut offrir de plus abject et de plus révoltant. La surprise, le dégoût et aussi l'attrait dévorant de cette nouveauté qui venait de lui être révélée, avait beaucoup bouleversé sa jeune tête.* »

   Le roman d'un spahi, p. 14.

3. ↑ « *La vie de bohème… Quand j'avais dix-sept ans, on la menait autour de moi, au Quartier Latin, où j'étais venu préparer l'École Navale, et moi seul je n'y prenais pas ma part ; une tristesse vague, un besoin de luxe et de raffinement m'en éloignait alors et j'allais chercher, sur la vive droite l'amour d'une jeune fille triste, très richement entretenue.* »

   Un jeune officier pauvre, p. 114.

4. ↑ Un jeune officier pauvre, p. 5. Cette impression est corroborée par le passage suivant :

   « *Nous avions de dix-sept à dix-huit ans, nous tous qui venions de*

   commencer là, avec l'automne, une vie presque monacale. Très dissemblables de goûts, d'éducation et de rêves, nous nous étions, dès les premiers jours, très instinctivement triés par petits groupes, qui demeurèrent à peu près indissolubles jusqu'à la fin de nos deux années d'épreuve ; nous nous disions vous*, même entre intimes, et de traditions de courtoisie nous régissaient à tel point que je n'ai souvenance d'aucune provocation ni d'aucune querelle.* » (Un jeune officier pauvre, p. 3.)
5. ↑ Jean Mariel. *Pierre Loti*. Paris, Sansot, 1909, p. 10.
6. ↑ Michel Salomon. Les *Premières pages de Loti.* Revue de Paris, 15 janvier 1899, pages 443-445.
7. ↑ Michel Salomon *(œuv. cit.)* note certaines fautes d'orthographe qu'il est amusant de trouver sous la plume du futur académicien, comme *platte-forme, timonier, scillage, guerre* (pour guère), *réflection*, etc…

IV

VOYAGES ET AMOURS

1. INITIATION

Les voyages de Loti sont nombreux et se succèdent avec rapidité. Après de courtes croisières sur *le Bougainville*[1], Loti embarque, en qualité d'aspirant de 2e classe sur le *Jean-Bart* (le 1er octobre 1869)[2].

Le *Jean-Bart* devait faire cette année-là son sixième voyage d'études avec les aspirants provenant du *Borda* et de l'École polytechnique. Il était commandé par un officier très actif et admirablement doué pour le rôle de directeur d'études : le capitaine de vaisseau A.-L. Mottez.

Le voyage des aspirants sur le *Jean-Bart* consistait, depuis 1864, en un embarquement d'une année, destiné à remplacer les deux années passées, antérieurement sur un bâtiment ordinaire, par les aspirants de 2e classe, avant de passer de 1re. Cet embarquement était une véritable école d'application, où l'on mettait en pratique tout ce qu'on enseignait théoriquement sur le *Borda*. On y apprenait plutôt à commander qu'à obéir. L'instruction des élèves se donnait par escouades sous la surveillance d'un officier. Le programme de la journée était très chargé[3]. À part les cours de spécialité, les aspirants étaient habitués à la politesse, à la bonne tenue. On avait embarqué un professeur d'anglais, le commandant demanda un professeur de danse. On obligeait les élèves à écrire un journal personnel sur toutes les péripéties du voyage. On exigeait que ce journal fut aussi

soigné que possible, surtout en ce qui concerne le style. Une année avant l'embarquement de Loti, le commandant demandait une bibliothèque composée des meilleurs classiques et de bons livres d'histoire. La présence d'un professeur de littérature se faisait aussi sentir.

Ces détails nous permettent de deviner quelle est l'existence mi-d'élève, mi-d'officier, que Loti a menée sur le *Jean-Bart*. Mais c'est surtout l'itinéraire suivi par ce navire qui est intéressant.

Le 3 octobre, le commandant Mottez reçoit les instructions en vue de la croisière qu'il devait effectuer avec ses jeunes élèves. Le départ était fixé pour le 8 octobre, l'arrivée pour le 10 août. Le navire devait toucher les Îles Canaries, l'Amérique du Sud, le cap de Bonne-Espérance, Sainte-Hélène, Sydney (cap Breton), Saint-Pierre et Miquelon.

Le *Jean Bart* appareilla à la date fixée. Il mouilla à Ténériffe le 23 octobre et n'appareilla de nouveau que le 30. Mais le 3 novembre au lieu de continuer la route vers Gorée (Sénégal), le commandant Mottez se vit obligé d'interrompre la croisière et de rentrer précipitamment à Brest, où il arrive le 13 novembre. Ce brusque retour est dû à une épidémie de variole : un matelot et un aspirant meurent en chemin ; 13 matelots, 1 aspirant et 1 lieutenant de vaisseau sont hospitalisés à Brest.

Le *Jean-Bart* ne peut reprendre son voyage que le 2 décembre. Il fait trois jours d'escale à Gibraltar (8-11 décembre) et arrive le 14 décembre à Mers-el-Kébir, près d'Oran. Le 21 décembre il est à Alger ayant perdu en cours de route un aspirant mort de pneumonie. Cela fait trois morts jetés à la mer, selon la coutume des marins. Loti en est vivement frappé : à plusieurs reprises il nous décrira en termes émus, ce que cette immersion a de particulièrement tragique.

L'escale à Alger dure quatorze jours. Les aspirants descendent à terre, visitent la ville et font même des excursions dans les environs. Loti note chaque jour ses impressions dans son *Journal*. Dans ces notes il n'y a aucune documentation sur l'endroit visité ; point d'allusions historiques, point de préoccupations politiques ou sociales ; rien que des croquis de paysages, que des descriptions vagues des choses et des gens [4].

Dès ces premières pages, nous nous trouvons devant un tableau brossé à grands coups de pinceau, par une main de maître. Peu de détails, quelques

notations pittoresques de couleur ou de relief, au milieu d'expressions vagues, ou abstraites et cependant merveilleusement évocatrices. C'est déjà du Loti et nous ne voyons aucune différence entre la description de la Sicile faite à cette époque et les meilleures pages de ses derniers livres : en quelques lignes le jeune marin nous donne une impression de la Sicile, qui vaut tout un volume de descriptions :

« *Terre classique, oliviers séculaires, et toujours l'Etna étincelant de neige au milieu des nuages… Cela fait penser aux vieux paysages de l'École italienne ; des ruines antiques dans des campagnes pastorales, des bergers et des chèvres… On sent tout le triste charme de l'hiver ; mais c'est un hiver si doux qu'on n'est pas étonné de voir autour de soi des palmiers, des fleurs et des cactus. Syracuse est lugubre et mystérieuse comme le moyen-âge…* » (p. 8).

Ce qui est vraiment étonnant et ce qui en même temps nous révèle l'âme artiste de Loti, c'est qu'il dédaigne de décrire les grands tableaux de la Nature, que d'autres ont exploité à satiété :

« *Ce soir nous avons eu sur les eaux du golfe un « coucher de soleil d'Italie, » et, là-haut, l'Etna était rouge comme un brasier.* »

Quelle admirable occasion, pour un débutant, de se lancer, à la suite d'un Bernardin de Saint-Pierre ou d'un Chateaubriand, dans une longue description ou de belles phrases arrondies, des réminiscences, des lectures et une foule fleurs de rhétorique, nous auraient mis devant un couplet de bravoure.

Loti n'en fait rien. Il ajoute tout simplement un détail local, pittoresque : « *Des pifferari chantaient et jouaient de la harpe autour du bord, dans les balancelles couvertes de sainteté.* » Et c'est tout.

On pourrait croire à un pur hasard. Point du tout. Lorsque Loti arrive à Smyrne et prend contact pour la première fois avec l'Islam, il ne nous en donne qu'une impression sommaire :

« *La pluie tombait par torrents et la nuit était noire. Les chiens errants hurlaient dans ces dédales de rues étroites et sombres. Des gens costumés comme des personnages de féerie, se croisaient avec des lanternes, des bâtons et des armes ; de longues files de bêtes colossales cheminaient dans*

l'ombre, en faisant tinter des milliers de clochettes… je compris que c'étaient les chameaux des grandes caravanes d'Asie… »

Tout cela est si peu livresque, si peu d'un débutant, si sobre et si personnel qu'il faut dès maintenant voir en Loti un magicien du style.

Le voyage sur le *Jean-Bart* lui fournira de nombreuses occasions d'exercer ses facultés d'observation. Le navire-école fait de fréquentes escales. Nous le retrouvons tour à tour, après Syracuse[5] et Smyrne, à Syra, à Marmarice, à Port-Saïd, à Malte (deux jours) et de nouveau à Mers-el-Kébir, où l'escale est de sept jours. Loti se procure un singe Zoïo et une tortue Suleima, qui deviendra le personnage important de la nouvelle qui porte le même nom[6]. Après six jours de mouillage aux Îles Canaries, le *Jean-Bart* met le cap sur Bahia[7], au Brésil (18-20 mai) et de là il se dirige vers New-York (États-Unis) où le commandant et une délégation d'élèves assistent aux fêtes de l'Indépendance. De New-York, après une escale à Halifax (Canada), le *Jean-Bart* rentre à Brest, le 31 juillet 1870. La guerre franco-allemande était déclarée déjà depuis deux semaines et le navire se dirige vers Cherbourg. Son équipage embarque sur le *Solférino*, tandis que les élèves passent, rapidement, un examen pour obtenir le grade d'aspirant de 1re classe.

Tel est, dans ses lignes générales, le premier voyage de Loti vers les pays exotiques[8]. Il a laissé de profondes traces dans l'âme du jeune homme. Nous en retrouverons les échos dans le roman *Matelot*, dont le héros présente de nombreuses analogies avec le Loti du *Jean-Bart*.

Mais, pour le moment, notre élève n'a pas le temps de s'attarder aux souvenirs et aux rêveries lointaines. La guerre est là, qui réclame la jeune promotion d'aspirants. Son examen passé, Loti prend son poste de combat sur la corvette *Decrès* (le 8 août 1870) et une semaine plus tard il est promu au grade d'aspirant de première classe.

Il abandonne le *Jean-Bart* avec une note du commandant Mottez, qui n'est guère à la faveur du jeune marin ; « Enfant gâté, écrit le commandant du *Jean-Bart*, d'une complexion chétive, sans application aucune aux choses du métier, nature d'artiste ». Cette appréciation sommaire était assez juste. En effet, Loti était un enfant gâté[9] ; il était chétif et il le restera jusqu'au jour où il ira refaire ses muscles à l'École de gymnastique de

Joinville ; il avait aussi une nature d'artiste, nous en sommes aujourd'hui plus persuadés que ne |'était peut-être le commandant Mottez. Seul, le reproche de n'avoir aucune application aux choses du métier, nous apparaît quelque peu sévère ; mais, là encore, il se peut que le commandant Mottez, qui semble avoir bien connu ses aspirants, ait été dans le vrai.

1. ↑ Sur *le Borda*, il ne fit aucun voyage, car ce bateau n'appareillait jamais.
2. ↑ Voir la description détaillée de ce navire dans la monographie de G. DE RAULIN : Les *Jean-Bart*. Paris. A. Challamel, 1922.
3. ↑ 5 h. 50 : Réveil, branle-bas ; de 6 h.-8 h. : Petit déjeuner, nettoyage des postes, toilette des aspirants, observations astronomiques ; 8 h. 30 : inspection ; de 9 h.-10 h. : déjeuner des aspirants ; de 10 h.-10 h. 30 : portes et fenêtres ouvertes, nettoyage des postes ; de 10 h.-11 h ; cours pour les aspirants ; 11 h. 30 : observations astronomiques ; de 12 h.-2 h. : calculs et travaux dans les postes de 2 h.-3 h. : cours pour les aspirants ; de 3 h.-4 h. : exercices généraux des aspirants et de l'équipage ; de 4 h. 30-5 h. 30 : dîner, de 5 h.-6 h. : nettoyage comme à 10 heures ; 6 h. : manœuvre du soir, postes de combat, branle-bas pour l'équipage. Entre 6 h. 30 et 8 h. 30, branle-bas du soir pour les aspirants.
4. ↑ Voici un passage du journal de Loti, où il nous parle de l'excursion à Blidah ; c'est le premier que nous possédions :

   « *Le jour baissait déjà quand nous quittâmes l'auberge de M. Paul, au fond des gorges de Chiffa. L'échappée du ciel que nous apercevions au-dessus de nos têtes était rougie par le soleil couchant, et la vallée, encore humide de neige fondue, avait pris une magnifique teinte verte d'émeraude…*

   Nous nous mîmes alors à galoper vertigineusement, côte à côte, sur le flanc à pic du précipice… Les larges feuilles des palmiers, les branches touffues des chênes verts, déjà confondues dans l'obscurité, passaient comme des ombres au-dessus de nos têtes. De temps en temps, dans les broussailles, se dressait le profil sinistre d'un berger arabe, drapé comme un fantôme dans son burnous blanc…

   Un parfum particulier à l'Algérie emplissait l'air. Égarés dans ce chemin à peine indiqué, enivrés de froid, de vent et de vitesse, nous nous laissions guider par nos chevaux… »

   UN JEUNE OFFICIER PAUVRE, p. 6-7.

5. ↑ Loti date la page de son *Journal* où il nous parle de *Syracuse* : *janvier* 1870, La date exacte est 3-8 février.
6. ↑ FLEURS D'ENNUI, p. 308.
7. ↑ Au Brésil, il descend et remonte en pirogue un ruisseau et reçoit les premières impressions des forêts tropicales. Voir FLEURS D'ENNUI, pp. 171-175.
8. ↑ Voir l'itinéraire du *Jean-Bart* en *Appendice*.
9. ↑ Il le reconnaît lui-même dans le ROMAN D'UN ENFANT.

2. UNE PREMIÈRE FOIS CONTRE LES ALLEMANDS

Sur le *Decrès* l'existence de Loti changea de décor. Au lieu du soleil et du pittoresque oriental, il navigue dans les brumes de la mer du Nord et de la mer Baltique.

Le rôle de la Marine française pendant cette guerre devait être assez important selon les plans de l'État-Major. À partir de 1867 des projets divers de débarquement sur les côtes de l'Allemagne du Nord avaient été envisagés ; pour des raisons multiples, il n'en devait sortir que des avortements, des déceptions. Toute l'action de la marine française dut se borner à un blocus énervant et monotone. Le *Decrès* part le 8 août de Cherbourg, mouille devant l'île d'Héligoland, le 11 août et à partir du 14 août jusqu'au 6 septembre, croise au large de la même rade ; du 13-15 au 16-21 septembre, mouille en rade de Copenhague.

Loti descend avec plusieurs officiers dans la ville toute en fête pour la victoire de Bazaine à Toul.

« *Il y avait là*, écrit-il, *concert au profit des blessés de l'armée française ; nous y étions, et nos uniformes attiraient tous les regards.*

« *Nous avons demandé la* Marseillaise ; *alors nous est apparue une femme vraiment belle et imposante, vêtue comme les «* libertés *» de 93 ; elle s'est tournée vers nous et a chanté cette* Marseillaise *en grande artiste. Nous l'avons écoutée debout, transportés…*

« *Puis nous avons envoyé des fleurs à la belle cantatrice et le public nous a applaudis ; on nous avait vus émus, on était satisfait…* [1] »

C'est tout ce que nous possédons comme souvenirs du passage de Loti dans ces parages[2]. Les pays du Nord semblent avoir fait très peu d'impression sur notre auteur ; il n'en parle dans aucun de ses ouvrages.

Pour le reste de la campagne, le *Decrès* revient, après le 24 septembre, croiser sur les côtes de France jusqu'au 15 mars 1871. Loti a eu donc sept

mois de navigation très dure dans des régions particulièrement agitées pendant l'automne et surtout l'hiver, lorsque la tempête fait rage.

C'est alors qu'il apprend à connaître la fatigue et les dangers d'une longue navigation dans la mer du Nord ; plusieurs pages, et non pas des moins importantes, de *Pêcheur d'Islande* sont écrites avec des impressions de cette époque.

1. ↑ Un jeune officier pauvre, pp. 13-14. Le passage porte en tête cette indication : « *à bord du vaisseau le « Jean-Bart* », Danemark, septembre 1870 ». C'est évidemment une erreur.
2. ↑ M. Samuel nous avertit dans une note que toute la partie du journal de P. Loti relative à sa campagne de guerre dans la mer du Nord en 1870-1871, a été perdue. *Ibidem*, p. 14.

3. SUR LES GRANDES ROUTES DU MONDE

À la fin de la guerre, Loti embarque sur l'aviso *Vaudreuil* et part le 8 avril pour une longue croisière vers l'Amérique du Sud. Après une escale de quatre jours à Lisbonne, de trois jours à Las Palmas (Canaries) et de six jours à Dakar (Sénégal), le *Vaudreuil* reste au mouillage aux Îles du Salut, du 27 juin au 5 juillet.

C'est probablement pendant cette escale que Loti est allé chasser dans les forêts de la côte et a conçu l'horreur de ce sport, horreur dont il nous parle dans *Mes dernières chasses*[1].

En passant devant l'embouchure de l'Amazone un fragment de mélodie lui revient dans la mémoire sans pouvoir « *démêler*, dit-il, *dans quel coin du monde et à quelle époque de ma vie j'ai bien pu l'entendre* ». Sur ce menu fait, Loti écrit quelques pages de journal qui sont intéressantes à un double point de vue. Elles nous attestent que le jeune marin avait dès lors une vie intérieure intense ; elles nous montrent qu'après deux ans de navigation Loti s'était fait déjà une mentalité de voyageur universel. Pour retrouver cette mélodie il se place au milieu du globe et parcourt par la pensée l'Asie, l'Afrique, les pays Scandinaves et le Canada :

« *Et jusqu'à trois heures du matin, je me suis creusé la tête sans résultat, j'ai fouillé dans mes souvenirs… j'ai passé en revue toute espace de personnages, de cérémonies dans toute espèce de villes répandues à la surface de la terre. Était-ce quelque chant religieux entendu le soir en passant près d'une mosquée ? — ou bien quelque bande de burnous blancs, défilant dans les rues tortueuses d'une ville arabe ? quelque chant triste de femmes nubiennes sous le grand soleil de l'équateur ? — ou bien encore un hymne patriotique des peuplades du Nord, du Danemark ou du Canada*[2] ? »

Cette mentalité de voyageur universel, cette habitude de mêler tous les continents à ses rêveries ne peut que surprendre chez un jeune homme de 21 ans, tout marin qu'il soit. Mais cela nous expliquera pourquoi, dans

quelques années, Loti trouvera la terre trop petite pour contenir ses élans d'amant inassouvi ou ses hantises d'athée, toujours à la recherche d'un rayon d'espoir au bord du néant.

En septembre il passe le détroit de Magellan et visite la Terre-de-Feu[3]. Pendant les dix jours de navigation et d'arrêt dans ces parages, Loti descend à terre et s'intéresse aux peuplades sauvages qu'il y voit. Il continue ces études durant le mois de septembre, alors que le *Vaudreuil* erre à travers le dédale de canaux qui séparent les nombreuses îles de la Patagonie.

« *Ces Fuégiens ichtyophages*, écrit-il, *occupent à tous les points de vue, un des derniers degrés de l'échelle humaine et les Patagons quand ils les rencontrent les traitent comme des animaux malfaisants.* »

Loti nous décrit, le long de nombreuses pages, la vie de ces indigènes ; mais rien dans ces descriptions ne trahit cet intérêt de sympathie qu'il témoignera bientôt aux Maoris de Tahiti. Il ne se sent encore aucun goût pour la vie primitive. C'est l'île de Tahiti où il ira sous peu qui lui en révélera le charme.

Cependant au milieu de ces contrées désolées et parmi ces populations inférieures, vrais rebuts de l'Humanité, Loti trouve quand même le moyen de nous faire vivre une page de délicate sentimentalité : c'est la triste histoire d'un jeune phoque qui s'ébattait joyeusement le long du bord, « par un terrible vent du Cap Horn » tandis que de gros nuages noirs couraient vite dans le ciel.

« *Mais*, ajoute Loti, *le jeune phoque faisait force gambades dans l'eau glacée et sa gaieté était touchante au milieu d'un tel paysage.* »

Les matelots regardaient l'adresse de ce jeune clown « *qui leur donnait la comédie, en se livrant les lames à une quantité de sauts et de gentilles farces…* »

« *Mais on entendit un coup de fusil, le jeune phoque eut un regard étonné et fit sa dernière pirouette… Nous le vîmes pendant quelques instants, battre de ses petites nageoires l'eau, que son sang rougissait, puis il ne fut plus qu'une pauvre chose molle, bercée par la houle…* »

Loti est indigné contre le chasseur, un aspirant comme lui : « *J'attendis d'être seul avec mon camarade pour lui dire ce que je pensais de lui et nous*

eûmes alors une explication qui fut bien près de se terminer par des coups de poing[4]. »

Nous n'insistons pas sur l'attrait particulier de ces lignes dû au contraste entre des sentiments si fins et la nature si sauvage « des contrées où la scène a lieu, dû surtout au cœur tendre et au talent de Loti qui sait faire de cette scène une haute leçon d'humanité et de beauté, pour remarquer que nous avons là la première manifestation de la pitié que Loti témoignera toujours aux bêtes et en général aux faibles.

En abandonnant ces régions inhospitalières Loti est content de se retrouver de nouveau dans une ville, à Valparaiso, où il arrive le 11 octobre 1871.

Il descend à terre et il mène une vie plutôt joyeuse dont nous retrouvons les échos dans *Passage de Carmencita*[5]. Le 1er novembre le *Vaudreuil* appareille, tandis que Loti reçoit l'ordre d'embarquer sur la frégate *la Flore*, au mouillage à Valparaiso, et battant pavillon d'amiral.

Le jeune aspirant est très heureux de ce changement. Il abandonne sans regret le *Vaudreuil*, où « *j'étais si mal*, écrit-il, *pour embarquer sur* la Flore *et partir enfin pour Tahiti, ce qui réalisait le rêve de toute mon enfance*[6]. »

Néanmoins il avait su se faire aimer à bord du *Vaudreuil* et gagner la confiance du commandant Lefèvre qui dépeint Loti comme un être « très doux, parfaitement élevé, extrêmement timide ». Tout en affirmant qu'il avait « peu de commandement », il nous assurait « qu'il deviendrait plus tard un bon officier[7]. »

La Flore n'appareille que le 19 décembre 1871 ce qui nous explique comment Loti a pu lier amitié avec Carmencita, une dame appartenant à la bonne bourgeoisie de la ville, instruite, musicienne et à ses heures bonne danseuse[8]. Loti nous parle d'elle dans son récit *Séma-Couèque*, devenu plus tard : *Passage de Carmencita*[9].

Le bateau battant pavillon d'amiral navigue sans escale vers l'Île de Pâques où il arrive dans la matinée du 3 janvier 1872 ; à 4 heures de l'après-midi il mouille dans la baie même où Cook avait jeté l'ancre jadis.

Loti descend à terre, parle aux habitants, va à la recherche de vieilles idoles pour son amiral et trouve du plaisir à frayer avec les sauvages.

Contrairement à son habitude, il prend dans la bibliothèque de l'amiral les documents qui retracent l'histoire de l'Île de Pâques, depuis sa découverte par les hommes « civilisés ». « *Je constate, d'ailleurs sans surprise*, dit Loti, *que ce sont les civilisés qui ont montré vis-à-vis des sauvages, une sauvagerie ignoble.* »

Il lit que des Péruviens, avaient débarqué dans l'île pour faire une rafle d'esclaves. Les habitants se défendent comme ils peuvent ; vaincus, ils sont « *tués en grand nombre et des centaines d'entre eux, capturés odieusement, durent partir en esclavage pour le Pérou. Au bout de quelques années cependant, le gouvernement de Lima fit rapatrier ceux qui n'étaient pas morts de mauvais traitements ou de nostalgie. Mais les exilés, en rentrant chez eux, y rapportèrent la variole et plus de la moitié de la population périt de ce mal nouveau, contre lequel les sorciers de l'île ne connaissaient point de remède*[10]. »

Ces lectures l'impressionnent vivement. Il en conçoit une sorte de pitié sympathique pour ces sauvages incapables de se défendre ; il s'intéresse à eux et leur découvre des sentiments de bonté, de confiance, une simplicité enfantine qu'il oppose à la cruauté des « civilisés », C'est là le point de départ de cet état d'esprit particulier qui pousse Loti à prêter une attention spéciale aux races considérées comme inférieures.

Le paysage de l'Île de Pâques intéresse vivement Loti. Tout l'enchante : on devine, à travers les lignes ou il nous raconte en détail les six journées passées dans ces parages, la joie sans mélange qu'il ressent à connaître ces aspects nouveaux de la nature. Il tient régulièrement son journal et ces notes lui serviront plus tard pour écrire l'*Île de Pâques*[11] ; il fait aussi de nombreux croquis au crayon, très précieux à cette époque où le Kodak n'était pas encore en usage.

De l'*Île de Pâques* la Flore *part vers Nuka-Hiva*[12]*, où* elle mouille le 19 janvier, pour y rester jusqu'au 24 janvier. Loti descend souvent à terre et comme dans l'*Île de Pâques,* il s'intéresse de près à la vie des indigènes. Il prend aussi des croquis qu'il fera reproduire une année plus tard dans l'*Illustration* en y ajoutant un texte explicatif[13].

Grâce à ces deux escales, le jeune marin se trouve mieux préparé à étudier les mœurs des Maoris qui habitent l'île de Tahiti où ses souvenirs

d’enfance et son affection pour son frère aîné l’attiraient irrésistiblement.

1. ↑ Dans Le château de la Belle-au-Bois-Dormant. Nous fixons cette date d’après une phrase de Loti : *Je restai cinq ans, après l’assassinat de ce singe, sans toucher d’autres fusils… il m’arriva de chasser de nouveau dans un recoin de l’île de Mitylène.* Et cela a eu lieu en mai 1877, pendant qu’il rentrait de Constantinople sur le *Gladiateur*, comme il ressort d’autres détails contenus dans cette nouvelle et qui corroborent avec la date fournie par les dossiers du Ministère de la Marine : 8 mai 1877.
2. ↑ Qui veut trop prouver ne prouve rien ! Tout cela serait très bien si Loti n’ajoutait ensuite ces lignes : « *C’était peut-être un air de fête peau-rouge, polynésien ou chinois ?* »

   Loti n’avait pas encore été en Polynésie, moins encore en Chine. Cet anachronisme semblerait prouver que ces pages ont été sérieusement remaniées au moment de leur publication. Il n’en est rien cependant : le texte original du *Journal* est exactement pareil à celui que nous lisons dans le livre. Nous nous trouvons là devant une exagération qui, sans être coupable, est assez caractéristique. Néanmoins le fait qui nous intéresse : la rêverie de Loti, provoquée par une mélodie dont il a oublié le titre est indéniable. Il lui arrivait assez souvent de fredonner des airs sans y faire attention. M. Claude Farrère nous raconte, avec le talent que nous lui connaissons, une scène amusante dans *Pierre Loti capitaine de frégate*.
3. ↑ Avant d’y arriver, le *Vaudreuil* fait escale à Bahia (8-12 août) et à Montevidéo (28-6 septembre). En passant au sud-ouest des Îles Malouines (Falkland) il vit une bande de baleines dont il décrit l’apparition dans Fleurs d’ennui, pp. 52-54.
4. ↑ Une jeune officier pauvre, pp. 25-27.
5. ↑ Figures et choses qui passaient.
6. ↑ Un jeune officier pauvre, p. 36.
7. ↑ Hommage à Loti. *Revue maritime*, op. cit.
8. ↑ Son vrai nom est Concita. On peut voir sa photographie dans un album conservé à Rochefort.
9. ↑ Figures et choses qui passaient.
10. ↑ L’Île de Pâques dans *Reflets sur la sombre route*, pp. 289-290.
11. ↑ Reflets sur la sombre route.
12. ↑ Île de l’archipel des Marquises, annexée en 1842. Port principal Taïohae.
13. ↑ C’est probablement avec des souvenirs de Nouka-Hiva, que Loti compose les pages émouvantes et étrangement exotiques d’*Un vieux collier*. (Le château de la Belle-au-Bois-dormant.)

4. L'IDYLLE POLYNÉSIENNE

À lire le livre[1] que Loti a composé avec les notes rapportées de l'Île de Tahiti, on croirait qu'il y a vécu au moins une année et demie. Pourtant il n'y séjourna que du 29 janvier au 23 mars, avec une interruption de trois jours passés à Moréa, une île des environs. Mais ce court laps de temps suffit pour engendrer d'importants changements dans l'âme du jeune officier. Tahiti, l'île de ses rêves d'enfant, deviendra l'île de ses plaisirs d'homme.

Perdue au milieu du Pacifique, hors des lignes ordinaires de navigation, cette colonie française a connu les vicissitudes de la vie civilisée, et a fini par perdre le charme original de sa vie sauvage[2]. Les Maoris qui y habitent se distinguaient par la beauté de leurs formes et surtout par leurs mœurs spéciales. Nulle préoccupation morale ne venait troubler la vie libre des sexes. Les femmes considéraient l'amour comme un rite dont l'accomplissement n'avait besoin ni d'obscurité, ni de voiles, pas même de solitude. Elles s'y adonnaient dès l'âge le plus tendre. Loti arrive dans l'île pendant le règne de la reine Pomaré. À la cour de cette souveraine, les mœurs européennes sont singées d'une manière maladroite qui constitue un contraste cocasse avec les coutumes du terroir. Loti en est tout d'abord désappointé. La réalité lui paraît bien au-dessous de ce qu'il s'était imaginé. Il est surtout déçu de voir Papeete perdre son originalité d'autrefois.

« *La civilisation y est trop venue aussi, notre sotte civilisation coloniale, toutes nos conventions, toutes nos habitudes, tous nos vices, et la sauvage poésie s'en va, avec les coutumes et les traditions du passé*[3]. »

Aussi nous invite-t-il à fuir les filles à demi-civilisées de Papeete et les mœurs de la ville colonisée : Ceux « *qui ne voient dans Tahiti qu'une île voluptueuse, où tout est fait pour le plaisir des sens et la satisfaction des appétits matériels, ceux-là ne comprennent rien au charme de ce pays.*

Ceux encore, — les plus nombreux sans contredit, — qui jettent sur Tahiti un regard plus artiste, — qui y voient une terre d'éternel printemps, toujours riante, poétique, — pays des fleurs et de belles jeunes femmes — ceux-là encore ne comprennent pas… Le charme de ce pays est ailleurs, et n'est pas saisissable pour tous…

Allez loin de Papeete, là où la civilisation n'est pas venue, là où se retrouvent sous les minces cocotiers, — au bord des plages de corail — devant l'immense Océan désert, — les districts tahitiens, les villages aux toits de pandanus. — Voyez ces peuplades immobiles et rêveuses ; — voyez au pied des grands arbres ces groupes silencieux, indolents et oisifs, qui semblent ne vivre que par le sentiment de la contemplation. Écoutez le grand calme de cette nature, le bruissement monotone et éternel des brisants de corail ; — regardez ces sites grandioses, ces mornes de basalte, ces forêts suspendues aux montagnes sombres, et tout cela, perdu au milieu de cette solitude majestueuse et sans bornes : le Pacifique[4]*… »*

Néanmoins, tout en admirant sincèrement ce qu'il pouvait encore découvrir de pittoresque dans l'île, Loti, finit par faire comme les autres. Tout près de la ville il y a une fontaine et un bassin creusé dans la pierre, où les belles de l'endroit viennent passer leurs heures de repos. Étendues sur l'herbe, vêtues d'une simple chemise qui voile à peine leurs formes, elles babillent et plaisantent, entre deux plongeons dans l'onde limpide. De grands papillons aux ailes veloutées volent dans l'air lourd, chargé de parfums énervants, à l'ombre des mimosas, des orangers ou des goyaviers.

La désinvolture des femmes et l'absence chez elles de tout préjugé aujoutent encore à la volupté du tableau. Loti, qui n'a que vingt-deux ans, se prend au charme troublant de cette Cythère océanique. Il ébauche une idylle avec Rarahu, une demoiselle d'honneur de la reine, et après des pourparlers fort sommaires, il obtient d'elle la soumission et le dévouement, qui, avec l'abandon du corps, constituent l'amour des simples.

Quelques semaines plus tard, l'ordre de départ arrive et Rarahu reste seule en proie aux regrets… Elle a pris en outre l'habitude de la boisson et de la débauche, pour elle seuls résultats positifs de cette idylle.

Une pareille aventure sentimentale, ne mérite pas — selon nos conceptions européennes — le nom d'amour. Nos deux amants ne peuvent

se comprendre qu'à l'aide de gestes. Issus de sociétés différentes ils restent étrangers l'un à l'autre, même dans le spasme des étreintes. Loti a beau marcher nu-pieds à la mode tahitienne, habillé seulement d'une chemise et ceint du *paréo* — ceinture en soie des indigènes, — il a beau adopter le langage des singes : la métamorphose n'est qu'en surface. Son âme n'est pas atteinte ; tout au plus découvre-t-il près de Rarahu le fond primitif de sa nature, si compliquée par ailleurs : il apprend à aimer près de son exotique maîtresse la joie profonde que procure la contemplation des paysages, l'attrait de la musique, des fleurs, des fruits, le charme de la liberté en pleine nature.

Ce goût du primitif, au sortir d'une civilisation énervante, deviendra bientôt un des traits caractéristiques de son âme complexe. Grâce à cette tendance, nous le verrons tour à tour amoureux d'une autre fille sauvage (cette fois-ci sauvage jusqu'à ressembler aux singes)[5], Don Juan d'étable au Monténégro[6], mari de Madame Chrysanthème, ami intime du batelier Samuel à Salonique et parrain, affectueusement tendre, de son « frère Yves » en Bretagne.

Pour comprendre l'importance de cette idylle avec Rarahu, et, en général, l'importance du voyage sur *la Flore*, la formation de Loti, nous devons rappeler que notre jeune marin fait pour la première fois un voyage en qualité d'officier, c'est-à-dire libre de ses actes, complètement maître de sa vie privée. Sur le *Jean-Bart* il était encore élève, sur le *Decrès* soldat devant l'ennemi. Sur le *Vaudreuil* il navigue dans des régions peu propices aux ébats amoureux. À Valparaiso, il est vrai, Carmencita, matrone d'un âge respectable, semble avoir été pour quelque chose dans l'imitation de Loti aux charmes de Cythère. Mais le monde spécial auquel elle appartenait, nous renseigne suffisamment sur l'attitude de Loti devant elle. C'est donc à Tahiti, qu'il peut, pour la première fois, nouer une idylle plus sérieuse (si toutefois on peut employer mot pour des relations entre un Européen et une Polynésienne). C'est auprès de Rarahu, et probablement d'autres de ses semblables, que le jeune homme se met à école de la volupté. Et cette école sort totalement du commun. Ce n'est pas la petite fleur bleue du collégien ou de l'étudiant ; ce n'est pas non plus la femme mariée ou l'amie d'un certain âge qui généralement joue le rôle d'initiatrice auprès des terriens. Non, Loti, grâce aux mœurs spéciales des Maories, est soumis à une terrible

leçon de sensualité qui n'a pas les frissons complexes des amours entre Européens. Tout diffère de ce qui se passe normalement sur le vieux continent, depuis le prélude jusqu'au dénouement. Point de pudeur, point, ou presque point de jalousie : Rarahu ne fraye pas, il est vrai, avec d'autres Européens, cela ne serait pas convenable ; mais elle ne résiste pas aux propositions des gens de sa race. En Europe une idylle est une lutte : on essaye d'être plus élégant, de se rendre meilleur moralement, on cherche un succès d'estime aussi, car on veut plaire. En Polynésie point n'est besoin de se mettre en frais. Par là même, les amours y sont plus tranquilles, réduites à la simple satisfaction des sens. Il est facile de deviner quelle influence a dû avoir une idylle de ce genre sur l'âme de notre jeune aspirant. La liberté de mœurs des habitants de Tahiti a développé chez lui, avec une acuité singulière, le goût de la volupté dans ce qu'elle a de plus naturel chez les peuples du Pacifique, et d'étrange pour des Européens. C'est seulement de cette façon que nous pouvons expliquer la sensualité de nuance particulière, la curiosité des amours exotiques qui sera désormais un des traits caractéristiques de Loti.

D'autre part l'absence de tourments spirituel dans l'idylle polynésienne a permis à Loti d'apprécier le charme tranquille des unions de tout repos où, les sens une fois apaisés, l'esprit reste libre pour voler sur l'aile du rêve, ou pour contempler intensément la nature, ou encore pour intellectualiser les sensations physiques par des analyses savantes et compliquées.

N'est-ce pas là le cas de Loti qui tout en restant auprès de Rarahu, pense ses sensations, ouvre des yeux charmés sur le paysage, et goûte les délices d'une paix inconnue aux Européens ? Son imagination s'évade au pays des rêves — mais, comme il est marin et qu'il doit partir — ses rêves sont plutôt douloureux. L'idée du départ le hante, la séparation prochaine le conduit à la conception nette de la vanité des choses humaines. Et si, comme dit le poète :

Partir c'est mourir un peu,

aux frissons de volupté de Loti viennent, tout naturellement, se mêler dans une poignante union, la mélancolie des élans vers un bonheur, qui ne finit

jamais. N'oublions pas que Leopardi, qui a associé l'amour à la mort, a eu cette inspiration au plus fort d'une passion amoureuse inassouvie… C'est par l'effet des mêmes circonstances que Loti mêlera à toutes ses amours, depuis Rarahu jusqu'à Pasquala Ivanovitch, des accents de découragement philosophique.

Le départ de Loti, tant redouté par les amants, a lieu le 23 mars. Mais après une escale à Honolulu et à San Francisco, *la Flore* revient faire une escale de huit jours à Tahiti (26 juin — 4 juillet). Ensuite elle reprend la route de France, par Valparaiso[7], Montevideo, Rio de Janeiro pour désarmer dans le port de Brest le 4 décembre.

L'idylle tahitienne se continue après le départ de Loti sous forme de lettres. C'est de loin que celui-ci apprend la mort et les souffrances de Rarahu, désespérée d'avoir perdu son amant. Cette mort laisse dans son âme le sentiment fin du roman une mélancolie pénétrante, et nous y rencontrons pour la première fois cette hantise de la mort, qui reviendra comme un *leit-motiv* à travers toute l'œuvre de l'écrivain.

Par-dessus tout, la figure de la jeune tahitienne est idéalisée et comme ennoblie par la souffrance. Cette noblesse rejaillit en quelque sorte sur l'histoire entière des amours de Loti et de Rarahu, et sa raison d'être, au point de vue de l'art, est précisément l'acuité et la profondeur du sentiment que le civilisé a pu faire éclore dans l'âme de l'enfant sauvage.

Notons, tout de suite, que ce dénouement, si parfait au point de vue artistique, est un artifice littéraire de l'auteur. La tahitienne aimée par Loti vivait encore il y a peu d'années[8]. Nous retrouverons ce procédé dans d'autres romans de Loti, notamment dans *Aziyadé* et dans le *Roman d'un Spahi*.

1. ↑ Le Mariage de Loti.
2. ↑ Sur les mœurs des Maoris et sur leur contact avec les premiers navigateurs et missionnaires, lire le roman de Victor Segalen : *Les Immémoriaux*, Paris, Crès et C^ie^, 1921.
3. ↑ Le Mariage de Loti, p. 7.
4. ↑ Le Mariage de Loti, p. 34-35.
5. ↑ La nouvelle intitulée : *Un vieux collier* dans le volume Le château de la Belle-au-Bois-dormant, a fourni à Paul Reboux et Jean Muller la matière nécessaire à parodier P. Loti avec beaucoup d'esprit dans leur livre : *À la manière de…*
6. ↑ Pasquala Ivanovitch dans Fleurs d'ennui.
7. ↑ À Valparaiso le navire reste trente et un jours. Loti publie dans Un jeune officier pauvre une page de son journal relative à ce séjour.

8. ↑ Georges Froment Guieysse a publié dans *Les Annales politiques et littéraires* du 13 novembre 1910 un article où il nous donne des détails sur Rarahu qu'il dit avoir rencontrée à Tahiti. Des personnes dignes de foi, qui ont séjourné dans cette île nous ont affirmé que Rarahu, telle que Loti la présente dans son roman, n'est que la synthèse de plusieurs Maories « connues » par notre auteur. C'est pourquoi les voyageurs qui passent par Tahiti peuvent y rencontrer plusieurs femmes qui prétendent avoir été la vraie Rarahu. Il s'y est créé, paraît-il, une sorte d'industrie locale dont les guides profitent pour intéresser leurs clients, tout comme à Nagasaki, les cicérones conduisent les touristes sur la tombe, plus ou moins supposée, de M^{me} Chrysanthème.

5. AU SÉNÉGAL

Rentré en France, Loti embarque en décembre 1872 sur *la Provençale*, en station à Toulon ; le 9 janvier 1873 nous le retrouvons sur la frégate *la Savoie*, qui appartient à l'escadre d'évolutions de la Méditerranée. Entre temps, il profite de quelques permissions pour aller à Rochefort voir les siens. Le 26 juin 1873 il est promu au grade d'enseigne de vaisseau ; sur ses instances il obtient, non sans peine[1], un embarquement supplémentaire sur *le Pétrel*, un aviso qui stationne au Sénégal[2].

Le Sénégal présentait à Loti un monde tout différent de celui de l'Océanie. Le jeune marin admire le paysage, s'intéresse de près aux habitants, à leur vie, à leurs mœurs. Souvent il essaye d'en fixer l'aspect par des esquisses au crayon. Il visite la côte, il pénètre à l'intérieur.

Au début, il se plaît à cette nouvelle vie. Il était arrivé au Sénégal à l'automne, c'est-à-dire au début de la belle saison, correspondant à l'hiver de France[3]. Les passages de son journal relatifs à ce séjour, publiés dans *Un jeune officier pauvre*, témoignent au commencement de la sérénité d'âme avec laquelle Loti envisageait ces nouveaux paysages. Mais en janvier 1874, la satiété commence à se faire sentir[4]. Les grands mots de « fatigue » et « d'ennui » s'échappent pour la première fois de la plume du jeune officier. Désormais nous les retrouverons comme une note dominante dans tous ses écrits. Le changement de saison n'était pas la seule raison de ce découragement de Loti. Sur les sables du Sénégal il a vécu la plus forte passion de sa vie, passion dont nous aurons bientôt à parler.

Le 25 mai 1874 Loti quitte *le Pétrel* pour embarquer sur *l'Espadon*, qui devait le ramener à Dakar le 20 juillet et ensuite en France (1er septembre)[5]. Pendant ce voyage Loti a offert l'hospitalité dans sa cabine à un spahi, Julien, qui n'est autre que Jean Peyral, le héros du *Roman d'un Spahi*. Ce Julien était un grand spahi aux traits réguliers, assez soigné de sa personne. Sa grande carrure, ses allures viriles, lui valurent les faveurs de Coumba

Félicia, femme d'un traitant français de Dakar. C'était une belle créole se faisant habiller à Paris, que le jeune spahi était heureux de posséder. Par son rang, par sa beauté, par son luxe raffiné, elle dépassait de beaucoup tout ce qu'un pauvre cavalier pouvait rêver. Celui-ci s'en éprit profondément. La créole l'aimait, aussi, mais à sa manière ; elle ne voyait en lui qu'un beau mâle. Les satisfactions qu'elle trouvait auprès de lui ne l'empêchaient point d'en demander d'autres, d'un genre quelque peu différent, à Loti. Notre officier de marine souffrait alors d'être loin de celle qu'il aimait passionnément et qui était restée à Saint-Louis. Il se laissa, plutôt par désœuvrement, entraîner dans la maison de la créole. Il y revint à plusieurs reprises, poussé par ce désir qu'a parfois au plus fort d'une passion malheureuse, de ne pas se sentir seul, de diminuer, par des amours de circonstance, la souffrance que lui cause l'absence de celle qu'il aime.

Mais une nuit, le Spahi surprit Loti chez la créole. Toute cette partie du *Roman d'un spahi* est conforme à la réalité. Il y manque un détail que l'écrivain n'a pas voulu relater dans son livre, mais qui tourne tout à fait à son avantage : le lendemain le spahi envoya à Loti une lettre brève et respectueuse, dans laquelle il lui demandait de venir le trouver dans une maison d'indigènes, qu'il avait expressément louée et qui se trouvait en haut de la ville, près du cimetière de Sorr, où reposaient plusieurs victimes des duels entre spahis. Loti y alla bravement, sans vouloir se servir de l'autorité que lui accordaient ses galons. Mais, dès la première minute, l'entrevue qui s'annonçait tragique, prit la tournure d'une confession désespérée où le spahi pleurait sa douleur profonde, tandis que l'officier de marine déplorait le mal qu'involontairement il avait causé à ce soldat, après tout, un camarade d'armes.

La suite de cette entrevue se passa, comme dans le roman, à l'hôpital de Dakar, où le spahi, pris d'une fièvre violente, lutta plusieurs semaines entre la vie et la mort. Cette aventure, en dépit de l'attitude chevaleresque de l'officier de marine, ne fut pas sans suites désagréables pour celui-ci. Le spahi, âme simple, ne sut pas se maintenir longtemps à la hauteur morale où l'entraînait le geste de Loti. Ayant appris le nom de la femme que l'officier aimait profondément, il lui écrivit pour se venger[6].

Le *Roman d'un spahi* constitue, avec *Ma parente du Sénégal*, les seules pages que Loti composa avec les souvenirs de son séjour en Afrique.

1. ↑ « *Grâce à M. de Ségur, que j'aime beaucoup, j'irai te rejoindre au Sénégal.* » (Un jeune officier pauvre, p. 43.)
2. ↑ Pour y aller Loti voyage sur *l'Entreprenante* (1-21 septembre).
3. ↑ Voir la description de cette saison dans le Roman d'un spahi, première partie, ch. IV.
4. ↑ « *Je regrette ces premiers mois de mon arrivée au Sénégal où tout me paraissait neuf et où je trouvais encore de l'attrait à mes longues promenades sous le soleil torride, par les sentiers de sable dans lesquels le pied s'enfonçait à chaque pas…*

   À présent c'est l'hiver : plus de verdure, plus de pluie, plus d'orages, ni une feuille, ni une goutte d'eau, c'est l'aridité absolue pour six mois.

   J'aimais mieux les journées accablantes de l'hivernage. Peut-être aussi suis-je fatigué aujourd'hui par ce climat, mais il me semble que tout se décolore ; tout ce pays devient pâle et m'ennuie. (Un jeune officier pauvre, pp. 63-64.)
5. ↑ *C'était le 20 juillet que nous avions quitté Saint-Louis du Sénégal.* Un jeune officier pauvre, p. 100. *Hélas ! le premier septembre, la date de mon retour.* Ibidem, p. 102.
6. ↑ Nous empruntons tous ces détails au Journal intime de Loti, que nous avons pu consulter à Rochefort, grâce à l'extrême bienveillance de M. Samuel Viaud. Ce journal, d'un très grand intérêt sera bientôt publié. Les lecteurs y trouveront la narration détaillée de cet épisode de la vie de Loti au Sénégal.

6. JOURS D'ORAGE. ÉDUCATION PHYSIQUE

Loti, revenu en France, débarqué à Rochefort et, quelques semaines plus tard, passe à Annecy voir sa bien-aimée. Il a avec elle une entrevue suprême, et il en sort le cœur brisé. Aussi va-t-il essayer de retrouver l'équilibre de son âme en s'entraînant à l'école de Joinville. Ce stage à l'école de gymnastique lui était d'autant plus nécessaire que sa constitution débile contrariait sa carrière d'officier de Marine.

En dépit de ce qu'on pourrait croire, Loti aimait beaucoup son métier[1]. Ses chefs se montrent chaque jour plus satisfaits de lui. « Intelligent, plein de zèle et de bonne volonté, M. l'enseigne de vaisseau Viaud est un très bon serviteur. » écrivait le commandant de Payan en 1873 ; « ses débuts sont excellents et promettent pour l'avenir un officier hors ligne », constatait le commandant Durand en 1874[2].

C'est pour mieux répondre à ces éloges qu'il entra en décembre 1874 à l'école de Joinville, où il passa la plus grande partie de 1875[3].

L'école de Joinville, placée sur les bords de la Marne, dans un site agréable et reposant, ne fut pas, au début surtout, un séjour plaisant pour notre écrivain. Il commença par être malade : faiblesse générale, migraines, fièvre, un peu de délire même et un grand découragement dû à ses chagrins d'amour. Après un mois de souffrance il se remet petit à petit. À l'aide de ses camarades, des officiers appartenant à l'armée de terre, il reprend goût à l'existence, il ouvre, comme il dit, « *la porte à deux battants à la jeunesse et à la vie* »[4]. La chambre retentit des éclats de rire de jeunes femmes.

« *À quoi bon un masque d'austérité !* » note-t-il dans son journal. « *Maintenant j'ai besoin de ce bruit et de cette fantasmagorie, je ne supporte plus d'être seul…* »

Mais ce laisser-aller ne doit pas nous effrayer. Loti ajoute immédiatement que « *tout cela n'est qu'apparence, et que le respect exagéré que j'ai pour*

moi-même m'empêchera toujours de rouler au plus bas, jusqu'à la débauche vulgaire. »

Le travail fini, Loti s'amusait le soir avec ses camarades et leurs amies — des midinettes de Paris, — goûtant maintenant de la vie de Bohême qu'il avait dédaignée quelques années auparavant, au Quartier Latin. Rien n'y manquait, pas même les farces estudiantines, aux dépens du bon bourgeois :

« *Tous les dimanches soirs se renouvelle le spectacle de Parisiens en partie fine qui courent pour ne pas manquer le dernier train et être obligés de coucher à Joinville ; de notre balcon, en face de la gare, nous sommes merveilleusement placés pour nous moquer d'eux. Nous nous amusons même à bombarder les voyageurs les plus en retard avec tous les restes de notre dîner (queues d'asperges, coquilles d'œufs, etc.). Ces gens se fâchent souvent et, partagés entre le désir de se venger et la crainte de laisser partir le train, ils se retournent pour nous montrer le poing ; puis se mettent à courir de plus belle, ce qui redouble notre joie*[5]. »

Notre auteur sent qu'il regrettera toujours « *ce temps de jeunesse et de vigueur, et tout ce train de gaieté* » qui l'étourdit.

Son stage à l'École de Joinville fini, Loti, maître de corps et de son esprit, redevint marin. Heureux d'avoir vaincu sa débilité physique, il est fier de ses muscles, de sa vigueur ainsi que de son agilité. Cela nous permettra de mieux comprendre pourquoi, de retour à Toulon[6], il est tout le jour au cirque, en compagnie de clowns et « *de belles demoiselles qui passent au travers des ronds de papier. J'apprends,* continue-t-il, *à faire des facéties, à me tenir debout à cheval et à sauter dans des cerceaux.* » Il se produit même en public, au Cirque Étrusque de Toulon, « en clown masqué, revêtu d'un maillot jaune et vert ».

Le côté « snob » et excentrique de Loti, qui ne fera que s'accentuer à mesure qu'il avancera en âge, se fait jour déjà. Il convie à cette représentation des amis et, bien entendu, « *quelques femmes du monde* ».

Dans les coulisses, le clown improvisé attend avec impatience le moment de paraître dans l'arène, en recevant sans broncher les compliments des professionnels :

« *Oh, Monsieur, mais si bien fait, la poitrine bombée et les épaules droites ; quel dommage que Monsieur ne soit point des nôtres.* »

Les autres ne sont pas les seuls à le complimenter. Lui-même ne se gêne pas de s'admirer :

« *Avec une certaine complaisance, je contemple ce corps que j'ai façonné moi-même et transformé par l'exercice ; les muscles font saillie partout, dessinés en relief sur l'étroit maillot. Un vieux saltimbanque, consommé dans les coquetteries du métier, augmente cet effet en estompant légèrement les ombres de mes muscles au fusain…* »

Sur le même ton d'auto-admiration, Loti nous décrit en détail la représentation ;

« *Mes pieds touchent à peine le sol élastique ; mes muscles se détendent comme des ressorts : le succès est tout de suite assuré…*

Voltige, sauts périlleux à l'endroit et à l'envers, pyramide humaine, équilibre vertigineux, représentation combinée pour faire briller mes talents de leur plus vif éclat… Le public… est enlevé à son tour et applaudit à tout rompre. C'est un vrai succès, les bouquets pleuvent avec des oranges et des jouets d'enfant. Trois appels, trépignements, triomphe d'un quart d'heure. Les écuyères sortent elles aussi de leur loge pour m'acclamer ; la situation est enlevée d'assaut[7]*…* »

Cette page est aussi instructive qu'étonnante. La timidité de Loti dont les chefs lui faisaient grief se change après le séjour à l'école de Joinville, en une naïve fierté de sa force.

L'auto-admiration de Loti, son désir de se montrer, son habitude de se considérer comme un être à part, l'étalage de son moi, dont il fait preuve dans presque tous ses ouvrages, transparaissent clairement dans ces lignes. Preuve, s'il en fut jamais, que dans la plupart des cas, la timidité n'est que le résultat d'une défaillance physique ; preuve aussi qu'à cette époque Loti en est guéri. En pleine possession de sa force, il n'échappera pas à une certaine pose, au moral comme au physique : ses amours s'en ressentiront. Il leur demandera surtout des satisfactions de vanité et des jouissances sensuelles.

L'occasion ne tarde pas à se présenter. La *Couronne* fait partie de l'escadre envoyée, en avril, à Salonique, à la suite de l'assassinat des consuls de France et d'Allemagne. Partie le 8 mai des îles d'Hyères, la *Couronne* touche Le Pirée le 14 et arrive le 16 du même mois à Salonique.

1. ↑ Loti n’a jamais médit de son métier. Le long de nombreux ouvrages, il s’attache à montrer tout ce que la vie du marin a de beauté stoïque, l’héroïsme qu’elle demande parfois, la poésie qu’engendre les déplacements nombreux de cette vie errante. Le passage suivant, écrit peu de temps après le retour du Sénégal, nous en fait foi :

   « *Depuis quinze jours, tout était questions pour nous, le mauvais temps nous chargeait sans relâche, et notre vieille barque était pleine d’eau. Mouillés tous et un peu découragés, nous étions épuisés de fatigue. C’était bizarre d’être comme cela une bande d’amis exposés en mer sur quelque chose d’aussi petit et d’aussi vacillant, mais les impressions qu’on éprouve en pareille circonstance, les marins seuls peuvent les comprendre…*

   Ces souvenirs que l’Espadon *m’a laissés occupent parmi tant d’autres* une place à part… Le danger toujours, le grand vent, la mer agitée, l’incertitude du lendemain et avec cela, la conscience du devoir accompli… La responsabilité de toutes les heures, de tous les instants, la nécessité d’employer au salut commun toutes les ressources de mon intelligence et de mes connaissances. Je remplissais là mes devoirs pénibles de marin, le cœur plein de passion. » (Un jeune officier pauvre, pp. 97-98.)
2. ↑ Hommage à Loti, *Revue Maritime*, juillet 1923.
3. ↑ Nos recherches dans les archives de cette école sont restées infructueuses. Mais M. Mauberger nous affirme que Loti est resté à Joinville du 25 janvier au 21 juillet 1875.
4. ↑ Un jeune officier pauvre, p. 113.
5. ↑ Nous nous sommes plus à reproduire ces lignes, car l’œuvre de Loti est extrêmement pauvre en pages gaies.
6. ↑ Il compte à partir du 17 février 1876 dans l’équipage de la frégate *Couronne*, appartenant à l’escadre d’évolution de la Méditerranée.
7. ↑ Un jeune officier pauvre, pp. 136-147.

7. AZIYADÉ

Les années 1876-1878 ont été marquées par de graves événements dans les Balkans. La compétition séculaire entre Autrichiens et Russes pour la maîtrise de la péninsule, les velléités d'indépendance des peuples balkaniques, ainsi que la mauvaise administration turque ont contribué, dans une égale mesure, à alimenter ce foyer d'incendie, non encore complètement éteint de nos jours. Les assassinats et les révolutions de 1876 ont servi de prétexte aux Russes pour déclarer la guerre aux Turcs en 1877, guerre qui prend fin en 1878, par la défaite de ces derniers.

En 1876 les grandes puissances envoient des escadres dans les eaux turques défendre les intérêts de leurs nationaux. Et c'est ainsi que Loti assiste aux événements qui ont ensanglanté les Balkans, événements dont on ne trouve aucune trace dans ses livres. Il séjourne d'abord à Salonique sur la frégate *la Couronne* (jusqu'au 1er août 1876) et ensuite à Constantinople sur *le Gladiateur* (1er août 1876-8 mai 1877). Le 16 mai 1876, Loti pénètre en rade de Salonique juste au moment où les six assassins des consuls français et allemand « *exécutaient leur contorsion finale, pendus à des potences si basses que leurs pieds touchaient la terre.* »

Quelques jours plus tard, lorsque la tranquillité fut revenue, notre officier se promenait dans les rues étroites et tortueuses de Salonique, quand tout à coup, il découvre derrière les barreaux d'une fenêtre de harem, la jolie tête d'une odalisque aux yeux verts. C'est Aziyadé[1].

Avec la complicité du batelier Samuel, Loti parvient à nouer avec elle des relations plus suivies.

Le soir, après l'extinction des feux, il abandonne en cachette son navire et monte dans la barque de Samuel. Chemin faisant, il enlève son uniforme, et endosse un costume de pacha turc. Au large du golfe, une autre barque glisse, silencieuse, dans l'obscurité de la nuit. C'est Aziyadé avec sa suite : une négresse et un Albanais armé jusqu'aux dents. Samuel prend dans sa

barque les deux gardes, désormais inutiles, tandis que les amoureux s'éloignent, balancés par les ondes.

Dans cette alcôve mouvante, ils passent des heures de volupté, oubliant complètement le monde extérieur. Vers l'aube ils se séparent avec le même cérémonial.

L'idylle est interrompue par un ordre qui envoie Loti sur un autre bâtiment de guerre, *le Gladiateur*, stationnaire à Constantinople. Dans les premiers mois de son séjour, nous voyons Loti se plonger autant qu'il lui est possible dans la vie orientale[2]. Il s'habille à la turque, il fréquente les cafés du port. Lui, si difficile dans le choix de ses amis européens, fraye avec les portefaix, les bateliers, et semble se trouver parmi eux tout à fait à l'aise. Auprès d'eux il cherche à oublier le raffinement de sa culture et à retrouver, comme il l'avait fait à Tahiti, les sensations des demi-civilisés. Cependant, le souvenir d'Aziyadé, entretenu par la présence de Samuel qui l'a rejoint à Constantinople, le poursuit sans cesse. Par un heureux concours de circonstances, Aziyadé vient à Constantinople avec tout son harem.

Les belles nuits d'amour continuent encore un an, jusqu'à ce que l'ordre de départ — ce *Deus ex Machina* maritime — arrive de nouveau et arrache notre héros aux bras d'Aziyadé et au charme de l'Orient.

Pour les lecteurs du roman — mais seulement pour eux — Aziyadé se meurt de douleur, tandis que l'officier de marine va chercher une mort glorieuse sous les murs de Kars, en combattant pour le pays de sa bien-aimée.

Ainsi finit cette seconde idylle de notre auteur, idylle qui a duré à peu près un an, dans un magnifique décor oriental.

Ce dénouement d'*Aziyadé* renouvelé du *Mariage de Loti* correspond, de la part de l'écrivain, à des préoccupations analogues (idée de la mort, mélancolie, fatalité de la séparation, noblesse de la souffrance). Il faut cependant noter qu'il ajoute un trait essentiel à la peinture des sombres et violentes passions de l'Orient et qu'il est moins inattendu sur les rives du Bosphore que dans l'île parfumée de l'Océanie.

Au fond, cette aventure est aussi simple que la première. Seul le changement du décor les distingue. Aziyadé n'est peint une de ces odalisques élevées par des institutrices françaises ou des miss anglaises,

comme celles dont Loti prend la défense dans ses *Désenchantées*. Non ! malgré ses yeux verts, profonds et changeants comme la mer, c'est une pauvre créature, simple, ignorante au point de ne savoir pas écrire. Elle ne connaît pas le français, Loti ne sait pas un mot de turc. Aussi l'échange de ces deux âmes en peine d'amour se réduit-il au simple langage des baisers. Nous voyons Aziyadé dévouée à l'extrême — ce qui est son principal titre à notre sympathie ; et en face d'elle Loti, son seigneur et maître, véritable demi-dieu qui se laisse adorer jusqu'à l'extase.

Nous rencontrons Aziyadé dans un autre ouvrage : *Fantôme d'Orient*. La véritable Aziyadé n'était pas morte comme dans le roman. Revenu à Constantinople, dix ans après son premier voyage, Loti essaye d'y retrouver quelque souvenir de sa bien-aimée.

Il interroge un marchand de fruits, une marchande de babouches, différentes connaissances de son ancien domestique Samuel, et finit par découvrir qu'Aziyadé est réellement morte. Il rend visite à son tombeau, baise la pierre mortuaire, dépose des fleurs, et croyant comprendre qu'elle est morte de son amour, lui demande pardon.

Fantôme d'Orient n'est que le récit de ce pèlerinage. L'insistance que met Loti à revenir sur son idylle avec Aziyadé doit retenir notre attention. Faut-il y voir la marque d'un sentiment plus profond qu'il aurait éprouvé pour l'odalisque aux yeux verts ?

À vrai dire l'exagération romantique qui marque *Fantôme d'Orient* d'un cachet particulier dans l'œuvre de Loti, nous inspire quelque défiance. Quels que soient les efforts de l'auteur pour nous faire croire à une passion profonde, il semble bien que ce qu'il vient chercher à Constantinople, c'est moins le tombeau de la femme aimée, que les cendres de sa propre jeunesse.

Son premier séjour à Constantinople avait laissé en lui le regret de ces années d'insouciance. C'est là que, simple enseigne de vaisseau, dépourvu de ressources, il avait ressenti pour la première fois le charme enivrant de l'Islam. Mais ce séjour avait eu surtout des conséquences importantes pour son développement moral et artistique.

Avec Aziyadé, s'accentue son goût pour la vie primitive. Lui qui a l'école, à Paris, sur le *Borda*, était si difficile dans le choix de ses relations s'accommode à Constantinople de l'amitié des simples, comme Samuel ou d'autres bateliers. On dirait que la haine du bourgeois, prêchée par Flaubert et par toute la génération qui l'a suivi, a déteint sur lui, le portant vers les simples. Les croyances religieuses de Loti semblent avoir disparu. Son âme désemparée s'en va à la dérive. Il n'a plus d'espoir en Dieu. Il ne croit plus à la morale. Partout il sent le vide autour de lui et gémit de détresse[3]. Dans son désespoir, il se laisse prendre à toutes les affections plus ou moins passgères pourvu qu'elles aient une apparence d'amitié ou d'amour. Bientôt, même il ne croit plus à l'amour.

« *Je ne crois à rien, ni à personne, je n'aime personne ni rien ; je n'ai ni foi ni espérance. J'ai mis vingt-sept ans à en venir là ; si je suis tombé plus bas que la moyenne des hommes j'étais aussi parti de plus haut.* [4] »

Il se dit vieux, il se considère usé et désormais incapable de toute réaction. Certes, nous n'en devons rien croire. Loti n'est pas et ne sera jamais l'homme insensible qu'il veut paraître. Son cynisme n'existe que dans son imagination. Mais précisément, parce qu'il est dans son imagination, nous devons en tenir compte et conclure qu'il traversait alors une grande crise morale. Comme nous pensons le démontrer plus tard, les germes de cette crise venaient d'ailleurs. Néanmoins, le fatalisme des Turcs, la vie beaucoup moins agitée des populations de l'Islam furent sûrement pour quelque chose dans le nihilisme romantique du jeune officier.

Sa sensualité, d'autre part, n'a pu être que flattée par des coutumes orientales. La vie silencieuse et les paisibles rêveries devant le café et l'éternel « tschoubouk » ; le mystère des harems aux fenêtres grillées où la fantaisie voluptueuse trouve un asile inviolable ; le charme des paysages qui semblent construits à plaisir pour servir de cadre aux amours païennes et raffinées, a enchaîné l'âme de Loti par des liens subtils qu'il ne cesse de chérir.

C'est de cette époque que date sa sympathie, toujours affirmée désormais, pour les peuples de l'Islam et leur civilisation décrépite, dont le charme dangereux ne trouvera de contrepoids que dans son amour pour les humbles matelots bretons.

Enfin l'Orient a enrichi la palette de Loti : les paysages sont incomparables par la richesse des couleurs et du mouvement. Ils sont surtout remplis de symboles. La silhouette élancée d'un minaret ne nous émeut pas seulement par la pureté de ses lignes : elle est aussi une prière et un souvenir. C'est à Constantinople, que Loti, pour la première fois, devine l'âme des choses. C'est dans *Aziyadé*, pour la première fois, que la description devient évocation et il n'est pas inutile de rappeler que de ce contact avec l'Islam est sorti son premier livre.

1. ↑ « *Aziyadé*, un *nom de femme turque inventé par moi pour remplacer le véritable, qui était plus joli et plus doux, mais que je ne voulus pas dire.* » Fantôme d'Orient, p. 6.
2. ↑ Le commandant de Courtivron nous dit dans une note sur Loti : « Il y passa à terre tout le temps qui n'était strictement employé au service, » (Cité par la *Revue Maritime*, œuv. cit.)
3. ↑ *Pour moi, il n'y a pas d'espoir en ce monde et je n'ai pas cette consolation de ceux qu'une foi ardente rend forts au milieu des luttes de la vie, et confiants dans la justice suprême du créateur.*

   Aziyadé, p. 133, cf. p. 14, 15, 58, etc…
4. ↑ Aziyadé, p. 60.

8. REGRETS ET ENNUI

Rentré en France, Loti prend du service sur l'aviso *Bouvet*, à Rochefort[1], puis sur le garde-côte *Tonnerre*, à Lorient[2]. Il embarque ensuite sur *la Moselle*, affectée au service des ports[3] : en tout plus de deux années passées sur les côtes de France où rien d'extraordinaire n'arrive à notre auteur.

Néanmoins sa vie intérieure n'en est que plus riche en péripéties. À Rochefort il se laisse aller à la douceur des affections familiales et il rêve de Stamboul. Il meuble sa chambre *à la turque*, il fume le narguilé et contemple en imagination les yeux verts d'Aziyadé.

Mais c'est l'Orient qu'il regrette plutôt que son ancienne amie. La nostalgie de l'Islam devient plus forte encore pendant l'hiver qu'il passe à Lorient. Il s'en plaint comme d'un exil. Les démarches qu'il avait faites pour retourner en Turquie avaient abouti à le faire envoyer dans le vieux port breton. Aussi se repent-il de n'avoir pas accepté une situation qu'on lui offrait à Constantinople, lors de son séjour dans la ville des Sultans… L'idée de se séparer de sa mère l'en avait dissuadé[4].

À Lorient il tâche d'organiser un peu sa vie. Il s'y crée deux nouvelles amitiés : « *une vieille fille, riche et bossue, intelligente et distinguée, d'un âge indéfinissable, avec de grandes prétentions à la jeunesse… ; l'autre, c'est Yves Kermadec, quartier-maître de mon âge (ce qui en fait un assez vieux marin), avec lequel j'ai autrefois navigué*[5]. »

Il s'amuse autant qu'il le peut ; mais il faut ajouter qu'il ne le peut pas beaucoup. La vie à Lorient l'ennuie, « *d'une manière profonde et incurable* »[6] ; il souffre ! De quoi au juste ? Il ne saurait le dire. Un mécontentement général ; pauvreté, séjour dans un pays qui lui est désagréable, vide dans l'âme, vide dans le cœur, ambitions artistiques déçues. Son mal est si complexe que le mot *neurasthénie* qui ne dit plus rien, tant il comprend de choses à la fois, pourrait seul convenir à son état

d'âme. Le manque d'argent se fait sentir, mais Loti glisse délicatement là-dessus. Il n'insiste pas non plus sur l'attitude parfois fière de ses camarades officiers. À peine une allusion, mais elle en dit long…[7] À cette attitude des officiers de marine, à son égard beaucoup plus qu'à d'autres motifs moins purs, il faudrait peut-être attribuer le penchant de Loti vers les simples ; à cette attitude et aussi a son désir de domination, au plaisir qu'il éprouve à affirmer sa supériorité sur les autres, à provoquer chez eux une admiration sans bornes[8].

Le vide du cœur… Ceci est la cause suprême de la dépression morale de Loti. Il manque à ce grand sentimental un être féminin qui puisse faire vibrer son âme apprécier tous les trésors de passion que son cœur contient. Toutes ces souffrances unies ensemble déteignent sur son esprit, et le poussent au scepticisme, qui devient pour lui une nouvelle torture : « *En toute sincérité, écrit-il, je ne crois à rien. Ma vie est fort mal emmanchée et par quelque bout que je la prenne je me trouve en présence de difficultés insurmontables.*

Rien ne m'amuse plus : je ne vois guère ce que ce monde pourrait m'offrir de bien neuf ou de bien drôle[9]. »

Ses croyances religieuses de naguère ne lui apportent aucune consolation ; il les rente même ! « *Je sens amèrement surtout le malheur d'être sans aucune foi, et je paierai cher, maintenant, pour avoir celle de l'Islam*[10]. »

Dans cette débâcle spirituelle, Loti songe à devenir trappiste. Il va visiter un cloître des environs. Il y pénètre rempli d'émotions, « *comme fasciné par la paix froide et morne de ce lieu, dans lequel s'éteignent tous les bruits du monde…* »

Il fait part de son projet à sa sœur, qui lui répond une lettre désespérée. Dans son cœur de sœur tendre et de huguenote fervente, elle trouve des accents touchants pour le dissuader ; lettre si habile et si belle, qu'elle atteint souvent le sublime et nous transporte au beau temps de la ferveur chrétienne, illustré par Port-Royal[11].

Loti rassure sa mère : il ne s'agit que d'une fantaisie passagère sans conséquence :

« *Je reste attaché au moins par le cœur, à la religion huguenote ; tu peux être absolument tranquille là-dessus.* »

Néanmoins il va à la Trappe. Il est très bien reçu par les moines ; « *mais*, dit-il, *je vis tout de suite, trop clairement l'inanité de leurs moyens, même pour endormir un instant la douleur… Et puis c'est trop sombre aussi, cette vie… Tout le jour, toute la nuit, des chants funèbres à faire frémir ;* [11] *des figures de l'autre monde ; de vraies processions de revenants.* »

Si, au moins, ces moines avaient la consolation de leurs frères d'Italie qui jouissent partout du soleil et des paysages magnifiques du haut des collines où leurs monastères sont perchés ! Mais ici, à la Trappe, Loti, ne voyait que « *le froid humide et glacial, ce ciel noir des hivers de la Manche, ce vent qui gémit tristement et ces toux creuses qui se répercutent le long des lugubres couloirs.* » [11]

Au milieu d'un spectacle, si peu engageant Loti revoit, comme un souvenir, lointain d'abord, sa chambre si gaie de Fontbruant le printemps parfumé de Rochefort ; il entend les rossignols du manoir. Puis, toutes ses réminiscences d'enfance se présentent à son esprit avec une force persuasive qui l'attire vers la vie. Le monastère lui apparaît triste comme un tombeau. Ses velléités de retraite se distillent en un singulier besoin de bruit, de mouvement et de liberté.

« *Il fait presque beau dans les bois », écrit-il, «* j'ai couru comme un enfant le long des chemins chantant et sautant les fossés. Je me suis livré au bonheur, enfin retrouvé de fumer des cigarettes et de boire du bon cidre dans les auberges de campagne… *»*

Mais, en dépit de cette victoire sur lui-même, la paix ne revient pas dans son âme. Il pleure sa foi perdue :

« *Ceux que toi et moi, explique-t-il à sa sœur, nous regardons comme les simples, les naïfs, ceux qui sont encore prosternés aux pieds du Christ, ceux-là, je t'assure, sont les heureux de ce monde… Je donnerais ma vie pour posséder leur illusion radieuse… À défaut de cette foi, si au moins nous pouvions* nous rattacher à quelque chose, à une espérance, à une immortalité… Mais rien !… En dehors de cette personnalité encore rayonnante le Christ, tout est terreur et obscurité. *»*

N’ayant rien à attendre de la religion, Loti cherche le salut dans ses souvenirs d’Orient. L’image d’Aziyadé le poursuit avec plus de force que jamais. Il écrit à ses amis de Constantinople les suppliant de faire des recherches pour la découvrir et l’aider à la rejoindre :

« *Une angoisse me prend au cœur quand je pense à Elle. Je l’aime bien, je vous le jure, — je l’aime autrement qu’aux premiers jours. Je donnerais des années de ma vie pour recevoir encore une de ces petites lettres si difficiles à déchiffrer, si illisibles. Je pleurerais de joie s’il m’en arrivait une*[12]… *Ne craignez pas, mon cher ami, de tremper dans une aventure de roman : celle-là n’en est pas une. Sur mon honneur, je vous jure qu’une fois en France Aziyadé sera ma femme*[13]. »

Faut-il prendre au sérieux ce retour de passion plus grand, à en croire Loti, que le sentiment qu’il ressentait lorsqu’il était près d’elle ?

Il n’aimait pas plus Aziyadé à Constantinople, et nous savons comment il l’aimait. Mais à Lorient, au milieu des déceptions de toute sorte, des découragements et de souffrances intimes, Aziyadé prenait une importance tout autre. Son souvenir s’alliait à celui de l’Orient et constituait pour notre auteur les rives heureuses où son imagination se plaisait à aborder.

Ce retour de passion beaucoup plus fort que sa liaison avec Aziyadé, est d’autant plus explicable que Loti écrit précisément cette époque, son premier roman — *Aziyadé*.

Si nous avons insisté sur l’état d’âme de l’auteur pendant son séjour en France, c’est qu’il nous explique ce qu’il y a de sincèrement poignant dans ce livre. Nous sommes persuadés que, sans l’ennui de la vie à Lorient, ce volume eût été tout aussi froid que celui de M^{me} Chrysanthème peut-être. La vie si pauvre en sensations que l’auteur y a menée l’a poussé à exagérer à ses propres yeux les sentiments de jadis. À Lorient, il voit une autre Aziyadé qu’à Constantinople.

Tout cela nous explique le ton de découragement que Loti affecte dans son roman, ainsi que les discussions mi-philosophiques, mi-religieuses dont il remplit des chapitres entiers.

Le livre une fois écrit, Aziyadé passe aussitôt au second plan. La joie de voir son manuscrit en voie de publication le fait sortir un peu « *de ses*

sombres pensées »[14].

Une fois parti de Lorient (mai 1878) pour Cherbourg et ensuite pour Brest « *cela va mieux* » ; il retrouve « *beaucoup de vie* » [15], Il a des maîtresses ; il joue aux cartes ; il s'amuse comme un enfant, au jeu de boules ou à regarder les saltimbanques ; il goûte surtout le charme du printemps breton, dont il nous décrira la beauté dans *Pêcheur d'Islande* :

« *Depuis mon enfance*, écrit-il, *jamais mois de juin ne m'avait enivré comme celui-ci ; jamais je n'avais senti si vive la sensation physique du printemps, le renouveau de tout ce qui vit, la montée de la sève et le puissant retour des éternelles forces de la nature… La vie est belle encore, et la santé et la jeunesse sont les seuls biens de ce monde*[16]. »

C'est sur ce cri de bonheur que finit cette période douloureuse de sa vie. Il en sort plus trempé moralement, plus renseigné sur le prix de la vie orientale au point de vue artistique, ainsi que sur ses propres goûts ; il en sort, il faut le dire, ce que jusqu'à présent il n'était qu'en germe — homme de lettres.

Le lundi 23 juin il part de Brest pour Paris où l'attendait sous peu l'émotion des premières épreuves à corriger…

1. ↑ 5 juin — 10 août 1877.
2. ↑ 20 septembre 1877 — 17 juin 1878.
3. ↑ 18 septembre 1878 — 26 septembre 1879.
4. ↑ « *J'adore ma mère, à laquelle j'ai fait le sacrifice de ma vie orientale et qui, probablement, ne s'en doutera jamais.* » (Un jeune officier pauvre, p. 171).
5. ↑ Ibidem, p. 175-176.
6. ↑ Ibidem, p. 207.
7. ↑ « *De R…, enseigne de vaisseau, nous a servi pendant huit mois d'ami dévoué, et il mérite bien que sur ce papier, il soit fait mention de lui : un noble Breton, un peu trop porté sur le trône et l'autel, un peu fier pour ses semblables, pour nous excepté…* » (Un jeune officier pauvre, p. 245).
8. ↑ « *Yves c'est mon préféré. J'aime mieux les gens qui ont poussé tout seuls que les demi-éducations de mes collègues ; je vous ai déjà exposé mes théories là-dessus. Et puis c'est amusant d'avoir un camarade qui accepte avec admiration toutes vos idées et vous prend pour un homme de génie, opinion que vous ne partagez pas.* » (Un jeune officier pauvre, p. 176.)
9. ↑ Un jeune officier pauvre, p. 207.
10. ↑ Ibidem, p. 207.
11. ↑ Nous reproduisons en entier cette lettre qui peut être comparée aux plus beaux exemples de l'art épistolaire, afin que le lecteur puisse se rendre compte des aptitudes littéraires de cette sœur aînée et de l'influence heureuse qu'elle a dû exercer sur la formation de l'âme et du

talent de notre auteur :

Fontbruant, février 1878.

FRÈRE CHÉRI,

Voilà bien des jours que je me demande si je dois t'écrire pour te verser le trop plein de mon cœur ; je commence des lettres et je les

déchire ; j'ai peur de toi, j'ai peur de tout. Mais, aujourd'hui, oh ! non, je n'y tiendrai pas ! Que vas-tu faire ? Si tu entres dans ce couvent, tu n'en sortiras plus. Avec ta tête exaltée, ils te persuaderont et tu retourneras là-bas fasciné !

Réfléchis, je t'en prie, je te le demande à deux genoux, non pour moi, mais pour ta mère. Attends au moins qu'elle n'y soit plus ; ce ne sera peut-être pas trop long maintenant, car je la trouve affaiblie et les émotions la tuent. Elle devine vaguement où tu veux en venir, sans savoir tout ce que je sais, et sa foi en est déchirée ; son cœur de huguenots, son amour-propre de chrétienne, tout en souffre horriblement, — tu ne t'en rends donc pas compte ? Tu n'entends donc pas battre d'angoisse ce pauvre cher cœur de mère ?

Au milieu de mes bien-aimés, dans ma vie paisible, moi qui pourrais être heureuse d'un bonheur vrai, je suis torturée continuellement et, comme je vois la peine que tu fais à ta pauvre vieille mère, je souffre dix fois plus à cause d'elle. Oh ! aie pitié de nous, je t'en prie ! Tu as le cœur humain, au fond, tu sais être bon pour tout le monde ; ne feras-tu donc rien pour nous ôter notre chagrin ?

Qu'importerait, cependant, que nous ne soyons plus que si peu de chose pour toi, qu'importerait, si tout cela devait te conduire à la vérité, au bonheur ! Mais non, tu es dans la tourmente, dans l'angoisse… j'ai peur, tu le sens bien, et, pour me consoler, tu me jettes sans pitié tout ton cynisme à la tête ! Reviens à toi, frère chéri, tu t'agites dans un abîme de misères morales !

Que vas-tu chercher dans ce couvent ? Tu sais bien que ce n'est

pas la vérité ; tu n'y mortifieras ta chair que pour sortir de là avec des passions plus déchaînées, plus bouillonnantes que jamais.

Ne le sais-tu pas, que dans la vie tranquille, paisible et honnête, il y a autant de joie, d'intelligence et d'élévation que sous ton existence agitée et libertine, romanesque et tourmentée ?

Pauvre chéri, toujours bercé par un mirage, une fantasmagorie, un piège des ténèbres !… Va, je t'y ai suivi quelquefois dans le commencement, — c'était encore un idéal ; j'ai même compris Aziyadé et j'ai pleuré sur elle. Mais maintenant, je ne te comprends plus, je ne vois en toi rien qu'écœurements et parjures, que folles terreurs du néant qui s'emparent de toi.

Je passe mes nuits sans dormir ; je me dis : « Je ne l'aimerai plus, c'est fait ! » mais c'est à ces moments-là surtout que je te voudrais serrer sur mon cœur.

Viendras-tu à Fontbruant avant d'entrer au monastère ? Surtout n'y viens pas uniquement par devoir ; dans ce cas, je ne voudrais pas de toi. Mais si tu viens de bon cœur, voir tes frères, tes pauvres frères pour lesquels, dans le temps, tu savais trouver des noms tendres qui leur étaient si doux, oh ! alors, viens, ils seront les mêmes pour l'enfant chéri qu'ils attendaient autrefois avec tant de joie !…

À Rochefort nous avons pu lire l'original de cette lettre. Elle est un peu plus longue : Loti a supprimé quelques passages relatifs à des questions intimes et en a retouché par ci par là le style.

12. ↑ Un jeune officier pauvre, p. 232.
13. ↑ Ibidem, p. 210.
14. ↑ Un jeune officier pauvre, p. 225.
15. ↑ Ibidem, p. 236.
16. ↑ Ibidem, pp. 239-41.

9. PASQUALA IVANOVITCH

Le 1er avril 1880 Loti embarque sur le cuirassé *Friedland*, qui appartient à l'escadre d'évolutions de la Méditerranée. Il va sur les côtes de l'Algérie, s'arrêtant cinq jours à Mers-el-Kebir, quinze jours à Alger et huit jours à Bône[1].

De ces escales, la plus importante est celle d'Alger, car c'est là que Loti voit la « *bordée* » des matelots du *Friedland* qu'il nous décrit dans *Les trois dames de la Kasbah*[2].

Après une croisière vers Brest et Cherbourg, le *Friedland* revient à Toulon pour appareiller de nouveau le 9 septembre ; il fait partie de l'escadre internationale envoyée par les Puissances dans les eaux Monténégrines. Les braves montagnards du prince de Cettigne étaient partis de nouveau en guerre contre les Turcs, pour défendre la ville de Dulcigno.

Le cuirassé fait une première escale à Ragusa (14-16 septembre) ; une autre à Gravosa (16 septembre — 4 octobre) et va mouiller à Cattaro, où il reste presque deux mois (4 octobre — 28 novembre).

L'arrivée à Cattaro a lieu à deux heures de la nuit pendant que « *la lune éclaire une baie admirable, où l'eau sommeille, immobile ; elle jette des clartés roses aux grands rochers, et découpe, avec des ombres les reliefs des prodigieuses montagnes suspendues au-dessus des eaux. L'air de la nuit est tiède, et la terre envoie des senteurs de myrte, — on dirait des paysages de rêve.* »

Mais, en dépit de la beauté du paysage, dès le lendemain Loti constate que Cattaro est loin, caché derrière les montagnes et se demande avec anxiété : « *Que ferons-nous bien dans ce pays, si nous y passons l'hiver ?* » Le temps est admirable : un de ces beaux automnes comme il y en a souvent sur les côtes Dalmates. Le paysage aussi est bien pittoresque : la bleue Adriatique et les montagnes sauvages et rocheuses qui la surplombent, constituent un décor très varié de lignes et de coloris.

Loti visite l'Herzégovine, jusqu'à Trébigné, ainsi que le Monténégro, en passant par Cattaro, Niegous et Cettigné[3].

Les abîmes de Dalmatie, sauvages comme des repaires de bandits, les plateaux pierreux d'Herzégovine, Cettigné sur des terrasses géantes, au milieu des montagnes, capitale modeste d'un pays en miniature, les soldats moustachus en jupe de ballerine, les coutumes patriarcales des habitants toujours prêts à prendre le maquis, ne pouvaient que le frapper.

Cependant il n'aime pas les Monténégrins. Toute sa sympathie va vers les Turcs et les Albanais, « *qu'il aime parce qu'ils parlent la langue de Stamboul* ».

Il n'était pas donné aux hommes, mais bien à une petite bergère de l'endroit d'attacher l'officier de marine au pays de ces montagnards.

La nouveauté du spectacle ne lui suffit pas. La beauté grandiose de la nature ne fait que lui rendre plus douloureux le vide de son cœur. Il faut, pour « *que les choses se gravent dans sa tête, que de près ou de loin, il s'y mêle un peu de tendresse*[4] ». Il faut qu'un peu d'amour vienne ajouter à sa faculté de sentir et chasser l'ennui morne de la solitude la souffrance des tête-à-tête douloureux avec soi-même.

Aussi descend-il à terre dans le village de Baozich au bord de la mer. Là, près d'une cabane isolée, dans un enclos d'oliviers, l'attend une petite fille qui porte le costume des femmes d'Herzégovine. C'est Pasquala Ivanovitch, une gardeuse de chèvres et de moutons, qui vient s'asseoir auprès de Loti, « *en toute innocence, en toute candeur de petite sauvage* ».

« *Elle sent le foin fauché, l'étable, le serpolet de la montagne, et un peu aussi les moutons qu'elle garde. Au grand jour, son voile blanc et son corsage paraîtraient éraillés, fanés, salis par la terre des chemins ; la nuit, tout cela est joli, tout cela sent bon les herbes et la campagne.* »

Certes, les deux amoureux ne parlent pas le même langage. Loti ne peut saisir de sa bien-aimée « *que ce qui tombe sous ses sens, la beauté du corps* ».

Ils se rencontrent au bord de la mer : lorsque la nuit vient, Loti change de costume, abandonne son vaisseau et monte sur les collines de la côte, vers le bois d'oliviers où l'attend sa bien-aimée. Par hasard, tout près, se trouve

un ossuaire qui rappelle les tombes d'Eyoub. Tout, jusqu'à l'amitié avec les bateliers et les paysans, lui remet en mémoire *Aziyadé*.

La fin de cette idylle est semblable à celle que Loti a vécue à Stamboul : l'ordre de départ, l'impitoyable ordre de départ vient tout rompre. Loti s'en va l'âme remplie de mélancolie et de regrets, Pasquala reste le cœur brisé. Le lecteur aussi connaît bien maintenant la vie sentimentale de Loti : seule une femme peut l'attacher d'une manière plus sensible aux pays qu'il visite.

1. ↑ Voir l'itinéraire complet de ce cuirassé en *Appendice*. À cette occasion il vit le second acte de son aventure avec *Suleïma* : FLEURS D'ENNUI, pp. 319-340.
2. ↑ FLEURS D'ENNUI
3. ↑ Voir *Le Voyage de quatre officiers de l'escadre internationale au Monténégro* dans FLEURS D'ENNUI, pp. 247-300, ainsi que, dans le même volume, pp. 44-50.
4. ↑ PRIME JEUNESSE, pp. 185-186.

10. AU TONKIN : JOIES ET PEINES LITTÉRAIRES

De retour en France, Loti est promu au grade de lieutenant de vaisseau (24 février 1881) ; il reste à terre jusqu'en 1882 et, même après cette date, car à partir de ce jour et jusqu'en mai 1883 il compte dans l'escadre de réserve.

Néanmoins il est très occupé. Avec l'apparition du *Mariage de Loti* (1880), la gloire littéraire est venue couronner tout d'un coup ses efforts et décider de son avenir. Le *Roman d'un Spahi, Mon frère Yves*, publiés à peu de distance, confirment sa réputation et le placent au tout premier rang. Les cercles littéraires de Paris, les auteurs en vogue Alphonse Daudet, Alexandre Dumas fils, L. Halévy et les critiques connus comme Jules Lemaître, s'intéressent au jeune auteur.

Mais un ordre de départ malencontreux vient arracher Loti à ces préoccupations.

Ce fut par un merveilleux jour de printemps que cet ordre arriva comme un coup de foudre, l'obligeant à renoncer à tous les projets pour l'été suivant.

La guerre du Tonkin éclatait. Loti se voyait contraint de partir immédiatement sans avoir le temps de regarder en arrière, forcé d'abandonner tout : patrie, famille, amours et le délicieux printemps de France ; d'abandonner tout et d'aller embarquer au plus vite à Brest où les armements se poursuivaient fébrilement[1]. Loti regrettait surtout Brest parce que précisément à cette époque, et par les splendides nuits de mai, il était en train de filer le parfait amour avec une beauté de l'endroit.

Il embarque le 24 mai sur *l'Atalante*, qui appareille le 29 du même mois pour le Tonkin[2]. Les pages inédites traduites en anglais par Lafcadio Hearn nous fournissent des détails intéressants sur son voyage[3].

Il s'arrête à Alger trois jours ; il y revit un instant les moments heureux de sa jeunesse, aux temps ou, jeune aspirant il s'enivrait, insouciant, de sa

nouvelle existence de marin vagabond[4].

À Port-Saïd il passe une nuit étrange avec une femme fellah dont il goûte l'*idéalisme charnel*, quelque chose d'antique que les occidentaux ont complètement perdu.

C'est sur le même ton admiratif que Loti nous décrit le charme pénétrant des bayadères de l'Inde, « *cette admirable race, peut-être la plus belle et la plus voluptueuse de toutes les races humaines* ». À Singapoor, obligé de rentrer à bord très tard, il dût s'ouvrir un passage de vive force et s'enfuir dans la nuit, comme un criminel.

Ainsi, au cours de ce voyage Loti semble avoir eu cette mentalité propre à beaucoup de ceux qui partent pour la guerre : le désir exaspéré de goûter encore aux plaisirs de la vie. Mais bientôt cette gaieté allait s'évanouir.

Déjà le souvenir de son frère lui étreint douloureusement le cœur :

« *Une nuit, à une heure du matin, au milieu de ce golfe de Bengale, Les timoniers avaient la consigne de me réveiller, bien que je ne fusse pas de quart : nous passions sur le point calculé où, vingt ans auparavant, on avait immergé mon frère. Et je me levai, pour aller regarder tout autour de moi les transparences bleuâtres de la mer et de la nuit*[5]*. »*

Lui-même tombe malade ; en traversant la mer de Chine, il est frappé d'insolation, il a la fièvre, il délire, ses membres se raidissent, il est tout près de la mort. Les médecins du bord perdent l'espoir de le sauver. Mais lui, garde assez lucidité pour noter, avec un impressionnant réalisme, ce qu'il sent à l'approche de la *dernière contorsion.*

Tout son passé lui revient à l'esprit dans une lumière fantastique et comme à une distance énorme dans le temps. Sa plus grande douleur est de penser qu'il ne reverra plus sa mère. Pourtant, il sent un bonheur étrange à songer que tous les égarements et les tourments de la vie vont cesser, que la paix éternelle va l'envelopper à jamais.

Il n'en fut rien : bientôt il revient à la vie : sa convalescence suit un cours normal. Il ne lui reste que la peur de revivre encore une fois cette épouvante devant la mort, qu'il venait de sentir avec tant de vivacité[6]. Il lui reste, aussi, la possibilité de nous décrire avec force détails, les moments d'agonie prolongée des héros de ses livres[7].

Il est complètement rétabli le 2 août quand il arrive en face de Tourane. Il reprend son service qui d'ailleurs n'est pas d'une importance exceptionnelle. Il voyageait en qualité de « passager ». Ce mot a dans la marine un sens spécial. Loti ne faisait pas partie de l'état-major du navire, mais était embarqué en surnuméraire. Le commandant du navire peut cependant faire appel aux services des officiers « passagers ». Nous le voyons à travers son journal prendre le quart. En outre il avait été chargé de conduire les exercices de gymnastique de l'équipage. C'est pourquoi il n'a aucune part active aux opérations de guerre de Tourane et de Hué. Pourtant cette campagne lui réservait une surprise fort désagréable.

On était au plus fort de la guerre du Tonkin. Le contre-amiral Courbet conduisait les opérations sur terre et sur mer. Il fait bombarder et occuper les forts de Thouan-An (18-20 août 1883) ; un détachement de l'*Atalante* sous le commandement du lieutenant de vaisseau Poidloue prend part au combat ; Loti reste sur le pont de *l'Atalante* d'où il suit avec attention les phases principales du combat. Ses camarades descendus à terre lui fourniront de nombreux renseignements sur des actions de détail. Il nous décrit ces trois journées de combat dans une suite d'articles qu'il envoie au *Figaro*[8].

On comprend aisément le plaisir que Loti trouve à noter ces événements. Pour la première fois il assiste, ne fût-ce que de loin, à un combat ; il peut vivre des heures intenses, voir des actions hors du commun, un spectacle humain où les appétits sanglants, que de longs siècles de civilisation n'ont pu faire disparaître, se donnent libre cours. Enfin les jeunes marins de France, ces enfants dont il connaît le bon cœur et la bravoure sont là, devant lui, exposés à la mort ou aux pires des supplices, s'ils tombent vivants entre les mains des Chinois, de ces hideuses faces jaunes, à longues queues noires. L'officier inquiet sur le sort de ses marins, l'artiste frémissant, se retrouvent dans les pages admirables sur la prise de Hué. Mais, dans son enthousiasme de poète, Loti oublie la situation officielle qu'il occupe. Son cœur sensible prend complètement le dessus. Dans un style chatoyant et avec un raffinement de réalisme voulu, avec ce goût du macabre, qui était un peu de son époque et auquel il se plaisait, Loti nous dépeint de nombreuses scènes de carnage et aussi quelques actes de cruauté commis par les marins, au plus fort de la mêlée.

En voici quelques exemples :

« *Les Français, qui sont montés sur les murailles du fort, tirent sur eux* (les Annamites), *de haut en bas, presque à bout portant, et les abattent en masse… … Les Annamites tombent par groupes, les bras étendus ; trois ou quatre cents d'entre eux sont fauchés en moins de cinq minutes par les* feux rapides *et les* feux de salve…

On avait réglé les hausses pour la distance, chargé les magasins des fusils ; on avait tranquillement tout préparé pour les tuer au passage…

En effet, ils avaient passé sous le feu des marins de l'Atalante, ces fuyards attendus. On les avait vu paraître, se masser à moitié roussis, à la sortie de leur village ; hésitant encore, se retroussant très haut pour mieux courir, se couvrant la tête, en prévision des balles, avec des bouts de planches, des nattes, des boucliers d'osier, — précautions enfantines, comme on en prendrait contre une ondée. Et puis ils avaient essayé de passer, en courant à toutes jambes. Alors la grande tuerie avait commencé. On avait fait des feux de salve, — deux — et c'était plaisir de voir ces gerbes de balles si facilement dirigeables, s'abattre sur eux deux fois par minute au commandement, d'une manière méthodique et sûre. C'était une espèce d'arrosage, qui les couchait tous, par groupes, dans un éclaboussement de sable et de gravier.

On en voyait d'absolument fous, qui se relevaient, pris d'un vertige de courir, comme des bêtes blessées ; ils faisaient en zigzags, et tout de travers, cette course de la mort, se retroussant jusqu'aux reins d'une manière comique ; leurs chignons dénoués, leurs grands cheveux leur donnant des airs de femme.

D'autres se jetaient à la nage dans la lagune, se couvrant la tête, toujours avec des abris d'osier et de paille, cherchant à gagner les jonques. On les tuait dans l'eau.

Il y avait de très bons plongeurs, qui restaient longtemps au fond ; on réussissait tout de même à les attraper, quand ils mettaient la tête dehors pour prendre une gorgée d'air, comme des phoques.

Et puis on s'amusait à compter les morts… cinquante à gauche, quatre-vingts à droite ; dans le village, on les voyait par petits tas ; quelques-uns, tout roussis, n'avaient pas fini de remuer : un bras, une jambe se raidissait

tout droit, dans une crispation ; ou bien on entendait un grand cri horrible. Avec ceux qui avaient dû tomber dans les forts du sud, cela pouvait bien faire huit cents ou mille. Les matelots discutaient là-dessus, établissaient même des paris sur la quantité.

Plus personne à tuer. Alors les matelots, la tête perdue de soleil, de bruit, sortaient du fort et descendaient se jeter sur les blessés, avec une espèce de tremblement nerveux. Ceux qui haletaient de peur, tapis dans des trous, qui faisaient les morts*, cachés sous des nattes, qui râlaient en tendant les mains pour demander grâce, qui criaient ce Han ! Han !... d'une voix déchirante, ils les achevaient, en les crevant à coups de baïonnette, en leur cassant la tête à coups de crosse.*

. . . . . .

Il y avait des cadavres déjà bien affreux, ceux contre lesquels s'étaient acharnées les baïonnettes : les yeux sortis, le corps tout criblé, tout lardé, tout à trous. Et de grosses mouches à bœufs les mangeaient. »

Certes Loti n'a pas voulu faire œuvre antipatriotique ; mais il nous donne, de ces combats, un tableau où l'horreur de la guerre est étalée avec une saisissante réalité, avec une coupable insouciance de la réputation des marins français. Plusieurs journaux anglais et surtout allemands s'emparèrent du récit de Loti pour accuser les Français d'être des bêtes féroces et de faire, aux Annamites et aux Chinois, une guerre d'extermination.

Quelques journaux français se firent l'écho de ces accusations. *L'Intransigeant* qui menait une vive campagne contre le gouvernement[9], exploita cet incident. Un premier article, cite, d'après *Le Figaro*, quelques exemples des cruautés décrites par Loti et finit par cette phrase :

« N'est-il pas épouvantable de penser que toutes ces horreurs — qui rappellent les massacres de 1871 — ont été commises uniquement pour donner satisfaction aux instincts cupides de quelques financiers et chevaliers d'industrie amis de M. Jules Ferry[10]. »

Et voilà comment les descriptions de Loti deviennent, malgré l'auteur, une armée contre le gouvernement, entre les mains des politiciens. En butte

aux attaques de ses adversaires, le vice-amiral Peyron annonce, le 24 octobre 1883, au conseil des Ministres, la mise en retrait d'emploi de M. Louis (*sic*) Viaud, lieutenant de vaisseau à bord de *l'Atalante*[11]. »

Mais cette mesure ne désarme pas les journalistes. Ils continent à attaquer le gouvernement et, ce qui est plus grave, ils prennent la défense de Loti, qu'ils considèrent comme une victime innocente :

« Au premier rang des officiers distingués de la marine française, se place M. le lieutenant Viaud. C'est un jeune homme de haute valeur qui a fait ses preuves comme serviteur du pays et comme littérateur. On lui doit des romans délicats et charmants. Au Tonkin il faisait son devoir.

« On vient de le mettre en retrait d'emploi. Pourquoi ? Ah ! C'est qu'il a publié dans un récent numéro du Figaro un récit de ce qui est à Hué. Nos lecteurs le connaissent : nous l'avons reproduit, il y a quelques jours. Écœuré, scandalisé, épouvanté, celui qui signe Pierre Loti a jugé utile de nous faire connaître de quelle façon, là-bas, la guerre était conduite. Il eût été logique qu'après ces révélations, les coupables, les massacreurs fussent frappés. Non. C'est lui qui subira la peine de sa courageuse déposition.

« Évidemment il est triste d'apprendre ce que cet écrivain nous a appris. Nous en avons souffert. Mais il est plus triste encore d'accomplir les actes dont il s'est fait le narrateur indigné. L'amiral Peyron s'en est-il rendu compte[12] ? »

Cette manière perfide d'interpréter les articles publiés dans le *Figaro* ne pouvait qu'indigner Loti. Il n'a pas été « écœuré, scandalisé, épouvanté, » par les actes des marins ; moins encore a-t-il pensé à dénoncer ses camarades d'armes. Aussi, du bord de *l'Atalante* où l'article lui est communiqué, s'empresse-t-il d'envoyer au *Figaro* une longue lettre de protestation contre les intentions que lui prête *l'Intransigeant*. Cette lettre, qui constitue document très intéressant et qui prouve jusqu'à l'évidence la sincérité de Loti en cette circonstance, est restée inédite. Loti s'est-il ravisé et a-t-il trouvé bon de ne pas la faire publier ? Cela est possible. Mais plus probablement le ministre de la Marine dut en interdire la publication[13]. En effet, à part les résultats fâcheux que le bruit fait autour de cette affaire amena pour Loti, il y en eut un autre d'ordre général : le ministre de la marine rappelle par une circulaire du 8 octobre 1883 qu'il est « interdit à

tout officier, fonctionnaire ou agent du département de la marine et des colonies, de publier quoi que ce soit signé, non signé ou signé d'un pseudonyme, sans avoir au préalable obtenu l'autorisation du Ministre[14]. »

Le vice-amiral Peyron avise l'amiral Courbet de la mesure qu'il venait de prendre contre Loti et lui demande des explications. Celui-ci ne se hâte point : il ne répond qu'en janvier, et soumet au ministre le rapport fait par son chef d'état-major le commandant Dupayrron. Ce dernier affirme que Loti n'a pas pris part aux combats, qu'il a composé ses articles avec les racontars du carré et les récits du lieutenant de vaisseau Poidloue, qui commandait le détachement de débarquement[15]. Le rapport du commandant Dupayrron n'est pas favorable a Loti. Il finit même sur une insinuation : il souligne la coïncidence « tout au moins étrange » entre le bruit causé par les articles de Loti et l'apparition de *Mon frère Yves*, dont le succès en librairie s'accroît de ce fait même.

L'affirmation, en tant que constatation de fait, est exacte. Elle semble encore corroborée par les entrefilets avec lesquels la direction du *Figaro* présente les articles incriminés. Le premier et le second article, souligne la beauté des descriptions et excite la curiosité en cachant le nom de l'auteur, « à qui sa situation ne permet pas de signer ». Le troisième article pourtant le fait connaître sans omettre signaler la valeur de l'écrivain, de rappeler ses œuvres déjà parues et de prédire à l'éditeur un succès retentissant pour *Mon frère Yves* qu'il vient d'imprimer. Si Loti semble avoir demandé lui-même la divulgation de son nom, il est certain que la maison d'éditions Calmann-Lévy ne fut pas étrangère à cette réclame[16]. Il nous est difficile cependant d'admettre que, Loti ait écrit ces articles pour activer la vente de ses livres ; ceux-ci, *Mon frère Yves*, surtout, peuvent se passer de toute réclame…

Quoi qu'il en soit, un fait est certain : cette affaire a laissé peu de traces dans les archives du Ministère de la Marine, elle n'a agité que les journalistes. S'il y en eut, à l'étranger ou en France, qui attaquèrent le gouvernement sur ce thème, très peu soulevèrent des accusations contre Loti. Plus encore : lorsque celui-ci fut « mis à la disposition du Ministre de la Marine »[17] — ce qui ne constitue ni une punition, ni une mesure disciplinaire — de nombreux journaux prirent sa défense ; notamment Albert Delpit, affirma que « les récits de M. Pierre Loti étaient des

morceaux achevés. Pour ma part, continue-t-il, je n'ai jamais rien lu de pareil. Le *Waterloo* de Stendhal, la retraite du Portugal de M. de Thiers ou la guerre du Péloponnèse de Thucydide ont été du coup égalés par un écrivain de trente-trois ans[18]. »

Malgré ses défenseurs, Loti doit quitter son poste et rentrer en France. Il passe deux journées bien tristes [16] avant l'arrivée de la *Corrèze*, qui doit le rapatrier[19]. Il abandonne ses camarades de *l'Atalante* et la rapidité du départ lui donne un serrement de cœur. Mais au large, à peine s'en souvient-il encore :

« *Je savais bien que cela passerait* », nous explique-t-il, « *mais cette rapidité me confond. En somme il n'y a jamais eu que l'amour qui ait pu m'attacher d'une façon un peu durable à certains lieux de la terre*[20]. »

On croit tout d'abord que c'était là une disgrâce qui ménageait la carrière de Loti. Il n'en fut rien cependant. Quelques semaines auparavant, le commandant de *l'Atalante*, le capitaine de vaisseau Galache, avait noté Loti de la manière la plus élogieuse :

« M. Viaud est un officier bien doué, très correct et très discipliné, attaché à ses devoirs et qui rend de très bons services, je suis très satisfait de son zèle et de son assiduité, caractère très sympathique ». Et l'amiral Courbet ajoute de sa main : « Je partage la bonne opinion du commandant sur le compte de M. Viaud. »

La *Corrèze* était un transport qui ramenait en France les permissionnaires, les blessés ou les malades du corps d'expédition. Sur ce bateau encore Loti étudie la vie et les souffrances des marins, dont il nous donne un tableau si déchirant dans *Pêcheur d'Islande* et dans *Matelot*. La *Corrèze* arrive à Singapoor dans la journée du 23 décembre, à 8 h. 1/2, pour appareiller de nouveau le lendemain matin à 6 heures. Loti descend à terre et passe la soirée dans les cafés et les estaminets, ce qui nous a valu les pages publiées sous le titre : *Une relâche de trois heures*[21].

Rentré en France (1er février 1884) il reste à terre treize mois au bout desquels, en guise de réhabilitation, il obtient d'être de nouveau envoyé en Extrême-Orient. Il fait le voyage comme passager sur le bateau-transport *Mytho* (15 mars-5 mai 1885) et prend du service sur la *Triomphante.* Il y

passe neuf mois et s'impose à l'admiration de son chef, le commandant Dupont, qui juge Loti à son juste mérite[22] :

« Souvent les officiers de marine, écrit-il, possédant un réel talent à côté du métier, sont de médiocres serviteurs ; M. Viaud n'est pas de ce nombre. Il aime sa carrière, sert avec zèle, dévouement et activité et mérite à tous égards la récompense que je sollicite pour lui[23]. »

C'est la première note de ses chefs où il est question de sa carrière littéraire, et, on le voit, les succès de Loti ne nuisent point à la réputation du « lieutenant de vaisseau Viaud ».

Quant à la récompense que le commandant Dupont sollicite pour Pierre Loti, c'est la Légion d'honneur : elle lui fut donnée le 5 juillet 1887[24].

⁂

La *Triomphante* prend part aux opérations de la guerre de Chine, qui fait suite à la guerre du Tonkin. L'amiral Courbet attaque et anéantit, le 23 août 1884, dans le port de Fou-Chéou, l'escadre chinoise (14 petits croiseurs et 7 avisos ou canonnières). Puis il commence le blocus de l'île Formose, qui ne donne pas de résultats. En 1885, il ordonne le blocus à l'embouchure du Yang-Tsé et, le 31 mars, il fait occuper les Pescadores.

C'est quelques jours après cette occupation, le 5 mai 1885, que Loti prend son poste de combat sur la *Triomphante*. Le journal de bord du navire en fait mention à cette date : « Embarqué M. Viaud, lieutenant de vaisseau ».

Du 5 mai au 5 juillet la *Triomphante* reste au mouillage avec d'autres unités, en rade de Makung. Entre temps l'amiral Courbet meurt. Dans le journal de bord c'est Loti qui, de sa propre main, écrit cette phrase : « *À 9 h. 45 le vice-amiral Courbet, commandant en chef, meurt à bord du* Bayard » (11 juin 1885).

Il ajoute le 23 juin : « *Le* Bayard *appareille pour la France, ayant à bord le corps de l'amical Courbet. Fait monter sur les vergues, salué des trois cris* : » Vive la République ! *Le* La Glissonnière *salue de 15 coups de canon.* »

Ce ne sont que deux notations de service. Loti se montre autrement ému dans les pages admirables où il déplore la mort de son commandant en chef et célèbre la grande figure de l'Amiral français[25]. Il y a dans ce geste de Loti un retour des choses assez instructif. Qui aurait pensé peu de temps auparavant, que ce même talent d'écrivain, qui lui avait attiré les foudres de l'amiral, servirait sous peu à écrire le plus bel éloge que jamais chef de la marine ait reçu ? Il est vrai que Loti prend la précaution de demander, pour le faire, la permission à ses supérieurs…

La mort avait surpris l'amiral Courbet peu de jours avant la paix. Du 21 juin au 21 juillet Formose et les Îles Pescadores sont évacuées. *La Triomphante* se dirige vers le Japon. Elle arrive le 8 juillet à Nagasaki, où elle fait escale jusqu'au 12 août. Loti en profite pour descendre à terre, s'installe à demeure en ville et… se marie.

1. ↑ Nous traduisons ces lignes de l'anglais. Le Times-Democrate, Sunday, december 28, 1884, publié sous le titre : « Pierre LOTI. Translated form the original manuscript. *Fragments from my diary*. » des pages, inédites encore aujourd'hui du journal de Loti, traduites par l'écrivain anglais Lafcadio Hearn qui, toutes proportions gardées, pourrait être considéré comme le Loti des Anglais.

   Nous ne savons pas comment ces pages sont entrées en possession de l'écrivain anglais. Nous avons fait des recherches infructueuses à Rochefort pour trouver trace, dans la correspondance de Loti, de ses relations avec lui. Probablement n'a-t-il été chargé que de la traduction par le directeur du journal. (Voir *Appendices*).

2. ↑ Le départ de Loti est annoncé par *Le Temps* et par d'autres journaux, notamment par *le Soleil* du 31 mai 1883.
3. ↑ Voir en Appendice l'itinéraire de l'*Atalante*.

   Quelques bribes du journal de Loti concernant le voyage de Brest au Tonkin, traduit par Lafcadio Hearn, ont été insérées par notre auteur dans Propos d'Exil, p. 46-53. La comparaison des deux textes nous permet de surprendre sur le vif la manière dont il procède quand il veut écrire pour le public.

4. ↑ *I do not know how to describe the charm of that city of Algiers ; it is full of memories for me, — memories of a certain spring which was the most radiant of my adult life…* Dans Propos d'Exil ce passage est rendu par la phrase suivante :

   « *Ce charme algérien est fait pour moi de mille souvenirs d'une époque passée de mon existence ;* » (p. 47).

5. ↑ Propos d'Exil, pp. 49-50.
6. ↑ Tous ces détails que nous empruntons à la traduction anglaise, sont rendus, dans Propos d'Exil, par cette phrase : « … *Ce jour-là, je relevais, encore très faible, d'une insolation, la seule maladie sérieuse de ma vie, qui m'avait mis à deux doigts de mourir.* » (p. 51.)
7. ↑ Voir notamment la mort de Jean dans Matelot et celle de Sylvestre dans Pêcheur d'Islande.

8. ↑ *Le Figaro* publie :

   I. *La prise du Tonkin, vue de l'Escadre*, 28 septembre 1883.

   II. *Au Tonkin.* La Prise de Hué, II. Dans le campement des marins d'*Atalante*. 13 octobre 1883.

   III. *Au Tonkin.* II. Nuit du 20 août. 17 octobre 1883.

   Ces articles ont été réimprimés en 1898 sous le titre *Trois journées de guerre en Annam* dans FIGURES ET CHOSES QUI PASSAIENT, mais les passages incriminés, dont nous parlons plus loin, ont été tous supprimés.

9. ↑ Le président du Conseil était Jules Ferry, ministre de la marine le vice-amiral Peyron ; aux affaires étrangères nous rencontrons le fin intellectuel qu'était Challemel-Lacour et qui certes a dû être le dernier à accuser Loti.
10. ↑ *L'Intransigeant*, 19 octobre 1883. Il est curieux de constater que trente-sept ans plus tard, Loti parle presque dans les mêmes termes de cette expédition qui a valu à la France une si riche colonie :

    « L'absurde et folle expédition en Tonkin venait d'être décrétée par l'un des plus néfastes de nos gouvernements ; on envoyait là-bas, pour un but stérile, des milliers d'enfants de France qui ne devaient jamais revenir. PRIME JEUNESSE, p. 70-71.

11. ↑ *L'Intransigeant* du 25 oct. 1883.
12. ↑ *L'Intransigeant*, 25 oct. 1883.
13. ↑ Nous inclinons plutôt à admettre cette seconde hypothèse parce que l'original de la lettre est introuvable ; nous n'avons qu'une copie que Loti a fait faire et qui se trouve am les papiers appartenant à M. Louis Barthou.
14. ↑ Voir *l'Intransigeant* du 29 octobre 1883. Loti lui-même eut à souffrir de cette circulaire. Ce n'est qu'à partir de 1891, après son élection à l'Académie française, qu'il obtint la permission de publier ses œuvres sans avis préalable du Ministre.
15. ↑ Le lieutenant de vaisseau Poidloue, bien qu'innocent, en fut puni.
16. ↑ Voici dans quels termes la direction du *Figaro* présente aux lecteurs les articles de Loti :

    « Le courrier d'Indo-Chine, arrivé hier par le *Yan-Tsé*, nous apporte une primeur qui sera fort appréciée de nos lecteurs. C'est la relation détaillée et prise sur le vif des opérations militaires accomplies pendant le mois d'août, et à la suite desquelles nos soldats s'emparèrent de la capitale de l'Annam.

    « Ce récit a été écrit à l'intention du *Figaro* par un officier de marine, à qui sa situation ne permet pas de signer.

    « Ce n'est pas seulement un document historique important, c'est aussi, comme on va en juger, un fort joli morceau de littérature. » (*En tête du premier article*, 28 septembre 1883.)

    « Voici la seconde partie des remarquables *Impressions* sur la prise des forts de Hué qu'une communication amicale nous avait permis de publier il y a une quinzaine de jours. Dues à un spectateur qui a été aussi un acteur de cette héroïque aventure, ces notes ont la saveur spéciale des choses vues et vécues ; celles d'aujourd'hui nous ont particulièrement frappés par l'intensité et le *rendu* des sensations. Nos lecteurs salueront comme nous un penseur et un écrivain dans l'anonyme du « Campement des Marins de *l'Atalante* ». (*En tête du second article*, 13 octobre 1883).

    « Tous les lettrés ont certainement reconnu l'auteur des

    admirables *Impressions* que le *Figaro* a publiées sur la guerre du Tonkin et la prise des forts de

Hué ; aussi n'y a-t-il plus d'inconvénient à dire aujourd'hui que ces pages magistrales sont l'œuvre de Pierre Loti, l'auteur du Mariage de Loti, du Roman du Spahi et de ce récit qui, après avoir charmé les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, va être le succès de l'hiver pour l'éditeur Calmann Lévy : Mon Frère Yves. » (*En tête du troisième article*, 17 octobre 1883.)

17. ↑ « Le Ministre de la marine a annoncé d'abord la « mise en retrait d'emploi » de Loti. Mais à son arrivée à Toulon, notre officier s'est vu alléger sa peine. Il n'était que « mis à la disposition du Ministre ».
18. ↑ *Le Cas de M. Pierre Loti, Le Figaro*, 15 octobre 1885.
19. ↑ Voir des détails sur ces événements dans Propos d'Exil, pp. 100-109.
20. ↑ Propos d'Exil, p. 109.
21. ↑ Dans Propos d'Exil. Voir en Appendices l'itinéraire de ce bateau. Il est à noter que Loti est embarqué sur la *Corrèze*, non pas en qualité de passager, mais d'officier du bord. Le journal de bord de ce navire porte de nombreuses mentions de sa main. Le 22 janvier 1884 est mort à bord de la *Corrèze* le sergent La Fère et l'immersion de son corps a eu lieu le même jour à 4 heures du soir.
22. ↑ M. l'abbé Mac, aumônier sur un bateau-hôpital de la flotte française au Tonkin, nous a assuré que le commandant Dupont était un marin très distingué, d'excellentes manières et un fin lettré. Il avait une vive admiration pour Loti. M. l'abbé Mac nous a relaté, également, que l'amiral Courbet avait aussi en haute estime notre écrivain. Peu de jours avant sa mort, à l'occasion d'une inspection sur la *Triomphante*, il adressa des paroles élogieuses au lieutenant de vaisseau Viaud et lui serra la main avec une cordialité manifeste. Ce geste fut commenté par les officiers de la flotte et interprété, après les événements dont nous venons de parler, comme le signe d'une réhabilitation complète de Loti. Ces détails, que nous devons à l'amabilité de M. l'abbé Mac, nous expliquent pourquoi Loti n'a point gardé rancune à l'amiral Courbet, pourquoi surtout il a su trouver les accents touchants et les termes émus avec lesquels il déplore la mort de son grand chef.
23. ↑ Telle est aussi l'opinion de l'amiral Prizbuier : « M. Viaud a écrit des romans très connus et qui sont généralement appréciés. J'estime que le fait ne doit pas lui nuire. Il a une très bonne tenue et fait fort bien son service (*Rev. Maritime*, op. cit.)
24. ↑ Loti fut promu officier de la Légion d'honneur le 17 avril 1898 (croix civile) ; Commandeur le 2 août 1910, grand officier le 16 janvier 1914 (au titre de l'Instruction Publique) et enfin grand'croix en 1922.
25. ↑ *Sur la Mort de l'Amiral Courbet* dans Propos d'Exil.

11. MADAME CHRYSANTHÈME.

Malgré la popularité dont jouissent les romans de Loti sur le Japon, et particulièrement *Madame Chrysanthème*, ce serait sans doute une erreur d'attribuer à l'empire du Soleil-Levant une influence trop grande sur l'évolution morale et même artistique de l'auteur. Tandis que Tahiti, lui révèle la splendeur de la nature tropicale, que Constantinople, lui fait sentir l'attrait prenant de l'Islam et lui parle d'un passé prestigieux, le Japon apprend à Loti le charme de l'artificiel. Il a vu d'un œil amusé, ce peuple de petits hommes alertes et artistes qui s'occupent avec minutie de ridicules et gracieuses petites choses. Il note le geste mièvre de Madame Chrysanthème arrosant les fleurs qui poussent dans des vases minuscules, Elle polit attentivement ses ongles, prend des poses de poupée ou joue d'une guitare à long manche.

L'impression que lui laisse le Japon est celle d'un monde radicalement incompatible avec notre sensibilité européenne, d'un monde où toutes les proportions sont fausses, ou les arbres sont nains et les fleurs géantes, où le souci des convenances et de l'art a fini par étouffer la spontanéité du sentiment.

Le seul côté de la vie japonaise qui semble avoir intéressé Loti, excepté le décor pittoresque, est peut-être justement l'impassibilité, la maîtrise complète ou l'absence de sentiment que suppose une conception de la vie si entièrement cristallisée et si parfaitement stylisée.

Plus que ridicules et franchement antipathiques apparaissent à Loti les Japonais qui s'attachent à suivre les modes européennes.

Madame Chrysanthème et sa famille ne sont pas de ceux-là. Madame Chrysanthème est une mousmée qui, pour vingt piastres par mois, accepte, avec le consentement de ses parents, selon la mode japonaise, de devenir l'épouse officielle de Loti. Ni le cœur, ni les sens n'ont une part dans cette union. Elle semble n'avoir pour Loti d'autre but que de lui permettre d'échapper à la vie internationale de l'hôtel et de pénétrer dans un milieu

vraiment japonais. Il a tellement le sentiment de ce qu'il y a d'impénétrable pour un Européen dans l'âme japonaise qu'il renonce à priori à renouveler l'expérience tentée en Océanie et à Constantinople, et ne songe pas à se faire une âme locale. Dans ces conditions, sa vie ne pouvait être qu'exempte de passion et partant ennuyeuse. L'idylle finit avec l'ordre de départ. Cette fois la séparation se passe entre gens bien élevés. Point de larmes, à plus forte raison point de mort ; rien que des regrets qui ressemblent à une politesse : les deux parties contractantes se sont acquittées de leurs conventions.

La *Triomphante* abandonne Nagasaki le 12 août et après un détour par Tchéfou, elle revient croiser le long des côtes du Japon[1]. Ses principales escales sont Kobé (23 septembre-8 octobre) ; Yoko-Hama (11 octobre-17 novembre). Loti nous dit ses impressions au long de ces escales, dans *Japoneries d'automne.* Plus de mousmées cette fois-ci ; Loti s'applique à regarder le peuple japonais, non plus en fiancé temporaire, mais en artiste et représentant officiel de la France. Les *Japoneries d'automne* constituent un document intéressant sur le Japon vu par un Européen, mais n'apportent rien de nouveau pour l'étude de notre auteur.

Madame Chrysanthème et *Madame Prune*, qui lui ressemble comme une sœur, pour ne point parler de Suleïma[2] et de *Carmencita*[3], pages d'album sans autre suite, ferment la série officielle des liaisons de Loti.

Ces liaisons sont différentes et cependant presque toujours pareilles : c'est *le prélude*, sans hésitations ni longs pourparlers ; c'est *l'idylle*, la plus simple et la plus naturelle du monde, c'est enfin *le dénouement* brusque, inévitable, dû au départ de l'escadre. Point de péripéties ; point de conflit de passion ; point de complications sentimentales. Tout se passe dans l'âme ou plutôt en marge de l'âme de Loti. Celui-ci passe, voit, choisit. Les autres personnages ne sont là que pour lui donner l'occasion d'agir ou de sentir ; ils n'existent que par lui.

Pourtant, malgré leur réelle parenté, ces idylles ont chacune un caractère distinct.

Rarahu est une fête d'amour, une fraîche aventure de jeunesse, sans l'ombre d'un souci, sans rien qui trouble le désir intense de vivre et de jouir.

Aziyadé est une passion déjà plus tourmentée, où la volupté se mêle de vagues aspirations, d'élans vers l'au-delà, de souvenirs et de découragements romantiques. Plus tard, grâce au mirage du passé et à l'absence d'autres affections profondes, Aziyadé deviendra pour Loti le plus doux souvenir d'amour.

Pasquala Ivanovich est une paisible idylle pastorale qui se détache, monotone et poétique, sur le fond pluvieux d'un automne tardif.

Madame Chrysanthème évoque, par contraste, le caractère presque bourgeois des fiançailles officielles, l'ennui des liaisons qui passent par |'état-civil, fût-il japonais, et l'acceptation presque raisonnée d'un mariage ou les deux époux renoncent à se comprendre.

À ces différences s'ajoutent la nouveauté du cadre, la fine sensibilité de l'auteur, son sens inné de l'art et son admirable don d'expression — qualités sans lesquelles ces idylles irrémédiablement banales.

Au point de vue biographique — le seul qui nous intéresse en ce moment — il reste comme un fait dûment constaté que dans ces liaisons diverses, ni l'âme, ni le cœur de Loti n'ont été secoués par une forte crise d'amour.

Faut-il déduire de là que Loti a été un homme sans cœur, qu'il n'a jamais aimé profondément ?

Tout au contraire. À travers son œuvre, on le sent si tendre de nature, si affectueux, qu'il lui eût été impossible de se contenter d'amours d'essence inférieure. Il a porté en lui le désir ardent d'une forme supérieure d'amour, d'une de ces affections qui emportent dans leur tourbillon l'être tout entier.

Il y a dans l'œuvre de Loti quelques passages qui témoignent de ses aspirations vers les hautes cimes de la vie sentimentale. Il y a même certaines allusions qui nous font deviner des amours malheureuses, des souffrances intimes, une passion qui paraît avoir ravagé toute son âme, mais que l'auteur ne veut pas donner en pâture à la curiosité indiscrète du grand public. Mais où ? Quand ? Et comment ? Surtout quelle est la personne qui a su gagner le cœur de Loti ?

1. ↑ Voir en *Appendice* l'itinéraire détaillé.
2. ↑ *Suleïma* est une nouvelle publiée dans le livre intitule : Fleurs d'Ennui, pp. 301-380.

3. ↑ *Passage de Carmencita*, publié dans le volume : FIGURES ET CHOSES QUI PASSAIENT, p. 207.

Dans l'édition Calmann-Lévy, le titre de cette nouvelle a été omis, par erreur, de la table des matières.

12. PASSION SUPRÊME

Dans la première édition de cette étude nous avons énuméré toutes les raisons qui nous permettaient de croire qu'entre le voyage à l'Île de Tahiti et le séjour à Constantinople, Loti avait dû subir une grave et douloureuse épreuve sentimentale.

Ces raisons brièvement exposées sont les suivantes :

« Différence de ton entre *le Mariage de Loti* et *Aziyadé*. Dans l'idylle polynésienne, Loti nous apparaît tout jeune, ignorant les ronces de la vie, frémissant d'impatience à goûter les voluptés multiples de l'existence. Dans *Aziyadé* au contraire, il écrit sous la poussée d'une grande souffrance intime, il semble dépouiller « le vieil homme ». Ses croyances religieuses font place à un scepticisme amer, sa confiance dans la vie devient une plainte continuelle contre les misères d'ici-bas. L'impossibilité d'être heureux lui apparaît comme un sort inéluctable, des idées de suicide le hantent, son âme désemparée s'en va à la dérive. Il a beau chercher une consolation dans la sensualité ; son corps brûle près d'*Aziyadé*, mais son esprit désire ailleurs[1]…

Entre Tahiti et Constantinople se place le voyage de Loti au Sénégal. Avec les souvenirs de son séjour en Afrique, Loti écrit le *Roman d'un spahi*, dont le héros principal, Jean Peyral, a existé en réalité. Ce qui frappe le plus dans la triste histoire de ce fils de France dépaysé parmi les sables brûlants du Sahara, c'est la silhouette de Cora. Celle-ci est dans l'œuvre de Loti, la seule femme adultère, fausse, cruelle jusqu'au cynisme qui dépare la galerie des âmes nobles, des cœurs dévoués : Marie, Gaud, Yvonne… Pourquoi donc Loti a-t-il introduit dans son roman cette femme méprisable ? Pourquoi surtout apparaît-elle dans son œuvre précisément à cette époque de découragement et de désespoir d'amour ? Qu'y a-t-il de réel dans la scène du *Roman d'un spahi* où Jean Peyral surprend Cora avec un officier de Marine ? Nous savons que Jean Peyral a vécu en réalité et qu'il a été malheureux. Il revient du Sénégal sur le même bateau que Loti[2]. Doit-on

identifier l'officier de marine du roman avec Pierre Loti ? L'attitude chevaleresque du marin, sa pitié pour le pauvre Spahi nous autorise à le penser. Dans ce roman le réel et le romanesque se trouvent si étroitement mêlés qu'une pareille supposition n'aurait rien d'extraordinaire.

Ailleurs, dans l'œuvre de Loti nous trouvons deux ou trois passages qui font allusion à une grande passion[3].

Certes ces allusions sont plus que discrètes et on ne peut plus vagues. Mais ce fait, loin de nous décourager, nous a au contraire, persuadé que sur la terre d'Afrique, Loti avait dû vivre une grande passion. Nous l'avons dit et nous le répétons : Loti, si prolixe lorsqu'il nous parle de ses impressions et de ses sensations ou de ses sentiments passagers, cache jalousement toutes ses grandes affections, toutes ses vraies douleurs. Si osé que cela paraisse, on pourrait, sur ce point, rapprocher Loti des poètes parnassiens qui refusaient de donner en pâture au public leur « cœur ensanglanté ».

Les suppositions que, faute de preuve, nous faisions il y a trois ans[4], ont trouvé une complète confirmation par la publication du dernier livre de Loti : *Un jeune officier pauvre* : le doute n'est plus possible.

À Saint-Louis, une Française, la femme d'un haut fonctionnaire colonial, a pris entière possession, du cœur du jeune officier de marine. Cet amour a dû s'ébaucher peut-être au commencement de décembre au cours d'une « *partie de campagne* » dans « *une barque montée par huit rameurs noirs* » au milieu d'amis et de « *trois Françaises de Dakar* »[5] *;* plus sûrement en mars. Il se déroule pendant les mois de mars, avril et mai, dans cette même ville que Loti nous décrit dans *Le Roman d'un Spahi*, ainsi que dans sa cabine d'officier à bord de *l'Espadon*, qu'il avait embellie de son mieux « *parce qu'Elle devait la voir* »[6]. Loti ne nous donne aucun détail sur les péripéties de cette aventure. Nous savons seulement que, le 25 mai, il abandonne Saint-Louis, le cœur brisé d'amour et de souffrance[7] ; qu'au début de juillet, étant à Dakar, il va au bord de la mer voir passer le *Pétrel*, qui emmenait en France sa bien-aimée : « *Ce jour là, un grand vent agitait au-dessus de ma tête, l'arbre géant et, à mes pieds, soulevait d'énormes lames moutonneuses, sur la mer où fuyait son navire.*

C'était pendant l'accablement de midi. Le soleil embrasait mon front et frappait durement mes épaules, mais je ne sentais rien, tant ma tête était

perdue[8]… »

Loti ne peut détacher sa pensée de souvenir de sa maîtresse. Le dernier mois qu'il passe à Dakar est « *une des périodes les plus troublées de sa vie* » ; il a le cœur « *rempli d'amour pour elle, de remords, de bouleversements et de contradictions*[9] ».

Aussi est-il content lorsqu'il peut partir ayant « *la France au bout du voyage… Elle, ma bien-aimée, et tous mes parents chéris que j'allais revoir*[10] ». Naïves illusions de jeune homme amoureux ! Le retour en France ne lui réservait que de nouvelles et après souffrances.

Il n'avait pas à souffrir dans son amour-propre : il se savait aimé. Seulement sa maîtresse se trouvait dans une situation qui ne lui permettait point de manifester ses sentiments. Il y avait dans les rapports des deux amants quelque chose de tragique que par respect pour la suprême volonté de Loti, nous ne pouvons dévoiler.

Loti lutte contre tous les obstacles, écrit, prie, mais tout paraît avoir été inutile. Après un mois et demi d'attente, il va à Annecy tenter une démarche désespérée. Ce fut un voyage triste où quelque chose de « *capital* » pour Loti allait se passer. Mais ce n'est pas à Annecy même que l'entrevue eut lieu. La description de la ville avec « *ses rues en pente raide, sombres et désertes* », s'applique mal à la coquette ville, située sur des bords pittoresques du lac. La bien-aimée de Loti habitait ailleurs en Savoie. Pour y aller, notre auteur est seulement passé par Annecy, puis a continué son voyage en diligence pendant de longues heures, traversant des vallées profondes et noires, des villages perdus de contrebandiers. Le soir tomba :

« *Nous vîmes, au-dessous de nous, dans la plaine, les lumières d'une grande ville ; et puis le trot de nos chevaux retentit bientôt sur les pavés d'une rue populeuse, ou des passants affairés circulaient dans le brouillard. Je m'arrête devant un hôtel encombré de Russes et d'Anglais.* » (Cela se passait donc dans une station climatérique connue, située au bord d'un grand lac.) À 9 heures du soir, il se met en route pour la demeure de son amie.

L'émotion l'accable : il nous la peint dans des termes que nous chercherions, en vain dans les autres idylles. « *Je marchai longtemps par des rues en pente raide, sombres et désertes ; enfin j'arrivai devant la*

maison que je cherchais ; c'était un vieil hôtel aristocratique à la porte armoriée.

Je tremblais comme un enfant à cette porte… Aucune lumière, aucun mouvement dans cette maison, où j'étais venu jouer ma vie… Je levai la main pour frapper… J'avais comme un vertige, je ne respirais plus[11]. »

C'est tout ce que Loti consent à nous dire sur cette visite. Mais certes elle n'a pas eu le résultat souhaité par lui.

Il allait vers sa bien-aimée prêt à lui sacrifier tout. Pour rester auprès d'elle, il se proposait même de renoncer à sa carrière. Mais c'est un autre genre de sacrifice qui l'attendait : pour des raisons d'honneur et de morale supérieure, il dut briser son cœur en plein triomphe d'amour. Situation cornélienne que Loti résume dans ces mots lapidaires, dignes du grand tragédien :

« *La question fut décidée ; je suis resté marin et je suis reparti.* »

Le lendemain sur le chemin de retour, il éprouvait « *ce sentiment de calme qui suit les impressions violentes et qui est une lassitude du cœur.* »

Calme apparent, bien entendu, qui annonçait l'orage.

À Joinville l'image de sa bien-aimée le poursuit jusqu'à l'obsession. Il y pense continuellement et il a, par anticipation, la crainte de voir pâlir ses souvenirs.

« *Cinq mois déjà ! Comme le temps vole, il éloigne tous les souvenirs et les efface… Mon amère douleur peut être aussi s'effacera-t-elle avec les années, malgré moi qui voudrais au moins la garder ; car j'aime mieux cette douleur qui est encore quelque chose d'Elle, qui est tout ce qui reste de vivant en moi, j'aime mieux cette douleur que l'oubli que le temps peut m'apporter.* »

Son désespoir est profond ; il a l'impression d'être une simple épave, un homme mort égaré parmi les vivants :

« *Tout est pâle et décoloré dans ma vie ; le drame est fini, je reste seul, épuisé par l'action, attendant, avec le calme d'un mort, le terrible châtiment final.*

Cette année 1874 a passé comme un ouragan dans ma vie, elle a tout dévasté et tout emporté sur son passage…

Mais c'était vivre, tandis qu'à présent je suis mort… Je me souviens seulement comme un mort qui se souviendrait de la vie[12]. »

À force de souffrir, Loti tombe malade ; le chagrin a brisé son corps. Dans la surexcitation de la fièvre, il a des visions, des cauchemars où le paysage du Sénégal et le visage de sa bien-aimée lui apparaissent sans cesse :

« … *Je tords mes mains de désespoir*, écrit-il, *quand je pense à celle que j'ai perdue sans retour ; j'ai des nuits terribles, suivies de réveils affreux* » ![13]

À force de volonté, il arrive par moments à retrouver le charme de la jeunesse et de la vie. Mais il a souvent des rechutes. En juin 1875, nous le voyons de nouveau à Annecy se préparant à retourner à X…, « *où m'attend*, écrit-il, *sans doute la plus cruelle des déceptions* » [14]…

Y est-il allé ? Nous n'en savons rien. Le fait est qu'en janvier 1876, de retour parmi les siens à Rochefort, dans la vieille maison paternelle, « *où chaque objet me rappelle le passé*, note-t-il dans son journal, *l'effrayante réalité s'est dressée devant moi tout entière, une mortelle angoisse m'a saisi et j'ai compris que ma vie était irrémédiablement brisée*[15]. »

À partir de ce moment, Loti fait de moins en moins allusion à son amour malheureux. Il part pour Toulon et repris par sa vie de marin, il sent sa douleur, sinon s'apaiser, du moins se changer peu à peu en une tristesse constante et tranquille.

L'Islam et Aziyadé allaient bientôt bercer son désespoir et étourdir ses sens. Loti laissera se dissiper son rêve de bonheur suprême dans la fantasmagorie ensorcelante des amours exotiques. Mais en dépit du cadre pittoresque et malgré sa disposition de plus en plus marquée pour toutes les formes de volupté, son cœur ne saura plus vibrer avec force : ses amours ne seront que des élans impuissants, une griserie des sens doublée d'une notable dose d'exaltation, presque voulue, au bout desquelles l'ennui, morne et profond apparaît implacable. Sur les ailes de l'ennui, Loti volera de l'inanité de l'amour à la vanité de toute chose, à l'horreur du néant. Continuellement ballotté entre les regrets du passé et la crainte de l'avenir, il s'appliquera à goûter le charme triste de l'heure présente : il se réfugiera

dans la vie contemplative et cela nous vaudra ces descriptions si personnelles dont il enrichira la littérature française.

Le séjour au Sénégal marque la fin de sa jeunesse.

1. ↑ « *J'ai aimé plus quelle une autre jeune femme que, à présent, je n'ai plus le droit de voir ; mais jamais mes sens n'ont connu de pareille ivresse.* » (Aziyadé, p. 34.)
2. ↑ « *Sur mon lit bas, couvert d'une grande draperie Yoloff, je trouvai un homme assis, l'homme en veste rouge, le spahi de Cora… Quand j'entrai, il leva tristement sa belle tête : « C'est vrai, lieutenant, dit-il, que vous avez vu la terre ?… Tant pis, je voudrais que nous n'arrivions jamais…* » (Un jeune officier pauvre, p. 99.)
3. ↑ « *Vous avez été amoureux, vous l'êtes peut-être encore ; vous avez senti qu'il existait un genre de vie tout spécial, un état particulier de votre être à la faveur duquel tout prenait pour vous des aspects entièrement nouveaux, etc… » (Aziyadé, p. 157 et suiv.)*

   « *… Cela dura jusqu'à l'époque où un grand vent d'orage passa sur ma vie, emportant la plupart de ces petites choses d'enfance.* » (Roman d'un enfant, p. 230.)
4. ↑ Dans la première édition de ce livre.
5. ↑ Un jeune officier pauvre, p. 55.
6. ↑ « *La portière soulevée, on y était comme dans une sorte de sanctuaire exotique aux riches couleurs ; il y avait partout des armes, des colliers, des panoplies brillantes, des rosaces faites de nacre et d'ailes d'oiseaux des tropiques…* » (Un jeune officier pauvre, p. 99.)
7. ↑ « *Et puis derrière nous, la triste ville blanche de Saint-Louis s'éloigna, avec ses maigres palmiers jaunes et ses sables… Je perdis de vue ce coin d'Afrique où j'avais si vivement aimé et si vivement souffert.* » (Ibidem, p. 77-78.)
8. ↑ Un jeune officier pauvre, p. 85.
9. ↑ Ces mouvements divers de l'âme de Loti sont dus au fait que sa bien-aimée était une femme mariée.
10. ↑ Ibidem, p. 98.
11. ↑ Ibidem, pp. 92-93. Une note nous avertit : « *Ici, plusieurs pages manquent du journal.* »
12. ↑ Un jeune officier pauvre, p. 101.
13. ↑ Ibidem, p. 115.
14. ↑ Ibidem, p. 127.
15. ↑ Ibidem, p. 132.

13. AMITIÉ ROYALE

Avec M^me^ Chrysanthème, la vie sentimentale de Loti semble s'apaiser un peu. À son retour du Japon il épouse le 29 octobre 1886, M^lle^ Jeanne-Blanche Franc de Ferrière, appartenant à une des vieilles familles de Bordeaux.

Ce mariage semble au premier abord étonnant. Loti marié, voilà qui a bien l'air d'une plaisanterie. Rien dans l'existence de T'officier de marine ne laissait prévoir une pareille décision. Et cependant un motif sérieux l'y poussait, d'abord inconsciemment, ensuite d'une manière raisonnée. Loti qui avait l'horreur du néant, pensait à prolonger son être dans l'infini, autrement que par les livres : il voulait avoir des enfants.

Son désir se trouvera bientôt satisfait. *Le Figaro* du 20 avril 1889 publie, en effet, cet entrefilet :

« Un événement presque littéraire.

« Nous recevons la lettre suivante : « M. Julien Viaud (Pierre Loti), lieutenant de vaisseau, et M^me^ Julien Viaud, née Blanche de Ferrière, ont l'honneur de vous faire part de la naissance de leur fils Samuel.

« Nos meilleurs souhaits au très jeune homme, à la maman et au papa. »

Le très jeune homme, pour répéter l'expression du journaliste, deviendra plus tard le meilleur collaborateur de son père ; ses soins attentifs consoleront les années de vieillesse de notre écrivain.

La naissance de l'enfant semble avoir vidé de sens, pour Loti, la notion du mariage. Le dévouement de M^me^ Viaud, son abnégation aussi forte que discrète, son effacement voulu, en un mot, cet héroïsme si nécessaire aux femmes des grands écrivains et qu'elle posséda à un très haut degré, permit à Loti de continuer, à peu de choses près, son genre de vie antérieure. Il voyage moins cependant. Quelques-uns de ses déplacements sont nécessités par sa carrière de marin ; d'autres sont, tout simplement, des voyages

d'agrément, des pèlerinages artistiques, comme par exemple la visite où, pour être plus exact, les visites, qu'il fait à Carmen Sylva.

La reine Élisabeth de Roumanie, connue dans le monde littéraire sous le pseudonyme de Carmen Sylva, non contente des succès que ses œuvres obtenaient en Allemagne, dirigeait ses regards du côté de la France. En 1882, elle publia à Paris, sous le patronage de Louis Ulbach *Les pensées d'une Reine*, qui furent bien accueillies. De nombreuses lettres partirent de France, assurant Carmen Sylva de l'admiration de leurs auteurs. Celle-ci déduisit que les peuples latins étaient plus à même d'apprécier son œuvre. Elle avait une vive sympathie pour les Français. Cette fille du Rhin rêvait alors d'un rapprochement entre les pays rhénans et la France. Aussi lança-t-elle des invitations à Maupassant, à A. Daudet, à Leconte de Lisle, à Octave Feuillet, à Loti, les priant de lui rendre visite ou, comme elle disait, d'avoir le courage d'affronter ce long voyage et de respirer l'air de Sinaïa[1].

De tous ces auteurs, Loti fut le premier à recevoir l'invitation, et cela grâce à l'intervention de M^lle^ Hélène Vacaresco. Cette illustre roumaine, descendante d'une vieille| famille noble qui s'honore d'avoir donné à la littérature roumaine ses premiers poètes, était alors demoiselle d'honneur de Carmen Sylva. Par la grâce de sa jeunesse, par son intelligence sans cesse en éveil, et surtout par son talent poétique, étonnant de force et de précocité, M^lle^ Hélène Vacaresco était l'enfant préférée de Carmen Sylva, *Jéhova*, elle en envoya un exemplaire à Loti. Celui-ci, qui cependant aimait peu les vers, goûta tout le charme de cette méditation lyrique. Il remercia M^lle^ Vacaresco de l'envoi du poème et par la même occasion, lui demanda des détails sur l'auteur. C'est ainsi que Loti apprend que Carmen Sylva était le pseudonyme d'un écrivain auguste. Par courtoisie, il envoya à la reine, avec quelques mots d'admiration, son roman, *Pêcheur d'Islande*, qui venait de paraître. Carmen Sylva lut avec enthousiasme ce chef-d'œuvre et invita l'auteur à venir en Roumanie[2].

Loti accepte empressement sans doute, un peu par snobisme, mais aussi — noblesse oblige — contraint par l'admiration que Carmen Sylva lui témoignait. Née en Allemagne, la Reine avait sur la littérature française des opinions, analogues à celles de ses compatriotes d'origine, qui déconcertent par l'incompréhension manifeste de l'esprit français[3]. Mais elle pleurait à

chaudes larmes sur la malheureuse histoire de Gaud et de Yann. Très sentimentale, Carmen Sylva aimait dans les livres de Loti les émotions du cœur, les mièvreries sentimentales, le ton mélancolique ou larmoyant qui, pareil au bruissement ininterrompu du saule pleureur, frissonne le long de ses phrases. Enfin, dernier argument, Carmen Sylva avait traduit en allemand *Pêcheur d'Islande*[4].

Les détails de ce voyage furent arrangés par lettres entre Loti et le secrétaire de la Reine. On attendait Loti avec impatience à Sinaïa, résidence d'été de la famille royale. Le bruit de ses aventures lui faisait une auréole de martyre du cœur. On était heureux de voir le mari de Rarahu, l'amant malheureux d'Aziyadé ; on espérait même que « le frère Yves » serait du voyage.

Loti arriva le 26 ou 27 septembre en gare de Bucarest, où le secrétaire de la Reine l'attendait. Pour se faire reconnaître de lui, Loti avait donné comme signal son complet gris et une fleur à la boutonnière. Le secrétaire [3] avait l'ordre de le piloter par la ville et de le conduire à Sinaïa.

À Bucarest, Loti visite le tombeau de la fille unique de Carmen Sylva, morte en bas âge et part ensuite pour Sinaïa. Un appartement lui avait été réservé au Castel Pelesh.

Le cadre splendide de la nature, la mise en scène savante à la cour de Carmen Sylva, le charme étrange de cette reine, si jeune sous l'auréole de ses cheveux prématurément blancs, si exubérante de lyrisme dans la majesté royale de ses gestes, toute vibrante aux émotions des simples, constituaient aux yeux de Loti un spectacle qu'il n'avait pas encore rencontré dans ses longues pérégrinations.

La première entrevue avec la Reine mérite d'être racontée.

Dans une grande salle gothique bordée de hautes stalles en bois sculpté, les demoiselles d'honneur avaient pris place autour de leur Reine. Vêtue de blanc (cette couleur allait à merveille à ses joues étonnamment roses, à ses cheveux d'un blanc immaculé — on aurait dit une apparition délicieuse de quelque vieux conte de fées), Carmen Sylva attendait le visiteur, assise à l'orgue et jouant en sourdine un mélancolique prélude de Bach.

Lorsque Loti parut, la Reine se leva, vint à sa rencontre avec cette grâce exquise qui lui était naturelle : elle tenait entre ses mains le manuscrit de la

traduction en allemand du *Pêcheur d'Islande.* Son maintien, ses gestes étaient d'une reine, mais son sourire ineffable, sa voix affectueuse, son doux regard, étaient empreints de cordialité : la Reine honorait un confrère illustre.

Loti fut ébloui de cet accueil : sa timidité naturelle ne fit que s'accroître. Mais très bien élevé, de manières distinguées et courtois avec élégance, il ne commit aucune faute de tact. L'impression qu'il produisit ne fut pas des plus heureuses. Il était desservi par sa réputation, par ses romans d'amour : la Reine et ses demoiselles d'honneur s'attendaient à voir un héros captivant, tenant à la fois d'homme de génie et du Don Juan, intelligent, beau parleur, beau de traits surtout, en un mot un de ses êtres irrésistibles, vers qui va, par avance, toute femme d'imagination.

Et Loti parut, petit de taille en dépit de ses hauts talons, timide et doucereux de manières, sans beauté apparente malgré son fard visible. Il parlait peu et n'avait rien de la témérité d'un conquérant ; mais s'il n'avait pas cet esprit entreprenant qui attaque avec hardiesse, il possédait en échange la douceur qui s'insinue. Petit à petit, gagné par le charme persuasif de Carmen Sylva, Loti reprenait son aisance. Sa voix séduisait par la câlinerie des intonations, par l'émotion sincère qui l'étreignait. Si son visage n'était pas beau, son regard profond, lointain et velouté, lui ralliait les sympathies. La distinction de ses manières, l'élégance de sa phrase simple, l'expression courtoise et délicatement flatteuse, unies au prestige de sa célébrité firent la conquête lente mais sûre de l'entourage de la Reine, de Carmen Sylva surtout. Leurs cœurs se comprirent plus que leur esprit. La Reine-poète et le romancier-marin ne furent que deux natures d'élites qui vécurent quelques journées de réciproque admiration, d'exaltation spirituelle : ils se racontèrent leur vie[5] ; ils se confièrent leurs rêves, ils se proposèrent d'écrire en collaboration des pages surhumaines. La Reine, prompte à réaliser, avec une facilité qui hélas ! nuisait souvent à la forme, remplit au hasard de nombreuses feuilles. Lotis s'arrêta à l'intention.

Tout cela était agrémenté de promenades dans les admirables forêts qui bordent le Pelesh impétueux et cristallin, de danses du terroir en costume national, de savantes auditions musicales. Et par-dessus tout brillait la personnalité de Carmen Sylva, dont ce cadre de féérie rehaussait le charme.

Les journées passées à Sinaïa furent pour Loti un véritable enchantement.

Aussi les pages où il nous raconte ses impressions sont-elles si élogieuses, si remplies de Carmen Sylva qu'elles nous sembleraient par trop apprêtées, sans la personnalité exceptionnelle de la Reine de Roumanie[6].

Toutefois le désir de flatter est trop évident pour qu'il échappe au lecteur. Loti vit dans une admiration étonnée. Tout y est au superlatif : la reine est une fée, le palais un château enchanté. Loti sans prétendre au range de « Bel enfant de la larme » est cependant très embarrassé, car la langue française ne lui offre pas les mots adéquats à tant de beauté. S'il pouvait il inventerait volontiers une langue. *Magnificence, charme unique, charme suprême, charme infini, idole, essence supérieure, ange, fée, enchantement, mystère,* etc…, tel-est le vocabulaire dont il se sert et qu'il estime néanmoins très insuffisant.

De Sinaïa, Loti par Constantza gagne Constantinople accompagné du secrétaire de Carmen Sylva. Il allait y réveiller les cendres de ses amours avec Aziyadé et vivre les pages de *Fantôme d'Orient.*

Il devait revoir Carmen Sylva encore deux fois : à Bucarest en 1890, puis à Venise à l'occasion du voyage que la reine fut obligée de faire à l'étranger et qui ressemblait bien à un exil. De là aussi le titre d'Exilée que Loti donne à son livre.

La visite que Loti fit à la Reine à Venise est surtout intéressante et mérite de nous arrêter.

L'invitation lui est adressée à Toulon : on attend son arrivée lorsque Loti écrit qu'il renonce au voyage. Il avait lu dans les journaux un entrefilet qui l'avait froissé profondément ; quelqu'un de l'entourage de la reine pouvait seul en être l'inspirateur.

« *J'avoue*, écrivait Loti au secrétaire de la reine, *que depuis que je suis au monde, rien ne m'a été aussi vexant et pénible. Et cela va faire le tour de la presse et passer à la postérité. Si je suis vraiment ainsi, au moins m'étais-je trouvé jusqu'à présent en compagnie de gens assez charitables et d'assez bon goût pour ne pas me le faire savoir. Il a fallu que je rencontre cette petite fille pour me l'apprendre avec cette cruauté… Si je voulais me venger de cette petite fille, comme j'aurais la partie belle…* »

On notifia à Loti que la petite fille qu'il soupçonnait n'était pour rien dans la publication de l'entrefilet dont il avait pris ombrage[7]. Tout s'arrangea et Loti alla à Venise pour quelques jours. Comme il l'écrivit dans l'*Exilée*, la reine lui lut plusieurs passages du manuscrit qu'elle était en train de finir : *Le livre de l'âme.*

Loti fut ému des souffrances de cette reine entourée d'intrigants, de personnes qui ne comprenaient pas ses sentiments. Il savait la noblesse d'âme qui avait poussé la reine à défendre énergiquement M^lle^ H. V. contre le gouvernement et même contre le Roi. Il pensa bien faire en prenant hardiment sur lui la tâche de faire connaître au public les souffrances de la Reine en exil.

Le livre de *l'Exilée* fut assez mal reçu par la Cour de Roumanie. On regretta que Loti ait eu l'indiscrétion de parler de l'idylle du prince héritier avec M^lle^ H. V. Le Roi de Roumanie surtout, affecté de la publicité que Loti venait de donner à cette affaire délicate, interdit à la Reine tout rapport avec lui. Carmen Sylva dut encore une fois s'effacer devant ses devoirs de Reine ; mais elle garda une vive reconnaissance à celui qui avait deviné son cœur et qui avait su trouver de si belles paroles pour la glorifier et la plaindre. Vingt ans plus tard elle y pensait encore ; elle essaya même de vaincre la résistance du Roi, qui cependant demeura inflexible : Charles I^er^ n'a jamais su pardonner à qui que ce soit. Au lieu de relations ouvertes il n'y eut qu'un furtif échange de livres et de portraits dédicacés, grâce à des intermédiaires de fortune.

Vieux tous deux, ils s'envoyaient à travers l'espace le souvenir d'une amitié inaltérable.

Et cependant… Un doute nous effleure en ce qui concerne l'attitude de Loti vis-a-vis de Carmen Sylva. Il se pourrait que les expressions hyperboliques, dont il se sert pour chanter l'auguste souveraine et sa cour, ne soient pas dues uniquement à un désir de flatter. La communion des âmes semble avoir entraîné avec elle celle des cœurs. Les lettres, inédites encore, que Loti adresse à Carmen Sylva sont d'une rare beauté par les sentiments qui y sont exprimés, par l'aisance avec laquelle Loti sait être affectueux, sans contrevenir aux règles de l'étiquette royale.

Les termes de tendresse et de respect sont si bien pesés que, selon la personnalité de celui qui lit, on peut y voir des pages de profond amour ou de délicate courtoisie. Et par-dessus tout une magie de style, un charme de suprême élégance, de parfaite galanterie, que ni les troubadours mi les poètes du *Dolce stil nuovo* n'ont su atteindre.

Cette tendresse de Loti pour Carmen Sylva peut être encore apprécié à sa juste mesure, d'après un écho lointain qu'elle trouve dans le cœur du romancier. En pleine guerre mondiale Loti chargé d'une mission en Italie, va à Venise. Il descend à l'hôtel Danieli où, dit-il, « *j'avais vécu des jours lumineux jadis, auprès de la chère reine Élisabeth de Roumanie, il y a déjà une petite éternité de presque trente années…* »

La figure de la Reine lui réapparaît ; il la savait morte depuis trois ans ; il la savait oubliée, parfois même honnie par les Roumains et les Français, qui ne pouvaient lui pardonner l'attachement entêté qu'elle avait manifesté en 1914, pour ses concitoyens d'origine. Dans son cœur de patriote, Loti ne pouvait certes l'approuver ; et cependant, fidèle comme d'habitude aux sentiments profonds qu'il avait laissés s'ancrer dans son âme, il ne profère aucune parole amère, il n'accuse point. Tout au contraire, emporté sur l'aile du souvenir, ne pensant qu'à la Carmen Sylva qu'il avait connue, il déplore avec tendresse l'égarement de la Reine, il l'excuse, il la réhabilite presque :

« *Pauvre Reine, dont la vie ne fut qu'une longue et pompeuse douleur ! C'est son souvenir qui donne pour moi aux choses d'ici leur attachante mélancolie. Dernièrement, on l'a honnie chez nous, d'une façon injuste et inélégante, parce que, au moment de sa mort, elle s'est trop rappelée qu'elle était d'origine allemande. Tout à fait à son déclin, presque cloîtrée, entourée d'habiles mensonges, trompée sur les responsabilités de la guerre, n'était-elle pas excusable de prendre le parti de son pays d'origine, à l'heure de si terribles crises. Oh ! elle aimait pourtant bien notre France et rêvait de rapprocher nos deux patries, je puis m'en porter garant, en lui rendant ici mon dernier hommage. Elle était loyale, bonne, inépuisablement compatissante à toutes les détresses matérielles ou morales, toujours disposée à réchauffer contre son cœur les plus humbles et les plus dédaignés ; pour s'en convaincre, il aurait suffi de croiser une seule fois ses yeux clairs et doux*[8]… »

C’est sur ces paroles que finit l’idyllique amitié de Loti pour Carmen Sylva. En pleine guerre encore, lorsque Roumains et Français honnissaient, en effet, la charmante Reine, combien de noblesse d’âme ne suppose-t-il pas ce plaidoyer d’un ancien ami et confident.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans regretter que Loti ait complètement ignoré le pays où régnait Carmen Sylva. Il n’entre pas en contact avec le peuple, il ne traverse pas la campagne roumaine, il n’erre pas dans les auberges populaires. À ce point de vue, Loti n’a jamais été aussi superficiel, si ce n’est en Italie et en Grèce. Faut-il en déduire que la Roumanie n’ait rien d’original qui puisse frapper un voyageur universel comme Loti ? Certes, la déduction serait contraire à la vérité et les descriptions que d’autres voyageurs nous ont laissées sont là pour |’attester. Loti ne dit rien des Roumains, tout simplement parce qu’il n’a pas eu l’occasion de les connaître ; quant au pays il n’a pas eu le temps de le voir. La personnalité de Carmen Sylva l’a tellement fasciné, qu’il n’a pas eu le loisir de regarder autour de lui[9].

Si les visites en Roumanie ne nous apportent aucune vision personnelle de Loti sur le pays et la population, elles nous montrent en revanche un autre trait caractéristique de notre auteur : sa vénération pour toutes les personnes royales. Une partie des louanges qu’il adresse à Carmen Sylva sont faciles à retrouver dans les pages dédiées à la Reine d’Espagne[10].

Selon son propre témoignage, Loti se sent frissonner lorsqu’il voit une tête couronnée[11].

Dans les premières pages qu’il publie, en 1873, il est déjà question d’une reine, dont Loti nous donne même le croquis : la reine Vaé-Kéhu de Nuka-Hiva.

La Reine Pomaré, le Sultan du Mascate ou du Maroc, le Maharajah de Travancore, etc., ont le don de lui inspirer des sentiments de piété et d’admiration sans bornes. Sans contredit, nous voilà loin du Loti de Tahiti, qui goûtait, ceint du *paréo* des indigènes, les charmes primitifs de Rarahu.

1. ↑ Résidence d’été de la famille royale de Roumanie, dans la haute montagne.
2. ↑ Nous devons ces détails à l’extrême amabilité de M^{lle} Hélène Vacaresco.

3. ↑ À titre de curiosité nous reproduisons ici quelques-unes de ses opinions écrites dans son *Journal* et dont son secrétaire nous livre le secret :

   « Les Allemands sont lyriques, les Français dramatiques, les Anglais savent seuls faire des romans. *Madame Bovary* ? Ça ne

   m'intéresse pas. On y décrit des mœurs et des gens que je ne connais point.

   « Vous m'avez fait lire *Candide*. Le style de Voltaire est déplaisant. Il n'a pas d'esprit, il parle de choses qu'il ignore. Ses phrases me font l'effet d'osselets qu'on entre-choque.

   « La Fontaine ? Il est sec, désagréable. Je préfére Ésope qu'il a copié. Le seul Français qui soit naïf c'est Béranger… Molière ? il est enfantin. ».

4. ↑ Commencée le 28 août 1887 cette traduction fut finie le 10 septembre de la même année, un mois avant l'arrivée de Loti en Roumanie.

   Loti lui-même traduira en français plusieurs nouvelles de la Reine de Roumanie entre autres *Moshu et Baba* et *Mihu l'enfant*.

5. ↑ Ce fut la Reine de Roumanie qui, étonnée par la vivacité des souvenirs d'enfance de Loti, poussa celui-ci à écrire *Le Roman d'un Enfant*. Lire à ce propos la dédicace de ce livre.
6. ↑ *Carmen Sylva, l'Exilée* : dans le volume L'Exilée, pp. 5-110 ; on trouve encore quelques allusions à ces visites en Roumanie dans Fantôme d'Orient, p. 42-43 et dans Constantinople en 1890.
7. ↑ Un jour, dans un salon mondain de Paris, on demanda à M^lle^ H. V. des détails sur la réception de Loti à Sinaïa. M^lle^ H. V. toute jeune, expansive et, pis encore, poète, évoqua avec cette chaleur enthousiaste qui fait un des charmes de sa personnalité, les journées mémorables, de l'entrevue de Carmen Sylva avec l'auteur de *Pêcheur d'Islande*. Questionnée avec curiosité sur l'impression que Loti avait faite, M^lle^ H. V. n'omit pas de dire que tout d'abord les hauts talons, le manque de beauté, la petite stature et surtout le fard de Loti, avaient causé une déception. Ses paroles furent recueillies par un journaliste hongrois, Sigismond de Justh.

   Les Hongrois, ennemis des Roumains, avaient invité Loti à Budapest et s'étaient heurtés à un refus catégorique. Aussi M. de Justh s'empressa de publier dans un journal hongrois un entrefilet méchant où il se plaisait à reproduire, à sa manière, les propos de M^lle^ H. V., supprimant les éloges, amplifiant outre mesure tout ce qui pouvait être désagréable à Loti.

8. ↑ *Impressions d'Italie* dans L'Horreur Allemande, pp. 134-5.
9. ↑ Loti a senti cependant qu'il y avait en Roumanie un côté pittoresque qu'il ignorait. Dans une lettre inédite, adressée à M^lle^ Hélène Vacaresco, il dit avoir l'intention d'aller un jour se cacher au fond d'un village roumain pour admirer la vie simple des pâtres et des paysans. Il n'a jamais pu réaliser ce projet.
10. ↑ « *Je voudrais parler aujourd'hui de S. M. la Reine régente d'Espagne ; mais je me sens arrêté d'abord par je ne sais quelle crainte imprévue, les mots ne me viennent. Je n'ose pas les écrire, parce qu'ils ne me semblent jamais assez respectueux, ni assez discrets.* » (Reflets sur la sombre route, p. 97, cf. *Carmen Sylva*, p. 6).
11. ↑ Figures et choses qui passaient, p. 173.

14. MISSION AU MAROC. — PÈLERINAGE EN TERRE-SAINTE

Comme les visites à Carmen Sylva, les voyages au Maroc et en Terre-Sainte n'ont aucune relation avec la carrière de marin de Pierre Loti.

Au Maroc, il accompagne M. Patenôtre, le nouveau ministre de France à Tanger, qui allait présenter ses lettres de créance au Sultan, à Fez. Il avait obtenu dans ce but un congé de deux mois[1]. Le 14 mars 1889, *le Petit Marseilais* annonce à ses lecteurs que le « lieutenant de vaisseau Julien Viaud (Pierre Loti) s'embarquera sur le paquebot partant de Marseille, samedi 16 courant. » Les autres journaux reproduisent cette nouvelle. Nous nous sommes amusé à en dresser une liste — elle est loin d'être complète — afin de montrer quelle était déjà la réputation de Loti en 1880. À en croire les journaux, son départ semble prendre les proportions d'un événement mondial[2].

Le bateau *Cettori* qui portait la mission arrive le 25 mars en rade de Tanger.

L'initiation de Loti au monde arabe, son plaisir à connaître ces peuplades fières, sauvages et civilisées à la fois, mais d'une civilisation originale, riche en reflets pittoresques, ne pouvaient rester sans lendemain. En 1894, il se prépare à visiter la Terre Sainte, mais en passant par le désert d'Arabie. Il y va poussé par le désir de parcourir des contrées peu connues, de prendre contact avec les bandits arabes, fameux pour la sauvagerie de leurs mœurs ; ais en même temps il se propose de visiter la Galilée et Jérusalem, pour décrire les lieux qu'une vénération presque universelle ont rendus à jamais célèbres[3].

Le départ est fixé pour les premiers jours de février ; mais le voyage est préparé de longue date. De laborieux pourparlers diplomatiques avec les chéïks des populations du désert d'Arabie assurent à Loti une réception cordiale [2] et une importante garde pour traverser les régions dangereuses.

Près du Caire, à Aïn-Mussa, c'est un camp tout prêt, une trentaine d'hommes, avec des tentes, des chameaux porteurs, des chameaux coureurs, qui attendent notre voyageur. Rien ne manque, pas même des musiciens arabes — un tambour et une flûte « *qui me joueront*, dit Loti, *des airs que j'aime au coucher du soleil, une fois rentré sous ma tente*[4]. »

Loti est séduit à l'idée de traverser ces territoires restés absolument arabes et qui n'ont point changé depuis deux mille ans.

Mais il ne se fait pas beaucoup d'illusions sur l'influente que ce voyage en Terre-Sainte exercera sur lui. « *Je vous avoue*, dit-il au journaliste, *que la pensée de voir la Terre-Sainte me trouble bien un peu. Il me faudrait, pour entrer dans ce lieu, où est la source même du christianisme, le point de naissance de toutes religions, retrouver mon âme d'autrefois et mes croyances d'enfant… je ne les ai plus… Quel sentiment éprouverai-je ? Ce sera peut-être une déception. Ne m'a-t-on pas dit que Jérusalem était devenu dune affligeante banalité, maintenant qu'on y construit un chemin de fer et qu'on y prépare même, paraît-il, un ascenseur pour que les pèlerins puissent monter commodément au Calvaire.* »

Telles sont les dispositions de Loti au moment où il part pour ce pèlerinage plus littéraire que religieux. Il en rapportera trois volumes où le pittoresque de la vie arabe et du désert est intimement mêlé aux élans douloureux d'une âme incapable d'atteindre à la tranquillité sereine de la Foi[5].

Par le Caire et par Suez il arrive à l'oasis de Moïse, de là le 23 février il se remet en route vers le désert de Pétra. Il passe par le couvent du Sinaï (1er mars), s'arrête quelques jours à Akaba (12 mars) et, à travers le désert de Pétra, il arrive sans incident, le 24 mars, à Gaza.

Son carnet de route, où jour par jour il note scrupuleusement ses impressions, lui servira à composer son livre : *le Désert*. De Gaza, Loti se dirige vers Jérusalem par Beït-Djibrin, Hébron, par Bethléem, « *la petite ville gris-rose, indécise et teinte et de contours, comme une ville de rêve.* » Il y arrive le 29 mars.

Il y séjourne dix-huit jours. Il parcourt en tous sens la ville et les environs ; visite tout ce qu'il y a à voir dans les églises chrétiennes, catholiques, orthodoxes ou arméniennes, dans les mosquées turques ou les

synagogues juives. Partout il est à la poursuite du pittoresque, du détail précieux et surtout du frisson religieux. Il va à Jéricho et monte à Gethsémani, Loti note, il est vrai, avec fidélité les changements du temps — successifs apparitions du soleil après la pluie — il nous décrit l'extérieur de différents monuments, trouve des paroles aimables pour chaque culte, mais quant à la Foi, il ne la sent pas pénétrer dans son âme.

« *Dans trois jours*, écrit-il, *je vais partir, et mon anxieux pèlerinage, depuis si longtemps souhaité, remis d'année en année par une instinctive crainte, sera fini, tombé comme une goutte d'eau inutile dans l'immense gouffre des choses passées qui s'oublient. Et je n'aurai rien trouvé de ce que j'avais presque espéré, pour mes frères et pour moi-même, rien de ce que j'avais presque attendu avec une illogique confiance d'enfant… Rien !… Des traditions vaines, que la moindre étude vient démentir : dans les cultes, un faste séculaire, auquel les yeux seuls s'intéressent, comme au coloris des choses orientales ; et des idolâtries — touchantes peut-être jusqu'aux larmes — mais puériles et inadmissibles…* [6] »

De Jérusalem, Loti part le 17 avril pour parcourir la Galilée. Nul espoir de renouveau religieux ne l'anime : il continue son voyage pour voir un pays qui lui est inconnu et pour terminer l'itinéraire établi. Le livre sur la Galilée finit sur une phrase de découragement :

« *Donc, il s'achève ce soir, notre pèlerinage sans espérance et sans foi. Et maintenant, après avoir tenté, puérilement si l'on veut, de reculer au fond de ces passés que les hommes oublient, il va falloir rentrer un peu dans le courant de ce siècle. Ce sera, il nous semble, avec une lassitude plus profonde, avec un plus définitif découragement, que les petits mirages nouveaux, les amusantes petites choses du jour et l'art des villes en fonte de fer auront peine à secouer encore. En nous s'est affirmé d'une façon plus dominante le sentiment que tout chancelle comme jamais, que, les dieux brisés, le Christ parti, rien n'éclairera notre abîme.* »

1. ↑ À cette époque Loti commandait l'aviso *Écureuil* en station à Rochefort.
2. ↑ *Gil Blas*, 15 mars ; *Journal des Débats*, 15 mars ; *Le Siècle*, 15 mars ; *Le Petit Moniteur*, 18 mars, *La Petite Presse*, 16 mars, *Le Parisien*, 16 mars ; *Moniteur du Puy-de-Dôme* (Clermont-Ferrand) ; *L'Autorité, L'Entr'acte, La Patrie, Le Courrier Hispano-Français, Le Courrier, La Franche-Comté, La Gazette de France, La Démocratie* (Moulins), *L'Événement, L'Union Républicaine* (Ch.-sur-Marne), du 17 mars ; *Le XIX^e siècle, L'Express* (Lyon), *Le Clairon, Le Petit Moniteur* du 18 mars ; *La Démocratie du Cher* (Bourges) ; *D'outre-Mer, Le Petit*

Journal, Marine et Colonies du 21 mars ; *L'Impartial* (Dieppe), du 23 mars ; *Le Figaro*, du 3 avril ; *L'Étoile du Sud* (Rio de Janeiro) du 20 avril, etc.

3. ↑ Nous lisons dans *Le Phare des Charentes* du 2 février 1894 :

   « On sait que notre concitoyen, M.Pierre Loti, vient d'obtenir du ministre de la Marine un congé de six mois, qu'il va employer à parcourir les déserts de l'Arabie et à visiter Jérusalem. »

4. ↑ Nous empruntons ces détails à un interview que Loti donne à un rédacteur du *Journal*, reproduit dans *Le Phare des Charentes*, 2 fév. 1894. Dans ce voyage, Loti est accompagné par Léo Thémèze, son camarade, et par le duc de Dino qui s'est arrêté à Jérusalem.
5. ↑ Ce sont *Le Désert* (janvier 1895), *Jérusalem* (avril 1895), *La Galilée* (octobre 1895).
6. ↑ JÉRUSALEM pp. 178-179.

15. VIE À TERRE

À voir Loti en visite chez Carmen Sylva, à le voir parcourir le Maroc ou tanguer à dos de dromadaire le long des sables d'Arabie, on se demande, à juste raison, comment ses voyages s'accommodent avec sa carrière de marin. En vérité ils s'accordent tant bien que mal ! Loti semble rechercher des postes qui lui permettent de rester le plus possible à terre. Il se contente de commander des navires en essais[1], ou en réserve de seconde catégorie[2], c'est-à-dire qui ne naviguent point et qui stationnent à Rochefort ; ou encore, tout simplement, d'exercer des emplois dans les bureaux du même port[3].

Ses fonctions qu'il remplit pendant quatre longues années, ne sont, certes, pas favorables à un avancement rapide.

Loti a-t-il pensé un moment à renoncer à un avenir brillant dans la marine ? Cela est possible, bien qu'il ait aimé profondément son métier, et qu'il ait affirmé, à plusieurs reprises, ne point vouloir l'abandonner.

Nous le voyons, en effet, goûter le charme de la vie paisible parmi les siens. Il se donne le plaisir de construire : il agrandit et embellit sa maison de Rochefort, la dotant notamment d'une vaste salle gothique et d'une mosquée devenues légendaires. Il est séduit par la vie mondaine et se montre très habile organisateur de fêtes du moyen âge, arabes, chinoises, etc. La fête au moyen âge surtout a constitué un événement artistique et mondain de tout premier ordre. Les revues et les journaux de France et de l'étranger en ont parlé abondamment[4].

Les joies mondaines de Loti allaient de pair avec la griserie de ses succès littéraires et aussi, il faut le dire, avec les préoccupations et l'effort sérieux qu'une carrière aussi éclatante suppose. En 1886, Loti venait à peine de terminer *Pêcheur d'Islande*. Jusqu'en 1891 il écrit coup sur coup *Propos d'Exil* (1887), *Madame Chrysanthème* (1887), *Japoneries d'automne*

(1889), *Au Maroc* (1890), *Le roman d'un Enfant* (1890), *le Livre de la pitié et de la Mort* (1891).

Au milieu d'une activité si effrénée — n'oublions pas les visites à Carmen Sylva et sa mission au Maroc — sa vie de marin ne peut tenir que peu de place, et il ne nous étonne point de voir Loti si peu pressé de reprendre la haute mer.

Cependant vers 1891 il s'apprête à monter en grade. Nous disons il « s'apprête » parce que, pour obtenir le grade de capitaine de frégate, il faut qu'un officier ait rempli les fonctions de second et de commandant à bord d'un navire.

C'est pour répondre à ces conditions que Loti embarque sur le *Formidable*[5], sur le *Courbet*[6] et accepte ensuite le poste du commandant du *Javelot*[7]. Ces derniers commandements lui permettent, il est vrai, de ne pas abandonner la France. *Le Formidable* comme *le Courbet*, font partie de l'escadre d'évolutions de la Méditerranée : ils croisent entre Marseille, Toulon et ne vont pas plus loin qu'Ajaccio[8]. Quant au *Javelot*, c'est une canonnière qui stationne éternellement dans la Bidassoa, à la frontière espagnole. C'est comme un poste de police maritime dont le bureau est installé sur un bateau immobile.

Loti peut y mener une vie tranquille, riche en sensations. Le décor splendide des Pyrénées à l'embouchure de la Bidassoa sert de cadre à ses rêves. Le pays basque l'attire par le pittoresque des mœurs. Comme à Tahiti, au Sénégal, à Constantinople, au Monténégro ou au Japon, Loti essaye de se faire une âme locale ; il se lie avec de jeunes contrebandiers, il joue à la pelote et se laisse prendre au charme des Vénus paysannes. Il pousse identification jusqu'à se donner une triple descendance basque. Le beau roman du terroir qu'est *Ramuntcho* contient plus de réalité qu'on ne pense.

Loti achète une villa à Hendaye où, par une coïncidence étrange, il est allé mourir, comme dans un pays d'élection.

Mais tout cela ne regarde pas la marine et au fond, au point de vue carrière, le commandement du *Javelot* n'est pas à proprement parler un commandement.

Heureusement, il est clair que dans les hautes sphères de la marine, on sait gré à Loti de ses succès littéraires. Son élection à l'Académie (1891) a fait taire les jalousies mesquines. L'événement a été considéré comme un honneur qui rejaillissait sur le corps entier ; loin de lui nuire, le succès de ses livres lui procure une situation privilégiée parmi ses camarades d'armes : le 20 avril 1898, il est promu au grade de capitaine de frégate.

Nous ne voulons point insinuer par là que Loti ait dû son avancement uniquement à ses succès littéraires. Notre écrivain a toujours été un marin faisant son devoir strict dans tous les postes qu'il a occupés.

En 1891, l'amiral Duperré atteste qu'il est « très bon serviteur, intelligent et exact, modeste et timide. Gagne beaucoup à être connu ». Sur le *Javelot* ses chefs constatent qu'il fait son service avec zèle et dévouement, que le navire était « bien tenu et la comptabilité en ordre ».

Nous voulons seulement dire que les commandements peu importants qu'il a exercés pendant cette période auraient retardé encore son avancement[9] si son auréole littéraire n'avait pas éveillé l'attention des chefs.

Cette attention d'ailleurs ne le met point au-dessus de la loi commune. » Peu de temps après avoir été promu capitaine de frégate, il se voit mis à la retraite avec quelques-uns de ses camarades. Cette mesure n'avait rien d'hostile à son égard. C'était, tout simplement la conséquence d'une « décision de principe motivée par le besoin de rajeunir les cadres[10] »,

Les officiers frappés par cette disposition plaidèrent leur cause devant le Conseil d'État et l'emportèrent. Loti redevint officier de marine.

1. ↑ Sur l'aviso *Le Magicien* (1er avril-16 juin 1866).
2. ↑ Il commande *l'Écureuil* du 6 septembre 1888 au 23 septembre 1890.
3. ↑ Juin 1886-septembre 1888.
4. ↑ Voir entre autre l'article de Pierre Delix : *Une fête au Moyen-âge chez Pierre Loti* dans l'Illustration, 21 avril 1888.

   On peut constater à quel point cette fête a passionné l'opinion publique, d'après un article du *Temps* (27 décembre 1888) où le chroniqueur, énumérant les principaux événements de l'année, rappelle la fête au Moyen-Âge entre l'exposition du peintre russe Vereschagin au cercle Volney et l'élection du général Boulanger !

5. ↑ 23 janvier-1er octobre 1891.
6. ↑ 1er octobre-22 novembre 1891.

   Ces deux navires font des évolutions peu importantes entre Toulon, Marseille et la Corse.

7. ↑ Du 16 déc. 1891 au 16 juin 1893 et du 16 mai 1896 au 1er janvier 1898.
8. ↑ Voir en *Appendice* l'itinéraire de ces bateaux.
9. ↑ L'avancement est du reste tardif. Normalement Loti aurait pu être capitaine de frégate quelques années plus tôt.
10. ↑ Revue Maritime, *œuv. cit.*

16. AU PAYS DES BRAHMES

Le désir de tout voir, des préoccupations mystiques ainsi que, sans doute, une noble ambition littéraire, poussent l'infatigable voyageur qu'est Loti d'aller voir l'Inde et le pays des Persans. À peine de retour en France (14 mars 1902) il commence la préparation de ce voyage, tout en évitant de s'adresser aux autorités anglaises, qu'il ignore avec un visible dédain.

Il établit son itinéraire de manière à avoir le moins possible affaire avec les maîtres de l'Inde. La route qu'il suit pour s'y rendre est la route commune, par le canal de Suez. Loti est heureux de retrouver l'Orient et sa lumière :

« *Toujours elle rayonne sur ces mêmes vieux golfes chauds et languides, sur ces mêmes vieux rivages de granit ou de sable, sur ces ruines, sur ce monde de pierres mortes qui garde le mystère des races bibliques et des religions ancestrales, tellement que, dans nos imaginations d'un jour, elle s'associe, la morne fête de lumière, aux antiques légendes sacrées, et que toutes ces choses arrivent à nous donner des illusions de stabilité, de durée presque sans commencement et ne devant pas finir…* »

Il va vers l'Inde rempli de la même appréhension qui le poursuivait sur la route de Jérusalem : l'inquiétude de ne rien trouver, la crainte des déceptions finales.

« *Je m'en vais là, dans cette Inde, berceau de la pensée humaine et de la prière, non plus comme jadis pour y faire escale frivole, mais, cette fois, pour y demander la paix aux dépositaires de la sagesse aryenne, les supplier qu'ils me donnent, à défaut de l'ineffable espoir chrétien qui s'est évanoui, au moins leur croyance, plus sévère, en une prolongation indéfinie des âmes…* »

Loti débarque dans l'île de Ceylan vers le 12 décembre 1899. Il y reste une semaine pour attendre la réponse du Maharajah de Travancore, dont il doit être l'hôte. Il emploie ce temps à visiter l'intérieur de l'île, les villes de

Kandy et la « Cité ensevelie » (Anuradhapura). Les ruines immenses et nombreuses de la ville et de ses temples bouddhiques plusieurs fois millénaires ne l'incitent point à la prière. À voir tous ces lieux d'adorations tombés en poussière, incapables de résister à la force destructrice du Temps, Loti conclut :

« *Combien du reste ce bouddhisme, cette foi qui fut la leur, me semble en ce moment une chose finie, morte, enfouie sous des décombres et sous de la vieille cendre d'idoles !…* »

Ce premier contact avec les religions de l'Inde n'est pas rassurant ; les autres ne le seront pas davantage. Heureusement dans l'Inde il y a autre chose que des ruines de temples et le voyage ne manquera pas de pittoresque.

Le Maharajah de Travancore ne fait pas attendre sa réponse. Loti peut aller dans son royaume, un coin de terre qu'on appelle « la Terre de Charité, » une région tranquille « *restée sans communication avec les affolés de ce siècle ; une région isolée et épargnée, sous des voûtes de palmes.* » Autant dire un pays très conforme au goût de notre auteur.

Loti voyage en charrette indienne traînée par des zébus dans un air sec et salubre qui lui paraît agréable, après l'énervante humidité de Ceylan.

« *On respire*, dit Loti, *comme durant nos belles nuits de nos étés de France et partout les grillons chantent comme dans nos campagnes au mois de juin.* »

En route il rencontre pour la première fois un temple brahmanique : « *J'en reçois*, nous confesse-t-il, *l'impression de quelque chose de lugubrement idolâtre, de fermé aussi, d'hostile et de terrible ; je n'attendais point cela, non plus que cette défense d'approcher et de voir, — et combien m'apparaît vaine, enfantine à cette heure, cette quasi espérance que j'avais, en venant aux Indes, de trouver un peu de lumière au fond de la religion des grands ancêtres !… Oh ! la douce paix mensongère des églises chrétiennes, ouvertes à tous, bienfaisantes encore à ceux-là mêmes qui ne croient plus !…* »

Il arrive le 22 décembre à Trivandrum, résidence du Maharajah ; il est hébergé dans une belle demeure, mais, hélas ! bien européenne. Le lendemain matin il est réveillé par un concert peu commun : les grosses

voix « moqueuses » des perroquets et surtout la voix funèbre de milliers de corbeaux arrivent presque à couvrir la clameur lointaine des brahmes « *assemblés dans le grand sanctuaire, à crier vers leur Dieu.* »

Après une journée de repos mérité, Loti monte dans la voiture qui doit le conduire au palais du Maharajah, pour l'audience. La réception a une allure presque officielle, car Loti était porteur des Palmes Académiques pour cet excellent Maharajah. Détail amusant : Loti se plaisait à raconter qu'il avait, par mégarde, emporté une boîte ressemblant à celle qui contenait la décoration, mais qui enfermait une seringue de Pravaz. Il s'en aperçut en cours de route, heureusement, sans quoi le Maharajah aurait eu du mal à comprendre le sens caché des décorations françaises…

L'audience est plutôt banale : l'obligation de se servir d'un interprète « *suffit à tout arrêter* » ; et puis « *il y a la différence essentielle des races, des hérédités, des religions.* »

Si cette entrevue ne répond pas à l'attente de Loti, par contre le Maharajah a la bonne idée d'envoyer son orchestre jouer chez Loti. Is sont vingt-cinq artistes aux silhouettes fines coiffés de turbans dorés et portant des diamants aux oreilles. Une pièce de soie lamée d'or les drape à l'antique, des odeurs d'aromates et d'eau de roses s'échappent des étoffes légères. Leurs instruments sont bizarres : des mandolines ou des guitares géantes, les unes pour être caressées des doigts, d'autres pour être frôlées par un archet, « *il en est enfin dont on joue en faisant rouler sur les cordes une chose en ébène qui a l'air d'un œuf noir.* »

Et la musique commence douce, presque silencieuse, « *des bourdonnements de mouches emprisonnées dans la main, dirait-on, des frôlements d'ailes de phalènes contre une vitre, ou des agonies de libellules* ». Il en naît, avec le roulement discret ou saccadé des tam-tam, « *un tumulte mystérieux et cela exprime l'exaltation et la souffrance humaine d'une façon plus intensive que nos suprêmes musiques d'Occident.* »

Cette audition et la visite au collège de jeunes filles nobles restent les plus fortes impressions que Loti emporte du Travancore.

Il continue son voyage vers le nord par la voie des lagunes dans une longue galère à quatorze rameurs que le Prince a mise à sa disposition. Ce

voyage paraît délicieux à notre auteur, bien que, par moments, la splendeur monotone de palmes l'excède et l'inquiète : « *Savoir qu'autour de soi plus de deux cents lieues de pays disparaissent sous leur enchevêtrement superbe, cause une sorte d'angoisse, une forme particulière de ce sentiment que les anciens appelaient* l' « horreur des forêts ».

Il s'arrête à Matanchéri où il visite le ghetto des juifs émigrés de Jérusalem l'an 3818 de la création (8 de l'ère chrétienne) et l'antique Cochin des Portugais. Il continue vers le Tanjore dont le merveilleux rocher transformé en temple le remplit d'étonnement. Il assiste à une procession monstre en l'honneur de Vichnou. La religion des brahmes le laisse froid :

« *La décrépitude et la décadence de l'Inde brahmanique, l'usure de ses monuments surhumains, la tombée en poussière de ses rites et de ses fêtes, m'apparaissent irrémédiables, en cette décevante minute, de même que l'amoindrissement de sa race superbe. Peuples du passé, et cultes du passé, dont le cycle est révolu et qui s'effondrent.* »

À Madura, il voit le temple de Parvâti, la déesse aux yeux de poisson, aux fabuleux trésors.

Mais tous ces spectacles charment la curiosité du voyageur sans parvenir à l'émouvoir. L'âme de Loti ne vibre profondément qu'à son arrivée dans la colonie française de Pondichéry. Son style passe de l'énumération quelque peu monotone à cette éloquence persuasive, insinuante et chaude, que Loti retrouve, dès qu'un souvenir d'enfance ou une émotion sincère l'agitent. Le nom seul de la ville charme son imagination. Une de ses tantes lui parlait de cette colonie et le jetait, encore enfant, dans *les plus indicibles rêveries d'exotisme et de lointain.* »

« *Oh ! la mélancolie d'arriver là, dans cette vieille ville lointaine et charmante, où sommeille, entre des murailles lézardées, tout un passé français ! Des petites rues un peu comme chez nous, au fond de nos plus tranquilles provinces ; des petites rues bien droites, aux maisonnettes basses.* Rue Royale, rue Dupleix. *On lit ces noms gravés dans la pierre, en lettres du XVIII*^{e} *siècle, de forme surannée, comme je me souviens d'en avoir vu encore, à des coins de ma ville natale, sur quelques maisons anciennes.* Rue Saint-Louis *et* quay de la Ville blanche, — *quay avec un y…*

Et dès l'abord, moi, si étranger partout ailleurs dans l'Inde voisine, je me suis senti prendre ici par un charme très particulier, ce vieux charme de patrie que rien ne remplace, et que nos grandes colonies d'Extrême-Orient, trop nouvelles, n'ayant point de passé, ne possèdent pas encore. »

Même impression lorsqu'il entre en relations avec les habitants de *cette vieille petite ville qui dure par tradition.*

« *Vieilles dames aux gentilles manières un peu surannées. Vieux salons d'un charme un peu mélancolique, avec leurs fauteuils du XVIII^e^ siècle, avec leurs pendules Louis XVI ou Empire, aventureusement venues jadis par le cap de Bonne-Espérance, alors que l'on ne prévoyait pas encore le transit égyptien, et ayant compté les heures de tant d'existences languides, ayant précisé la minute de tant d'agonies en exil.* »

À lire ces lignes on a de la peine à croire qu'elles sont écrites par un marin qui a fait le tour du monde. On dirait que Loti est un de ces bons Français qui, au bout de trois jours de voyage, est heureux de voir des gens de France ou le drapeau tricolore flottant sur la maison de leur consul.

Pondichéry réservait à Loti une autre surprise : un des riches négociants de l'endroit offrit une fête en son honneur. Loti y vit danser une bayadère fameuse, qu'on avait fait venir de loin, des temples du Sud, exprès pour lui : « *Elle est célèbre et coûte fort cher.* » Sa grâce le ravit : tout un chapitre nous en décrit les formes, le costume, les mouvements.

Dix jours passés dans cette vieille colonie française suffisent à l'y attacher et à lui serrer le cœur au moment de partir :

« *C'est en moi quelque chose comme ce que j'éprouvai jadis, au temps de ma prime jeunesse, quand vint l'heure de quitter, après une année de séjour, Saint-Louis du Sénégal, cette autre vieille ville éteinte.* »

De toute l'Inde merveilleuse, avec ses fantasmagories et ses images nouvelles, rien ne saurait le retenir *comme ce petit coin de vieille France égaré au bord du golfe de Bengale.*

Notre auteur continue sa course vers Hyderabad, dans l'Inde affamée. Il nous dépeint en de longues pages, les souffrances de la population, les spectacles affreux des squelettes vivants qui tendent les os de leur bras vers une dernière aumône. Hyderabad, Golconde, Odeypoure, villes de contes où

les fêtes splendides et les somptueuses processions vers les temples de Brahma se déroulent au milieu d'une haie d'affamés mourants :

« *Masques de cadavres dont les lèvres recroquevillées laissent trop voir les dents, yeux caves aux paupières mangées par les mouches, mamelles qui pendent comme des sacs vides sur les cercles du thorax, ossatures qui se heurtent avec des bruits de morceaux de bois. Et l'étranger, en une minute, est entouré d'une ronde de cimetière, pressé, griffé par des mains déjà terreuses, aux grands ongles, qui cherchent à lui arracher son argent, — tandis que les pauvres yeux, au contraire, demandent pardon pour cette violence, remercient et supplient… Et puis, silencieusement, cela s'effondre. Un des spectres, qui chancelait de faiblesse, s'est accroché au spectre voisin, qui a chancelé à son tour, et la chute s'est communiquée de proche en proche, sans un cri, sans une résistance, tous les épuisés se cramponnant les uns aux autres et tombant ensemble, comme de lamentables marionnettes, comme s'abattent des quilles, puis roulant dans la poussière, évanouis, et ne se relevant plus…* »

Et ce tableau affreux est partout le même, à Jeypore ou Gwalior, dans tout ce pays de la famine que Loti s'empresse d'abandonner pour retourner sur les bords du golfe de Bengale.

Désormais, il ne va plus à la recherche de l'Inde pittoresque. Ce qui l'attire vers Bénarès, c'est le désir de connaître la veille sagesse humaine.

Dans cette course vers les secrets de la pensée antique, il s'arrête d'abord à Madras, pour y prendre contact avec les théosophes qui y font école. Il leur demande des certitudes, pour croire à l'immortalité de l'âme. Ils ne lui offrent que des affirmations et des… livres venus d'Europe sur la puissance des spirites. Ce n'était pas la peine de venir de si loin pour lire les livres des librairies parisiennes…

Aussi Loti se hâte-t-il de partir le lendemain vers les régions du Nord. Il va à Jagarnauth, chez les grands mogols musulmans, il regarde l'incinération des morts sur les rives du Gange et s'arrête à Bénarès dans « la maison des mages *où règne M^me^ Annie Besant* ». C'est encore une réunion des théosophes qui cherchent l'apaisement et la lumière dans le brahmanisme ésotérique. Loti est effrayé par leurs théories. Il ne veut même pas nous les exposer : « *Le peu que je saurais dire*, écrit-il, *ne pourrait que*

déséquilibrer, mener peut-être jusqu'aux terreurs du seuil, mais non plus loin. » Cette maison n'est, avant tout, « *qu'un asile du renoncement et de la mort.* »

L'Inde, pas plus que Jérusalem, ne peut fixer Loti à une croyance déterminée : il continue à s'agiter au milieu d'une incertitude faite d'athéisme et d'élans impétueux vers Dieu, aux dépens de sa paix intérieure[1].

1. ↑ Sur les sentiments religieux de Loti, voir plus loin le chapitre : *L'Homme.*

17. VERS ISPAHAN

Comme pour se consoler des tristes méditations, des pensées vaines que lui inspire le séjour dans l'Inde, Loti se dirige vers les tranquillités de l'Islam, vers la Perse. Ce n'est que parmi les adeptes de Mahomet qu'il sent un peu d'apaisement. Leurs rêveries moins mystiques et moins destructives que celles des Hindous, plus sensuelles et moins attristantes que celles des chrétiens, conviennent à son âme, tout comme le soleil d'Orient, la limpidité des nuits et les fantasmagories lunaires conviennent à ses yeux.

« *Qui veut venir avec mot voir à Ispahan la saison des roses, prenne son parti de cheminer lentement à mes côtés, par étapes, ainsi qu'au Moyen-Âge.* »

C'est en ces termes que Loti invite le lecteur à le suivre dans son voyage à travers la Perse. Il s'y rend par mer, s'arrêtant à Mascate qu'il nous décrit longuement. C'est de toutes ses descriptions de l'Islam, celle où Loti atteint le comble de sa puissance évocatrice ; elle nous révèle toute la profonde poésie du grand Désert[1] et des Arabes nomades à la vie sauvage et rêveuse, faite de soleil et de mystère.

Il débarque dans le petit port de Bouschyr au fond du golfe Persique. Ainsi, dès le début, l'itinéraire suivi par Loti se confond avec celui du comte de Gobineau[2]. Ce diplomate fait en qualité officielle, au printemps de l'année 1855, le voyage jusqu'à Téhéran. Il est accompagnée de M^{me} de Gobineau et de sa fille, âgée de six ans. Sa mission est accueillie avec un grand déploiement de cérémonial par les autorités. Partout escorté avec pompe, il se repose la nuit dans des campements soigneusement préparés, et n'a point à souffrir des inconvénients des voyageurs ordinaires.

Loti, par contre, voyage la nuit en touriste : un seul serviteur français l'accompagne. Sa caravane est proportionnée à sa bourse : — « *Sans cesse des chevauchées par les sentiers mauvais où les bêtes tombent…, la*

promiscuité des caravansérails où l'on dort entassés dans une niche de terre battue, parmi les mouches et la vermine. »

Ce n'est qu'un avertissement passager d'ailleurs, mis là pour donner de la couleur locale : Loti a le bon goût de ne jamais se plaindre des incommodités inhérentes à ses nombreux voyages dans des contrées privées de confort.

Il en aurait eu cependant souvent l'occasion. Voici la description d'un caravansérail qui l'a abrité en cours de route.

« *La chambrette, comme toutes celles des caravansérails, était absolument vide et d'une malpropreté sans nom. Le soleil levant nous révèle ses parois de terre noircies par la fumée, et couvertes d'inscriptions en langue persane ; son plan cher semé d'immondices, épluchures, vieilles salades, plumes et fientes de hiboux.* »

C'est un tableau peu attrayant, certes, et l'on s'attend à lire l'indignation légitime de notre voyageur. Il n'en est rien cependant : Loti, cet éternel amant de la nature, ajoute sans autre transition :

« *Mais, par les crevasses du toit où l'herbe pousse, par les trous du mur sordide, entrent des rayons d'or, des senteurs d'oranger, des aubades d'hirondelles ; alors, qu'importe le gîte, puisque l'on peut tout de suite descendre, s'évader dans la splendeur*[3]. »

C'est une expédition difficile, privée de tout confort, peuplée d'embûches ; le voyageur est exposé à être attaqué par les bandits, brûlé par le soleil torride du Désert ou gelé la nuit sur les hauts plateaux de l'Iran. Il escalade les flancs presque verticaux des montagnes à travers des sentiers impraticables où les bêtes « *tâtent dans l'obscurité avec leurs pieds de devant, tâtent plus haut que leur figure, cherchent une saillie où se cramponner comme si elles avaient des griffes, et puis se hissent d'un souple effort de reins*[4]. »

Cependant, en dépit de tous ces inconvénients, le pays est si beau que Loti ne regrette point de le traverser. Pendant les haltes il se repose à l'ombre en attendant le soir pour se remettre en route et il retrouve cette paix de l'Islam dont il ne peut se rassasier :

« *Et tandis qu'alentour paissent nos chevaux et nos mules, la journée s'écoule, pour nous comme pour nos compagnons de hasard, dans un long repos sous les branches, à fumer, à rêver en demi-sommeil, à s'offrir les uns aux autres, en des tasses toutes petites, ce thé bien sucré qui est le breuvage habituel des Persans*[5]. »

Arrivé la nuit dans un petit village il continue : « *Je ne sais quel charme d'Orient et de passé enveloppe ce petit pays très isolé sur terre et empli de vieilles musiques naïves, à cette heure de minuit où nous venons le surprendre sous ses hauts palmiers… Mais mon serviteur, qui est un matelot ignorant les métaphores et n'employant les mots que dans leur sens absolu, m'exprime en ces termes tout simples son ravissement craintif : « Il a un air, ce village…, un air enchanté*[6]. »

Tout ce voyage est un véritable enchantement pour Loti. Aucun autre ne semble lui avoir apporté une émotion aussi profonde. On le sent se réjouir de ce qu'il voit, de l'espace, de la lumière des couleurs ; il aspire avec volupté l'air libre à pleins poumons :

« *Dans l'absolue pureté de l'espace, les derniers lointains se détaillent ; l'énorme tourmente des monts et des abîmes se révèle entière à nous, s'étale docilement sous nos regards. Çà et là, dans les replis des grandes lames géologiques, un peu roses au soleil du soir, dorment des nappes admirablement bleues qui sont des lacs. Nous dominons tout : nos yeux s'emplissent d'immensité comme ceux des aigles qui planent ; nos poitrines s'élargissent pour aspirer plus d'air vierge*[7]. »

Le 25 avril, après huit jours de montée pénible, Loti arrive à Chiraz, ville aux rues étroites, où l'on circule « *comme dans un dédale souterrain* ». Il y reste cinq jours. Le mystère des grands murs, l'éternel voile noir qui couvre le visage des femmes, l'impression d'être isolé du monde, le plongent dans une profonde tristesse.

Il profite de ce séjour pour visiter la tombe des poètes persans, Saadi et Hafiz. Ce dernier dort « *sous une tombe en agate gravée, au milieu d'un grand enclos exquis, où nous trouvons des allées d'orangers en fleurs, des plates-bandes de roses, de bassins et de frais jets d'eau.* »

Il se remet en route le 2 mai, visite en passant les ruines de Persépolis et arrive sans incidents le 12 mai à Ispahan. Il y pénètre par le pont

magnifique bâti par Chah-Abbas, et débouche dans une large avenue inattendue, ayant de chaque côté une bordure de buissons de roses. C'est en vain qu'il essaye d'habiter chez des Persans. Ses insistances lui valent une attaque de la population fanatique. Seule l'intervention du consul russe le tire de ce mauvais pas : il va habiter le consulat et par ce fait il est exempt de toute préoccupation matérielle. Il ne lui reste qu'à se reposer des fatigues du voyage et à jouir du printemps admirable dans la ville des roses :

« *Le jardin devant ma porte est une véritable nappe de roses, éclaircie par quelques genêts jaunes, qui jaillissent çà et là en gerbes d'or, sous un ciel de mai d'une pureté et d'une profondeur à peu près inconnues à d'autres climats. Les oiseaux, qui viennent jusqu'au seuil de ma porte faire leur tapage de fête, sont des mésanges, des bergeronnettes, des rossignols. Il y a comme un délire de renouveau dans l'air ; c'est la pleine magnificence de ce printemps de la Perse, qui est si éphémère avant l'été torride ; c'est la folle exaltation de cette saison des roses à Ispahan, qui se hâte d'épuiser toutes les sèves, de donner en quelques jours toutes les fleurs et tout le parfum* [8]

C'est une vraie fête pour le lecteur de suivre Loti pas à pas dans Ispahan, qu'il visite les bazars remplis de bibelots, qu'il flâne le long des places immenses à l'ombre des mosquées, ou qu'il aille enfin rêver dans les jardins fermés à la mode persane. On sent que le poète vit intensément le charme rare de tant de belles choses. Il met à nous les décrire une précision qui n'a d'égal que son art inépuisable. Qu'on en juge par ce tableau :

« *Le jardin est carré, enclos de murs d'émail qui ont bien cinquante pieds, et maintenu dans la nuit verte par ces vénérables platanes grands comme des baobabs qui recouvrent tout de leurs ramures ; au milieu, un jet d'eau dans un bassin de marbre, et partout, bordant les petites allées aux dalles verdies, ces deux sortes de fleurs qui se mêlent toujours dans les jardins de la Perse : les roses roses, doubles, très parfumées, et les simples églantines blanches. Églantiers et rosiers, sous l'oppression de ces hautes murailles bleues et de ces vieux platanes, ont allongé sans mesure leurs branches trop frêles, qui s'accrochent aux troncs géants et puis retombent comme éplorées, mais qui toutes s'épuisent à fleurir… Tandis qu'en haut, c'est un tapage de volière ; les branches sont pleines de nids…* [9] »

Si belle que soit la nature, Loti n'en semble pas entièrement satisfait. Il manque à son bonheur un peu de… féminité. Les jardins fermés, contenant entre leurs parois _ l'enivrement des roses et des églantiers et les jets d'eau qui jasent, les murs blancs que rien ne pare, des faïences aux mille arabesques ou les tapis aux teintes douces — tout cela constitue un cadre merveilleux *où rien ne se passe.* Un cadre qui semble fait pour des amours sans fin et qui rend plus aigu, dans l'âme de Loti, son besoin d'éternel féminin. Il ne peut supporter le voile noir qui couvre le visage des femmes : cela ne le satisfait pas de regarder en des instants furtifs, leurs chevilles ou leurs mains.

Aussi lui surprenons-nous, à quarante ans, des curiosités de collégien. Lorsque à Chiraz il voit sur un toit en terrasse deux paires de bas en soie verte et de longs pantalons de femme, étendus à sécher, il se frotte les mains de joie : « *Peut-être en y veillant, aurons-nous l'occasion d'apercevoir une de nos mystérieuses voisines* », Lorsque son serviteur accourt tout ému le prévenir que la dame est sur le toit, Loti s'y précipite : mais hélas ! « *Elle est septuagénaire et sans dents.* »

À Ispahan il a obtenu à prix d'or, d'un marchand de bouches, la possibilité de voir trois dames dans leur jardin, à travers le trou d'un mur où il arrive en grimpant sur des éboulis :

« *En effet*, dit-il, *trois dames sont là, avec de grands ciseaux à la main, qui coupent les fleurs et en remplissent des corbeilles, sans doute pour composer des parfums. Je les espérais plus jolies ; celles qui sont peintes sur les boîtes des antiquaires m'avaient gâté et aussi les quelques paysannes sans voile aperçues dans les villages du chemin*[10]. »

Jusqu'au 5 juin, où il arrive sur le bord de la mer Caspienne, pour rentrer par la mer Noire en France, il n'a point la possibilité d'animer le cadre enchanteur où il passait, par une idylle si courte, si innocente soit-elle. C'est pourquoi il se sent triste. Il a souvent le sentiment de la solitude, l'angoisse du vide autour de lui.

« *Et jamais encore*, se lamente-t-il, *dans un pays de l'Islam, je n'avais eu le sentiment d'être si étranger et si seul*[11]. »

Il éprouve, entre les murs inhospitaliers de Chiraz, une sensation qu'il n'avait jamais ressentie jusque-là, et qui surprend chez ce voyageur

endurci :

« *Je me redis à moi-même : « Je suis à Chiraz, » et il y a un charme à répéter cela ; — un charme et aussi une petite angoisse, car enfin cette ville, en même temps qu'elle reste un débris intact des vieux âges, elle est bien aussi au nombre des groupements humains les moins accessibles et les plus séparés ; on y éprouve encore cet effroi du dépaysement suprême, qui devait être familier aux voyageurs de jadis, mais que nos descendants ne connaîtront bientôt plus, lorsque des voies de communication rapide sillonneront toute la terre. Comment s'en aller d'ici, par où fuir, si l'on était pris d'une soudaine nostalgie, d'un besoin de retrouver, je ne dis pas son pays natal, mais seulement des hommes de même espèce que soi, et un lieu où la vie serait un peu modernisée comme chez nous ?* »

Loti qui demande une vie plus modernisée ! Cela serait paradoxal si on le prenait à la lettre. Non ! il ne demande point du « moderne » ; il lui suffirait d'une paire d'yeux verts, quelque Aziyadé de l'endroit, pour que Chiraz lui devienne sympathique.

Il est regrettable qu'il ne les ait pas découverts : son œuvre se serait enrichie d'un livre plus beau encore, plus intensément vécu. Avec le parfum des roses de l'Iran, Loti nous aurait rapporté des sensations plus émues, plus vibrantes sous le frisson de la passion. Il manque à ce livre, par ailleurs, admirable, l'enthousiasme d'une âme enivrée de tendresse.

1. ↑ *En passant à Mascate*, dans Le château de la Belle-au-Bois-dormant.
2. ↑ Nous empruntons les détails du voyage du comte de Gobineau à l'article, très intéressant, que publie M. Jean-Richard Bloch : *Les Itinéraires parallèles : Gobineau et Loti en Perse* dans la revue « Europe », 1er octobre 1923.
3. ↑ Vers Ispahan, p. 47.
4. ↑ Vers Ispahan, p. 33.
5. ↑ Ibidem, p. 48.
6. ↑ Ibidem, p. 41.
7. ↑ Vers Ispahan, p. 61.
8. ↑ Vers Ispahan, p. 202-203.
9. ↑ Ibidem, p. 223.
10. ↑ Ibidem, p. 238.
11. ↑ Ibidem, p. 119.

18. EN EXTRÊME-ORIENT : AU PAYS DES BOXERS ; EN VISITE CHEZ M^me^ PRUNE ; PÈLERIN D'ANGKOR.

À la fin de son congé, Loti fut pris comme premier aide de camp par le vice-amiral Pottier, commandant de l'escadre française faisant partie de la flotte internationale envoyée en Chine contre les Boxers en révolution.

Ainsi Loti pouvait « conditionner » en vue d'un nouvel avancement.

Parti de Cherbourg le 2 août 1900, sur le cuirassé *Le Redoutable*, Loti arrive à Takou dans la matinée du 24 septembre. C'est un tour de force que *le Redoutable* a fait, « *donnant constamment par minute, quarante-huit tours de son hélice, effectuant d'une seule traite, sans avaries d'aucune sorte et sans usure de ses rouages solides, la course la plus longue et la plus soutenue en vitesse qu'un monstre de sa taille ait jamais entreprise, et battant ainsi, dans cette épreuve de fond, des navires réputés plus rapides, qu'à première vue on lui aurait préférés*[1] »

Après l'occupation de Ning-Hai par les troupes internationales, Loti est envoyé en mission à Pékin. Il part le 11 octobre, prend le lendemain le train pour Tien-Tsin, et de là continue son voyage en jonque sur le Peï-ho, à l'intérieur de cette Chine qu'il n'avait pas encore vue, mais qu'il connaissait un peu déjà par les récits de Plumkett, intercalés dans *Fleurs d'ennui*. Il arrive le 18 octobre à Pékin, à la légation de France, où il apprend les détails de la résistance héroïque des marins français et contemple les richesses des vieux palais chinois, la plupart saccagés par les boxers ou par les occupants. Le 3 novembre il est de retour sur *le Redoutable* ; mais une autre mission lui est confiée et nous le voyons en avril 1901 reprendre le train pour la Ville Céleste. Les spectacles les plus inattendus l'arrêtent, comme lors de sa première visite, Entre autres, il assiste à une fête donnée par le maréchal Waldersee sur les bords du Lac des Lotus, où figure une délégation officielle de mandarins chinois ; à la fin une retraite aux flambeaux passa, où l'on vit des soldats allemands entonnant la *Marseillaise*… Ce banquet en plein cœur de Ville Céleste, jadis

mystérieuse, inspire à notre auteur, de mélancoliques rêveries sur le sort des choses humaines et comme un vague regret d'un mystère qui s'évanouit sous la brutalité de mains impies :

« *Pékin est fini, son prestige tombé, son mystère percé à jour.*

« *Cette ville impériale, pourtant, c'était un des derniers refuges de l'inconnu et du merveilleux sur terre, un des derniers boulevards de très vieilles humanités, incompréhensibles pour nous et presque un peu fabuleuses*[2]. »

Le 15 juin 1901 *Le Redoutable* abandonne Takou, fait une escale d'une semaine à Chemulpo et part ensuite pour le Japon où il croise, avec de longs arrêts, dans les ports principaux, jusqu'au 30 octobre.

Loti visite encore une fois Nagasaki, Kobé, Yokohama, revoit quelques-unes de ses anciennes connaissances dont les noms sont empruntés aux parterres des fleurs, aux jardins fruitiers, et s'amuse à vivre les pages publiées sous le titre de *Troisième Jeunesse de M^me^ Prune.*

Mais il n'était pas donné au Japon de faire vibrer le cœur de notre auteur. Comme pendant les deux séjours précédents, Loti n'arrive pas à s'identifier avec la vie du pays, à se faire une âme locale ; il regarde le royaume du Mikado d'un œil amusé mais étranger.

Tout autre nous apparaît le séjour que Loti fait dans l'Indochine et qu'il raconte dans son livre : *Pèlerin d'Angkor*.

Quittant le Japon, *le Redoutable* fait une halte de vingt jours à Saïgon[3]. Ce n'est pas la première fois que notre auteur abordait cette ville, qui lui avait été d'ailleurs toujours antipathique (son frère aîné y avait contracté les germes de la fièvre jaune dont il est mort) ; mais cette fois il espérait pouvoir y séjourner tout un mois et avoir le temps de faire une profonde incursion à l'intérieur du pays, vers les ruines d'Angkor. Dans cette circonstance, le précieux appui du gouverneur général de l'Indochine, Paul Doumer, devait lui être de grand secours.

Loti se met en route le 23 novembre utilisant d'abord le petit train colonial qui mène de Saïgon à Mytho. Ici, une mouche à vapeur attendait le voyageur pour lui faire remonter le Mékong jusqu'à Pnom-Penh, la résidence du gouverneur et du vieux roi Norodon. Il continue le lendemain

vers les ruines d'Angkor, s'arrêtant le jour pendant les heures de grande chaleur et navigant la nuit sur le fleuve transformé en un lac immense par les inondations. Puis Loti abandonne la mouche à vapeur, que la faible profondeur de l'eau empêchait d'avancer, pour continuer, en sampan, à travers les sous-bois inondés. Le 28 novembre — il arrive à Siem-Rap, un petit village, le plus proche des ruines d'Angkor ; là, des charrettes à bœufs l'attendaient, des charrettes qui « *ressemblent à des espèces de mandolines qui seraient posées sur des roues et que l'on aurait attelées par leur long manche, courbé en proue de gondole*[4].

Après deux heures de course, par delà des eaux stagnantes, les tours prodigieuses d'Angkor montrent leur profil sombre. En trois longues journées de flânerie continuelle à travers les ruines géantes des temples et de la ville, au milieu des pierres énormes, des terrasses vastes, des donjons, des bourgs, sous le regard impassible d'énormes statues en pierre grise, Loti accomplit ce qu'il appelle son pèlerinage.

Le retour a lieu toujours par Pnom-Penh, où le roi Norodon fait danser, en l'honneur de l'écrivain français, son ballet sous l'éclat de la lumière électrique récemment installée. C'est là que Loti admire pour la première fois les danses des Apsâras, des danses rituelles « *qui sont des danses presque sur place et plutôt des frémissements rythmés de tout leur être. Elles ondulent comme des reptiles, en petites créatures sveltes, adorablement musclées et qui semblent n'avoir pas d'os. Parfois elles étendent les bras en croix, et alors l'ondulation serpentine commence dans les doigts de la main droite, remonte en suivant le poignet, l'avant-bras, le coude, l'épaule, traverse la gorge, se continue du côté opposé, suit l'autre bras et vient mourir aux extrêmes phalanges de la main gauche, surchargée de bagues*[5]. »

Nous sentons, à travers ces lignes, comme d'ailleurs dans tout le livre, l'âme de Loti en sympathie avec la nature et les habitants, sympathie que nous chercherions en vain dans les pages sur le Japon.

Certes on ne peut nier la supériorité du Japon sur le Cambodge du point de vue artistique tout au moins. Mais Loti, tout grand artiste qu'il est, ne se sent que médiocrement attiré par l'art des hommes. Il ne sait vraiment vibrer que devant la beauté de la nature.

À ce point de vue l'Indochine l'émeut davantage : le pays a gardé son caractère original, les indigènes n'y portent pas encore le chapeau melon. La population est tout près de l'homme primitif et la nature y est sauvage.

« *Des bananiers, des cocotiers, des palétuviers, des bambous, des joncs, serrés les uns aux autres en masse compacte et sans fin. À première vue, on croirait qu'il est inhabité, ce pays ; à mieux regarder, cependant, on s'aperçoit combien son opulent manteau vert est déjà sournoisement travaillé en dessous par le microbe humain… de pauvres cabanes se révèlent, blotties parmi les branches, et des hommes apparaissent bien humbles et comme négligeables sous l'éternelle verdure souveraine. Annamites grêles, au torse couleur de safran. Jeunes filles souvent gracieuses de corps et de visage, mais repoussantes dès qu'elles sourient, à cause de ces dents laquées de noir qui font ressembler leur bouche à un trou sombre. Une très petite humanité enfantine et déjà vieillotte qui n'a guère évolué depuis l'ancêtre préhistorique, et que la puissante flore tropicale dissimule depuis des siècles dans ses feuillées*. »

Cette nature primitive a des aspects grandioses, des voix étranges, des senteurs inconnues :

« *Sur le lac, grand comme une mer, voici le lever du soleil. Et en quelques minutes tout se colore. À l'horizon de l'Est, l'air limpide devient tout rose, et une ligne d'un beau vert chinois indique la continuation sans fin de la forêt noyée. Par contraste, du côté de l'Ouest — où la rive est trop lointaine pour être vue — il y a des amoncellements de choses sombres, chaotiques, terrifiantes, qui pèsent sur les eaux ; des choses qui se tiennent debout, ainsi que des blocs de montagnes, et se découpent aussi nettes que des cimes réelles dans le ciel pur, mais que l'on dirait prêtes à des écroulements formidables comme ceux des fins de monde ; l'ensemble de tout cela est raviné, creusé, tourmenté, avec des ténèbres dans les replis, avec des rougeurs de cuivre sur les saillies. Et juste au-dessus, comme posée, la vieille lune morte, la grande pleine lune couleur d'étain, commence à pâlir devant ce soleil qui surgit en face.* »

« *Pas un souffle de brise. Comme sur de l'huile, nous traçons, en glissant sur ce lac de la fièvre, des plissures molles, que la lune argente. Et l'air tiède, que nous fendons vite, est encombré par des nuées de bestioles étourdies, qui s'assemblent en tourbillon à l'appel de nos lanternes et*

s'abattent en pluie sur nous : moucherons, moustiques, éphémères, scarabées ou libellules… »

« *La nuit vient quand nous nous remettons en route. Cris de hiboux, cris de bêtes de proie, concert infini de toutes sortes d'insectes à musique, qui délirent d'ivresse nocturne dans les inextricables verdures.* »

Tels sont les attraits que cette colonie française présente aux yeux de notre marin ; ils sont d'autant plus forts que le pèlerinage d'Angkor est le premier voyage de Loti vers les profondeurs de cette grande Asie des races jaunes, aujourd'hui encore assez peu connues. Mais on y chercherait en vain des détails intéressants sur l'art kmer, dont notre officier de marine ne semble pas avoir bien compris ni le sens ni la beauté relative.

L'intérêt de Loti pour l'Indochine n'est pas dû seulement au pittoresque de cette colonie. Il fallait, comme il l'avoue plusieurs fois, qu'un peu de tendresse l'attachât aux endroits qu'il visite. Cette fois la tendresse ne vient pas des femmes, mais elle remonte de loin, de son enfance la plus reculée. « *Je ne sais pas*, écrit Loti, en première page de ce livre, *si beaucoup d'hommes ont comme moi depuis l'enfance pressenti toute leur vie.* »

À l'époque où l'enfant s'amusait à monter son petit musée de coquillages, d'oiseaux des îles, d'armes et de parures océaniennes, c'est-à-dire de tout ce qui pouvait lui parler des pays lointains ; à cette époque où ses parents avaient décidé qu'il resterait auprès d'eux, il feuilletait des papiers jaunis revenus de l'Indochine dans les bagages de son frère mort. Entre autres, dans un numéro d'une revue coloniale, « *où était contée la découverte de ruines colossales perdues au fond des forêts du Siam, il y avait une image, continue Loti, devant laquelle je m'arrêtai saisi de frisson : de grandes tours étranges que des ramures exotiques enlaçaient de toutes parts, les temples de la mystérieuse Angkor ! Pas un instant d'ailleurs je ne doutai que je les connaîtrais, envers et contre tous, malgré les impossibilités, malgré les défenses.* »

Et — ceci est beaucoup plus intéressant, — Loti ajoute ces lignes extraordinaires, auxquelles nous aurions de la peine à croire, s'il n'était question de lui :

« *Et j'eus cette fois la prescience très nette d'une vie de voyages et d'aventures avec des heures magnifiques, presque un peu fabuleuses comme*

pour quelque prince oriental, et aussi des heures misérables infiniment…

Enfin m'apparut mon propre déclin, mon retour au foyer, bien plus tard, le cœur lassé et les cheveux blanchissants. »

Ce sont ces souvenirs d'enfance qui attachent Loti aux ruines d'Angkor, ces souvenirs d'un petit garçon qui craint déjà la vieillesse. Ce sont aussi les tourments mystiques, l'obsession du néant qui au seuil de la vieillesse[6] le hantent et le font rêver à son enfance. À soixante ans il relit la même revue coloniale, il examine les objets de son musée de jadis : « *Les pauvres choses*, dit-il, *de ses étagères me donneraient presque l'inquiétude et le frisson de pays inconnus, vers lesquels m'évader et courir…*

« *Quel mouvement puéril ! Mais c'est fini, tout cela ; de l'inconnu, il n'en existe plus, et j'ai vidé la coupe des aventures…*

« *Eh ! Mais c'est aujourd'hui ce morne retour au foyer dont j'avais eu le pressentiment si net, le retour suprême, avec une âme très lasse et des cheveux blanchissants ! Il n'y a pas d'illusion à se faire, c'est aujourd'hui, et le cycle de ma vie est clos…* »

Et c'est pour Loti, devant l'image surannée des ruines d'Angkor, une heure de douloureuse rêverie. À se voir vieilli devant les objets de son musée, toujours les mêmes, il sent profondément le mystère tragique de notre existence passagère :

« *Mon Dieu, finir, quand on ne sent rien en soi qui ait changé, et que le même élan vous emporterait vers l'aventure, vers l'inconnu s'il en restait quelque part ! Est-ce possible, hélas ! devant cet humble mais immuable décor qui devrait pourtant, à ce qu'il semble, vous envelopper d'une protection, vous imprégner un peu de sa faculté de durer, devant tout cela qui si aisément s'éternise, avoir été un enfant pour qui le monde va s'ouvrir, avoir été celui qui vivra, et ne plus être que celui* qui a vécu !… »

Certes ce sentiment n'est pas nouveau ; depuis les romantiques surtout, on l'a exprimé à satiété. Pourquoi donc sous la plume de Loti garde-t-il la faculté de nous émouvoir si profondément ? L'art magique des mots que Loti possédait à un très haut degré, certes y est pour beaucoup. Mais encore davantage agit sur nous la profonde sincérité de notre auteur. Ce marin aux cheveux blancs qui échoue tristement dans la maison de ses parents, qui pleure sur ses souvenirs d'enfance, après avoir rempli le monde du bruit de

ses aventures, est un symbole vivant de l'homme « humble passager » sur cette terre, « que ne peut remuer le pied de ses acteurs. »

Devant ces pages de Loti, on comprendra aisément pourquoi l'Indochine a ému Loti plus que le Japon ou que d'autres pays ; on comprendra aussi que ce grand voyageur ne pouvait pas s'oublier longtemps : la nature extérieure lui servait surtout à revenir vers son propre moi, « tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir ». Tout comme le chantre d'Éva il aurait pu dire :

> Oh ! ne me laisse jamais seul avec la Nature
> Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

1. ↑ Les derniers jours de Pékin, p. 4.
2. ↑ Les derniers jours de Pékin *(fin)*.
3. ↑ Du 19 novembre-8 décembre. Voir l'itinéraire en *Appendice*.
4. ↑ Pèlerin d'Angkor, p. 51-2.
5. ↑ Ibidem, p. 207-208.
6. ↑ Les dernières pages de Pèlerin d'Angkor sont écrites en 1910.

19. AU PAYS DES « DÉSENCHANTÉES »

Le 14 mars 1902 Loti rentre en France pour une année et demie. Il reste la plupart du temps à Rochefort, occupé à rédiger ses souvenirs de voyage[1].

Le 10 septembre 1903 il prend le commandement du *Vautour*, stationnaire à Constantinople. C'était encore un poste où la personnalité de l'écrivain, la sympathie dont il jouissait auprès des Turcs pouvaient être habilement mises au service de son pays.

C'est pendant ce séjour à Constantinople que Loti vécut l'aventure que constitue le sujet du roman *Les Désenchantées.* Cette aventure est une des plus curieuses mystifications que l'on connaisse dans l'histoire des lettres. Voici le résumé des faits, tels que *celle qui fut Djénane*, c'est-à-dire Marc Hélys, nous les raconte dans son livre[2], tels aussi qu'elle a eu l'amabilité de nous les compléter de vive voix[3]

L'arrivée de Loti à Constantinople provoqua un émoi parmi les femmes turques. L'auteur d'*Aziyadé* « leur inspirait à toutes une véritable adoration. Les plus humbles connaissaient son nom et son amour pour leur pays. Et il y avait quelque chose de touchant dans ce culte confiant et naïf des pauvres et des ignorantes pour un homme, Européen, un grand personnage qu'elles n'avaient aucune chance ni aucun espoir d'approcher. »

Mais le Loti de 1904 n'est plus le Loti du temps d'Aziyadé. Il ne fréquente plus les cafés de Stamboul et ne recherche plus de tendres amitiés parmi les bateliers du port.

« Il menait, sur son bateau, nous dit Mare Hélys, une existence très retirée. Il se montrait fort peu. Il avait eu l'art de s'envelopper de mystère et de paraître inaccessible. On le disait d'approche plus difficile que le Sultan. »

Cette existence mystérieuse excitait fort la curiosité des harems. Toutes les femmes s'intéressaient à ses moindres gestes. Il y en avait qui

demandaient aux voyantes et aux sorcières des détails sur l'écrivain célèbre.

Parmi les Turques que Loti intriguait tant, il y avait les deux filles d'un haut personnage, Zennour et Nouryé, élevées à l'européenne, parlant couramment le français et qui précisément étaient les amies de Marc Hélys. L'idée [3] d'approcher Loti leur vint. Elles écrivirent à l'illustre romancier en évoquant le souvenir d'Aziyadé, et elles lui donnèrent un premier rendez-vous. Les trois jeunes femmes couvertes de voiles épais gardèrent leur incognito. Loti les pria de lui laisser voir leur visage, mais sur leur refus, il eut la courtoisie de ne jamais plus insister.

Notre auteur fut très surpris d'entendre des femmes turques s'exprimer, toutes trois, dans un français parfait. Mais deux d'entre elles échangèrent quelques mots en Turc, et il fut persuadé que les trois personnes voilées étaient des filles de l'Islam. Par délicatesse, il les avertit qu'il était à même de comprendre.

On le fit parler de ses livres ; les trois jeunes femmes lui posèrent de nombreuses questions. Les réponses de Loti présentent un grand intérêt documentaire comme par exemple ceci (nous citons d'après Marc Hélys) :

« Nous l'interrogeâmes sur son cœur.

« À en semer ainsi les morceaux à travers le monde, il ne doit plus vous en rester, lui demandai-je. Mais il protesta. Il n'avait rien laissé au Japon et très peu en Océanie. (Pauvre Rarahu.) C'est en Turquie que la plus grande partie était restée [4]. »

Mais à tout prendre, la pauvreté de la conversation de Loti étonna ses interlocutrices. Elles en furent déçues. Cependant, au moment des adieux, l'entrevue prit une tournure inattendue. Nous laissons la parole à Marc Hélys.

« Loti se découvrit. Nous le vîmes rougir jusqu'au front, ses lèvres tremblèrent et aussi ses mains. Il restait là devant nous, immobile et silencieux, avec dans les yeux une prière qu'il n'osait ou ne pouvait formuler. Cette émotion commença à nous gagner… Nous lui tendons spontanément nos mains sur lesquelles il s'incline. Notre dernier regard nous montre un Pierre Loti tremblant et bouleversé. »

Perspicaces, les partenaires de Loti saisirent ce qu'il y avait de profondément sincère, dans son émotion. Venues avec la pensée de s'amuser innocemment en compagnie de l'illustre écrivain, elles en eurent comme un remords. Une fois rentrées, elles décidèrent de continuer à le voir, mais ce ne fut plus, en vue d'un jeu. Elles se proposèrent de faire vivre à Loti une aventure vraie, de l'aider à mieux pénétrer l'âme des femmes turques et de lui inspirer, si possible, un plaidoyer en leur faveur, Ce à quoi elles réussirent parfaitement. Une correspondance suivie s'engagea entre Pierre Loti et les trois jeunes femmes qui s'étaient donné les noms de Leyla, Zeyneb et Neyr.

Au cours de cette correspondance, Leyla, — c'est-à-dire Marc Hélys — dévoila à Loti les souffrances intimes des femmes turques. Elle les connaît bien ces souffrances ; elle les met en relief avec une rare puissance dramatique. Elle les révèle à Loti sous une forme plus synthétique, au jour d'une sensibilité occidentale, qui simplifiait si singulièrement la tâche du futur auteur des *Désenchantées*.

Il y aura, sans doute, des personnes qui regretteront cette intervention d'une Française, qui penseront que la valeur documentaire du livre de Loti en est diminuée. Il n'en est rien cependant. Marc Hélys avait eu la chance de vivre la vraie vie des harems, elle avait reçu les confidences de ses amies turques. Son réel talent littéraire, sa compréhension de la femme turque lui ont permis d'offrir à Loti une matière intéressante, déjà élaborée.

Si au début, l'émotion de Loti avait gagné le cœur de ces jeunes femmes, leurs révélations émurent profondément notre auteur. Il parvenait donc à toucher de près, à pénétrer cette âme turque dont Aziyadé n'avait pu lui donner qu'une très pâle idée. Aussi répondit-il de plus en plus affectueusement aux lettres des trois fantômes voilés et il ne laissa échapper aucune des occasions qu'on lui offrait de les voir, ou plutôt de les entendre.

L'état d'esprit des protagonistes de cette tragi-comédie romanesque est des plus intéressants. Tous les quatre sont sincères. Loti est persuadé qu'il vit une aventure unique : il en est profondément ému. Il croit en outre toucher du doigt l'immense misère spirituelle des femmes des harems ; il se considère comme appelé à faire quelque chose pour soulager leurs souffrances. Tout homme porte au fond de son cœur des dispositions de rédempteur ; Loti, de nature sensible et protestant de religion, avait ce

penchant beaucoup plus développé que tout autre. Et avec quel art Marc Hélys sait flatter l'amour-propre de l'écrivain et surtout de l'homme ! Elle semble avoir eu l'intuition de cette souffrance intime, commune à beaucoup d'artistes, aux grands artistes notamment : ceux-ci sont souvent blessés qu'on admire leur talent plus que leur personne ; ils possèdent une sorte d'auto-jalousie et sont préoccupés de leur tenue, de leurs poses, de leurs gestes plus que de la perfection de leur œuvre.

Loti s'est laissé prendre au jeu et il lui aurait été difficile d'y échapper. Comment résister à la tentation adroite et cependant si sincère que Marc Hélys lui offrait. Qu'on en juge un peu d'après cette lettre :

« Un jour de caprice et d'inquiétude d'âme nous avons voulu vous connaître, voir si vous étiez pareil à vos livres. Puis nous avions entendu parler de vous… et pas toujours en bien. Et puis encore nous étions irritées de cette barrière infranchissable, inflexible, à laquelle nous nous heurtons et qui nous meurtrit. De tout cela, défi et curiosité, était faite notre première lettre. Nous sommes parties gaiement à la découverte du personnage hautain, désagréable et grincheux qu'on nous avait dépeint, sans doute pour éteindre nos illusions sur un Loti imaginaire.

« L'Ami que nous connaissons ne ressemble ni à l'un ni à l'autre. Le Loti de notre imagination est allé où s'en vont les rêves ; et nous ne le pleurons pas. Nous vous avons trouvé autre.

« Nous ne vous oublierons jamais. Ne prenez pas ceci pour un compliment qui serait ridicule, écrit par des femmes à un homme. Mais nous ne vous oublierons jamais parce que grâce à vous, nous aurons effleuré ce qui doit faire le charme et la joie des Occidentales : le contact intellectuel avec un esprit distingué et une part fugitive et modeste, dans les pensées d'un homme comme vous. Vous qui n'avez pas vu nos visages, qui ignorez si nous sommes belles ou bien de vieilles fées Carabosse, vous nous témoignez un peu de sympathie affectueuse… Vous avez un peu de plaisir à reconnaître notre âme et cette meilleure part de notre être dont, dans notre vie, on fait si peu de cas. Mais quelle tristesse de retomber ensuite à la torpeur et à l'immobilité ! »

La correspondance entre Loti et Leyla continue, mais dans des conditions précaires. Marc Hélys est obligée d'abandonner Constantinople et de rentrer

à Paris. Pour expliquer son absence à Loti, on lui fait croire qu'elle a dû retourner à Smyrne, où sa famille veut la remarier à l'homme dont elle a divorcé. Loti est tout ému des malheurs imaginaires de sa gracieuse correspondante. Il se propose d'écrire un livre pour prendre la défense de ces âmes opprimées que sont les Turques. Il fallait donc mettre fin à une correspondance qui durait déjà depuis un an et demi. Marc Hélys envoie une dernière lettre à Loti ; elle lui dit que son mariage est décidé, mais qu'elle ne peut s'y résigner. Elle préfère se donner la mort. Le flacon est là sur la table, près d'elle : elle le vide d'un trait et continue sa lettre :

« C'en est fini. Il ne fallait qu'un peu de courage. Le petit flacon d'oubli est vide. Je suis déjà une chose du passé. En une minute, j'ai franchi la vie, il ne m'en reste qu'un goût amer aux lèvres. La terre me paraît lointaine et tout se brouille et de dissout. Tout sauf l'ami que j'ai aimé, que j'appelle, que je veux près de moi jusqu'à la fin. Mon amour, venez vite, car je veux vous le dire : ne saviez-vous donc pas que je vous chérissais de tout mon être…

« Oh ! tout se trouble, et tout se voile !… On m'a dit que je dormirai, mais je n'ai pas encore sommeil… Seulement tout danse, tout se double, mes bougies sont comme des soleils… Les fleurs ont grandi, grandi… Elles ont une forêt géante… Viens Loti, viens près de moi… Que fais-tu là, parmi les roses ? Immobile tu me regardes. Viens près de moi pendant que j'écris. Je veux ton bras autour de moi, et tes chers yeux près de mes lèvres… Là, mon Amour ; c'est ainsi que je veux dormir, tout près de toi, et te dire que je t'aime. Approche-moi de tes yeux : j'y veux lire jusqu'au fond… Je ne t'entends pas répondre, parce que je suis morte. Pour cela je t'écris : tu n'entendrais pas ma voix lointaine. Je t'aime. Oh, je m'en vais, je m'envole… Serre-moi plus fort, plus fort encore… Mon amour, t'aimera-t-on encore d'un amour si tendre ? Oh ! le sommeil vient et la plume est lourde… Dans tes bras je vais dormir, mon amour. »

On s'imagine facilement quel écho a dû trouver cette lettre dans l'âme tendre de Loti. Il nous en fait part dans les *Désenchantées* où il reproduit à peu de chose près, la lettre :

« *Oh ! sentir ainsi, comme sous la main, cette agonie ! Être celui à qui elle s'était obstinée à parler quand même, pendant la minute de grand*

mystère où l'âme s'en va… Recueillir la dernière trace de sa chère pensée qui venait déjà du domaine des morts !…

« *Ils se perdaient, tracés à peine, les derniers mots. Du reste, ni cela, ni rien, celui qui lisait ne pouvait plus lire… Sur le feuillet, froissé par la pauvre petite main qui ne savait plus, il appuya les lèvres, pieusement et passionnément. Et ce fut leur grand et leur seul baiser…* »

On se croirait revenu aux plus beaux temps du Romantisme !

Tels sont les événements auxquels nous devons le livre des *Désenchantées*. Nous attachons peu d'importance au fait que Leyla devenue *Djénane* dans le livre de Loti, ait été une Française, du moment que cette Française a si se donner une âme orientale. Ce serait le cas ou jamais de répéter ce vers de Musset :

Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse !

Le principal pour nous est que Loti ait cru sincèrement à l'existence de Djénane, qu'il ait compati à son sort, qu'il ait amèrement pleuré sa mort. Au fond, ce qu'on demande à un auteur, c'est d'être sincère. Loti l'est. Il est même plus sincère que dans ses autres aventures. *Rarahu, Aziyadé, Madame Chrysanthème, Pasquala Ivanovitch*, contiennent beaucoup moins de « vie réelle » que les *Désenchantées*[5].

Cette aventure peu commune vient nous confirmer une fois de plus ce qu'il y avait de sentimental et de naïf dans l'âme de Loti ; sa grande facilité à s'émouvoir des douleurs d'autrui. Loti aimait l'Islam, mais certes il ne pouvait pas approuver l'état d'esclavage où l'on y tenait les femmes[6]. [5] Les circonstances y aidant — Marc Hélys surtout — il entreprit d'écrire cet émouvant plaidoyer qu'est le livre des *Désenchantées*.

⁂

Le séjour de Loti à Constantinople restera célèbre dans le monde turc tout au moins. L'aventure des *Désenchantées* suffirait à cela. Il fut en outre marqué par d'autres traits originaux, entre autres par le baptême de sa chatte

Belkis. La cérémonie eut lieu sur le *Vautour* devant une assistance sélecte. Rien n'y manquait : cortège, grand-prêtre, invocation en vers, aux dieux des chats, cierges, aspersions, et bien entendu les souhaits de bonheur autour du buffet de rigueur.

Cette parodie d'un dogme chrétien eut un écho désagréable. Les journaux de Constantinople en parlèrent et ceux de France reproduisirent la nouvelle en soulignant ce que cette cérémonie avait d'irrévérencieux envers l'Église.

Loti se plaignait souvent à ses amis des suites de cette aventure. L'idée de ce baptême ne lui appartenait point. Ce sont les officiers du bord qui avaient inventé cette cocasse cérémonie pour s'amuser et poe distraire en même temps leurs connaissances de Constantinople. Mais c'est Loti qui en supporta les conséquences. Les catholiques [6] pratiquants l'accusaient d'avoir ridiculisé un dogme chrétien, les anti-cléricaux l'accusaient d'avoir poussé la ferveur religieuse jusqu'à vouloir baptiser même son chat.

Ces fantaisies originales et quelque peu enfantines dont Loti nous donnera désormais des exemples de plus en plus nombreux, ne doivent pas nous faire oublier que pendant son séjour à Constantinople, il a été un auxiliaire très précieux pour M. Constans, le ministre de France à Stamboul.

Son crédit auprès des Turcs était si grand qu'on le vit avec un vif regret abandonner Constantinople. Cette ville qui fut une des premières étapes de sa vie de marin, fut aussi la dernière. L'Islam, que Loti a tant aimé, l'aura vu commander pour la dernière fois un navire de guerre. Du bord de la *Phrygie*, qui devait l'emmener[7], Loti jette un regard douloureux, un regard d'adieu touchant à tout ce qui l'avait charmé, en même temps qu'aux dernières lueurs de sa jeunesse de plus en plus lointaine.

Les matelots du *Vautour* jetaient leurs bonnets à la mer, en signe de deuil, le quai était rempli de monde venu le saluer au départ. Et, comme un suprême symbole de cette féminité turque dont il a été si amoureux et qui le lui a rendu pleinement, Loti regardait passer avec lenteur sur le quai une voiture couverte, « *laissant entrevoir par la portière deux yeux de femme, sous un « tchartchaf » noir un instant relevé !…*[8] »

1. ↑ Les derniers jours de Pékin ont paru en janvier 1902 ; L'Inde (sans les Anglais) en mars 1903 ; Vers Ispahan en mars 1904.
2. ↑ *L'envers d'un roman. Le secret des* Désenchantées *révélé par celle qui jut Djénane*. Perrin, éd. 1923.
3. ↑ Marc Hélys est la femme de lettres la moins *femme de lettres* qui soit. Crest une de ces Parisiennes simples et gracieuses qui sont, dans le monde, la plus charmante expression de la féminité. Elle a voyagé dans de nombreux pays d'Europe et d'Amérique où elle a particulièrement étudié les conditions de la vie féminine. Elle a rapporté de ses voyages quelques livres bien documentés et écrits avec beaucoup de charme, notamment un livre sur les femmes turques. Elle se trouvait à Constantinople lors du séjour qu'y fit Pierre Loti. Elle avait parmi les jeunes femmes musulmanes des amies qu'elle aimait et plaignait : le désir de leur faire du bien à toutes, inspira l'aventure d'où allait sortir les *Désenchantées.*

   À travers le voile qu'elle ne releva jamais, de peur d'être reconnue par la suite, Pierre Loti ne put distinguer que vaguement son fin profil, ses yeux et ses sourcils sombres. L'héroïne des *Désenchantées*, aux cheveux dorés et aux yeux d'aigue marine, est une créature de l'auteur et peut être la personnification de l'idéal de beauté que tout artiste porte en lui. Mais si Marc Hélys n'a point les yeux verts pointillés d'or de Djénane, elle possède ce timbre de voix qui émouvait si étrangement Pierre Loti, et qu'il évoque à plusieurs reprises dans les Désenchantées.

   Marc Hélys, qui collabore à plusieurs revues, et notamment au *Correspondant* et à la *Revue Française*, a publié les ouvrages

   suivants : *Laquelle*, roman, 1903, Plon-Nourrit ; *À travers le Féminisme Suédois*, 1906, Plon-Nourrit ; *Le jardin fermé*, scènes de la vie féminine en Turquie, 1908, Plon-Nourrit ; *Catherine Sforza*, 1912, Perrin ; *Cantinière de la Croix-Rouge*, 1914-1915. Perrin, 1916 ; *Les Provinces françaises pendant la guerre*, Perrin, 1918 ; *Le Secret des « Désenchantées »*, Perrin, 1923.
4. ↑ La réponse de Loti est sincère en ce qui concerne M^{me} Chrysanthème et Rarahu. Le lecteur comprendra facilement que les dernières paroles sont une simple politesse ; une attitude aussi.
5. ↑ La mystification dont Loti a été victime — nous allons dire l'heureuse victime — restera certainement comme une des plus rares curiosités de la vie littéraire. Les commentateurs ne manqueront pas de reprocher à Marc Hélys de l'avoir imaginée. Il n'est point dans notre intention de la défendre. Elle s'en chargera elle-même. Qu'il nous soit permis seulement de faire remarquer que c'est l'émotion de Loti devant une aventure qu'il supposait réelle qui a presque obligé Marc Hélys à soutenir un rôle dont elle n'avait point soupçonné tout d'abord l'importance, et moins encore les effets. Une fois engagée dans cette voie qu'aurait-elle dû faire. Le dévoiler à Loti ? La révélation eût été terrible pour notre auteur. Mieux valait continuer. Dans des cas pareils, seul le succès peut mener au pardon. Et le succès a été complet : les femmes turques ont trouvé en Loti un défenseur admirable ; la littérature française s'est enrichie d'un chef-d'œuvre incontestable, et Loti a goûté le charme *vrai* d'une idylle qui ne l'était pas. Cela n'a pas dû lui être désagréable après nous avoir conté les émotions plutôt imaginaires de ses aventures plus ou moins réelles. Enfin le texte des lettres de Marc Hélys comparé à celui des *Désenchantées* nous permet de surprendre sur le vif la manière de composer et d'écrire de notre auteur.

6. ↑ M. Claude Farrère reproche à Marc Hélys d'avoir mystifié Loti et de l'avoir « condamné même à plaider contre sa propre conviction (rien ne lui était plus étranger, voir plus antipathique que les revendications révolutionnaires de ses héroïnes…) »

   Nous pensons que M. Cl. Farrère se trompe ou tout au moins exagère. Il se peut aussi qu'il soit victime de quelque boutade de Loti. Au fond, celui-ci ne pouvait, logiquement, approuver l'état de la femme turque. Toute son œuvre, dans ce qu'elle a de largement humain et de profondément tendre, plaide pour le contraire. Le zèle amical que nous comprenons et que nous apprécions à sa très haute valeur, pousse M. Claude Ferrère à affirmer une chose dont Loti se défendrait avec âpreté s'il pouvait le faire. D'autre part, en attribuant à la vanité la révélation de Marc Hélys, M. Claude Farrère nous semble commettre une erreur d'appréciation. Nous avons été, pour notre part, très vivement frappé de la sincérité et de la simplicité d'accent de ce récit. Que Marc Hélys soit fière d'avoir, comme elle le dit, « collaboré, inconnue, à une œuvre très belle », on doit reconnaître qu'elle en a le droit. Elle n'avait point aspiré à un tel honneur, nous a-t-elle affirmé, et son ambition était seulement de documenter Loti. Il semble difficile de lui faire sérieusement un grief d'avoir, après la disparition du grand écrivain, fait connaître la part qui lui revient dans ce roman, celui des livres de Pierre Loti, avec PÊCHEUR D'ISLANDE, qui a eu le plus

   de retentissement et le plus de succès, si l'on en juge par son tirage presque formidable, de 220 000 exemplaires.

   Voir CLAUDE FARRÈRE : *Une mystification littéraire. Le Gaulois*, 58e année, no 16784.

7. ↑ 24 mars 1905.
8. ↑ SUPRÊMES VISIONS D'ORIENT, p. 2.

V

DERNIÈRES ANNÉES

1. FIN DE CARRIÈRE

Nous voilà arrivés à cette époque que Loti craignait le plus, celle de la vieillesse, de la déchéance physique tout au moins, annonciatrice du grand départ, de la pourriture finale.

Après son retour de Constantinople, il continue à compter dans la marine, mais il n'occupe que des emplois à terre. Le 1er novembre 1905 il est nommé commandant du IVe dépôt de la marine, à Rochefort. Le 2 août 1906 il est promu au grade de capitaine de vaisseau. Admis à la retraite, il est nommé au même grade, dans les cadres de la réserve le 14 janvier 1910. C'est ainsi que finit normalement la carrière, non pas éclatante, mais à coup sûr très honorable, du commandant Julien Viaud.

Il réunissait à cette date 42 ans, 3 mois et 13 jours de service à l'État, dont 19 ans 11 mois et 8 jours à la mer. (2 ans 8 mois et 5 jours en guerre, 17 ans 3 mois et 3 jours en paix).

« Sa carrière, lit-on dans la *Revue Maritime*, à l'occasion de sa mort, est de celles qui font honneur à tous, même quand elle ne serait faite que de ce rôle austère épuisant et obscur, sans apparente gloire, qui est celui du marin en temps de paix, et le plus souvent en temps de guerre ; utile par les

services rendus au dehors, précieux par les bons serviteurs qu'elle a valu de conserver à l'État, elle suffirait largement à justifier la dernière note qu'ait reçue le commandant Viaud, celle de l'amiral Bugard en 1906 : La récente promotion de M. le capitaine de vaisseau Viaud a été la juste récompense de ses services *dans la Marine.* »

Le plus grand de ces services est, certes, celui d'avoir attiré l'attention de nombreux lecteurs sur la grandeur et la servitude de la vie des marins.

Comme Vigny, au début du XIX^e^ siècle avait exalté, chez le soldat, le sentiment de l'honneur et du devoir, Loti, au début du XX^e^ siècle montre aux jeunes générations quelle est la beauté âpre et grave de la lutte de l'homme contre la mer. Il leur dévoile en même temps le mirage des paysages marins, la fantasmagorie des pays exotiques. Son influence sur la jeunesse fut très grande ; nombreux sont les officiers de marine qui se regardent comme ses fils intellectuels[1]. Combien d'entre eux n'ont été attirés vers la mer que suggestionnés par ces pages de Loti qui chantent le pouvoir magique du « *cercle bleu, la solitude resplendissante, profonde, qui n'en finit pas, où rien ne change, où rien ne se passe.* »

Aussi la visite que les aspirants de la marine firent à Loti en 1914 dût-elle être bien touchante[2].

Quelques jours plus tard, ces jeunes gens allaient se jeter dans la grande lutte où Loti ira les voir combattre glorieusement.

Mais n'anticipons pas… [1]

1. ↑ Dans *Paris Illustré* du 11 août 1888, nous lisons ces lignes qui nous montrent l'influence des livres de Loti sur la jeunesse :

   « Un professeur de rhétorique donnait naguère à ses élèves ce sujet de composition française : exprimer le choix d'une profession

   et motiver ce choix ; sur cinquante élèves quarante répondirent : je veux être marin. »
2. ↑ « Nous en appelons ici au souvenir de tous ceux qui ont accompagné l'amiral Grasset, lorsque, commandant la *Jeanne-d'Arc* et passant en rade de la Pallice, le 18 juillet 1914, il pria Loti de lui faire l'honneur de venir à bord et organisa pour lui une grande réception. Loti en fut si touché qu'il tint à recevoir chez lui toute la promotion des aspirants, en deux bordées. Dans ce « musée » de la rue de Chanzy, les jeunes officiers, pleins d'émotion admirative, sentaient passer en eux, les accents de lutte et l'énergie du chantre immortel de la Mer. — (*Revue Maritime*, op. cit.).

2. CHEZ LES PHARAONS D'ÉGYPTE

Arrivé en France à la fin de 1905, Loti s'installe à Rochefort, organise sa vie en vue d'un long séjour à terre. Il reprend ses notes de voyage et rédige le livre des *Désenchantées.* Mais, habitude ou nostalgie des pays ensoleillés, en janvier 1907 nous le retrouvons en train de rêver, par les splendeurs lunaires de l'endroit, devant le grand Sphinx d'Égypte[1]. Il visite le Caire et s'indigne de le voir en train de perdre son originalité arabe sous la poussée d'un modernisme outré, qui jure dans ce pays des vieilles traditions. Il ne manque pas de tenir un petit discours aux jeunes Égyptiens, les engageant à défendre leur civilisation contre celle de l'occident ; discours aussi sincère que naïf et banal comme toutes les plaintes de Loti contre l'envahissement décolorant, stérilisant de la vie européenne dans les contrées lointaines et qu'il ne nous épargne dans aucun de ses livres.

Mais, miracle ! Le voilà dans un musée. C'est le musée des antiquités égyptiennes qu'il ne visite pas de jour comme le commun des mortels, mais la nuit, à la lumière de lanternes sourdes, les portes closes. Et qui plus est, il nous le décrit, non pas en savant mais bien en profane, avec des étonnements et des indignations que l'on devine d'avance ce pour peu que l'on ait lu ses livres.

Il est étonné de voir les momies des pharaons qui ont fait trembler l'humanité ; ces pharaons qui cachaient soigneusement leurs tombeaux. Et il s'indigne de voir n'importe qui peut les dévisager de près sous un trop brutal éclairage, « *tous ces morts et ces mortes augustes* ». Il en veut aux vulgaires étiquettes de papier « *qui disent leurs noms écrasants.* »

Loti a parfois de ces naïvetés qui sont en quelque sorte une coquetterie d'écrivain célèbre : leçons aux touristes qui parlent dans les mosquées, aux indigènes qui s'habillent *à la franque*, et toute une gamme de cris contre les touristes de Thos Cook and Son. Il en a d'autres qui sont un peu plus prétentieuses, comme par exemple lorsqu'il découvre que l'Islam n'est pas

une religion d'obscurantisme et nous traite sérieusement d'ignorants, pour l'avoir crû[2].

Nous savions bien qu'il n'a jamais aimé les touristes, ni les Anglais, mais dans aucun endroit il ne les maltraite comme en Égypte. On dirait presqu'une manie de voyageur nerveux. Cet admirateur de la beauté féminine sous toutes les latitudes est véritablement blessé par la laideur des anglo-saxonnes de Cook and Son, « *Les dames, surtout, oh ! les dames, quels épouvantails à moineaux* ».

Il en voit une, sur « un amour de petit âne blanc, *c'est une Cookesse à lunettes… Oh ! La plus effroyable de toutes, osseuse et sévère… On trouverait plus équitable — tant ses jambes sont dénuées de tout intérêt pour le touriste — que ce fut elle qui portât l'âne.* » Il envie le petit âne de la porter sur son dos : il a au moins l'avantage de ne pas la voir.

Après tout, ce sentiment de l'auteur est bien légitime, tout comme la plainte longuement exhalée la plainte douloureuse et admirable de la déchéance du Nil, sur l'envahissement de ses rives de tout l'affreux attirail de la civilisation, rendu plus laid encore par les inscriptions-réclames de l'éternel *Thos Cook and Son*. De plus, on entend, horreur ! « *siffler le chemin de fer qui sans merci longe le fleuve, pour promener depuis le Delta jusqu'au Soudan des hordes d'Européens envahisseurs.* »

Des réflexions du même genre reviennent partout sous la plume de Loti qu'il soit devant le *Louxor modernisé* à *Thèbes la nuit*, en audience chez Aménophis II, à Assouan ou à Philæ.

Le lecteur habitué aux livres antérieurs de Loti est tout étonné par l'insistance que celui-ci met à maltraiter les gens qui sont attirés par les ruines de l'Égypte, ou ceux qui travaillent pour fertiliser ce pays. Le progrès n'est pas toujours favorable aux sites pittoresques, nous ne le savons que trop ; mais c'est là un thème banal, facile à exploiter, qui dépare, à notre gré, ce livre de Loti. Il manque à ce volume le charme mélancolique, le ton poignant, cette force d'insinuation fascinante qui donnent tant de prix à ses autres œuvres.

On dirait que la mauvaise humeur de l'écrivain a tari ses forces émotives. On serait tenté d'y voir un signe de vieillesse si les volumes ultérieurs ne

nous montraient un Loti qui se surpasse lui-même. Il faut tout simplement conclure à une mauvaise disposition heureusement passagère.

1. ↑ Il y va sur l'invitation de Moustapha Kamel Pacha et du Khédive.
2. ↑ Il s'avisera un jour à nous révéler la philosophie de Nietzsche, dans un article du *Figaro*.

3. SUPRÊMES VISIONS D'ORIENT

La sympathie que Loti témoigne aux Turcs lui vaut de nombreuses amitiés parmi les fils de l'Islam. Écloses d'abord dans le monde féminin, elles ont fini par attirer vers notre auteur l'attention des hommes et même celle des sphères officielles. Les Osmanlis sont flattés de l'affection que Loti affiche pour leur pays ; ils commencent à se rendre compte de l'importance que peut présenter, pour eux, l'amitié profonde d'un écrivain aussi célèbre.

En 1910, à la suite de gracieuses invitations, Loti prend de nouveau le chemin de Constantinople, pour réveiller dans sa tête « *tous ses passés turcs* ».

Il est invité chez des amis ; il habite une vieille maison turque bâtie sur pilotis au bord de la mer, à Candilli sur la rive asiatique.

Il vient de doubler la soixantaine, et les années pèsent lourdement sur ses épaules. Les souvenirs de jeunesse lui reviennent très nets, et le remplissent d'une émotion poignante.

« *Dans le calme infini, écrit-il, qui m'accueille au bord de ces eaux, pour le soir de mon retour, le passé de plus en plus m'enveloppe, le passé lointain et le passé d'hier, ce rien qui est le passé d'une grande race au déclin.* »

Par une coïncidence étrange, à la vieillesse de Loti correspond aussi le déclin de l'empire turc. Une évolution rapide, qui parfois ressemblait bien à une révolution, avait changé quelques-uns des aspects de la vie ottomane. Le régime des jeunes Turcs avait remplacé celui du sultan Abdul-Hamid. Un besoin d'instruction, de rénovation, se faisait sentir partout dans la vie sociale. Le vieux Stamboul s'en allait sous la poussée des préoccupations modernes. Cela ne pouvait se faire qu'aux dépens de la poésie qui émanait des formes du passé, et que Loti chérissait principalement sur les rives du Bosphore. D'où une série de déceptions pour l'amant d'Aziyadé. Il lui

semble qu'il y a moins de stèles, moins de cyprès que jadis. En échange il y a quelques bâtisses hideuses, noirâtres, « *et le grand tuyau de quelque usine électrique.* » Les jeunes Turcs ont eu aussi la cocasse idée de faire tuer les pauvres toutous qui encombraient les rues de Constantinople, « *les bons chiens qu'on était habitué à voir rôder partout, inoffensifs et courtois, toujours si touchés de la moindre caresse. Ils montaient la garde de nuit dans les quartiers, nettoyaient les rues et surveillaient les petits enfants.* »

Nous sommes un peu sceptiques sur les services rendus par ces chiens, surtout sur leur contribution à la propreté des rues ; nous n'insisterons pas non plus sur ce qu'il y a de tout au moins inutile dans les regrets de Loti, pour les chiens ou pour tout autre habitude du passé, tombée en désuétude. Nous en parlons seulement pour souligner cette attitude de regret que Loti prend devant tout ce qui appartient aux siècles révolus.

La disparition des vieilles coutumes turques ne sont pas les seuls motifs de sa mélancolie. Il en a de plus fortes, de plus personnelles. Six années auparavant il était à Constantinople en qualité d'officier de marine, de commandant du *Vautour.* Maintenant il n'était qu'un simple voyageur bourgeois. Plus de *Vautour*, plus d'officiers subalternes, courtois et affectueux, plus d'équipage soumis, plus de salon avec balcon sur la poupe. Tout cela s'en est allé où s'en vont les rêves.

« *Finie à jamais, cette sorte de patrie*, soupire Loti, *où j'étais roi, mais pas un roi tyrannique ; finie, désagrégée, détruite sans retour ! Le navire, démoli et vendu en France, par morceaux, les officiers, l'équipage, tous dispersés aux quatre bouts du monde, sans réunion possible. Y repenser serre un peu le cœur.* »

Parfois il se sent si seul et si dépaysé qu'il se pose cette question anxieuse :

« *On donc vais-je aller passer les heures adorables du crépuscule ?* »

Il se demande avec inquiétude si le pays de l'Islam n'a pas perdu pour lui l'attrait de jadis. Mais le chant du muezzin qui tombe en notes grêles du haut des minarets le fait frisonner. Non ! il n'est pas détaché de ce pays. « *Comme il me tient encore*, exclame Loti, *et à jamais, par mes fibres intimes, sans qu'il me soit possible d'expliquer pourquoi*. » Il se l'explique cependant et l'explication nous paraît tout à fait sincère :

« *Dès que je suis assis, parmi ces naïfs rêveurs, devant un humble petit café qui regarde la mer, je sens peu à peu descendre sur moi la paix sans nom des soirs d'Asie. Ce ne sont pas seulement mes yeux qui prennent plaisir et se reposent, non, le repos est surtout pour mon âme d'Oriental, presque toujours exilée et qui se retrouve ici chez elle. Et puis la fuite terrifiante des jours semble ralentie, presque arrêtée, au milieu de ces choses qui étaient pareilles il y a cent ans, au milieu de ces gens calmes qui vivent et qui prient, comme vivaient et priaient leurs ancêtres, qui savent à peine leur âge et qui même ignoreraient l'heure si le muezzin ne chantait pas.* »

Cette paix de la vie orientale, cette suprême sagesse de « *laisser les choses comme elles sont, de suivre les traditions ancestrales, de se préparer dès longtemps à la mort par le recueillement et la prière* » tout cela l'attire avec tant de force qu'il ne lui faudrait pas un grand effort « *pour tomber à genoux comme eux tous, et supplier leur Allah qu'il me prenne aussi en pitié, qu'il me fasse grâce de la fuite des saisons, grâce de ma brièveté et de la mort sans retour.* »

Une malencontreuse fièvre vient interrompre le cours de ses méditations lyriques. Son fils Samuel, arrivé depuis peu, le soigne. Mais bientôt Loti doit aller chercher guérison à l'hôpital français. Un peu remis, il termine sa convalescence dans la maison du Consul de France, « *enveloppé d'un manteau, sur un fauteuil, dans une sorte d'abri de planches, au bout du grand jardin.*

« *Et de là*, dit-il, *je regarde finir l'été, finir l'Orient, finir ma vie ; c'est le déclin de tout…* »

Aucun de ses séjours à Constantinople n'a été aussi triste.

Ses souvenirs de jeunesse, par rapport à son état actuel, ne sont pas certes pour le remplir de joie : il se sépare de Constantinople vers la fin d'octobre, avec la conviction qu'il ne reverra jamais la Turquie. Il devait y revenir.

Mais entre ces deux séjours en pays ottoman, se place un court voyage dans la capitale des États-Unis, à New-York.

Loti en Amérique, Loti chez les Yankees ! Voilà encore une surprise pour le lecteur ! C'en fut une aussi pour Loti qui y alla pour assister à la représentation de la *Fille du Ciel* en 1913. Il nous a laissé une description

de New-York qu'il a regardé avec les yeux d'un « *Oriental très vieux jeu* »[1]. Le ton de cet écrit n'est pas hostile aux Américains ou à leur ville principale. Loti ne pouvait pas dire toute sa pensée sans blesser l'orgueil de ce peuple ; et il ne souhaitait point le blesser : c'eût été condamner d'avance sa pièce à l'insuccès. Néanmoins, si l'on sait lire entre les lignes, on devine aisément les vrais sentiments de l'auteur.

Si la statue de la Liberté ne laisse pas de l'impressionner par ses proportions, s'il lui trouve quelque charme sous la satine vert-gris des antiques déesses d'Égypte que le temps lui a donnée, il interprète ainsi son attitude :

« *On dirait qu'elle fait à l'univers entier des signes d'appel ; on dirait qu'elle crie « Hurrah ! C'est ici la porte ! Hurrah ! Entrez tous dans la fournaise ! Jetez-vous tête baissée dans le gouffre des affaires, du bruit, de l'agitation et de l'or !* »

L'entrée de la rivière apparaît à ses yeux épris d'Orient comme un cauchemar qui « *arrive quand même à une sorte de beauté tragique, par l'excès même de l'horreur.* »

Il se révoltait de voir un seul tuyau d'usine électrique sur les rives du Bosphore : sur les bords de l'Hudson il y en a des milliers qui crachent des fumées noires. Ajoutons-y les docks, « *gigantesques carcasses toutes pareilles, en ferraille couleur de deuil* », les « *inscriptions raccrocheuses* » en lettres de dix mètres de haut, les sifflets stridents, les plaintes des sirènes, les grondements des moteurs, le fracas des usines, les gratte-ciel enfin, « *effarants et* invraisemblables *» qui surveillent «* ce pandémonium *» par leurs myriades* de fenêtres, et nous comprendrons le sentiment de Loti, qui peu de temps auparavant nous chantait la paix délicieuse de l'Islam.

Dès son arrivée, il est attaqué par les journalistes américains : les kodaks se braquent partout sur lui. Le voilà dans un de ces gratte-ciel comme dans une prison aérienne où, faute de minarets, il admire les terrasses des maisons couvertes d'imperméable rouge, promenoirs des chiens et des chats où des messieurs en bras de chemise lisent leur journal tandis que des ménagères y battent leurs tapis ou font sécher leurs lessives. Au lieu de la voix du muezzin, Loti entend le continuel vacarme du métropolitain.

Il dort mal, non seulement à cause du bruit, mais parce qu'il sent l'angoisse de la hauteur, le foisonnement des six millions d'habitants tassés, superposés les uns aux autres. Très amusante la scène de l'interview à son hôtel : de nombreux journalistes le pressent de questions cocasses :

« *Et c'est*, dit Loti, *le plus étourdissant des coq-à-l'âne, où se heurtent la réélection de M. Fallières, les suffragettes, la castration des assassins, la représentation proportionnelle et les randonnées du rhinocéros. Que va-t-il sortir de ce tohu-bohu…* »

Toutes les autres impressions de Loti sont à l'avenant. C'est en vain qu'il essaie d'être poli, de vouloir admirer tant soit peu les Aziyadés de l'endroit : ce voyage n'a été que ce qu'il devait être : un cauchemar vite oublié dans le charme de l'Orient.

1. ↑ *New-York entrevu par un Oriental très vieux jeu*, dans QUELQUES ASPECTS DU VERTIGE MONDIAL.

4. LITTÉRATURE ET POLITIQUE

Le voyage en Égypte est comme le prélude d'une nouvelle attitude de Loti. Sa haine des Anglais, oppresseurs des Égyptiens, n'est qu'un signe précurseur de l'acharnement qu'il mettra à défendre les Turcs contre leurs nombreux ennemis.

Déjà pendant la guerre italo-turque il prend la défense de ses amis ottomans dans *le Figaro*[1].

Mais son activité devient intense dès la déclaration de la guerre Balkanique. On connaît les événements : sous la pression des armées monténégrines, serbes, bulgares et grecques les troupes du Sultan cèdent le terrain, se retirent jusqu'à Tchataldja et arrivent avec peine à défendre Constantinople.

Il va de soi que ces opérations ont été accompagnées de massacres effroyables, où, vainqueurs et vaincus, ne se sont point épargnés. Dans cette œuvre de cruauté, les Bulgares cependant se sont distingués. Heureusement pour les Ottomans, de graves discussions éclatèrent dans le camp des alliés chrétiens. Les Bulgares attaquent leurs frères d'armes les Serbes ; la Roumanie envoie ses soldats calmer les belliqueux Prussiens des Balkans et invitent tous les belligérants à Bucarest pour conclure la paix générale.

Loti ne peut, certes voir, sans émotion son Constantinople menacé d'être conquis par les Balkaniques chrétiens. Entre Serbes, Bulgares, Grecs d'un côté et Turcs de l'autre sa sympathie n'hésite pas un instant. Il prend chaleureusement la défense de ces derniers. Il met au service des frères d'Aziyadé, de la chère morte, tout son talent. Ses amis turcs lui fournissent tout un matériel d'information sur les massacres commis par les chrétiens. Loti étale ces horreurs sous les yeux des civilisés d'Occident avec force photographies à l'appui, avec surtout son merveilleux talent à décrire les souffrances humaines. Il ne manque même pas à cette campagne les épisodes comiques comme par exemple le geste de tel officier bulgare qui provoque Loti en duel pour laver les injures que celui-ci n'épargnait pas à

ses compatriotes[2]. L'activité inlassable de Loti, les nombreux appels qu'il lance en faveur de ses protégés, gagnent de nombreuses sympathies aux Turcs, en France et même à l'étranger.

Pour mieux le renseigner, et pour lui manifester en même temps leur reconnaissance les Turcs l'invitent à Constantinople. Dès la fin des hostilités, et pendant que les diplomates préparaient leurs armes peu sanglantes mais assez dangereuses, Loti part pour la Turquie. Ce dernier voyage ne ressemble en rien au précédent : c'est une véritable apothéose.

Il est reçu comme un roi : la foule avec bannières l'attend sur le quai, orné de caisses de plantes vertes et de tapis. Les soldats font la haie le long des rues. Le bateau-mouche du Sultan l'emporte au milieu des acclamations frénétiques. Invitations au Palais, banquets, fêtes de nuit en son honneur sur le Bosphore se suivent avec rapidité, rompues par-ci par-là, de moments de rêveries solitaires ou d'histoires de chats malades ramassés dans la rue, soignés par le vétérinaire, nourris au biberon et enterrés par Loti ; avec l'assistance touchante et de son fils et de son fidèle serviteur, Djemil. Pourtant il ne pouvait, certes, manquer d'aller voir la tombe d'Aziyadé. Mais, par une méprise dont lui-même ne peut se rendre compte, il se trompe de porte, entre dans un autre cimetière et ne trouve pas la tombe de sa *chère morte.* Il crie au sacrilège : toutes sortes de suppositions traversent son esprit : attentats des Bulgares pour le faire souffrir, ou tout simplement profanation, de la part des marbriers turcs, voleurs de tombes. Loti en est désespéré :

« *Un immense dégoût me prend soudain pour cette Turquie que j'avais tant aimée… Le secret de mon amour pour l'Orient, c'était ces deux stèles et la cendre qui dormait dessous. Maintenant que tout est profané, je maudis ce pays, auquel rien ne m'attache plus, où rien ne m'intéresse plus. Et je vais partir par le prochain paquebot, pour ne revenir jamais.* »

Vrai ! Loti n'était pas commode pendant les dernières années de sa vie, quand il se fâchait ou lorsqu'on le contrariait. Rien n'aurait pu le consoler d'une mésaventure posthume d'Aziyadé, dont le souvenir était devenu, vers la fin, le centre de sa vie sentimentale. Heureusement le lendemain, à force de recherches, des Turcs découvrirent la tombe, que personne n'avait touchée, et Loti revient de son désespoir, et se remet à les aimer. Il s'en suit

même une réparation de la tombe, dont les ors tout neufs brillent dans la lumière du crépuscule. C'est par une nuit de lune que Loti fait des adieux suprêmes à son amie de jeunesse. Le 17 septembre il embarque pour la France, heureux de cet accueil des Turcs qui savent si bien lui témoigner leur reconnaissance, heureux quant à lui aussi, d'avoir pu leur rendre un peu du bonheur qu'il avait goûté sur les rives du Bosphore, à l'ombre de l'Islam.

1. ↑ *La guerre italo-turque. Le Figaro*, 3 janvier 1912.
2. ↑ Voir la réponse de Loti dans le *Gil-Blas* du 8 nov. 1913 *(Lettre à propos du Cartel de Bulgarie)* et dans le *Figaro* (même date) *Défi au Lieutenant Bulgare.* Ces articles en faveur des Turcs ont été recueillis dans la TURQUIE AGONISANTE et dans SUPRÊMES VISIONS D'ORIENT.

5. DANS LE VERTIGE MONDIAL, VERS L'AU-DELÀ

La déclaration de la guerre mondiale surprend Loti à Rochefort. Il voit son fils endosser l'uniforme ; lui-même ouvre l'armoire pour prendre sa veste de tenue coloniale qu'il croyait avoir ensevelie pour jamais. Tout son passé de marin se présente à son esprit. Il pense avec fierté au moment où il se présentera devant l'amiral dans la vieille préfecture de Rochefort. Il envisage avec une volupté de jeunesse la mort sur un cuirassé, « *la seule mort qui ne soit pas lugubre et ne fasse pas peur*[1] ».

Mais le rôle obscur qu'on lui a donné dans l'arsenal de Rochefort ne satisfait pas son ambition. Le 18 août 1914 il envoie au Ministre de la Marine une très belle lettre où, se prévalant de sa réputation littéraire, il demande un autre emploi.

« *Ne sera-t-il pas d'un mauvais exemple*, écrit-il, *dans notre cher pays, où chacun fait si magnifiquement son devoir, que Pierre Loti ne serve à rien ? Je suis un officier un peu exceptionnel par ma double situation, n'est-ce pas ; pardonnez-moi donc de solliciter une mesure d'exception et de faveur ; j'accepterais avec joie, avec orgueil, n'importe quel poste me rapprochant de l'ennemi, fût-ce même un poste très en sous-ordre, très au-dessous de mes cinq galons d'or.*

« *Ou bien, à la rigueur, ne pourrais-je être envoyé en supplément, en mission, à bord de quelque navire ayant chance de combattre ? Je trouverai le moyen de m'y rendre utile, je vous assure. Ou enfin, si trop de règlements ou de lois s'y opposent, voudriez-vous au moins, monsieur le Ministre, me laisser libre d'aller et venir, en attendant qu'on puisse avoir besoin de moi dans la flotte, afin que j'essaie, d'ici là, de m'employer n'importe où, ne fût-ce même qu'aux ambulances ! Il est cruel pour moi, et personne ne saura comprendre que, du fait seul que je suis capitaine de vaisseau de réserve, je me voie condamné à une presque inaction, quand la France entière est en armes*[2]. »

De toutes ces nobles propositions le Ministre de la Marine a choisi celle qui devait être la moins heureuse : Loti fut renvoyé dans ses foyers le 1er septembre 1914.

Nous ne savons pas grâce à quelles circonstances, mais certainement sur ses instances répétées, Loti, fut rappelée à l'activité le 1er février 1915, et attaché à l'État-Major du Gouverneur militaire de Paris.

Cependant il n'attend pas ce rappel pour s'approcher du front : en octobre 1914 nous le trouvons en Champagne : il en profite pour nous donner la description de Reims en ruines[3].

En mars 1915 il est à Ypres, où il visite une première fois le roi et la reine des Belges[4] ; en août il repasse de nouveau par Reims, en septembre nous le retrouvons à Soissons[5]. Les fonctions qu'il remplit sont plutôt de courtes missions qui lui permettent de se déplacer assez souvent. C'est pourquoi nous le voyons dans la Somme, à Paris (il parle à la Comédie française en juin 1916), en Alsace (juillet 1916), aux ambulances (septembre 1916).

Il passe la plus grande partie de 1917 dans un petit village du Soissonnais, au quartier général, où il est chargé de l'Inspection de la défense contre avions — mission plutôt fictive. Mais le 23 juillet on lui confie une mission plus importante auprès du grand Quartier général de l'armée italienne. Il se trouve le 14 août sur le Carso, le 16 à Aquilla, le 19 aux Dolomites et à Venise jusqu'au 21 août. Il nous décrit ce séjour en Italie dans de nombreuses pages[6]. Il parle avec sympathie des Italiens et s'applique à montrer combien le terrain montagneux rend la guerre dure, sur ce front. Mais c'est surtout la description de Venise qui du point de vue littéraire, nous rappelle les plus belles pages de Loti.

Sa mission terminée, Loti retourne au grand Quartier de son armée. M. Louis Cario nous raconte avec beaucoup de verve, mais avec aussi une certaine malice, l'arrivée de Loti[7] :

« Un matin, je vis se glisser dans la baraque Adrian qui nous servait de bureau un petit homme marchant à pas feutrés ; son corps entier, qui semblait fluet et menu, disparaissait dans un large manteau bleu clair ; je n'aperçus de lui qu'un nez busqué, une barbiche blanchâtre, légèrement

teintée de roux, et des pieds minuscules enfermés dans de si courtes bottines qu'elles semblaient ravies à quelque poupée chinoise. »

Loti habitait une maison au bout du village. Il y prenait seul les repas que lui préparait l'ordonnance. Bientôt il tombe malade. Il a la fièvre, il est obligé de garder la chambre.

Sa figure est de plus en plus ridée, son corps plus maigre ; il a vraiment mauvaise mine.

« Il semblait avoir fondu, nous dit M. Louis Cario ; dans son visage amaigri ses yeux brillaient, pareils à des diamants noirs, et des manches sombres du vêtement sortaient des mains longues et pâles. »

En raison de sa santé, il fut obligé d'aller se reposer à Hendaye[8]. Lorsqu'il se sentit mieux, il pensa revenir aux armées, quand il se vit, en raison de son âge, remis à la disposition du Ministre.

Loti ne fut certes pas satisfait de cette décision. Il la fit annuler, « Un ordre nouveau l'autorisait à rejoindre l'État-Major du général Franchet d'Espérey. Le commandant Viaud aurait droit au port de l'uniforme et aux honneurs militaires, mais ne percevrait aucune solde. Il était désormais un civil, mais un civil autorisé à servir bénévolement aux armées et en uniforme[9]. »

En cette qualité il reste jusqu'au 27 mai, quand épuisé, il dut quitter l'armée. Le 11 novembre 1919, le commandant de vaisseau Julien Viaud est rayé des cadres de la réserve par limite d'Age.

On ne peut considérer la vie de Loti aux armées sans une certaine amertume. Ce grand écrivain, cet officier qui portait dans son cœur tant d'amour pour son pays, méritait certes une plus grande sollicitude de la part de ses chefs. Ceux-ci n'ont pas su tirer du talent de Loti tout le parti qu'il importait de tirer.

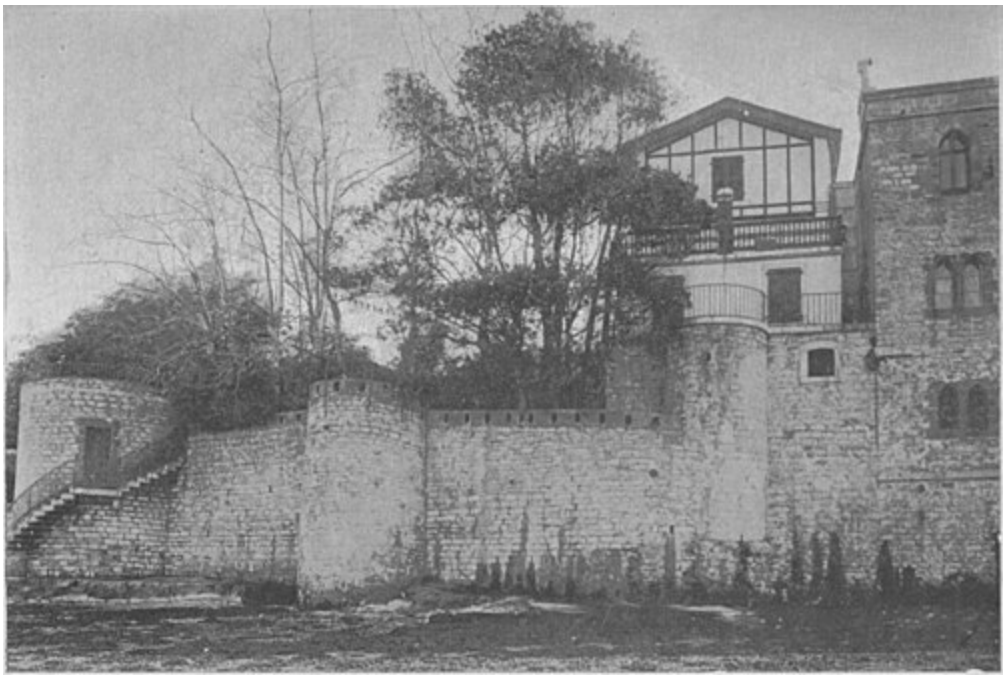
Plus regrettable encore est l'attitude de ses camarades d'armes. Certes, ses allures timides, un désir de solitude qu'on prenait pour de l'orgueil, n'étaient pas faits pour stimuler l'enthousiasme. Nous comprenons aussi que ses tenues trop souvent changées[10], ses hauts talons et surtout le souci qu'il avait de réparer son visage la marque des années et des fatigues, lui aient attiré les quolibets des âmes vulgaires qui sont toujours heureuses de

surprendre quelque faiblesse chez ceux qui leur sont manifestement supérieurs. Cependant cela nous apparaît bien injuste. Car, enfin, le geste de ce vieillard qui veut à tout prix avoir sa part d'action dans la défense de sa chère patrie mérite toute notre admiration. Cet homme qui aimait le confort, qui avait droit de par l'âge et de par son activité, à un repos justement mérité, abandonne volontairement sa « maison enchantée » de Rochefort pour encourir les risques de la guerre. Il est âgé, il se sent faible et cependant la vie dans des installations de fortune à proximité du front ne l'effraye point. Lui, l'amant du soleil et de l'été, parcourt par les pluies et les brumes les régions du Nord.

Son cœur sensible s'émeut au spectacle des villes détruites ; il compatit aux douleurs des blessés, il pleure sur les croix des cimetières récents, il exalte la mémoire des braves, morts pour la patrie. Il jette l'anathème sur l'ennemi implacable dont il dénonce en termes indignés la barbarie. Pour les jeunes marins qui combattent dans les tranchées, pour les jeunes soldats, il tremble comme il tremble pour son propre fils, qui combat loin de lui. Il résume en lui toutes les émotions, toutes les transes qui agitent le cœur des français combattants ou civils. En dépit des fatigues, des privations, des souffrances morales, il trouve néanmoins la force d'écrire trois volumes inspirés par le plus pur patriotisme. Aussi méritait-il, de la part de tous plus d'admiration ou tout au moins cette indulgence affectueuse qui est, pour les grandes âmes en déclin, une touchante apothéose.

Elle a manqué à Loti. Les années de guerre ont été pour lui une épreuve terrible. Ses lettres aux plus proches membres de sa famille sont remplies de plaintes continuelles. Si horrible que la mort lui paraisse, elle lui semble encore préférable aux souffrances qui le torturent.

« *J'ai été très mal*, écrit-il de Hendaye, *et j'ai vu pendant une quinzaine de nuits la mort assise à mon chevet, à côté de la Dominicaine qui me veillait. Me voici debout comme par miracle et j'espère retourner bientôt au front. Mieux valait mourir pendant que j'y étais, que de vivre avec toutes les angoisses pour notre France, depuis l'immonde trahison de ces horreurs de Russes. Angoisse pour mon petit Samuel qui est toujours aux postes de danger…* [11] »



Villa de Pierre Loti à Hendaye.

La victoire vient apaiser un peu ses souffrances. Il se retire à Hendaye, mais non pas pour s'y reposer[12]. Comme s'il sentait qu'il ne lui restait plus longtemps à vivre, il s'acharne au travail. Il reprend sa belle défense des Turcs : il répond à ceux qui les attaquaient, il recueille les témoignages des officiers et des soldats français du front oriental, favorables aux Turcs ; il s'en prend aux Grecs, aux Arméniens et surtout aux « perfides » Anglais. Il déplore « *la mort de notre chère France en Orient* ».

En outre, il met en ordre son journal, dont il commence la publication en collaboration avec son fils Samuel Viaud. Coup sur coup il publie *Prime jeunesse, Suprêmes visions d'Orient, Un jeune officier pauvre*.

Au milieu de ses occupations, il a la joie d'assister au mariage de son fils.

Mais peu de temps après, il a une attaque de paralysie à la suite de laquelle il se retire presque du monde. Il écrit avec peine et traîne une vie de souffrances. Le sort ne lui a pas épargné ce qu'il craignait le plus : la déchéance de la vieillesse, l'agonie lente et sire, qui tue à petits coups, comme pour mieux faire sentir l'horreur de la mort qui approche. Elle vint le surprendre, pendant une apparente amélioration, à Hendaye, le 10 juin 1923.

Sa mort fut une grande perte pour la littérature française, un immense deuil pour la France. En dépit de la volonté, souvent exprimée par Loti, d'avoir des funérailles simples et surtout sans discours, ses obsèques sont décrétées nationales.

Sa dépouille mortelle est transportée de Hendaye par chemin de fer jusqu'à Bordeaux et de là en fourgon automobile à Rochefort. Il arrive pour la dernière fois dans sa maison si riche en souvenirs, la nuit, par un temps très sombre et une forte tempête. Au milieu de la vaste salle gothique, il repose à jamais ! Plus de lumières de bals, plus de chansons, plus de travestissements. Le grand animateur n'est qu'une chose inerte *dans le manteau des planches, dont la mode est éternelle.* C'est en vain qu'à l'étage au-dessus, dans la mosquée, la petite lampe de la stèle d'Aziyadé, l'appelle de ses reflets tremblants. Les fleurs qu'il a tant aimées, dont il a recueilli les senteurs aux quatre coins du monde, le couvrent vainement. Les grands cierges qui flambent à son chevet laissent insensibles ses yeux clos, où tant de spectacles, tant de paysages se mirèrent jadis. Loti appartient désormais à l'infini, où il n'y a plus d'horizons.

Le corps, recouvert et entouré de drapeaux, placé sur une prolonge d'artillerie et précédé des voitures chargées de bouquets et de gerbes (Loti avait interdit les couronnes), est transporté à l'embarcadère. Quatre jeunes apprentis marins tiennent les cordons. Dans le cortège, à part les membres de la famille et le grand ami intime que fut pour Loti M. Louis Barthou, prennent place M. Léon Bérard, Ministre de l'Instruction publique, le vice-amiral Jehenne, M. Thomson, ancien ministre, M. Claude Farrère, camarade de bord et confrère littéraire de Loti, ainsi que de nombreuses personnalités militaires et civiles, les admirateurs qui ont tenu à accompagner jusqu'au bout l'auteur de *Pêcheur d'Islande*. Les Turcs sont amplement représentés aussi. Les troupes rendent les honneurs.

Le cercueil est placé sur l'aviso-école le *Chamois*, escorté par quatre torpilleurs, la *Batailleuse* et le chasseur 67.

Partout sur les rives de la Charente, une foule considérable s'est échelonnée ; les enfants des écoles et la population sont réunis dans une pieuse et touchante pensée d'adieu.

Loti est ainsi conduit à Saint-Pierre d'Oléron, dans *la maison des aïeules*, où il avait exprimé le désir d'être enterré.

Il avait pieusement conservé la propriété du vieux logis de famille. Il y venait tous les ans, seul, se recueillir, sentir l'âme des ancêtres. C'est là qu'il avait voulu reposer à jamais, sans caveau, « *très profondément dans la terre maternelle* ». Une dalle simple, sur laquelle on lit ces deux mots presque magiques : *Pierre Loti*, couvre, dans le jardin étroit, à l'ombre des arbres familiers et tout près de la mer immense, la tombe de celui à qui le monde a si souvent semblé petit.

Les grand'mères, depuis cette Judith Renaudin, qui avait gravé son nom avec la pointe d'un diamant sur une vitre ; les grand'tantes, les tantes Berthe et Claire, cette admirable Nadine Viaud qui fut sa mère — toutes ces figures riantes et douces qui s'étaient affectueusement penchées sur son berceau et qu'il a su faire revivre avec tant d'art, avec leurs coiffes blanches sur leurs cheveux gris — toutes vont pouvoir veiller sur celui de leurs descendants où ont about dans une grandiose apothéose, les efforts humbles, les dévouements sans bornes de tant de générations. Et certes, ces mânes familiales ne seront point étonnées de voir de temps à autre, venir pleurer sur un coin de la simple pierre funéraire, une ombre en deuil : *La France*.

---

1. ↑ *Fragments d'un journal intime*, dans Quelques aspects du vertige mondial.
2. ↑ *Lettre au Ministre de la Marine*, dans La Hyène enragée.
3. ↑ Voir La Hyène enragée, pp. 12, 27, 46.
4. ↑ Voir La Hyène enragée, p. 86.
5. ↑ Aux armées, 29 novembre 1915.

   « *J'ai été bien occupé et bien arrosé de mitraille aussi tellement que la semaine dernière j'ai failli bien y passer.* » Lettre inédite à M^me^ X.
6. ↑ *Impressions d'Italie* dans L'Horreur allemande, p. 77-157.
7. ↑ *Loti aux Armées*, dans le *Mercure de France*, 1^er^ juillet 1923.
8. ↑ Le 8 février 1918 il écrit à M^me^ X : *J'ai eu une grippe infectieuse avec congestion aux deux poumons. Si j'avais eu la moindre tare constituelle je ne m'en serais jamais tiré.* (Lettre inédite).
9. ↑ Louis Cario, œuvr. cit.

10. ↑ « Son goût naturel de mascarade le rendait la risée de quelques-uns. Il apparaissait sous les tenues les plus diverses, tantôt en bleu, tantôt en noir ; le plus souvent il mélangeait, de la manière la moins heureuse, ses défroques de mer avec ses uniformes de terrien ; il se coiffait d'une casquette le matin et portait l'après-midi un képi ; on le voyait vêtu d'une veste sombre et d'un pantalon clair, et quelques heures plus tard d'une vareuse bleue et d'un pantalon noir ; il exhibait ainsi tout un magasin de fripier ; les quolibets le suivaient et ceux qui l'aimaient en souffraient. » — *Louis Cario*, œuv. cit.
11. ↑ Lettre inédite à M^me^ X. de février 1918.
12. ↑ « *Je suis à Hendaye soi-disant pour me reposer, mais je travaille comme un galérien.* » Lettre inédite à M^me^ X., du 2 août 1919.

    « *Le bombardement et la tuerie sont dans l'air. Ils m'amusent beaucoup les gens qui annoncent sans en rien savoir que je me repose à Hendaye ! Je n'ai jamais eu vie plus surmenée, plus tourmentée des pires angoisses ; j'attends la mort comme une délivrance.* » Lettre inédite à M^me^ X., du 29 mars 1919.

    « *J'ai une vie dévorante et d'ailleurs tissée des pires angoisses.* » Lettre inédite à M^me^ X., du 28 août 1919.

    « *Et de ton côté, plains-moi ma petite… Je ne crois pas qu'il soit possible de rencontrer une fin d'existence plus martyrisée que la mienne.* » Lettre inédite à M^me^ X., du 12 juin 1919.

VI

L'HOMME

Loti avait la taille petite et svelte, la poitrine bombée, les pieds d'une élégance féminine. Sa démarche volontairement raide, ses gestes courtois avaient une politesse distante. Il apparaissait à la fois timide et hautain et donnait, à ceux qui allaient vers lui remplis de son œuvre, un premier mouvement de déception. Il n'avait pas l'air conquérant qu'on eût été enclin à lui supposer : mais de lui émanait un charme prenant, qui s'insinuait pour toujours.

Était-il beau ? Il avait le front fuyant. Le nez brusqué, presque pharaonique, dominait une bouche petite, aux lèvres sensuelles et serrées comme pour garder le secret d'ineffables voluptés. Des joues longtemps sans rides, légèrement teintées de rose et des sourcils largement arqués, servaient admirablement à mettre en évidence ses yeux magnifiques. Toute la personnalité du grand écrivain semblait se résumer dans son regard pénétrant et velouté, un regard enveloppant qui paraissait aller loin. Il portait dans ses prunelles le mystère des profondeurs insondables et comme un peu d'au-delà. Leur mouvement lent et étonné était pareil à une caresse ou à un frisson. On aurait dit des sources vivantes d'où émanaient des ondes émotives. Tant de mers, tant de cieux, tant de spectacles vus par Loti semblaient avoir prêté à ses yeux une grande richesse de nuances, la mélancolie des vastes étendues.

Les femmes qui l'ont aimé se souviennent avec émotion de sa voix aux intonations câlines. Elles ne peuvent oublier sa manière de baiser la main (on aurait dit qu'il voulait y aspirer l'âme), ni les caresses de ses mains fines qui semblaient vouloir pétrir un corps à nouveau.

Sa santé, sans être excellente, n'était pas mauvaise. Nous lui connaissons peu de maladies et pour la plupart ce ne sont que des fièvres. Il semble qu'il ait eu de fréquentes crises de paludisme. Mais aucun de ses organes n'était particulièrement faible. Son estomac était bon. Sobre dans ses goûts, il aimait la cuisine simple. Il préférait les viandes grillées (il avait horreur des sauces), le riz, les coquillages, les cerises et les raisins. Il buvait volontiers du lait et surtout du café noir. Il fumait sans passion et n'aimait pas l'alcool. À peine s'il s'est grisé trois fois dans sa vie[1].

Il résistait très bien aux fatigues. Du moins, le laissait-il croire volontiers. Il était terriblement mystérieux lorsqu'il s'agissait de sa santé. Il n'avouait jamais, même aux siens, ses souffrances physiques ou ses malaises. Il prenait mille précautions quand il se droguait ou lorsqu'il se faisait exécuter une ordonnance.

Cependant toute sa vie il a été un surmené : son activité incessante, son incapacité de goûter un bonheur tranquille et surtout l'énergie qu'il dépensait en de passagères amourettes entretenaient chez lui un état de continuelle nervosité.

Il était fier de ses muscles, du moins à une constitution solide, qu'à un exercice méthodique. Il aimait à en parler, à les exhiber. Ses succès dans un certain cirque de Toulon sont pour lui une joie inoubliable.[2]. [1]

Très coquet au physique comme au moral, il tenait à plaire. D'où le goût du travesti, pour les costumes qui pouvaient convenir à son genre de beauté, notamment ceux des arabes à burnous blanc et ceux des pharaons. Il avait, par contre, en horreur les costumes bourgeois, les chapeaux melon qui ne lui allaient guère, et plus encore les haut de forme ou les habits de gala. À 63 ans, à Constantinople, de retour d'une audience chez le Prince héritier, il arrête sa barque et, se cachant derrière un bouquet d'arbres sur la berge, il échange sa redingote et son haut-de-forme contre un veston et le fez[3]. Sa coquetterie allait jusqu'à porter de hauts talons afin d'augmenter sa taille. Vers la fin de sa vie, il employait des fards pour couvrir les rides ou la

pâleur de son visage. Ce n'était plus simple souci de coquetterie : il avait en horreur le spectacle de la vieillesse, la déchéance lente de son corps ; il essayait de se tromper lui-même. Dans *Prime jeunesse*, il traite d'enfantillage cette habitude, qui lui a valu des railleries aussi grossières qu'injustes.

C'est de la même coquetterie que provient sa manie de se faire photographier. Nous avons de Loti toutes sortes de photographies, dans différents costumes. Il y a, certes, peu d'hommes célèbres qui aient mis tant de bonne grâce à répondre à toutes les demandes de portraits ou d'autographes.

À titre de curiosité, nous reproduisons en note la lettre qu'il écrit au directeur d'un journal illustré parisien qui lui avait demandé son portrait[4]. Il n'y a jusqu'à l'album Mariani qui n'ait eu son autographe[5].

Tous ces détails nous amène à parler d'un trait caractéristique de l'âme de Loti, qui se place, selon nous, au centre même de sa vie intérieure, et dont découlent logiquement toutes les curiosités de son caractère : l'hypertrophie de son moi.

Loti est l'homme qui n'a pu s'oublier un instant.

Enfant, il a été élevé au milieu de personnes âgées qui s'occupaient de lui. Grand'mère, tantes, mère, père, sœur, étaient comme étonnés de voir parmi eux le petit être venu si tard au monde. Le soir, souvent, ces personnes sérieuses se mettaient à courir à quatre pattes autour du salon pour amuser le petit Julien. À se voir ainsi l'objet d'une sollicitude générale parmi les siens, il a pris l'habitude de se considérer comme le centre du monde[6].

Il trouve naturel que tous les hommes s'occupent de lui. Il choisit ses amis, non pas parmi les gens qui s'imposent à son admiration, mais parmi ceux qui l'aiment. Il a peu d'amitiés parmi ses semblables. Par contre, il se trouve très bien parmi ses inférieurs. Les humbles et les simples sont ses préférés, car il trouve auprès d'eux une admiration et une soumission sans bornes. Il réclamait la même attitude de la part de ses égaux, qui se disaient ses amis. Il était tyrannique avec eux. Il ne fallait pas le contredire, si on voulait garder son amitié. Il ne fallait pas non plus essayer de le corriger : il ne supportait pas la critique. Des petits riens le mettaient dans une grande

colère et souvent il rompait, pour des raisons futiles, des amitiés de longue date. Vers la fin de sa vie, il avait le caractère boudeur, fantasque, et rancunier. Il oubliait difficilement et ne savait pas pardonner.

Il ne pouvait rien concevoir sans le rapporter à lui-même. L'Univers, les gens, lui semblaient être faits pour son plaisir. Aussi parcourt-il la terre sans s'intéresser à la vie des autres, mais seulement à l'agrément que tel ou tel paysage pouvait lui procurer.

Point n'était besoin qu'un coin de terre fût beau pour lui plaire. La nature était pour lui un cadre à ses propres émotions. En avait-il de fortes, et surtout d'agréables ? Tout lui semblait beau. Il lui suffisait, par exemple, d'aimer une femme pour s'éprendre en même temps des paysages environnants. Ou encore, fallait-il qu'un détail quelconque du paysage lui rappelât un incident de sa vie, pour qu'il se sentît ému.

De là ces descriptions si personnelles où parfois on a de la peine à reconnaître la réalité. *Il renverse les proportions de la nature selon le jeu de ses émotions.* Les plus grands parcs de Paris, de Londres ou d'ailleurs, n'ont pas l'importance que présentent à ses yeux les quelques mètres carrés du jardin familial de Rochefort. Toute l'Inde ne peut l'émouvoir autant que Pondichéry, qui lui rappelle certaines vieilles rues de Rochefort. De là aussi, cette extraordinaire facilité à attacher son âme aux choses environnantes. Pour peu qu'il vive dans un endroit, il y laisse un peu de son cœur. Tout persuadé qu'il soit de l'indifférence de la Nature envers l'homme, lui pourtant ne saura rester froid devant elle ! Il parle aux choses qu'il a connues comme à des êtres ; les choses à leur tour parlent à son imagination, elles sont comme d'anciens amis. Tous les objets méritent une mention spéciale, une vie éternelle, parce que Loti les a touchés. Il s'en faut de peu qu'il ne leur devine une âme.

Les incidents de sa vie lui paraissent infiniment plus importants que les événements principaux de l'histoire. C'est pourquoi il ne s'occupe pas de ce qu'il arrive dans les pays où il passe ; mais il note avec un soin attentif tous les menus faits de sa vie. On est étonné de la grande quantité de ses souvenirs : il n'oublie rien. Son enfance, son adolescence brillent par l'absence d'événements importants. Cependant, il trouve moyen de nous les raconter au long de nombreuses pages et, ce qui plus est, avec une émotion

toujours sincère : pour lui, les moindres petites choses qui le concernent, prennent des proportions imposantes.

Pour s'en convaincre on n'a qu'à relire les pages de *Prime Jeunesse*, où il nous raconte sa banale initiation aux secrets de Cythère aux côtés dune gitane vagabonde. Fouillis de branches, roseaux, ravin ombreux, essaim de fines libellules « *qui pour la fête de notre hyménée sans doute, s'étaient somptueusement vêtues de pierreries et de gaze d'or* », des portiques de temple cyclopéen, scolopendres et fougères délicates, mousses de variétés rares, branchettes de phylliréa, etc., etc. tout ne lui semble fait que pour servir de cadre à sa première étreinte.

Son égotisme est tel que nous ne retrouvons jamais Loti mêlé aux foules. C'est un éternel solitaire. Ce timide est très préoccupé de se singulariser, de se mettre en relief. Il est content quand il peut frapper le vulgaire, lorsqu'il peut faire parler de lui. De là, le goût de la singularité en tout et partout. Il déteste tout ce qui est quelconque, et partant vulgaire. Il ne supporte pas que d'autres aillent comme lui voir des paysages exotiques. Il en veut aux chemins de fer qui facilitent les déplacements. Loti n'en a pas besoin, il voyage en bateau. Aussi ne se plaint-il jamais de l'invention des navires, par exemple ; il ne dédaigne pas non plus d'aller de Rochefort à Paris en wagon. Lui a tous les droits, les autres en ont très peu.

Cependant il n'avait rien de l'arriviste grossier. S'il se plaisait, par amour-propre, à se faire aimer par les grands de la vie, il avait une pitié infinie pour les petits, pour les faibles, pour les malheureux. On faisait ce qu'on voulait de lui par la pitié. De là les nombreuses pages de ses livres, où il prend la défense de ceux qui souffrent. Il avait pitié d'eux parce qu'il souffrait beaucoup lui-même. Il fut loin d'être heureux. Certes, la vie ne lui a pas réservé de grands malheurs. Il y a dans son existence tout ce qu'il faudrait pour rendre un homme heureux. Cependant toute sa vie a été une pauvre âme en peine, un tourmenté : « *Tourmenté de se voir, tourmenté de s'aimer.* »

Sa souffrance est due en premier lieu à son grand besoin d'être aimé : il l'a été, mais jamais suffisamment pour lui. Et puis comment se contenter des amours qui passent ? Comment ne pas souffrir quand on a le sentiment de la fragilité de l'existence ? Que faire d'une affection qu'une séparation forcée ou la mort viendra ravir ? Et Loti passe sa vie à se révolter contre la

mort, contre la destinée, contre la fragilité de notre bonheur ou l'inanité de nos désirs. Relisons ses livres : nous verrons que chaque passion est pour lui une nouvelle source de souffrance. L'univers est trop petit, la vie trop courte, la société humaine trop mal organisée pour satisfaire aux élans de son « moi », à son grand besoin d'aimer, ou plutôt d'être aimé.

Il fait tout ce qu'il peut pour trouver un peu de bonheur. Il élargit l'horizon de son monde sentimental : après la famille, ce sont les simples, les pauvres ; après les simples ce sont les animaux ; après les animaux c'est la nature. L'horizon même de la nature, il l'élargit par ses voyages.

Il a admiré la nature dans ce qu'elle a de plus riche et de plus original. Il l'aime en amant qui voudrait la posséder tout seul, l'avoir toute à lui, rien qu'à lui. Il cherche de préférence les endroits où « les autres » ne sont pas allés ; il l'admire dans ce qu'elle a de plus insaisissable pour les autres : il nous décrit ses transparences, ses aspects demi-flous, son indéfini comme un amant dominé par le désir de la possession complète et qui se tourmente à pénétrer jusque dans les moindres replis le cœur ou l'âme de sa bien-aimée.

C'est pourquoi cet homme qui ne pouvait s'oublier, arrive à être un des plus grands contemplateurs de la nature. Cela paraît paradoxal et c'est pourtant vrai.

Bien entendu, la nature n'est pas toujours la même : elle change à tous les méridiens, sous toutes les latitudes. Aussi Loti établit-il des préférences ; il y a des contrées où il se sent mieux, où il a illusion d'être plus heureux.

Il aime par-dessus tout les pays à vastes horizons : les déserts, les contrées de grande lumière dont les transparences lui permettent d'embrasser plus d'espace. Si dans ses récits de voyage nous rencontrons des paysages lunaires nous ne devons pas nous laisser tromper : il adore surtout le soleil. Lorsqu'il est obligé de vivre dans les régions du nord, dans les pays de pluies et de brouillard, il est malheureux, il s'en plaint comme d'un exil. Il est tout autre dès qu'il peut s'enfuir vers les limpidités splendides de l'Orient,

Dans ses papiers nous avons retrouvé des coupures de journaux contenant le *Bulletin météorologique* : étant à Lorient, il lisait avec nostalgie qu'à Constantinople il faisait clair, qu'il y avait du soleil. Dans

son journal intime comme dans ses livres, nous trouvons continuellement la notation du temps : *il pleut, il fait soleil.* Ces notations seraient suffisantes pour deviner l'état d'âme de Loti à telle ou telle date, tant il était sensible aux changements atmosphériques.

Avec le soleil, il goûtait le calme : il détestait les grands centres populeux, la vie agitée, trépidante des civilisés, à laquelle il opposait la vie tranquille des peuples arriérés. Les immobilités de la nature l'impressionnaient profondément.

Calme de la nature, tranquillité de l'âme sont pour Loti deux conditions essentielles pour qu'une ambiance lui soit sympathique. C'est pourquoi il aime les peuples simples qui ont peu de besoins, les peuples traditionalistes qui prennent la vie telle qu'elle est, telle que leurs ancêtres leur ont transmise. De tous les pays, ce sont ceux de l'Islam qu'il aime tout particulièrement ; de tous les pays de l'Islam, c'est la Turquie et l'Arabie qu'il préfère : leurs habitants sont moins agités que les Marocains, moins européanisés que les Algériens ou les Égyptiens[7].

Vivre sans agitation vaine, vivre tranquille en contemplant la splendeur d'une nature belle, riche en reflets ; vivre en goûtant sans hâte des voluptés suprêmes ; se laissant aller au charme berçant de profondes affections, goûter la douceur des songes intérieurs mollement caressés — voilà ce qui paraît être pour Loti la vie idéale.

Au fond, personne mieux que Loti n'était né pour une vie sédentaire, simple, au milieu des siens, dans un coin pittoresque de quelque province ; nul n'était moins fait pour courir les grandes routes du monde.

Comme tous les grands sentimentaux il a aimé très tôt les voyages, parce qu'il n'était jamais content du présent, parce qu'il espérait mieux « ailleurs ». La vie bornée des terriens, ne semblait pas suffisante au déploiement de son « moi » si débordant.

Mais l'existence vagabonde a aussi ses revers ; et Loti s'en est vite aperçu.

Être marin, c'est partir, c'est abandonner les siens, rompre les mille liens invisibles qui nous attachent, qui| attachaient surtout Loti, à l'ambiance coutumière. C'est un déchirement profond auquel il ne peut se résigner. Partout où il va, il porte en lui le regret des siens, il sent le vide autour de

lui, il a la nostalgie de sa maison, de ses [7] choses à lui. Aussi lorsqu'il rentre, retrouve-t-il avec plaisir tout ce qu'il avait tant désiré dans le lointain. Mais la joie du retour est de courte durée. Car partout où il s'est arrêté, le long de ses voyages, il s'est lié aux gens, il s'est surtout attaché aux choses : les souvenirs de ces foyers passagers sont assez forts pour le troubler ; ils l'appellent irrésistiblement et, dès qu'il peut, il repart de nouveau. Le calvaire des souvenirs recommence angoissant, douloureux !.

Il n'est un peu plus tranquille que lorsque une affection tant soit peu forte, un amour, le ramené à l'heure présente, Alors ses souvenirs s'estompent un peu, il arrive à s'oublier, — oh, mais très peu. C'est pourquoi ses idylles ne sont pas très gaies, et cependant il ne peut vivre sans aimer. Il paraît conscient de la souffrance que lui procure cette hypertrophie de son moi. Aussi est-il continuellement à la recherche d'une religion, d'une philosophie qui puisse verser un peu de calme dans son âme. Mais ce ne sont là que des efforts infructueux, des élans impuissants. Il envie sincèrement la vie des gens simples qui portent en eux ce calme ; il en veut à la science et au progrès qui rendent ce calme impossible aux civilisés. Il se sent irrémédiablement triste.

L'impression de mélancolie que nous laissent les livres de Loti provient avant tout de sa triste conception de la vie.

Cet homme qui a passé son temps à courir les grandes routes du monde à la recherche du beau et du pittoresque a une vision pessimiste de l'Univers et du sort de l'homme. À la base de sa conception de la vie nous retrouvons la religion protestante, dans laquelle il a été élevé. Tout le pessimisme terrestre de cette religion desséchante est resté intact dans l'âme du marin. Seule, la confiance dans une existence future l'abandonne. La vie semble fade à Loti, quand elle n'est pas douloureuse. D'abord elle est passagère. L'homme commence à mourir dès le jour de sa naissance, sa vie n'est qu'une agonie prolongée.

Entre l'âme humaine et la vie, il y a un désaccord complet. Celle-là n'aspire qu'aux choses éternelles, celle-ci ne lui offre rien que d'éphémère. Un être arrive, grâce à des efforts soutenus, à se créer un nid où il espère passer heureusement ses jours ? Une circonstance qui ne dépend pas de lui vient l'arracher au bonheur qu'il s'était préparé. Quelqu'un cherche-t-il,

d’après la loi de sa nature même, une autre âme qui le double, veut-il suivre le conseil du poète qui dit que

Une misère à deux c’est presque du bonheur ?

la mort ou d’autres accidents non moins tristes se chargent de séparer le couple heureux.

Une vieille mère place-t-elle son unique espoir dans son beau gars, plein de vigueur et de vie ? Un hasard le lui enlève pour toujours.

La mort est, aux yeux de Loti, la cause principale de toutes nos souffrances. Il est loin de l’imaginer, comme Léopardi, pareille à une très belle enfant à l’étreinte délicieuse. Pour lui, elle reste le traditionnel objet de terreur, le squelette au sourire hideux, qui promène sa faux d’un geste large et dévastateur. L’horreur de la mort est un sentiment prédominant chez lui : il nous en présente tous les aspects, la poursuivant jusque dans ses effets, jusqu’à la dernière pourriture. Ceux qui voient en Loti le poète de la mort ne se trompent point. Jamais écrivain n’a été aussi obsédé par elle, aucun ne lui a dédié des pages plus nombreuses.

Faute de mieux, les hommes essayent parfois de placer leur affection dans des chimères, ou dans des objets de peu d’importance. Le plus souvent, ils s’épuisent en efforts inutiles vers un idéal qu’ils n’arrivent pas à atteindre, où s’ils l’atteignent, ce n’est que pour se rendre compte de son inanité. Le récit intitulé : « *Le Mur d’en face* », est édifiant à ce point de vue. Deux femmes vivent de longues années avec le désir de pouvoir faire démolir un vieux mur qui leur cache le jour. Un héritage inattendu rend possible la réalisation de leur rêve. Mais lorsque le soleil pénètre radieux dans leur chambre, lorsqu’elles n’ont plus besoin d’allumer la lampe pour le repas du soir, au lieu de la joie qu’elles attendaient, « *c’est un indéfinissable malaise* ». Elles finissent par en pleurer (les larmes coulent souvent dans l’œuvre de Loti.)

Voilà ce qu’est la vie pour Loti.

Il n’y a qu’une issue à cette impasse : Dieu ! Loti, quia connu durant son enfance la quiétude des heures de foi, regrette amèrement de ne plus la posséder. Il en veut à la science de l’avoir poussé vers l’athéisme. D’ailleurs

cet athéisme de Loti n'est pas aussi complet qu'il aime à le dire. Son âme est continuellement secouée par des élans de foi ; des frissons de mysticisme le travaillent. Il est vraiment tragique de voir Loti s'agiter, se démener impuissant parmi les mystères de notre existence, bâtissant et démolissant avec un égal acharnement, cherchant vainement un point d'appui, un centre de gravité. Il ne lui reste, de toute cette peine, que l'épuisement toujours plus triste, toujours plus profond, des combats sans fin. C'est en vain qu'il se rend à Jérusalem dans l'espoir d'un renouvellement religieux. Devant le tombeau du Christ, il pleure à chaudes larmes, mais il n'arrive pas à croire. Le voyage qu'il entreprend dans l'Inde, chez les sages de Bénarès, n'est guère plus fertile en résultats. La religion indoue avec sa tendance à l'impersonnalité ne pouvait convenir à ce grand égotiste qu'est Loti. Comment demander à cet homme qui, depuis l'enfance, s'est toujours senti un « être à part, » de se perdre parmi la foule ? Comment pourrait-il accepter la religion du renoncement, du détachement complet de tout ce qu'on aime, lui qui ne vit que d'amour ? La tranquillité par l'indifférence ne peut être conçue par lui. Aussi, la visite dans l'Inde ne fait-elle que le ramener, sinon au christianisme, du moins à ce qu'il aime le plus dans cette religion : *la pitié suprême.*

« *Mon Dieu, devant la banqueroute de nos plaisirs, le vide pitoyable de nos élégances, le néant de nos petits rêves puérils, devant la fuite des jours et l'effeuillement de tout, que faire, aux approches si solennelles du grand soir ; ou nous réfugier ?… à la charité, nous pourrions encore accrocher nos mains découragées et lassées* !…[8] »

Il nous faut citer tout un passage dans lequel Loti fait la plus sincère de ses professions de foi et celle que l'on peut considérer comme définitive :

« *Et cependant, de cette vie si brève, éparpillée par toute la terre, j'aurai retiré quelque chose, une sorte d'enseignement qui ne suffit pas encore, mais qui est déjà pour apporter une ébauche de sérénité. Tant de lieux d'adoration éperdue que j'ai rencontrés sur ma route et qui répondent chacun à une forme particulière de l'angoisse humaine, tant de pagodes, de mosquées, de cathédrales, où la même prière s'élève du fond des âmes les plus diverses ! Tout cela ne m'a pas fait entrevoir seulement cette demi-preuve si froide de l'existence d'un Dieu que l'on indiquait dans les cours de philosophie de ma jeunesse, et qui est du rabâchage aujourd'hui* : la

preuve par le consentement unanime des peuples. *Non, mais ce qui importe infiniment plus, c'est qu'un tel ensemble de supplications, de larmes brûlantes, implique la confiance presque universelle que ce Dieu ne saurait être qu'un Dieu de pitié. Oh ! certes, je ne prétends nullement dire là une chose un peu neuve ; je ne veux que joindre, à tant de milliers d'autres témoignages, le mien, parce qu'il est attendu peut-être par quelques-uns de mes frères. À mesure que les siècles s'accumulaient sur l'humanité, les dieux si farouches qu'elle avait d'abord imaginés au sortir de sa nuit originelle ont graduellement fait place à des conceptions plus douces, moins grossières et, sans doute, moins inexactes. À mesure que la pitié des uns pour les autres, la fraternelle pitié prêchée par Bouddha et par Jésus, faisait son chemin dans nos âmes aux tendances plutôt féroces, la notion se fortifiait en nous qu'il devait y avoir quelque part une Pitié suprême pour entendre nos cris, — et alors les sanctuaires devenaient de plus en plus des lieux de supplications et de pleurs. Dans les mosquées de l'Islam, depuis le Moghreb jusqu'à la Mecque, tous les jours des hommes innombrables, le front battant la terre, font appel à la Miséricorde d'Allah ! Le jaloux et sombre Jéhovah des Hébreux s'est effacé devant le Christ, — et j'ai vu le Saint-Sépulcre qui est bien le lieu du monde où s'entendent le plus de confiants sanglots. Même à Angkor, des statues bouddhiques, au sourire de pardon, se sont assises devant les quatre portes de la cella murée où des hommes d'il y a déjà plus de mille ans avaient senti qu'il fallait cacher le Dieu trop terrible de leurs premières théogonies. La souveraine Pitié, j'incline de plus en plus à y croire et à lui tendre les bras, parce que j'ai trop souffert, sous tous les ciels, au milieu des enchantements ou de l'horreur, et trop vu prier. Malgré les fluctuations, les vicissitudes, malgré les révoltes causées par des dogmes étroits et des formules exclusives, l'existence de cette Pitié suprême, on la sent plus que jamais s'affirmer universellement dans les âmes hautes qui s'éclairent à toutes les grandes lueurs nouvelles. De nos jours il y a bien, c'est vrai, cette lie des demi-intelligences, des quarts d'instruction, que l'actuel régime social fait remonter à la surface et qui, au nom de la science, se rue sans comprendre vers le matérialisme le plus imbécile ; mais dans l'évolution continue, le règne de si pauvres êtres ne marquera qu'un négligeable épisode de marche en arrière. La Pitié suprême vers laquelle se tendent nos mains de désespérés, il faut qu'elle existe, quelque nom qu'on lui donne ; il faut*

qu'elle soit là, capable d'entendre, au moment des séparations de la mort, notre clameur d'infinie détresse, sans quoi la Création, à laquelle on ne peut raisonnablement plus accorder l'inconscience comme excuse, deviendrait une cruauté par trop inadmissible à force d'être odieuse et à force d'être lâche. Et de mes pèlerinages sans nombre, les futiles ou les graves, ce faible argument si peu nouveau est encore tout ce que j'ai rapporté qui vaille[9]. »

Tout en affirmant qu'il ne croit plus, Loti garde des traces profondes de l'enseignement religieux de son enfance. Il sent souvent comme les chrétiens. Comme eux, il éprouve surtout l'angoisse de l'au delà. Lorsque dans ses voyages il contemple l'étendue, l'infini des cieux, le monde des étoiles qui brillent au-dessus de la nuit terrestre, il ressent comme un vertige métaphysique. Lorsque sur les mers de l'Équateur il monte dans une frêle barque et qu'il se voit le jouet des ondes immenses qui lui cachent l'horizon et lui donnent, entre la mer et le ciel, l'impression nette du néant ; lorsque en Sénégambie, dans les steppes de l'Arabie, ou sur les plateaux nus de l'Iran, il scrute l'horizon sans découvrir âme qui vive, en face du désert, de sa solitude désolée, impressionnante, Loti se pose la grande question de l'existence, il a la sensation du néant. Les méditations métaphysiques le poursuivent partout. L'âme de cet athée est beaucoup plus religieuse qu'il ne pense. Il est intéressant, à ce propos, de comparer la manière dont il décrit la mort des chrétiens et celle des païens. Les premiers meurent d'une mort calme, à demi-consolés de la grande séparation, les derniers ont des contorsions qui trahissent les affres de leurs derniers moments[10].

Le sentimentalisme parfois outré dont Loti fait preuve n'est peut-être qu'une conséquence des prédispositions religieuses de son âme. Il vit plus par le cœur que par l'esprit, il ne peut admirer sans aimer. Il ouvre largement son cœur à tous les hommes, à toutes les choses. Son œuvre semble être l'application des théories exposées par Guyau dans son livre *L'Art au point de vue sociologique*, tellement elle inspire aux hommes l'amour qui peut fortifier leurs relations. Tout comme Vigny, tout comme le Léopardi de la dernière heure, Loti sent que l'homme ne peut se consoler des souffrances inhérentes à la vie, que par une affection profonde qui s'étende à tout le genre humain, à l'univers même. Tout l'avenir est là.

Quant au progrès, aux ambitions modernes, au matérialisme des générations actuelles, Loti déteste tout cela. Il a hérité de Flaubert la haine du bourgeois — si toutefois il est capable de haine. Tout ce qui est moderne lui déplaît. Aux perspectives du machinisme contemporain, il préfère le charme reposant du passé. À la vie des citadins entassés entre les murs noirs de leurs prisons bruyantes, il oppose la saine vie des marins.

Il y a entre Loti et Rousseau des rapports frappants. Le [10] calvin de Genève et le huguenot de Rochefort se ressemblent plus qu'on ne le croirait au premier abord, Loti a la même confiance que Rousseau dans la bonté primitive de l'âme humaine et la même prévention contre l'influence malsaine de la société et du progrès. Il est un vrai disciple de Rousseau, mais un disciple sur lequel ont passé le romantisme de la première moitié du XIX^e^ siècle et les préoccupations artistiques des parnassiens et des symbolistes.

Pour compléter cette esquisse morale de Loti, nous ne pouvons omettre de parler de son patriotisme. Aux yeux de ce voyageur international, de cet homme qui prêche l'amour entre les hommes, les frontières ont perdu de leur importance. Néanmoins, certain jour, quand sur une place de Berlin il voit un canon de corvette française, trophée de la guerre de 1870, Loti est révolté.

« *Oui*, écrit-il, *je crois bien que tout à l'heure je me trompais ; il y a des frontières encore, et, malgré mon détachement de voyageur qui s'en va vers les dédaigneuses sérénités bouddhiques, comme je reviendrais vite, à l'appel de guerre ! Quel effondrement, en ce cas-là, n'est-ce pas, de toutes nos fraternelles théories ! De longtemps encore, on aura beau faire, le vieux mot de patrie ne sera pas remplaçable, et un drapeau de certaines couleurs gardera le mystérieux pouvoir, rien qu'en apparaissant, d'entraîner nos âmes et de les grandir. C'est suranné, si l'on veut, c'est absurde tant qu'on voudra ; mais c'est irrésistible et peut-être sublime*[11]. »

Ces sentiments, qu'un simple canon français a eu le don d'éveiller en lui, ne pouvaient que se développer pendant la guerre mondiale, Loti nous les exprime dans les livres : *L'Hyène enragée* et *L'Horreur allemande*. Ce sont là les traits principaux de son âme, de cette âme qu'il a décrite dans tous ses

ouvrages autant que la nature qu'il prend pour modèle. On lui en fait un reproche, il faudrait plutôt l'en féliciter[12].

Nous savons que les catholiques ont mis à l'index ses livres. Nous n'ignorons pas certains jugements dont on a cru bon de les stigmatiser. Cependant, nous sommes certains que si l'on avait pris la peine de lire tout l'œuvre de Loti et essayé d'en dégager les grandes leçons qu'elle nous offre, alors certainement on se serait interdit des jugements aussi naïfs qu'injustes[13]

L'âme de Loti est largement humaine, elle est généreuse dans ses moindres mouvements, elle contient autant d'amour que de grandeur. C'est pourquoi elle communique à ses œuvres un intérêt, un élan lyrique que nous ne sommes pas habitués à trouver dans les relations de voyages, et qui fait le charme troublant de notre auteur ; ce charme est d'autant plus fort que Loti, pour l'exprimer, a su trouver presque d'instinct une forme supérieurement belle dont nous allons tenter de découvrir le secret.

---

1. ↑ « *À vrai dire, j'avais bu sensiblement trop de champagne, ainsi que deux petites camarades et ce fut la première fois de ma trop longue existence où l'on me vit un peu gris. La seconde fois, ce fut à New-York, étant déjà aspirant de marine, à un banquet d'une Société de tempérance où quelques convives étaient tombés sous la table. Et la troisième, ce fut il y a une trentaine d'années, à Constantinople, au redoutable palais d'Yeldiz, la nuit où l'on me présenta au chef des Croyants, dans un kiosque féerique, d'où l'on voyait de loin flamber Stamboul dévoré par un immense incendie. Certain Champagne rose très doux m'avait trahi, et quelle ne fut pas mon angoisse quand je crus voir une buée se former tout à coup devant mes yeux pour m'embrumer l'image du « Sultan rouge » qui m'indiquait une chaise à ses côtés !* » Prime jeunesse, p. 39-40.
2. ↑ *Je me souviens très bien de la plus grande joie de ma vie… Malheureusement j'avais commencé trop tard… j'avais vingt-cinq ans et j'étais déjà vieux. Je fus clown dans un cirque et je fus rappelé trois fois… c'est le plus beau souvenir de mon existence.* » (Louis Cario, *œuv. citée.*)
3. ↑ Suprêmes visions d'Orient, p. 65.
4. ↑ Ce portrait représentait Loti en pharaon.

Cher Monsieur,

« *Merci de vouloir bien publier mon portrait. Je vous envoie la dernière et plus ressemblante des épreuves qu'on ait faites de moi. Peut-être ce costume étrange pourra-t-il être maintenu, il est moins laid que le paletot moderne ; je le portais au bal costumé de*

M^me^ Adam, au printemps dernier. Si pourtant cette image ne vous convenait pas, veuillez me le dire, je vous en enverrais une autre plus banale.

Veuillez recevoir, cher Monsieur, mes remerciements très affectueux. »

Pierre Loti.

(*Le Monde Illustré*. Août 1887).

5. ↑ « *Je ne bois jamais de vin ; c'est mon excuse pour ignorer même celui de Mariani que tout le monde connaît. Mais je consens à figurer dans cette galerie puisque j'y ait été devancé par tant d'amis et d'amies qui ne sont très chers.* »
6. ↑ « *Ce fut sans doute un des malheurs de ma vie d'avoir été beaucoup plus jeune que tous les êtres qui m'aimaient et que j'aimais, d'avoir surgi parmi eux comme une sorte de petit Benjamin tardif sur lequel devaient converger fatalement trop de tendresses, — et puis d'être laissé si affectueusement seul pour les suprêmes étapes de la route !* » (Prime jeunesse, p. 23.)
7. ↑ « *Dès que je suis assis parmi de naïfs rêveurs, devant un humble petit café qui regarde la mer, je sens peu à peu descendre sur mot la paix sans nom des soirs d'Asie. Ce ne sont pas seulement mes yeux qui prennent plaisir et se reposent ; non le repos est surtout pour mon âme d'Oriental, presque toujours exilée et qui se retrouve ici chez elle. Et puis la fuite terrifiante des jours semble ralentie, presque arrêtée, au milieu de ces choses qui étaient pareilles il y a cent ans, au milieu de ces gens calmes qui vivent et prient comme vivaient et priaient leurs ancêtres, qui savent à peine leur âge et qui même ignoreraient l'heure si le muezzin ne chantait pas.* » (Suprêmes visions d'Orient, pp. 66-67.)

Cf. Ibidem, p. 99.

8. ↑ Ceux devant qui il faudrait plier le genou.
9. ↑ Pèlerin d'Angkor, p. 228 à la fin.
10. ↑ La mort de Jean Peyral (Roman d'un spahi).

« *Des souvenirs de son enfance revivaient maintenant en foule dans sa tête, avec une netteté étrange. Il entendait une vieille chanson du pays, avec laquelle jadis sa mère l'endormait, tout petit enfant, dans son berceau ; et puis, tout à coup, la cloche de son village sonnait bruyamment, au milieu du désert,* l'Angélus du soir. *Alors les larmes coulèrent sur ses joues bronzées ; ses prières d'autrefois lui revinrent à la mémoire, et lui, le pauvre soldat, se mit à prier avec une ferveur d'enfant ; il prit dans ses mains une médaille de la Vierge, attachée à son cou par sa mère ; il eut la force de la porter à ses lèvres, et l'embrassa avec un immense amour. Il pria de toute son âme cette Vierge des douleurs, que priait chaque soir pour lui sa mère naïve ; il était tout illuminé des illusions radieuses de ceux qui vont mourir, — et, tout haut, dans le silence écrasant de cette solitude, sa voix qui s'éteignait répétait ces mots éternels de la mort : « Au revoir, au revoir dans le ciel ! »*

. . . . . .

« *Il était alors près de midi. Jean souffrait de moins en moins ; le désert, sous l'intense lumière tropicale, lui apparaissait comme un grand brasier de feu blanc, dont la chaleur ne le brûlait même plus. Pourtant sa poitrine se dilatait comme pour aspirer plus d'air, sa bouche s'ouvrait comme pour demander de l'eau.* »

. . . . . .

« *Et puis la mâchoire inférieure tomba tout à fait, la bouche s'ouvrit toute grande pour la dernière fois, et Jean mourut assez doucement, dans un éblouissement de soleil.* »

. . . . . .

La mort de Sylvestre (Pêcheur d'Islande).

« *Alors on abaissa dessus les paupières avec leurs longs cils — et Sylvestre redevint très beau et calme, comme un marbre couché…* »

La mort de Kaka-San (La chanson des vieux époux).

« *Une dernière contorsion, très douloureuse, et Kaka-San s'affaissa,*

la bouche ouverte, le corps tout de côté, à moitié tombée de sa boîte et les bras pendants, comme la poupée d'un guignol de pauvres qui serait au repos, la représentation finie. »

La mort de Kervella (Un vieux).

« *Non. Une nuit de mars, la mort qui passait, allant à Brest achever quelques poitrinaires, s'arrêta pour le tordre. Elle lui mit la bouche de travers, lui chavira les yeux, lui recoquilla les doigts et reprit sa course, le laissant raide sur son lit, figé dans la pose qu'il devait garder jusqu'au moment de tomber par morceaux dans la pourriture dernière.* »

11. ↑ Berlin vu de la mer des Indes.
12. ↑ Lire à ce propos les pages caustiques, mais plaisantes dans leur badinage spirituel d'Ernest Charles : *La littérature française d'aujourd'hui*, Paris, Perrin, 1912.
13. ↑ Nous citons à titre de curiosité ces lignes légitimement ignorées :

    Mélancolique et sensuel, il (Loti) imprègne toute une portion de la littérature contemporaine, et Loti en est l'incarnation la plus complète et la plus frappante. Ai-je suffisamment fait comprendre ce qu'il a de dissolvant et d'immoral ? Je l'espère : en tous cas ça a été, en écrivant cette étude, mon but et ma préoccupation constante.

    Cet impressionnisme, le Roman d'un enfant suffisait à le révéler. Je me suis donc borné à lui. Ainsi limité, je n'avais pas à parler de l'immoralité particulière des livres où Loti a narré les amours divers noués au hasard de ses voyages, préférant d'ailleurs appliquer à ce genre de littérature la parole, sévère mais juste, aujourd'hui comme autrefois, de l'apôtre Saint-Paul : Que ces choses là « ne soient pas mêmes nommées parmi vous ». Georges Legrand : *Styles et Caractères*, Namur, 1901, p. 79-80.

VII

L'ŒUVRE

Les professeurs de rhétorique conseillent aux débutants de se méfier des réalisations trop faciles. À les entendre, on croirait qu'une élaboration pénible, une production restreinte sont la condition indispensable à la réalisation des œuvres d'art. Cependant presque tous les hommes de génie, dans tous les domaines de l'art, se sont faits remarquer par leur fécondité. Dante, Shakespeare, Goethe, Molière, Voltaire, Rousseau, en littérature ; Andrea del Sarto, Raphaël, Rubens, Rembrandt, en peinture ; Donatello, Michel-Ange et Rodin, en sculpture ; Bach, Mozart, Haydn, Beethoven, en musique, ont donné la mesure de leur génie non seulement par la qualité, mais aussi par les proportions et le nombre de leurs créations.

Pierre Loti, bien qu'il n'ait pas atteint la même renommée universelle, s'impose à nous par la fécondité de sa production. Durant trente années d'activité littéraire, et dans les seules heures de liberté que lui laissait son service, il nous a donné près de quarante volumes. Cela revient à une moyenne d'une page par jour, ce qui constitue un vrai record.

Il est, certes, plutôt étonnant de voir un officier de marine devenir en peu de temps un des grands maîtres de la littérature. Une question se pose naturellement à nos esprits : comment l'idée d'écrire lui est-elle venue ?

Loti, dès son enfance, a commencé à noter ses impressions dans un journal. Habitude excellente. Grâce à elle, son esprit d'observation s'affina

de bonne heure, l'art d'exprimer ses sentiments et ses pensées devint une habitude, presque une seconde nature.

Un tel « Journal » fut le véritable confident de Loti. Ce jeune homme sentimental et enclin à la tendresse, que la dure vie du bord avait arraché à sa famille, se plaisait à l'écrire : c'était pour lui un refuge et une consolation.

Tant que le champ de sa vue fut borné à une existence monotone, Loti n'écrivait que pour lui seul ; mais à part du jour où il put parcourir des contrées exotiques ses notations et ses impressions prirent un intérêt qui dépassait sa vie intime. Le spectacle changeant de la nature poussa le jeune officier à sortir de lui-même, à abandonner l'analyse de son âme pour l'évocation pittoresque des pays lointains où l'avaient entraîné ses voyages.

Lorsqu'il prit conscience de son talent, lorsque des aventures vécues vinrent donner une unité à ses impressions, il affronta le public.

S'il écrivit tout d'abord pour lui seul, il se fit imprimer pour les raisons qui poussent la plupart des hommes à se communiquer à leurs semblables. Tout comme les Romantiques, il voulait crier son mal, émouvoir, apitoyer sur son propre sort et provoquer la sympathie. Cet homme peu sociable dans sa vie, témoigne, dans ses œuvres, d'un ardent besoin d'amitié. En outre, Loti affirme qu'il écrit poussé par l'instinct de conservation, par le désir de lutter contre la mort ; écrire, c'est pour lui une manière de projeter son être dans l'infini… [1]

Ce sont là les motifs que Loti avoue : il y en a un qu'il tait mais qui n'a rien de compromettant : l'ambition littéraire, le désir de s'imposer à l'admiration des autres.

Maison de Pierre Loti à Rochefort.

Ce désir n'aurait pas été suffisant pour faire de lui un grand maître de la littérature. Sa formation littéraire est un problème assez délicat auquel on a donné des solutions plus ou moins fantaisistes. Nous nous sommes appliqué avec attention à éclaircir ce point qui nous paraît de haute importance et

nous pensons pouvoir expliquer le talent de Loti par l'hérédité, l'éducation et un peu aussi par la lecture.

Dans l'étude de l'hérédité, nous ne pouvons remonter très loin. Faute de documents, nous devons, nous arrêter à ses parents immédiats. La mère de Loti, Nadine Viaud, n'était pas ce qu'on appelle communément une intellectuelle. Peu expansive, elle mettait une ferveur profonde à adorer le Seigneur. Elle écrivait avec élégance, mais, dans l'ordre littéraire, nous ne démêlons pas bien quel a pu être l'héritage transmis à son fils. Tout au plus peut-on voir dans le fait qu'elle s'habillait avec goût, ou qu'elle chanta en s'accompagnant de la guitare, le signe d'une prédisposition artistique.

Par contre, le père — Théodore Viaud — était autrement, doué. Loti nous affirme que son père était poète à ses heures. Nous n'avons pu découvrir aucune de ses poésies, et nous ne pouvons donc en apprécier la valeur. Mais il y a mieux : Théodore Viaud a écrit — en collaboration, mais il semble que la collaboration est plutôt due à la nécessité d'imprimer l'ouvrage — une histoire de la ville et du port de Rochefort en deux gros volumes[2].

Cette œuvre est un travail d'histoire plein de mérite. Elle est composée avec un remarquable sens historique. Son auteur la considère modestement comme un jalon posé « *pour guider dans sa marche celui qui entreprend un travail général, universel* ». Mais cette modestie ne l'empêche pas de traiter son sujet avec l'attention et le soin que de telles herches exigent. Sa documentation est riche. Les événements qui ont présidé à la naissance de la ville et qui ont illustré son existence sont racontés année par année, comme dans une chronique. Cependant l'auteur n'est pas un aveugle compilateur de textes. Il se réserve le droit de juger les hommes « sans passion » et de les signaler à l'estime ou au mépris de la postérité.

Le style de cet ouvrage est correct, non sans quelques prétentions à l'élégance. Il est clair, net ; il a de la propriété dans les termes, de la richesse dans l'expression, des mots qui font image. La phrase est oratoire et ne fait pas fi d'un peu de rhétorique. Elle a une allure ample, riche ; on y perçoit un rythme caché et comme le mouvement d'une âme qui vibre[3].

Nous ne pouvons pas, certes, affirmer que le style de cet ouvrage ressemble à celui, si personnel, de Loti. Mais nous ne pouvons nous empêcher d'observer que ce sont précisément les mêmes qualités qui,

poussées à un degré bien supérieur, donnent tant de prix aux œuvres du fils. Il n'y a jusqu'aux effets de ponctuation qui ne soient communs aux deux auteurs.

S'il est vrai donc, que le talent est inné, nous devons en attribuer l'hérédité au père ; son exemple et ses conseils ont dû guider les premiers pas de Loti, dans l'art d'exprimer ses pensées[4].

Nous devons de même rattacher à lui le talent de dessinateur de Loti. Théodore Viaud n'était pas qu'historien. Il se consolait de la monotonie des comptes de receveur en faisant de délicates aquarelles, dont une remarquable « Vue de Dieppe » se trouve chez sa petite nièce, M^me^ Duvignau, à Fouras.

À côté de l'influence paternelle nous devons placer celle du frère Gustave et surtout de la sœur Marie Viaud, plus tard Marie Bon. Gustave Viaud, plus âge de quatorze ans que Julien, avait pour son petit frère une affection touchante. De ses voyages il lui écrivait comme on écrit à une grande personne. Il s'intéressait à ses études, lui prodiguait des conseils ; il lui envoyait des descriptions des pays qu'il visitait[5].

Mais Gustave est mort trop jeune ; son influence n'a pu se manifester autant que celle de sa sœur Marie Bon. Cette suave figure de femme a joué un si grand rôle dans la formation artistique et sentimentale de Loti, qu'elle mérite une mention spéciale. C'était un tout petit bout de femme, frêle et délicate, qui portait en elle une âme profondément sentimentale et des dispositions artistiques de tout premier ordre.

Elle chantait agréablement, elle avait surtout un grand talent pour la peinture, talent qu'elle tenait de son père. Si Loti a surpassé de beaucoup son père dans l'art d'écrire, Marie Bon le surpasse dans l'art du dessin.

Les premières leçons sous la direction du père furent continuées par un professeur de peinture, Garnier. Lorsque son talent se révéla d'une manière indiscutable, elle vint à Paris (rue de Bône) en compagnie de tante Claire, et prit des leçons de miniature à l'école d'un certain M. Lemercier (Batignolles). Elle les continua avec Léon Cognet dont elle fut l'élève très appréciée.

Grâce à ses études, elle arriva à peindre avec une maîtrise étonnante. Ses miniatures surtout sont d'une délicatesse et d'un fini exquis : à Rochefort et

chez M^me^ Duvignau, à Paris nous avons pu en voir quelques-unes d'admirables par leurs tonalités douces, par leur caractère d'idéalité qui crée quelque chose d'éthéré, comme un parfum d'idylle. Sans nul doute, Marie Bon était une âme d'artiste, une personne douée d'un talent remarquable, d'une sensibilité aussi forte que fine ; elle était en outre arrivée à un haut degré de perfection technique.

Elle écrivait aussi avec facilité. Nous avons cité dans un chapitre précédent une lettre de Marie Bon à Loti. Dans le *Roman d'un enfant* nous retrouvons une page de son journal où il est question du séjour du petit Julien dans l'île d'Oléron. Nous la citons volontiers en note, car elle nous montre ce que Loti était déjà à cet âge ; elle nous offre le récit de sa première aventure sentimentale qui ressemble étrangement aux idylles de plus tard : il n'y manque ni le départ inopiné, ni les bagages faits en hâte, ni les larmes de la séparation[6].

Mais à part ces pages, Marie Bon a publié une plaquette élégante contenant une nouvelle : *Autour de Paulette*[7]. C'est comme un roman en raccourci, sans unité de composition, avec force détails inutiles, aussi peu composé enfin que les romans de Loti. C'est plutôt une suite de souvenirs où sous des noms changés nous retrouvons la famille Loti. [6] Mais si l'art de la composition fait défaut, il ne manque pas, en échange, des descriptions et des portraits assez fouillés[8].

L'allure générale du récit est mélancolique. Il y est question de la mort d'une jeune fille phtisique, des amours entre une jeune fille et un officier de marine qu'un brusque départ pour l'Océanie éloigne pour un an de sa fiancée. Il ne manque pas l'échange de lettres entre les deux amoureux, ni les pages du journal de l'officier de marine :

« Je retrouve détachées, abandonnées, quelques pages de mon journal intime, de ces années douces et sereines… Bien jaunies elles sont… Avant de les brûler, j'en relis quelques-unes qui me font revivre mon *état d'âme* d'alors…[9]

Et la page de journal suit. On dirait que c'est Loti lui-même qui raconte son arrivée à Tahiti : il n'y a qu'à changer le mot « père » par celui de « frère ».

« Nous touchons les îles ravissantes que mon père a habitées, où il a souffert, où il a vécu et où peut-être… je vais trouver des souvenirs émouvants… des gens qui l'ont connu, adoré, qui peut-être le pleurent encore et me parleront de lui.

« À l'aspect étrange et magique de ces îles… je découvre ma tête… Je tremble comme si j'allais retrouver une patrie… Nous approchons des rivages enchanteurs, c'est l'extase. »

Les confidences continuent et, coïncidence étrange, le héros, tout comme Loti ; regrette d'avoir perdu sa foi. Les souvenirs de son enfance le poursuivent ; il a la nostalgie des siens.

Bref, la sensibilité du héros présente de fortes analogies avec celle de Loti. Il y a entre elles un lien de parenté visible.

Marie Bon a mis sa fine sensibilité et ses multiples talents au service de l'éducation de son petit frère. C'est elle qui lui a donné des leçons de dessin, lui enseignant l'art de voir et de reproduire les aspects de la nature. Loti en profita pour devenir un bon manieur du crayon ; il s'en servit surtout pour se faire un grand nom dans la littérature. C'est elle encore qui lui faisait répéter les leçons de piano, et qui revoyait les devoirs de français du jeune élève. Surtout elle avait pour son petit frère une affection sans bornes :

« *Elle m'adorait*, dit Loti, *et je l'admirais sans réserves, ce qui lui donnait sur mon imagination d'enfant un ascendant suprême. Elle voyait tout, ou elle devinait tout, et, dans ma petite enfance, elle m'avait persuadé sans peine qu'elle était un peu sorcière. Elle a été une des influences qui ont le plus contribué à m'éloigner, jusque dans les moindres détails de la vie, je ne dirais pas de tout ce qui était vulgaire, mais même de ce qui était inélégant* »[10].

Loti a voué un véritable culte à sa sœur. Il nous parle souvent d'elle et avec la plus vive émotion. Elle paraît avoir été sa confidente par excellence ; c'est à elle qu'il ouvrait plus volontiers son cœur. Lorsque, loin de la maison, dans les heures de nostalgie, il se sentait fléchir dans la bonne voie, ou craignait de sombrer dans la douleur, c'est à sa sœur qu'il faisait part de son désespoir, c'est d'elle qu'il réclamait un peu de réconfort. Les lettres qu'il lui écrit et celles qu'il reçoit d'elle, À en juger par celles que

nous trouvons insérées dans *Aziyadé*, nous édifient sur ce point. L'affection qu'il a gardée pour sa sœur, avec celle qu'il a vouée a sa mère, constituent le centre sentimental de la vie de Loti. Enfin, c'est sur le conseil de sa sœur qu'il a commencé à écrire, dès son enfance, son journal, *qui forme, hélas ! aujourd'hui, plus de deux cents volumes*[11].

Ainsi donc on voit petit à petit se former, grâce aux siens, la personnalité artistique de Loti. Son père, son frère, sa sœur, apportent à l'enfant et leur tendresse et leurs talents. Il puise au sein de sa famille non seulement une sensibilité exquise, mais encore le don admirable de surprendre les aspects de la nature, la faculté de les exprimer avec art.

Aussi lui reste-t-il peu de chose à demander à la lecture. Loti — il l'a dit souvent, sans être toujours cru — lisait très peu. Mais, comme tous ceux qui n'ont pas la manie de dévorer les livres, il lisait avec attention.

Néanmoins, si peu qu'il ait lu, il a dû connaître les œuvres des classiques et des auteurs inscrits au programme des collèges. Il était exclusif dans ses admirations. Les poètes en général, Lamartine surtout, lui déplaisaient. Seul Musset semble l'avoir ému. Les cris de désespoir, la sincérité dans la souffrance, le désir d'éternel féminin, le découragement byronien du chantre de Rolla, trouvaient des correspondances intimes dans l'âme de Loti. De même Théophile Gautier s'imposait à son admiration, mais pour une raison différente : tout comme Loti, il regardait la nature avec des yeux de peintre.

Aux poètes, il préférait les prosateurs. Mais on chercherait en vain ses œuvres quelques appréciations sur leurs œuvres. Lui, qui nous fait part de ses moindres impressions d'enfance, évite systématiquement de nous dire ce qu'il a ressenti au contact de ses illustres prédécesseurs. La vérité est que la littérature ne lui a pas donné de fortes impressions. Pourtant nous savons par les confidences des siens qu'il avait en grande estime Chateaubriand, notamment *Les Natchez.* Il admirait aussi Edmond de Goncourt, qu'il avait connu personnellement (Jules était déjà mort). Il parlait de la manière la plus élogieuse d'Alphonse Daudet. Il l'avait connu par l'intermédiaire de son oncle Jubé Bon, qui dirigeait une institution de jeunes gens, rue de la Vieille-Estrapade. Cet oncle, homme brillant, était professeur au collège d'Alais du temps où Daudet y était pion. Dès la première rencontre, Loti

s'est lié d'une vive amitié pour Daudet. C'est l'homme de lettres qu'il a le plus aimé. De ses livres, il admirait surtout *Les Lettres de mon moulin* et *Les Rois en exil.* Il reconnaissait un grand talent à Anatole France, mais il n'aimait pas son scepticisme. Il détestait franchement Zola. Son auteur préféré était Flaubert. *Un Cœur simple, La Tentation de Saint Antoine* le ravissaient. Il admirait un peu moins *Madame Bovary* ; en échange *Salammbô* était son livre de chevet. Il le relisait souvent et toujours avec une admiration croissante.

Hérédité, éducation, un peu de lecture attentive, voilà l'origine du talent de Loti. Mais à ce talent, qui est presque un don inné, la mer et les marins allaient donner une nuance spéciale. Double influence qui tempéra la sentimentalité exagérée de l'homme et d'autre part enrichit sa palette d'écrivain.

La mer — Thalassa chantée par les Grecs et par les poètes depuis l'enfance de l'humanité — a eu une grande influence sur le caractère de Loti.

Dans le *Roman d'un Enfant*, nous pouvons lire ce que Loti ressent lors de sa première rencontre avec la mer :

« *… Tout à coup, je m'arrêtai glacé, frissonnant de peur. Devant moi, quelque chose apparaissait, quelque chose de sombre et de bruissant qui avait surgi de tous les côtés en même temps et qui semblait ne pas finir ; une étendue en mouvement qui me donnait le vertige mortel… Évidemment,* c'était ça ; *pas une minute d'hésitation, ni même d'étonnement* que ce fût ainsi, *non, rien que de l'épouvante* ; je reconnaissais *et je tremblais. C'était d'un vert obscur presque noir ; ça semblait instable, perfide, engloutissant ; ça remuait et ça se démenait partout à la fois, avec un air de méchanceté sinistre. Au-dessus, s'étendait un ciel tout d'une pièce, d'un gris foncé, comme un manteau lourd.*

« *Très loin, très loin seulement, à d'inappréciables profondeurs d'horizon, on apercevait une déchirure, un jour entre le ciel et les eaux, une longue fente vide, d'une claire pâleur jaune… Nous restâmes un moment l'un devant l'autre, moi fasciné par elle. Dès cette première entrevue sans doute, j'avais l'insaisissable pressentiment qu'elle finirait un jour par me prendre, malgré toutes mes hésitations, malgré toutes les volontés qui*

essayeraient de me retenir… Ce que j'éprouvais en sa présence était non seulement de la frayeur, mais surtout une tristesse sans nom, une impression de solitude désolée, d'abandon, d'exil… Et je repartis en courant, la figure très bouleversée, je pense, et les cheveux tourmentés par le vent, avec une hâte extrême d'arriver auprès de ma mère, de l'embrasser, de me serrer contre elle ; de me faire consoler de mille angoisses anticipées, inexpressibles, qui m'avaient étreint le cœur à la vue de ces grandes étendues vertes et profondes[12] ».

La mer fait peur à Loti. Il a raison d'en avoir peur, et raison de se réfugier sur le cœur maternel : personne n'était moins fait que lui pour courir les grandes routes du monde nul n'était mieux préparé à une vie tranquille, à un bonheur calme, exempt de secousses sentimentales.

Au début la mer le fait souffrir, parce qu'elle le sépare des siens. Mais soit que, lumineuse et douce, elle sourit en reflétant les flèches d'or du soleil, soit que, sombre et terrible, elle hurle sauvagement, élevant jusqu'au ciel ses bras écumeux, la mer prend à jamais possession de son âme compliquée. Ses aspects variés, sa grandeur farouche lui donnèrent de l'existence une conception toute nouvelle. La mer l'éloigna du monde. Sur le pont des navires, la lutte pour la vie perd son caractère aigu. Le « homo homini lupus » est moins visible. On y peut garder une fraîcheur de cœur et une confiance dans la beauté de l'âme humaine que la vie des villes ne saurait jamais inspirer. C'est pourquoi nous voyons surtout dans l'œuvre de Loti des âmes tendres, des femmes douces, des caractères honnêtes. Les criminels, les pervers, les menteurs qui foisonnent dans la littérature des citadins sont absents de ses livres.

La mer a accentué en Loti sa prédisposition naturelle à la philosophie, où plutôt l'attraction presque maladive de l'au delà. L'infini berceur des ondes, les abîmes éternellement béants lui ont fait sentir davantage la petitesse de homme devant la nature.

La mer lui a donné l'occasion de pénétrer les âmes simples des marins et des pêcheurs. Ces gens endurcis au travail, rompus à toutes les fatigues, si

maîtres d'eux-mêmes devant les dangers et la mort lui ont donné la plus haute leçon de stoïcisme.

Loti a témoigné aux âmes simples une affection qui lui fait honneur. Il a su apprécier la grandeur de ces marins qui sont des hommes en face de la mort, des enfants en face de la vie, de ces êtres aux mœurs aussi pures que leurs rêves.

Alfred de Vigny dit, dans son livre *Servitude et Grandeur Militaire*, que sans les années passées sous les armes, il n'aurait jamais su comment un soldat arrive à vivre, avec quelques sous par jour.

Pour Loti, le grand livre a été la mer et les marins. La mer enfin a révélé à Loti son propre talent d'artiste. Elle l'a effrayé et enchanté à la fois. Éternellement changeante, elle a soulevé ses ondes, lui fermant l'horizon ; elle l'a entouré de ses brouillards, l'isolant dans l'espace, elle a étalé ses eaux tranquilles, s'abandonnant, soumise, aux caresses ardentes du soleil couchant. Par ses charmes, elle a ébloui les yeux du rêveur, elle lui a appris à l'aimer, accoutumant ses regards aux changements brusques, à la richesse de ses fantasmagories. Elle l'a rendu artiste, aiguisant son esprit d'observation, amplifiant son âme, lui conservant la fraîcheur de l'inspiration, lui insufflant des pensées généreuses.

À bord, Loti est entré en contact avec les marins. Il s'est penché affectueusement vers leurs âmes simples, et a pris d'eux les leçons de courage et d'abnégation dont il a su fortifier son âme frêle. Car rien ne fait mieux ressortir la futilité tapageuse de certaines douleurs mondaines que la profondeur silencieuse des souffrances des simples.

C'est surtout pendant les deux années qu'il croise sur les côtes de Bretagne (après le séjour à Constantinople et avant de s'embarquer pour l'Extrême-Orient), qu'il connaît la race si intéressante des Bretons. C'est là, en plein terroir français que cet auteur exotique trouve le sujet de son chef-d'œuvre.

Tels sont les facteurs qui ont déterminé la formation de la personnalité artistique de Loti.

Cette personnalité se manifeste très clairement dès le premier livre : *Aziyadé*, publié en janvier 1879 avec un sous-titre prétentieux et romantique[13].

Mais avant de retracer l'histoire de l'apparition de cet ouvrage, nous devons considérer d'autres pages composées antérieurement et publiées bien plus tard.

Les premiers textes de Loti que nous connaissons son des passages de son *Journal* publiés dans *Un jeune officier pauvre.* Ces pages ont été composées à partir de 1868. Nous avons pu voir le manuscrit original qui se trouve à Rochefort. C'est un cahier à feuilles détachées, jaunies par le temps, couvertes d'une écriture régulière sans aucune rature. Nous trouvons-nous là devant une première rédaction ou bien devant une copie faite plus tard et partant corrigée ? Nous n'osons rien affirmer. L'aspect du papier, la nuance de l'encre, feraient croire plutôt à la première hypothèse ; l'écriture trop régulière, l'absence de toute rature, nous persuadent plutôt du contraire.

Un fait est certain : lors de la publication de ces pages en 1923, Loti a reproduit presque mot à mot ce texte. Il n'y apporte que des changements sans importance[14].

Il est étonnant de voir qu'en 1868, Loti possède déjà ce style qui fait le charme de ses ouvrages !

Nous sommes heureux de pouvoir écrire cette affirmation, car longtemps nous avons hésité, dérouté par les pages de Loti publiées dans l'*Illustration*[15] en 1873. Revenant de son voyage dans le Pacifique, Loti envoie plusieurs croquis à l'*Illustration*. La direction de la revue les accepte, mais demande à l'auteur d'y joindre un texte explicatif. En effet la revue publie des notes explicatives, dont voici un échantillon :

« *Taïohaé occupe le centre d'une baie profonde, encaissée dans de hautes et abruptes montagnes aux formes capricieusement tourmentées ; une épaisse verdure est jetée sur tout le pays comme un manteau splendide ; c'est dans toute l'île un même fouillis d'arbres d'essences utiles ou précieuses…*

« *Les cases sont peu nombreuses dans la capitale et passablement disséminées le long de l'avenue ombragée qui suit les contours de la plage.*

« *Derrière cette route charmante mais unique, quelques sentiers boisés, conduisent à la montagne…*

« *Les années s'écoulent pour eux dans une oisiveté complète et une rêvasserie perpétuelle — et ces grands enfants ne se doutent que dans notre belle France tant de pauvres gens s'épuisent à gagner le pain du jour…*

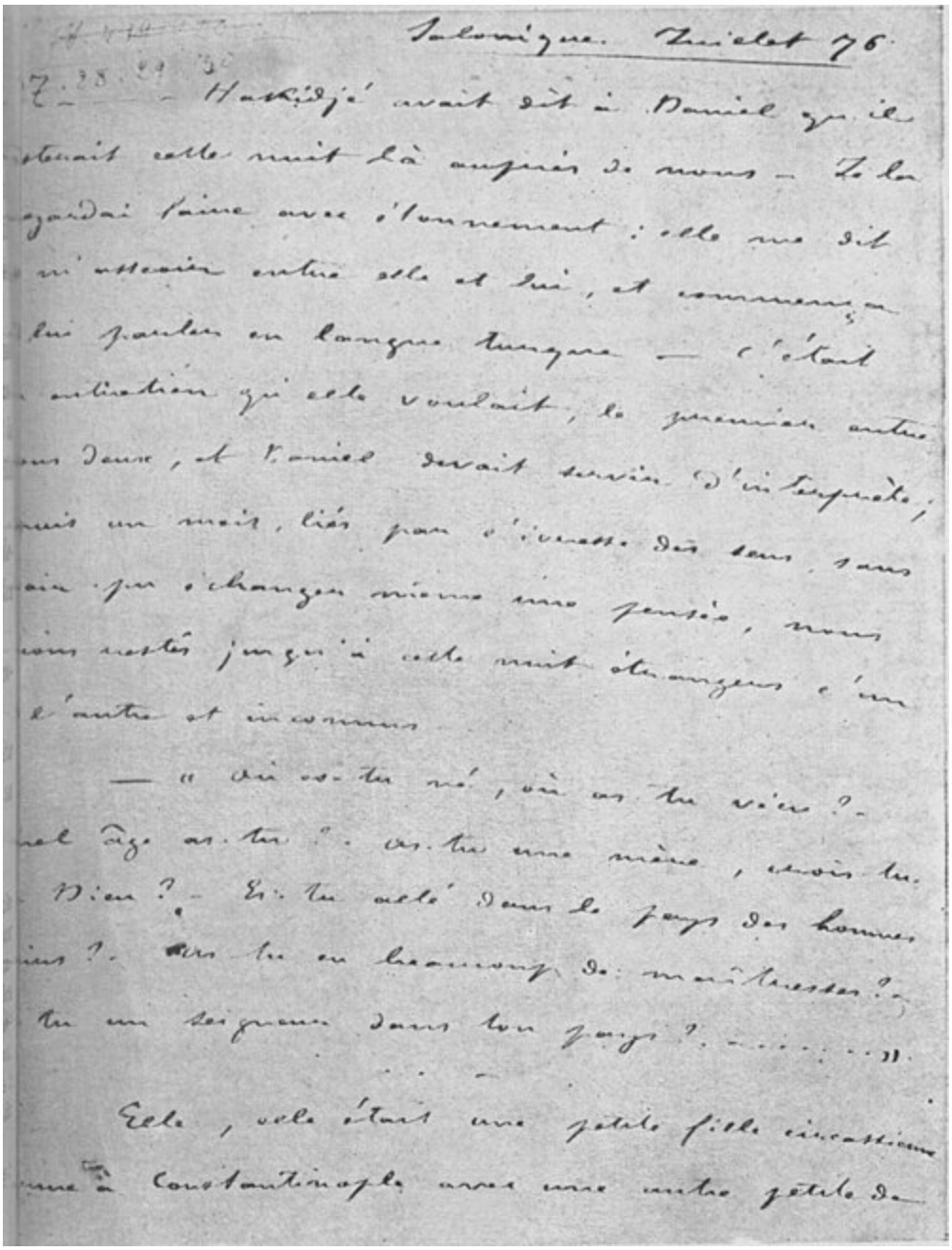
« *L'anthropophagie, qui règne encore dans une île voisine, Hivaoa (ou la Dominique) est oubliée à Nuka-Hiva depuis plusieurs années. Les efforts des missionnaires ont amené cette heureuse modification des coutumes nationales ; à tout autre point de vue cependant le christianisme superficiel des indigènes est resté sans action sur leur manière de vivre et la dissolution de leurs mœurs dépasse toute idée.* »

Devant ce texte de 1873 nous sommes restés perplexe : il ne ressemble en rien aux pages de Loti. Nous n'y retrouvons ni ses idées, ni sa manière, si ses épithètes, ni surtout cette allure prenante de la phrase, ce rythme discret et cette émotion comprimée qui donne à son style un cachet si particulier. Nous nous demandions comment entre 1873 et 1878 Loti était arrivé au style d'*Aziyadé* ; surtout nous ne pouvions pas nous expliquer le texte de 1868, cité plus haut ; il aurait fallu admettre que Loti ait complètement remanié son journal — *ad usum posteritatis* — après l'apparition d'*Aziyadé.* En réalité les choses sont beaucoup plus simples et tout s'explique grâce aux renseignements que M^me^ Duvignau a bien voulu nous donner : le texte publié par *l'Illustration* n'est pas écrit par Loti. Par un de ces caprices qui lui étaient fréquents, il a été ennuyé par la demande de la direction[16]. Il a prié sa sœur, M^me^ Bon et son beau-frère de composer le texte demandé — ce qu'il leur avait dit et ce qu'ils pouvaient puiser dans les livres où l'on parle des îles Marquises. De là la ressemblance entre le style de ces articles et celui des écrits de M^me^ Bon.

Le texte de l'*Illustration* ne doit pas être pris en considération lorsqu'on veut étudier la formation du style de Loti. Il faut placer le commencement de sa carrière littéraire à la publication d'*Aziyadé* (1879).

Aziyadé est presque entièrement tiré du *Journal* de Loti. L'auteur ne change que les noms. Hadidje devient Aziyadé, Daniel prend le nom de Samuel ; Loti et son ami le commandant Jousselin se transforment en officiers de la marine anglaise. Il y a aussi quelques brefs passages supprimés, quelques autres ajoutés ou remaniés, mais tous ces changements ne sont pas dus à des préoccupations littéraires. Ils proviennent d'un souci

de discrétion. Nous avons lu avec surprise dans l'*Opinion*[17], un article [16] où il est affirmé qu'Aziyadé n'avait pas été une femme, mais bien un homme. C'est là une offense tout au moins gratuite à la mémoire de Loti et qui, même sous l'anonymat, n'aurait pas dû être aussi légèrement lancée. L'affirmation est totalement fausse. Nous publions en hors-texte la photographie de quelques pages du *Journal* de Loti, où l'on voit bien qu'Aziyadé a été femme, en chair et en os.



Salonique. Juillet 76.

7 – 28 – 29 – 30

— Hatidjé avait dit à Daniel qu'il
viendrait cette nuit là auprès de nous — Je la
regardai faire avec étonnement : elle me dit
qu'il attendrait entre elle et lui, et commença
à lui parler en langue turque — c'était
une initiation qu'elle voulait, le premier entre
nous deux, et Daniel devait servir d'interprète,
mais un mois, liés par d'étroites dix tous, sans
rien qui échangeât même une pensée, nous
nous restâmes jusqu'à cette nuit étrangers l'un
à l'autre et inconnus.

— « Où es-tu né, où as-tu vécu ?
quel âge as-tu ? As-tu une mère, crois-tu
Dieu ? — Es-tu allé dans le pays des hommes
noirs ? As-tu eu beaucoup de maîtresses ?
As-tu un seigneur dans ton pays ? ..... »

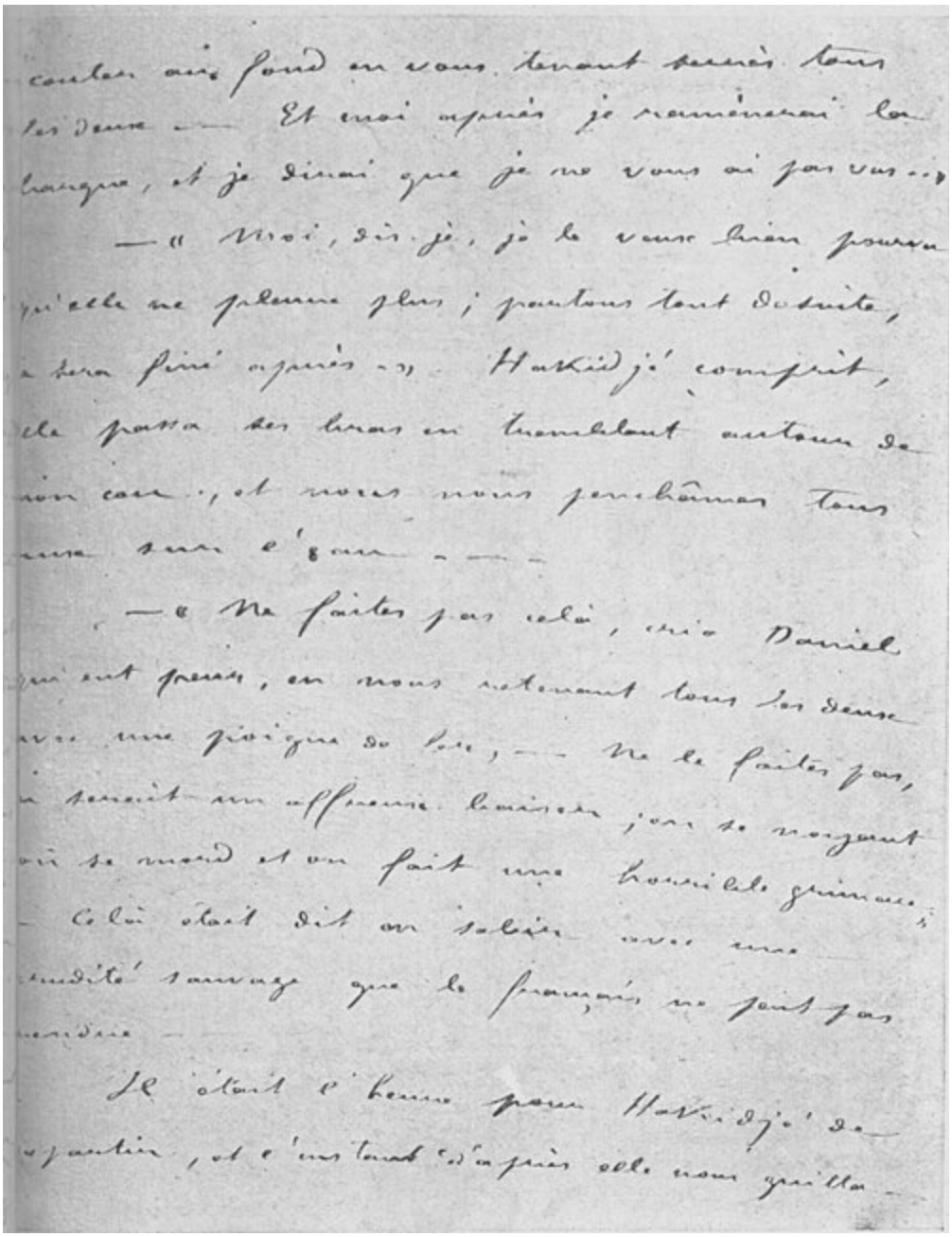
Elle, elle était une petite fille circassienne
venue à Constantinople avec une autre petite de

Trois feuillets du Journal intime de P. Loti.

son âge ; un marchand s'avait vendue à
un vieux turc qui s'avait élevée pour la
donner à son fils ; le fils était mort, la
vieux turc aussi ; elle qui avait 18 ans était
extrêmement belle, — alors elle avait été
prise par cet homme qui s'avait remarquée
à Stamboul et ramenée dans sa maison de
Salonique —

— « Elle dit, traduisait Daniel, que
son Dieu n'est pas le même que le tien, et
qu'elle n'est pas bien sûre, d'après le coran
que les femmes aient une âme comme les
hommes ; elle pense qu'après que tu seras
parti, vous ne vous verrez jamais, même
après que vous serez morts, — et c'est pour-
celà qu'elle pleure — — — » —

— « Maintenant, dit Daniel en riant
elle demande si tu veux te jeter dans la mer
avec elle tout de suite, et vous vous laisserez



Quant à l'histoire de l'apparition d'Aziyadé, elle est beaucoup plus simple.

Loti se trouvait à Lorient. De là il envoie le manuscrit de son livre à Georges Calmann-Lévy, par l'intermédiaire de son ami le commandant Jousselin. Les pourparlers ont commencé le 9 mars 1878 ; en décembre le livre était prêt à être lancé. Le libraire n'a imposé aucun changement à l'auteur : tout au plus lui a-t-il imposé des conditions qui, pour l'époque et

pour un débutant, ne sont pas aussi dures qu'elles pourraient sembler aujourd'hui[18]. [17]

On a dit que ce livre était passé inaperçu. Ce n'est pas tout à fait exact. Certes, personne n'a deviné que c'était l'œuvre d'un écrivain destiné à parcourir une carrière aussi brillante. Le livre cependant a été remarqué. L'éditeur, qui s'entendait à lancer des livres, fait publier dans les journaux un entrefilet assez flatteur et qui, somme toute, contient une appréciation juste[19].

Mais il y a mieux : à part ces entrefilets dus à l'intervention de l'éditeur, des comptes rendus furent faits par exemple celui de Maxime Gaucher, dans *La Revue politique et littéraire* (Revue Bleue)[20], et qui débute ainsi :

« Un auteur qui garde l'anonyme nous raconte les amours et la mort d'un lieutenant de la marine anglaise qui probablement n'a jamais existé, pas plus qu'Aziyadé, sa tendre amie. Disons quelques mots de ce roman autour duquel on a fait un peu de bruit[21]. »

M. Gaucher raconte le sujet du roman d'une manière plus ou moins fantaisiste et qui voudrait être spirituelle ; ensuite il ajoute :

« Bien romanesque, cette aventure où l'âme et les sens sont de la partie — les sens d'abord ; — bien étrange et bien déplaisant ; ce Loti qui se déshabille à la Hassan comme on se coiffe à la Capoul, puis, changeant de modèle, aborde l'emploi des Rolla. Il vous irritera, il vous révoltera avec ses airs désabusés ; son dédain de toute morale, son égoïsme féroce, sa cruauté pour ses amis, pour sa famille, qui appelle de ses vœux l'absent. Les amis ? Il n'y a point d'amis ! L'affection de sa sœur ? Peut-être ; mais affaire d'habitude ! Rien n'existe plus pour lui que cette Aziyadé qui passe la journée à aplatir ses cheveux et à teindre ses ongles en rouge orange. Un peu plus, il se ferait soldat du sultan. Eh bien non, c'est par trop. Ce Loti est un Monsieur qui se déguise en Turc, comme les marchands de pastilles du sérail, rue de Rivoli. Et néanmoins, bien que toutes ces inventions soient irritantes au suprême degré, il faut bien avouer qu'il y a du talent dans ce volume anonyme, des descriptions colorées, des scènes vivantes, des silhouettes bien découpées et enfin de l'esprit (?) et du style. »

Devant de telles critiques on ne peut pas dire que Loti ait été apprécié à sa juste valeur, pas même qu'il ait été compris. On s'en prend au sujet, à la

composition, on juge le livre du point de vue de la morale. On découvre à l'auteur de l'esprit (?) mais aucune de ses qualités maîtresses ne sont relevées. Certes, Maxime Gaucher est un critique littéraire de second ordre ; mais c'est le seul encore qui ait parlé du livre de Loti.

À tout prendre, Aziyadé sans être un succès éclatant est un succès d'estime. Loti débutant ne pouvait qu'être encouragé à continuer.

Quelques mois plus tard il envoie à Calmann-Lévy le manuscrit de *Mariage de Loti.* Par un heureux hasard, M^me^ Adam, la directrice de *La Nouvelle Revue*, vint précisément à cette époque demander à l'éditeur un roman inédit pour sa revue. Calmann-Lévy lui tendit le manuscrit de Loti, en lui expliquant que c'était l'œuvre d'un officier de marine inconnu encore, mais qui promettait beaucoup. M^me^ Adam prit le manuscrit, le lut, en fut enthousiasmée. Elle le publia dans la revue[22] et écrivit à plusieurs de ses amis pour leur annoncer l'apparition d'une œuvre d'une rare beauté[23].

Dès le premier fascicule les lecteurs goûtèrent cette prose voluptueuse et artistique, qui offrait des impressions surprenantes de nouveauté, Al. Dumas fils et Alphonse Daudet, entre autres, félicitèrent l'active directrice et devinrent plus tard de bons amis de l'auteur.

Loti rompait avec la déclaration amoureuse des romantiques. L'érudition massive de Flaubert lui était complètement étrangère. Il ignorait le grand monde de Feuillet aussi bien que le bas peuple des naturalistes. Il nous transportait dans des pays exotiques.

Point d'action, et cependant une vie intense ; presque pas de psychologie et néanmoins une idylle peu commune ; des détails précis dans un cadre vague, — voilà ce que Loti présentait au public avec sa *Rarahu*.

Il apportait en outre — signe des temps — une certaine lassitude, et — note personnelle — une grande puissance d'évocation, une forte émotion sincère, un charme troublant qui constitue le secret de son art.

Ludovic Halévy avait lu par hasard, chez Calmann-Lévy, les « bonnes pages » de ce livre. Il en fut étonné. « Celui, dit-il à Ph. Gille, chroniqueur du *Figaro*, qui a écrit les pages que je viens de parcourir est un nouveau qui peu faire un beau chemin, ou je me tromperais fort[24]. »

Ce fut un franc et prompt succès. Le public et la presse acceptèrent avec enthousiasme cette œuvre de début.

La presse publia tout d'abord un entrefilet envoyé par l'éditeur. Il est conçu dans des termes à exciter la curiosité du public[25]. Beaucoup plus intéressantes sont les appréciations des critiques.

La première en date est celle de Ph. Gille dans *le Figaro*[26].

Gille écrit qu'on ne peut classer ce livre parmi les romans proprement dits.

« Il s'agit d'un livre d'impressions, de dépouillement de carnets, de tableaux vrais, dessinés et peints d'après nature, reliés par une sorte d'idylle sans manière ni convention et qui sort absolument de la littérature courante.

« Ce livre qui a paru chez Calmann-Lévy, a pour titre *Le Mariage de Loti* (Rarahu) et porte pour signature : l'auteur d'*Aziyadé*. J'avoue humblement n'avoir pas lu *Aziyadé*, mais j'ai lu *Rarahu* et sans crainte de contradiction, je le déclare un des ouvrages les plus captivants qui aient paru depuis longtemps. Je ne sais si son auteur est ce qu'on appelle un homme de talent, je n'y veux seulement pas songer, mais ce qui m'a frappé avant tout, c'est l'accent de sincérité qui sonne à chaque mot de ce livre. L'émotion y vient d'elle-même et le charme y est d'autant plus puissant qu'il paraît inconscient. »

Livre qu'on ne peut pas classer parmi les romans à cause de sa composition ; talent descriptif, accent de sincérité, charme puissant mais qu'on peut difficilement expliquer, obtenu par des procédés si simples, qu'il paraît « inconscient » — voilà autant de vérités. Cette fois le critique voit juste[27]. [25]

Edmond Schérer, dans *le Temps*, a la même impression. Il prévient le lecteur de ne pas s'attendre à lire un roman :

« Ce serait, continue-t-il, gâter d'avance tout votre plaisir ; il y a bien l'amour dans ce livre, mais ni développement de passion, ni incidents qui s'y rattachent, ni conduite de l'aventure, encore moins de dénouement tolérable ». Mais il trouve le livre « charmant, nouveau sans extravagance, original sans recherche ». Il lui découvre surtout le mérite d'évoquer avec

une force saisissante le paysage de Tahiti. « L'esprit, quand on a fini, reste hanté de cette merveilleuse nature. »

Pour A. Z. qui fait la chronique des livres dans *Le Siècle*[28], ce roman ne vaut pas seulement par « le charme du style ». « C'est aussi la tournure de l'esprit de l'auteur, [27] mélange de gaieté attendrie et de sensibilité vraie qui donne aux événements qu'il raconte une physionomie toute particulière… Il y règne une fraîcheur de sentiment, une mélancolie douce et un charme de poésie qui en font une œuvre à part. »

De même dans *la Nouvelle Revue*[29], nous lisons que ce qui frappe le plus dans *le Mariage de Loti*, « ce n'est pas seulement le cachet si personnel que lui a imprimé l'écrivain et la peinture si vivante de ces splendides pays aux végétations luxuriantes ; c'est surtout une sorte d'émotion discrète et voilée que l'on sent courir sous le développement du récit. »

À côté de ces louanges justes — encore une preuve que l'opinion des contemporains est souvent la critique la plus sûre — la naïveté de Maxime Gaucher[30] nous fait sourire. Il traite Loti de « coureur » et lui délivre « un certificat de mauvaise vie et mœurs ». Il met en garde le lecteur contre le titre du livre et demande à quel arrondissement le mariage eut lieu. Il félicite Loti d'avoir dédié le livre à Sarah Bernhardt[31].

« Ce n'est pas trop cependant, écrit-il, des trois muses que réunit M^lle^ Sarah Bernhardt en une seule et délicate personne pour répandre quelque parfum de poésie sur des amours faciles où l'âme ni le cœur n'ont part, où la sensibilité est remplacée par la sensualité. On regrette même de voir Loti, qui a de l'imagination et du style, employer des qualités distinguées, au récit d'aventures qui paraîtraient absolument déplaisantes, vulgaires, écœurantes, si elles n'étaient placées dans un cadre lointain et étrange. »

Avec *Le Mariage de Loti*, l'officier de marine goûte la d'un succès incontestable, plus grand encore auprès du public qu'auprès des critiques. Ceux-ci hésitent encore un peu ; mais l'opinion publique l'emporte. La manière dont *le Roman d'un spahi* (septembre 1881) est accueilli en est une preuve.

L'éditeur qui s'est persuadé de la valeur de Loti, ménage une réclame ostentatoire à ce nouveau livre. Il fait publier, peu de jours avant de le

lancer, un passage du roman, dans *le Figaro*[32]. En tête du texte de Loti la direction imprime quelques lignes où les éloges ne sont pas épargnés :

« Nous n'avions pas vu depuis longtemps s'affirmer un tempérament d'écrivain plus dramatique, plus personnel et mieux doué : l'on peut prédire à coup sûr un succès éclatant à cette œuvre nouvelle, etc… »

Le 20 septembre, l'éditeur annonce dans la presse l'apparition du volume, avec force expressions dithyrambiques :

« Une œuvre de premier ordre et du plus puissant intérêt, *le Roman d'un spahi*, vient de paraître… La personnalité d'un écrivain d'originalité saisissante et vraiment incomparable s'affirme plus que jamais… L'auteur a dépassé toutes les promesses de son précédent ouvrage… »

Car à ce moment, pour le grand public du moins, le vrai nom de l'auteur était inconnu. C'est *le Figaro* qui, le 26 septembre 1881, lève le premier le voile de mystère dont Loti s'était coquettement paré[33]. Le volume reçoit donc un accueil très favorable[34]. La réputation de Loti s'établit encore plus solidement avec l'apparition de *Mon frère Yves* (1883)[35]. Tous les critiques s'accordent à reconnaître dans ce livre un chef-d'œuvre. Il n'y a que Maxime Gaucher — il est impénitent — qui n'en est pas tout à fait satisfait. Il donne à l'auteur le conseil aussi naïf que maladroit, d'abandonner les êtres simples, et de placer dans ses tableaux des hommes comme nous…, moins primitifs, plus civilisés, plus compliqués, livrant des luttes à leur passion et instinct, des hommes moins nature en un mot[36]. » Voulait-il donc un roman d'adultère parisien ? C'est probable. Heureusement Loti se défend bien de suivre le critique de mauvais conseil. Il continue à s'occuper des êtres simples et en 1886 il publie *Pêcheur d'Islande.*

Cette fois-ci le génie l'emporte. C'est une victoire. Ce ne sont lus des articles critiques, mais des dithyrambes que revues et journaux publient. « Jamais œuvre littéraire, lisons-nous dans *La Nouvelle Revue*[37], ne donna d'une manière plus intense la sensation de la mer, de son immensité sublime et de sa puissance perfide que le nouveau roman ou plutôt le nouveau livre de Pierre Loti… *Pêcheur d'Islande* est un chef-d'œuvre de sentiment, de grâce et de naturel. »

Maxime Gaucher commence sa *Causerie littéraire*[38] par ces mots :

« C'est un chef-d'œuvre. Vous avez là, ce *Pêcheur d'Islande*, vous allez le lire et vous ne me contredirez point : C'est un chef-d'œuvre. »

Il ajoute ensuite :

« Oui, simple histoire, banale histoire ; mais racontée par Pierre Loti, c'est un chef-d'œuvre. C'est là le secret de Pierre Loti. Il donne à tout, hommes et choses, une telle intensité de vie, un tel relief ; tant de mouvement et tant de couleur, que nous ne lisons pas ses récits, nous les voyons. Au bout de quelques pages, ses héros sont déjà pour nous comme de vieux amis… Le style a une transparence, une telle souplesse, et pour ainsi dire une telle élasticité, que la pensée apparaît dans toute sa lumière et que tous les contours en sont dessinés et ressortent en vives saillies. Il est merveilleux ce style, en ce qu'il ne nous donne seulement l'idée des choses, mais la sensation. »

Quelques mois plus tard, Jules Lemaître publie son admirable article : *Romanciers contemporains* : Pierre Loti[39], qui consacre définitivement l'œuvre de notre écrivain :

« Vous jugerez peut-être, dit Lemaître, que l'impression que laissent en moi ces romans est excessive ; j'avoue que ma conscience de critique est fort inquiète. Les plus grands chefs-d'œuvre de la littérature ne m'ont jamais ému de la sorte. »

À partir de ce moment la réputation de Loti est définitivement établie. Chose rare, elle ne sera jamais contestée.

Le succès de *Rarahu* attira l'attention du public sur *Aziyadé*, qui reçut le même accueil chaleureux. Il semblait difficile qu'un auteur pût se maintenir longtemps à la hauteur d'un pareil succès. Cependant, Loti y réussit à merveille. Coup sur coup, il publia d'autres romans, des nouvelles ou des relations de voyage, qui toutes trouvèrent auprès des lecteurs la même faveur.

Pour nous orienter plus facilement dans son œuvre immense, nous la divisons en plusieurs groupes.

Dans le premier groupe, nous plaçons les romans et les nouvelles où l'auteur nous décrit des péripéties sentimentales et ses aventures dans les

pays exotiques, tels que : *Mariage de Loti, Aziyadé, Fantôme d'Orient, Suleïma, Pasquala Ivanovitch, Passage de Carmencita, Un vieux collier, Madame Chrysanthème, Une page oubliée de Madame Chrysanthème, Femmes japonaises, Japoneries d'automne* et *Troisième jeunesse de Madame Prune.*

Le deuxième groupe contient les romans et nouvelles qui nous représentent des scènes de la vie des marins et des soldats aux colonies.

Ces œuvres constituent, en quelque sorte, une épopée des héros inconnus morts pour la France dans des contrées lointaines, épopée moins brillante que celles des temps napoléoniens, mais pourtant digne d'admiration, puisqu'au dévouement de ses soldats la France doit son empire colonial. Ces romans ou nouvelles sont : *Le roman d'un spahi, Matelot, Pêcheur d'Islande, Mon frère Yves, Les trois dames de la Kasbah, Un vieux.*

Dans un troisième groupe, nous rangeons les nombreuses nouvelles qui émeuvent notre pitié pour les pauvres, pour les opprimés, les animaux, pour les choses elles-mêmes.

POUR LES HOMMES : *Passage d'enfant, La chanson des vieux époux, Chagrin d'un vieux forçat, Vieille barque, Vieux batelier, Chemineaux, Le mur d'en face, L'Œuvre de mer, L'Œuvre de Pen-Brom, Vieille femme (Pitiés vaines), Veuves de pêcheurs, La Turquie agonisante, Les désenchantées.*

POUR LES ANIMAUX : *Vieux cheval (Pitiés vaines), Chiens et chats, Aubades, Mes dernières chasses, Noyade de chat, Une bête galeuse, Vie de deux chattes, Viande de boucherie.*

POUR LES CHOSES : *Le château de la Belle-au-bois-dormant, L'agonie d'Euskalerria, La mort de Philæ.*

Le quatrième groupe comprend les écrits de caractère apologétique, comme : *Carmen Sylva, L'Exilée, Alphonse Daudet, À la mémoire de Madame Lee Childe, Sur la mort de l'Amiral Courbet, Séance à l'Académie française.*

Un groupe à part est constitué par les œuvres à caractère autobiographique, où Loti raconte des scènes de sa propre vie, telles que : *Le roman d'un enfant, Fleurs d'ennui, Vacances de Pâques, Tante Claire nous quitte, La maison des aïeules, Photographes d'hier et d'aujourd'hui, Prime jeunesse, Suprêmes visions d'Orient, Un jeune officier pauvre.*

Le sixième groupe contient les pages de visions, de méditation et de recueillement, pages moins connues, mais cependant des plus intéressantes, comme : *Nocturne, Rêve, Pays sans nom, Dans le passé mort, Instants de recueillement, Après une lecture de Michelet, Quelques pensées vraiment aimables.*

Un septième groupe est constitué par ces livres où Loti nous parle de la guerre mondiale : *La hyène enragée, Quelques aspects du vertige mondial, L'horreur allemande, La mort de notre chère France en Orient.*

Enfin, nous pouvons réunir en un dernier groupe les descriptions et les relations de voyage. Tous les continents, sauf l'Amérique, y sont amplement représentés [40].

Nous avons déjà passé en revue les romans d'amour avec leur charme languissant, leur mélancolie exotique, leurs voluptés à la fois primitives et raffinées.

Loti se montre de beaucoup supérieur dans le deuxième groupe : les romans de marins et de soldats.

Le roman d'un spahi nous présente le type du soldat français, envoyé dans le désert de Sénégambie. Fils unique de vieux montagnards, Jean Peyral est un jeune homme d'une beauté mâle, fier de sa force, qui se laisse brûler par le soleil des tropiques. Il promène son ennui sur l'horizon des sables mouvants, dépensant indistinctement son ardeur dans les combats et dans ses amours avec les femmes indigènes, jusqu'à ce qu'il tombe héroïquement dans une lutte inégale contre les peuplades sauvages. Cependant, en France deux vieillards courbés par l'âge, attendent en vain, sous leur chaume ensoleillé, leur fils unique, espoir de leurs derniers jours…

Dans *Matelot*, Loti nous présente un jeune homme qui se fait marin, attiré par les agréments de cette carrière. La réalité se charge de faire évanouir ses illusions. Jean a de la nostalgie de son pays et de l'éloignement

des siens. meurt, atteint des fièvres, dans la mer de Chine. Lorsque son navire rentre en France, aucun de ses camarades n'ose dire la vérité à sa vieille mère qui l'attend sur le quai avec impatience des veuves qui n'ont plus d'autre raison de vivre qu'un fils unique, jeune et fort, leur espoir et leur orgueil.

Le même genre d'émotion se retrouve, mais avec beaucoup plus d'ampleur et d'humanité, dans un autre roman de Loti : *Pêcheur d'Islande.*

L'auteur nous y retrace l'histoire de cette race de braves marins qui, entre Paimpol et Tréguier, sur les côtes de Bretagne, s'adonnent de père en fils à une pêche dangereuse dans la mer d'Islande. Ils partent dès les premiers jours de printemps pour ne revenir qu'au début de l'automne, si bien que certains d'entre eux n'ont jamais vu l'été en France. Comme jadis les Normands, ils s'en vont en bandes sur leurs bateaux de pêche, bénis par les prêtres, pleurés par leurs femmes ou leurs enfants, tandis que derrière eux, les villages semblent déserts.

Loti nous peint l'existence de ces gens de mer sous forme de diptyque : d'un côté les pêcheurs perdus dans les brouillards d'Islande ; de l'autre, leurs parents, leurs femmes ou leurs fiancées qui les attendent, le cœur gros d'amour et d'anxiété. Entre ces deux mondes, éloignés par les nécessités de la vie, s'étendent, invisibles, les fils ténus de l'affection et de l'amour indestructibles, jusque par delà de la tombe.

L'action est multiple : il y a plusieurs héros et plusieurs intrigues. Cependant, le roman a une unité d'action et comme un centre : c'est le combat acharné qui se livre entre la mer, terrible, épuisante, animée d'un désir sauvage de destruction, et les pauvres âmes frêles et palpitantes des femmes, Marie, Gaud, Yvonne, douces créatures, dévouées et tendres. En vain s'efforcent-elles d'arracher à la « Grande Tueuse », et de garder pour leur bonheur, les braves gars que leurs disputent les tempêtes. Le combat est inégal entre la force aveugle des éléments déchaînés et la fragile délicatesse des sentiments humains ; il ne peut finir que par l'écrasement de l'homme.

Bien que le sujet se réduise à de simples péripéties : l'art de la description des êtres et des choses, la sympathie profonde que l'auteur témoigne à ces humbles âmes en peine, font de *Pêcheur d'Islande* le chef-d'œuvre de notre écrivain[41].

Dans *Matelot*, le héros, Jean, un marin appartenant à une famille de la petite bourgeoisie, est un jeune homme de quelque éducation, qui cherche à obtenir le grade d'officier. Par contre, le *Frère Yves* est un simple fils de pêcheur, sans aucune instruction. Il appartient à ce peuple de Bretons qui a déjà fourni à Loti le sujet de *Pêcheur d'Islande*, peuple où se transmettent de père en fils, en même temps que le métier de marin, les habitudes, les croyances, les superstitions et les vices qui en font la physionomie caractéristique.

Sept ans durant, Yves voyage presque toujours sur les mêmes navires que Loti. De quelques mois plus jeune que son officier, c'est un marin courageux, travailleur, au cœur bon, mais têtu comme un Breton et porté à la boisson. Quand il est ivre, il perd complètement la raison et se rend coupable d'actes qui lui valent de sévères punitions. Loti tente sur lui une œuvre de rééducation. Il réussit en partie. Yves se marie en Bretagne, il boit de moins en moins, et, heureux père, il donne pour parrain à son fils l'homme qui l'a sauvé.

Comme appartenant au même groupe de compositions, nous devons considérer deux nouvelles d'extension moindre, où sont encore en scène des marins : deux nouvelles qui se répondent l'une à l'autre, complétant le cycle de cette épopée coloniale.

La première, qui pourrait servir d'introduction à toute la série, est une page gaie de la vie de ces navigateurs qui savent mourir avec tant d'héroïsme : c'est la description d'une équipée, la nuit, dans Alger, publiée sous ce titre *Les trois dames de la Kasbah.* Six matelots, trois Basques trois Bretons, descendent à Alger, font le tour de la ville en voiture, s'arrêtent à tous les cabarets, se livrent à diverses facéties, attrapent les chats, embrassent les chiens, agacent les Arabes, donnent une bonne raclée à un Juif, et finissent par s'égarer la nuit dans le haut de la Kasbah. Les trois Basques sont attirés dans la maison de trois grâces de l'endroit. Les trois Bretons, fatigués de les attendre à la porte, reprennent leur chemin, rencontrent une voiture poussée par deux attrapeurs de chiens. Pris tout à coup, pour ces pauvres animaux, d'une pitié d'hommes ivres, ils lâchent les chiens ; à leur place, ils mettent les deux conducteurs, tandis qu'eux-mêmes s'attellent à la charrette. Vers l'aube, ils arrivent à la plage, où ils tombent épuisés par la fatigue et la boisson. Le lendemain, à bord, ils sont punis. Les

trois Basques ont emporté en outre un horrible souvenir de la maison qui leur a donné hospitalité : l'un d'eux en meurt ; les autres, couverts de plaies, sont longtemps, pour leurs camarades, un objet de dégoût.

Cette page, comique en dépit de sa fin plutôt triste, est très belle. L'ivresse des matelots n'est point rebutante, car ils sont jeunes et ont bon cœur. Les descriptions d'Alger et de la Kasbah arabe sont d'admirables modèles de pages évocatrices et artistiques. Mais l'intérêt de cette nouvelle réside surtout dans le fait qu'elle est la seule qui soit gaie de toute l'œuvre de Loti.

À cette nouvelle s'oppose la seconde, intitulée *Un vieux*, qui clôt sur une note lugubre cette épopée de la souffrance et de la mort. On y parle d'un vieux sous-officier de marine qui — *rarus nans in gurgite vasto* — est venu, après de longues années de service, se retirer près de Brest.

Ce marin a beaucoup souffert. Un à un, ses rêves se sont évanouis. Le corps perclus, l'esprit anémié, le cœur brisé, véritable cadavre ambulant, il languit misérablement. Alors, « *la mort qui passait, allant à Brest achever quelques poitrinaires, s'arrêta pour le tordre. Elle lui mit la bouche de travers, lui chavira les yeux, lui recroquevilla les doigts, reprit sa course, le laissant raide sur son lit, figé dans la pose qu'il devait garder jusqu'au moment de tomber par morceaux dans la pourriture dernière.* »

Sur cette vision macabre, digne de l'Apocalypse, s'achève l'histoire multiple et cependant peu variée des paysans bretons, qui, marins conquérants de pays lointains ou simples pêcheurs, passent leur vie à combattre les océans déchaînés.

Dans ces romans-là, les nombreuses qualités de Loti s'entr'aident pour un effort artistique supérieur. Imagination, éléments affectifs, puissance de suggestion, d'évocation et merveilleuse attitude à s'exprimer — voilà le riche trésor de moyens dont Loti se sert pour exécuter cette partie de son œuvre ; aussi demeure-t-elle la plus vivante, la plus aimée et partant la plus durable.

Dans les autres groupes de son œuvre, nous constatons non pas une diminution, mais seulement une simplification, une sorte de spécialisation de ses moyens artistiques. Naturellement, l'emploi magique des mots, l'admirable utilisation des ressources du style restent l'élément primordial

de succès ; mais l'élément affectif abonde dans certaines pages, les descriptions dans d'autres, ailleurs l'égotisme est prédominant, tandis que l'effort de l'imagination, les analyses psychologiques, les créations de « types », se réduisent à leur plus simple expression. On pourrait comparer l'auteur à un arbre qui, las de porter ses feuilles, les laisse choir une à une et ne conserve que le tronc et la silhouette de ses branches, Loti abandonne un à un ces différents procédés littéraires, pour ne conserver que la fantasmagorie éclatante des descriptions évocatrices dont il remplit de nombreux volumes. Ce phénomène, qui ne se produit pas dans l'ordre chronologique, est facile à surprendre, grâce à la classification que nous avons adoptée.

Nous avons placé dans le troisième groupe les œuvres dans lesquelles Loti essaye de nous inspirer de la pitié pour les hommes, pour les animaux ou pour les choses. Après les marins d'autres êtres simples comme eux devaient tout naturellement retenir l'attention de ce peintre de la souffrance. C'est ainsi qu'il nous décrit la profonde douleur de ses fidèles serviteurs à la mort de leur unique enfant. Loti, en des pages émouvantes, se rappelle les instants pleins de charme et d'innocence que le petit enfant lui avait fait goûter dans la solitude morne de son habitation *(Passage d'enfant)*.

Moins tendre, mais beaucoup plus malheureuse, et histoire de Kaka-San et de Toto-San. Ce sont deux époux — qui ont prolongé jusque dans leur vieillesse la tendresse et les attentions de leur lune de miel. Toto-San, le mari, est aveugle. Il parcourt les rues de Nagasaki traînant derrière lui une charrette, dans laquelle est installée son épouse paralytique Kaka-San, avec les objets de première nécessité de ce ménage *sui generis.* Une fois par semaine, Toto-San s'occupe tout particulièrement de la toilette de sa femme. Les deux époux se prodiguent réciproquement les soins les plus touchants. Mais voilà qu'à un carrefour de la campagne, la mort surprend Kaka-San, qui « *s'affaisse la bouche ouverte, le corps tout de côté, à moitié tombée de sa botte et les bras pendants comme la poupée d'un guignol de pauvres qui serait au repos, la représentation finie* ». Elle est enterrée sur place ! Toto-San s'attelle et repart, par habitude de marcher en roulant quelque chose. Mais derrière lui, la petite voiture est vide… « *il s'avance à tâtons, sans but ni espérance dans une nuit plus noire… » (La chanson des époux.)*

Le spectacle de la vieillesse impuissante et décrépie inspire d'autres récits à Loti, par exemple cette odyssée d'un vieux marin, tombé du haut d'un mât et qui va de porte en porte en demandant l'aumône. Il y a dans son œuvre toute une série de vagabonds, de vieux mendiants, d'enfants estropiés, qui constituent une riche galerie des déshérités du sort. *(Chemineaux, Papillon de mite, Pitiés vaines II, L'Œuvre de Pen-Brom, Vieille femme,* etc.)

Mais ce sont là des douleurs que l'on comprend facilement. Loti se complaît à nous décrire des souffrances originales, des déchirements provoqués par des causes inattendues ; on dirait qu'il est à la recherche du pittoresque de la misère humaine. C'est ainsi qu'il nous explique le chagrin d'un forçat très âgé, en route pour la Nouvelle-Calédonie, qui emporte avec lui « *un pauvre moineau dans une petite cage* ». C'est son seul ami, sa seule consolation. Il l'a apprivoisé et souvent le laisse libre sur son épaule. Mais pendant une bousculade de la traversée, la porte s'est ouverte et l'oiseau pris de peur s'est envolé pour tomber dans la mer. Le vieux forçat raconte, les larmes aux yeux, le combat du pauvre oiseau contre les vagues. *(Chagrin d'un vieux forçat.)*

Un jour, voulant passer le Bosphore, Loti refuse la barque démodée d'un vieux batelier pour en prendre une toute neuve bien peinturlurée ; mais en s'éloignant il croise le regard chargé de reproche contenu du vieux batelier. Il remarque avec quel soin ingénieux sont raccommodées les housses, « *œuvre sans doute de quelque vieille femme, épouse de ce bonhomme, pour essayer de donner encore un peu d'apparence à la barque défraîchie, et ne pas trop rebuter les clients… ». « Et c'est peut-être puéril*, ajoute Loti, *de toutes les mauvaises actions de ma vie, aucune ne m'a laissé plus de remords que l'affront fait à ce pauvre vieux. » (Vieille barque, vieux batelier.)*

Poussé par le sentiment de pitié qu'il étend à tout le genre humain Loti a écrit des appels éloquents au public, demandant son appui pour les œuvres de bienfaisance, telles que celles de Pen-Brom, de Mer, des Veuves de Pêcheurs.

Dans ce même groupe, nous devons comprendre d'autres appels à l'opinion publique, comme celui que Loti lance en faveur des Turcs, durant

la guerre balkanique *(La Turquie agonisante)*, ou encore celui où il prend la défense de la femme turque *(Les désenchantées).*

La pitié de Loti est illimitée ; aussi passe-t-il facilement des hommes aux animaux. Il s'élève avec indignation contre la chasse *(Mes dernières chasses),* et regrette l'obligation où se trouvent les hommes de tuer des animaux pour satisfaire leurs appétits carnivores *(Viande de boucherie)* ; seuls les chiens ne jouissent pas de sa sympathie, il les a trouve communs, quelconques, en comparaison des chats, auxquels notre auteur témoigne une tendresse toute spéciale. Ce sont ses meilleurs amis. Il s'intéresse à leurs attitudes de sphinx, à leur âme mystérieuse et profonde, leur attribuant une intelligence et des sentiments que le commun des mortels ne leur reconnaît pas toujours. Comme Baudelaire, Loti pense que le chat est un animal mystérieux qui porte en lui quelque chose du secret des adorations antiques. Dans les nombreuses descriptions qu'il nous en fait, Loti se révèle comme un peintre animalier de premier ordre *(Chiens et chats, Noyade de chat, Vie de deux chattes, Une bête galeuse, Aubades, Vieux cheval, Pitiés vaines).*

Après les animaux, voici la nature entière qui réclame ses droits à la pitié. Loti défend avec une chaleur éloquente les vestiges du passé, les temples égyptiens menacés par « l'esprit pratique » des Anglais *(L'Île de Philæ)*, les beaux paysages de l'Euzkalerria en train de perdre tout leur pittoresque sous la vague envahissante du modernisme, des chemins de fer, des hôtels à « lift », de la lumière électrique qui donne des reflets blafards aux visages fatigués des Civilisés (Agonie de l'Euzkalerria). Lorsqu'un vieux château de Saintonge est sur le point d'être vendu à des marchands qui en veulent détruire le beau parc, Loti publie dans *le Figaro* un appel au public, pour sauver ce vieux coin pittoresque de France *(Le château de la Belle-au-Bois-dormant).* Il demande à la générosité des lecteurs de faire ce que lui-même a entrepris pour la maison paternelle qu'il a rachetée et embellie pour y installer les siens ; car si Loti aime tendrement les trois quarts de l'Univers, on ne trouvera point étrange qu'il garde une vive affection aux membres de sa famille, ainsi qu'aux âmes d'élite qu'il a rencontrées et dont il a su apprécier l'amitié.

Les pages où il nous en parle constituent un quatrième groupe d'œuvres à caractère apologétique *(Alphonse Daudet, À la mémoire de Madame Lee*

Childe, Sur la mort de l'Amiral Courbet, Carmen-Sylva, L'exilée, L'Académie française).

Enfin toutes ces affections n'épuisent point la puissance affective de Loti : il lui en reste encore suffisamment pour lui-même, pour tout ce qui, plus ou moins directement, a été mêlé à sa propre vie. Loti ne sait rien oublier de ce qui le regarde personnellement ; les moindres circonstances de son existence, si banales soient-elles, deviennent pour lui autant de grands événements. Il possède à un degré respectable une sorte d'auto-pitié qu'on lui a souvent reprochée, mais qui ne laisse pas de lui avoir inspiré des pages admirables. Nous les avons réunies en un cinquième groupe, à caractère biographique *(Le roman d'un enfant, Prime jeunesse* (suite au *Roman d'un enfant), Un jeune officier pauvre, Vacances de Pâques, La maison des aïeules, Photographies d'hier et d'aujourd'hui, Fleurs d'ennui* (en partie)).

Quelques récits de Loti, tout en ayant un caractère personnel bien évident, ne peuvent cependant être comptés parmi les œuvres autobiographiques. Ce sont des méditations, des rêveries, ou tout simplement des réflexions que lui inspirent certains spectacles de la nature. Quelques-unes comme : *Nocturne, Rêve, Pays sans nom, Dans le passé mort*, sont de pures visions. *Après une lecture de Michelet* est un admirable tête-à-tête avec l'Océan, un des plus beaux hymnes qu'on ait jamais écrits à la mer. *Quelques pensées vraiment aimables* est un recueil de méditations qui nous montre que Loti n'a rien d'un penseur. Aussi n'insistons-nous point, nous avons hâte d'arriver aux descriptions qui constituent le dernier groupe de ses écrits.

Loti a beaucoup voyagé. De ses voyages en des contrées souvent inconnues de ses concitoyens, il a rapporté un sentiment de fierté inconsciente. Partout où il a passé, il a laissé un peu de lui-même. Il a une facilité extraordinaire à s'attacher aux endroits qu'il admire, ne fût-ce qu'en passant. Loti voyage en dilettante. Il ne fouille pas les archives, il n'est point curieux, les statistiques ne l'intéressent point. Il ne demande presque rien à l'histoire, il ne fait pas de prophéties sur l'avenir des peuples. Des événements politiques très importants le surprennent dans certains pays qu'il visite, mais c'est tout comme s'il n'en était rien ; il n'en fait pas mention. Pour lui, la grande affaire est de voir, de sentir ce qu'il voit et de… décrire. Il n'a pas besoin de documentation pour goûter la nature.

Devant elle il ne s'adresse qu'à lui-même, sans autre intermédiaire. C'est pourquoi Loti ne se répète jamais, même lorsqu'il arrive de nous décrire plusieurs fois le même coin de terre.

D'ailleurs, ses descriptions de la nature sont le plus souvent des interprétations. Elles peuvent être réelles sans être pour cela servilement conformes à la réalité. Il a surtout l'habitude de mêler aux descriptions des méditations qui leur donnent un charme tout particulier. Il semble, à le lire, que la nature n'est qu'une force domptée par lui et destinée à lui fournir des impressions. Quand on a lu une description de Loti, on n'a pas une vision très nette du paysage. Mais les lignes maîtresses, les impressions principales restent gravées dans notre mémoire ; il nous reste surtout quelque chose que nous ne cherchions pas : des sentiments de mélancolie, une disposition presque tyrannique à la rêverie et une échappée à peine ouverte sur le néant des choses. Les descriptions de Loti nous font moins voir qu'elles ne nous font sentir. C'est un effort de transposition de l'art descriptif dans le monde sentimental, pareil à l'effort inverse des musiciens modernes, lorsqu'ils s'essaient à nous donner, par les sons, le contour des choses. Ceux-ci ne sont pas toujours heureux dans leurs tentatives, Loti ne manque jamais son effet. On ne peut le lire sans frémir avec lui, Jules Lemaître a affirmé que nulle lecture ne l'a remué autant que celle des œuvres de Loti. C'est le devoir essentiel de la critique de rechercher par quels moyens Loti obtient cet heureux résultat. Aussi nous proposons nous de le tenter dans les pages qui suivent.

---

1. ↑ *… un livre que j'ai publié, par besoin déjà de chanter mon mal, de le crier bien fort aux passants quelconques du chemin.*

FANTÔME D'ORIENT, p. 6.

Avec une obstination puérile et désolée, depuis ma prime jeunesse, je me suis épuisé à vouloir fixer tout ce qui passe, et ce vain effort de chaque jour aura contribué à l'usure de ma vie. J'ai voulu arrêter le temps, reconstituer des aspects effacés, conserver de vieilles demeures, prolonger des arbres à bout de sève, éterniser jusqu'à d'humbles choses qui

n'auraient dû être qu'éphémères, mais auxquelles j'ai donné la durée fantomatique des momies et qui à présent m'épouvantent… Prime jeunesse, p. 1.

2. ↑ Histoire de la Ville et du Port de Rochefort, par *J. T. Viaud*, secrétaire en chef de la mairie, et *E. J. Fleury*, conservateur de la bibliothèque de Rochefort. Rochefort, chez M^me^ Honorine Fleury, libraire éditeur, 1845, 2 vol. in-12. Le premier volume a 468 pages, le second 528.

   À noter que le nom de Viaud est mis en tête, bien qu'alphabétiquement il vienne en dernier.

3. ↑ « On est étonné quand on pense qu'il y a à peine un siècle et demi la ville que nous habitons a surgi du sein des marais, elle aujourd'hui si belle, si riche en monuments publics. Quand on voit cette contrée si populeuse, si fertile, on est surpris qu'il n'ait fallu que quelques années pour fonder une ville, un port important, assurer à l'agriculture les vastes terrains que la mer avait abandonnés. » *(Introduction.)*

4. ↑ *Elle* (Marie Bon) *avait beaucoup étudié et elle écrivait d'une manière délicieuse, avec un esprit étincelant. Mon père, très lettré lui-même et poète à ses heures, en était fier tandis qu'il s'affligeait de me voir irrémédiablement dernier en composition française.* Prime jeunesse p. 32-33.

5. ↑ Voir Prime jeunesse, p. 26-27.

6. ↑ « *À la douzaine, tous bruns et hâlés, trottinant avec leurs petits pieds nus, ils (les enfants des pêcheurs) suivaient Pierre, ou bravement le précédaient, se retournant de temps à autre, et écarquillant leurs beaux yeux noirs… C'est qu'à cette époque, un petit monsieur, c'était chose assez rare dans le pays pour qu'il valût la peine de se déranger.*

   « *Par le sentier creux, ensablé, Pierre descendait ainsi chaque jour à la plage accompagné de son cortège. Il courait aux coquilles, qui étaient ravissantes sur cette partie de la côte : jaunes, roses, violettes, de toutes les couleurs vives et fraîches, de toutes les formes les plus délicates. — Il en trouvait qui faisaient son admiration — et les petits, toujours silencieux, qui suivaient, lui en apportaient aussi plein leurs mains, sans rien dire.*

   « *Véronique était une des plus assidues. À peu près de son âge, un peu plus jeune peut-être, six ou sept ans. Un petit visage doux et rêveur, au teint mat, avec deux admirables yeux gris ; tout cela abrité sous une grande* kichenote blanche (*kichenote*, un très vieux mot du pays, désignant une très vieille coiffure : espèce de béguin cartonné, qui s'avance comme les cornettes des bonnes sœurs, pour abriter du soleil), Véronique se glissait tout près de Pierre, finissait par s'emparer de sa main et ne la quittait plus. Ils marchaient comme les bébés qui se plaisent, se tenant ferme à pleins doigts, ne parlant pas et se regardant de temps en temps… Puis, un baiser, par-ci par-là. *Voudris ben vous biser* (je voudrais bien vous embrasser), disait-elle en lui tendant ses petits bras avec une tendresse touchante. Et Pierre se laissait embrasser et le lui rendait bien fort, sur ses bonnes petites joues rondes.

   . . . . . .

   « *Petite Véronique courait s'asseoir à notre porte le matin dès qu'elle était levée ; elle s'y tenait tapie comme un gentil caniche et elle attendait. Pierre en s'éveillant pensait bien qu'elle était là ; pour elle,*

   il se faisait matinal ; vite il fallait le laver, peigner ses cheveux blonds, et il courait retrouver sa petite amie. Ils s'embrassaient et se parlaient de leurs trouvailles de la veille ; quelquefois même, Véronique, avant de venir là s'asseoir, avait déjà fait un tour à la plage et rapportait des merveilles, cachées dans son tablier.

   « *Un jour, vers la fin d'août, après une longue rêverie, pendant laquelle il avait sans doute pesé et résolu les difficultés provenant des différences sociales, Pierre dit : « Véronique, nous*

nous marierons tous deux ; je demanderai la permission à mes parents là-bas… » Au 15 septembre, il fallut quitter le village. Pierre avait fait des monceaux de coquilles, d'algues, d'étoiles, de cailloux marins ; insatiable, il voulait tout emporter ; et il rangeait cela dans des caisses ; il empaquetait, avec Véronique, qui l'aidait de tout son pouvoir.

« *Un matin, une grande voiture arriva de Saint-Pierre pour nous chercher, ameutant le village paisible par ses bruits de grelots et ses coups de fouet. Pierre y fit mettre avec sollicitude ses paquets personnels, et nous y prîmes place tous trois ; ses yeux, déjà pleins de tristesse, regardaient par la portière le chemin creux ensablé par lequel on descendait à la plage — et sa petite amie qui sanglotait.*

« *Alors je me sentis prise — et non point pour la première fois sans doute — d'une rêverie inquiète en regardant Pierre. Je me demandai : « Que sera-ce de cet enfant ? » « Que sera-ce aussi de sa petite amie, dont la silhouette apparaît, persistante, au bout du chemin ? Qu'y a-t-il de désespérance dans ce tout petit cœur ; qu'y a-t-il d'angoisse, en présence de cet abandon ?* », pp. 86-89.

7. ↑ L'exemplaire que nous avons entre les mains est relié. La couverture a été enlevée et nous ne pouvons préciser la date de l'apparition : nous savons seulement qu'il a été imprimé à Dôle chez L. Bernin.
8. ↑ « *Elle coule tranquillement son eau pure et fraiche, son eau de cristal sous la voûte épaisse de deux chênes séculaires… Elle arrose les mousses pendantes, attachées aux vieilles pierres… Des morceaux de roc, en contrefort, ont été posés comme par la main des fées de chaque côté du mince filet d'eau ; le cours incessant de la source a modelé et arrondi leurs arêtes, tapissées de capillaires aux fils de soie, et de fines fougères, aux palmes déliées ; sa fraîcheur est exquise ; les gens du village prochain l'ont respectée et n'ont point souillé ses abords, bien qu'ils viennent quotidiennement puiser son eau pure.* » (p. 8-9).
9. ↑ P. 14.
10. ↑ Prime jeunesse, p. 33.
11. ↑ Prime jeunesse, p. 186-187.
12. ↑ Roman d'un enfant, p. 17-19.
13. ↑ Aziyadé, *Extrait des notes et lettres d'un lieutenant de la marine anglaise entré au service de la Turquie le 10 mai 1876, tué sous les murs du Kars, le 27 octobre 1877.* Paris, Calmann-Lévy.
14. ↑ Voici une page du *Journal* de Loti, pris au hasard. Nous reproduisons en regard le texte correspondant d'*Un jeune officier pauvre* afin que le lecteur puisse voir les changements insignifiants que Loti y introduit :

« *Je suis descendu ce soir à Smyrne. C'était pour une corvée et je n'y suis resté qu'une demi-heure. Il était 9 heures et nuit close ; la pluie tombait par torrents, les chiens errants hurlaient dans ces dédales de rues étroites et sombres ; des gens costumés comme des personnages de féerie, se croisaient avec des lanternes, des bâtons et des armes ; de longues files de bêtes colossales cheminaient dans l'obscurité en faisant tinter des milliers de clochettes. Je compris après réflexion, que c'étaient des chameaux et des caravanes. C'était comme un rêve.* »

(Journal intime).

Je suis descendu ce soir à Smyrne pour la première fois de ma vie. C'était pour une corvée militaire et je n'y suis resté qu'une demi-heure. La pluie tombait par torrents et la nuit était noire. Les chiens errants hurlaient dans ces dédales de rues étroites et sombres. Des gens costumés comme des personnages de féerie, se croisaient avec des lanternes, des bâtons et des armes ; de longues files de bêtes colossales cheminaient dans l'ombre, en faisant tinter des milliers de clochettes… Je compris que c'étaient les chameaux des grandes caravanes d'Asie… Tout cela

m'apparut comme dans un rêve. (P. 9-10).

15. ↑ 20 septembre 1873. À la page 187 nous trouvons un article intitulé *Nos gravures*, qui donne aux lecteurs des explications sur les gravures contenues dans le fascicule. Une partie de ces explications sont relatives à cinq croquis faits par Loti à Nuka-Hiva (Îles Marquises) : 1) *La vallée des Taïons* ; 2) *Profil Nuka-Hivien* ; 3) *L'arbre de la reine* ; 4) *Main de la reine Vaékéhu* ; 5) *La Vallée des Taïons.*

    Dans l'*Illustration* du 4 octobre paraissent deux autres croquis :

    1) Nuka-Hiva : *Le chef de la baie de Thchetchagar* ; 2) *La rivière de Thchetchagar.*

    Enfin dans le numéro de samedi 11 octobre encore deux croquis :

    1) *La Reine Vaékéhu* ; 2) *La Reine Vaékéhu et ses fils.*

    D'après les croquis de M. Julien V…

16. ↑ Henri d'Alméras semble avoir connu cette circonstance. Il écrit, sans indiquer la source de son information :

    « Il (Loti) avait envoyé, à la suite de je ne sais quelles circonstances, une série de vues à un journal illustré. On lui demanda d'y

    ajouter quelques notes ; et la perspective d'être imprimé, qui a tant d'autres aurait causé une si vive satisfaction, lui parut fort peu agréable. Il rédigea tant bien que mal les brefs commentaires explicatifs dont on le chargeait malgré lui. » *Avant la Gloire. Leurs débuts.* Paris, 1902, p. 230.

17. ↑ 15 juin 1923. *La vérité sur Aziyadé* (par un ancien camarade du grand écrivain, officier à bord du stationnaire sur lequel Loti était embarqué au temps où il écrivait *Aziyadé)*.

    « … Tout dernièrement l'*Illustration* rappelait que le roman d'Aziyadé parut seulement plusieurs années après que le manuscrit eut été terminé et communiqué aux officiers du bâtiment sur lequel auteur était embarqué. La cause de ce retard, on ne l'a jamais donnée jusqu'ici. Il provient, en réalité, d'une erreur qu'avait commise l'écrivain débutant.

    « Il faut savoir que pour les Turcs le harem était une chose sacrée,

    dont on ne devait jamais parler, à laquelle il n'était pas permis de faire la moindre allusion. Certains, en revanche, s'entretenaient facilement de leur affection pour de jeunes éphèbes. L'auteur, qui s'était proposé de peindre fidèlement les mœurs singulières de Constantinople à cette époque, et qui avait encore une naïveté de débutant dans les lettres, avait d'abord donné à son livre, non pas une héroïne, mais un… héros. Naturellement, les éditeurs qui lurent son manuscrit lui firent des objections : d'où son découragement, la croyance qu'il eut de n'être pas né pour écrire et enfin le retard apporté à la publication du livre.

    « Il fit néanmoins les modifications nécessaires, et *Aziyadé* parut. Mais cela fait comprendre pourquoi il prêta à son héroïne une liberté qu'étaient alors bien loin de connaître les femmes turques. »

18. ↑ Loti a reçu la somme de 500 francs comme droits d'auteur.
19. ↑ « Sous le titre de *Aziyadé*, il vient de paraître, à la librairie Calmann-Lévy, un roman digne de l'attention du public délicat auquel il s'adresse. L'auteur, qui a cru devoir garder l'anonyme, nous transporte en plein Orient. Son livre est une délicieuse idylle dans laquelle, au milieu d'événements romanesques, le lecteur trouvera des récits chauds et colorés, des tableaux pleins d'imprévu et d'originalité, de touchantes scènes d'amour, une ardeur entraînante de sentiments et une intensité de vie qui attirent et subjuguent. » *(Le Temps*,

13 février 1879). Voir aussi *le Journal des Débats*, 28 janvier, *Le Gaulois*, 2 février ; *Le XIX^e siècle*, 6 février.

20. ↑ 22 février 1879 : *Causerie littéraire* par Maxime Gaucher.
21. ↑ C'est nous qui soulignons. *Aziyadé* n'était donc pas passé inaperçu.
22. ↑ Voir *la Nouvelle Revue du 1^er et 15 janvier, 1 et 15 février 1880.*
23. ↑ « Moi seule j'ai compris, à la simple lecture de *Rarahu* qu'un talent de premier ordre naissait. Je l'ai écrit à A. Dumas fils, à Alphonse Daudet, à dix de mes amis, et le succès dans la *Nouvelle Revue* a été colossal.

    « Dès le premier numéro, tous mes amis des lettres à qui j'avais écrit ou dit « Lisez ce roman d'un très jeune enseigne de vaisseau qui est maître », m'ont répondu après lecture avec enthousiasme. »

    Lettre de M^me Juliette Adam à Henri d'Alméras, Œuvr. cit., p. 234.

24. ↑ Ph. Gille. Un nouveau livre de P. Loti : *M^me Chrysanthème.* Le Figaro*, 10 décembre 1887.*
25. ↑ « *Le Mariage de Loti*, le roman qui a obtenu un si grand succès dans *la Nouvelle Revue*, vient de paraître à la librairie Calmann-Lévy. Rien de plus étrange que ce roman dont l'action se passe à Taïti, que l'histoire de cet amour sous un ciel de feu, au milieu de cette nature en effervescence, que l'auteur a su décrire avec un talent d'écrivain distingué. » (*Le Temps*, 18 mars 1880.)
26. ↑ Le 4 mars 1880.
27. ↑ Dans un compte rendu du livre : M^me Chrysanthème, Ph. Gille nous trace le portrait de Loti, à l'époque où paraît Le Mariage de Loti :

    « Quand parut mon article sur *le Mariage de Loti*, qui était une véritable révélation pour les raffinés de la littérature, comme pour le monde des lecteurs, Julien Viaud était en mer ; un beau jour je vis arriver un jeune officier de marine, taille moyenne, net, élégant et correct, ganté de blanc, l'air d'un tout jeune homme, extrêmement poli, de cette politesse exquise nuancée d'un peu de la raideur militaire ; il se nomma et je lui dis alors ce que tout le monde pensait de son livre. Il m'avoua être tout étonné du succès, et cela non pas avec cette modestie orgueilleuse que j'ai vue passer tant de fois, mais avec une entière et absolue candeur. Il n'avait lu que très peu de journaux qui parlaient de lui, et ne savait que par Calmann-Lévy que « ça marchait bien ». Tout cela très simplement dit, et en me remerciant de mes opinions comme des politesses. J'insistai pour qu'il crût aussi à ma sincérité, car son œuvre valait mieux que des compliments. Elle méritait la vérité et on la lui avait dite. » *Le Figaro*, 10 décembre 1887.

28. ↑ 6 mai 1880.
29. ↑ *Bulletin bibliographique*, 1^er avril 1880.
30. ↑ *Revue politique et littéraire* (R. Bleue), du 10 avril 1880.
31. ↑ Loti semble avoir beaucoup aimé Sarah Bernhardt. Nous avons retrouvé dans un dossier de Rochefort de nombreuses coupures d'articles de journaux qui rendent compte des rôles tenus et des succès obtenus par Sarah Bernhardt dans différents théâtres de France et de l'étranger. Ces coupures datent de 1878-79.
32. ↑ Dans le supplément littéraire du dimanche 17 septembre 1881 on y reproduit la fin du roman. Dans *le Figaro* de samedi 8 octobre on publie la description de Saint-Louis de Sénégal mis à la mode par les ravages qu'y faisait la fièvre jaune.
33. ↑ « Une indiscrétion.

    « Un écrivain d'un talent bien réel, Pierre Loti, l'auteur d'*Aziyadé*, du *Mariage de Loti* et du *Roman d'un Spahi*, dont nous avons publié un extrait dans un de nos derniers suppléments

littéraires, est arrivé hier soir à Paris.

« Pierre Loti est le pseudonyme d'un officier de marine fort distingué, M. Julien Viaud, lieutenant de vaisseau, qui non seulement écrit de charmants romans, mais encore est un musicien fort applaudi dans les salons de la Préfecture maritime de Rochefort, son port d'attache. De plus, M. Julien Viaud peint avec succès, et les dessins qu'il envoie aux journaux illustrés, sont fort goûtés du public. »

34. ↑ Voir *Le Journal des Débats*, 10 oct. 1881 ; *Le Figaro*, 28 septembre 1881 ; *Le Siècle*, 2 novembre 1881 ; *La Revue politique et littéraire*, 29 octobre 1881.
35. ↑ En 1882, Loti publie Fleurs d'ennui qui ne sont pas très remarquées.
36. ↑ *La Revue politique et littéraire*, du 3 novembre 1883.
37. ↑ 15 juin 1886. *Bulletin bibliographique.*
38. ↑ *La Revue politique et littéraire*, du 3 juillet 1886.
39. ↑ *La Revue politique et littéraire*, 18 septembre 1886, réimprimé dans Les Contemporains, III^e^ série.
40. ↑

Europe : À Madrid.
Procession de Vendredi-Saint.
À Loyola.
L'alcade sur la mer.
La grotte d'Isturitz.
Impression de cathédrale.
Adieux au pays basque.
La danse des épées.
Dimanche d'hiver.
Le gai pèlerinage de S. Martial.
Premier aspect de Londres.
Berlin vu de la mer des Indes.
Aprés l'effondrement de Messine.
Passage de Sultan.
Constantinople en 1890.
Voyage au Monténégro.

Afrique : Obock.
Une audience chez le grand Sphinx.
La mort de Philæ.
Au Maroc.
Charmeurs de serpents.

Asie : Pèlerin d'Angkor.
Une relâche de trois heures.
Mahé des Indes.
Vers Ispahan.
Pagodes souterraines.
Les pagodes d'art.
L'Inde (sans les Anglais).
Trois journées de guerre en Annam.

La Galilée.
Jérusalem.
Le désert.
Les derniers jours de Pékin.

Océanie : L'Île de Pâques.

41. ↑ *Pêcheur d'Islande* a été couronné par l'Académie Française sur le rapport de Camille Doucet.

VIII

L'ART DE LOTI

Loti n'appartient à aucune école littéraire. Les classifications de la critique ne sont pas faites pour lui. Il s'est formé en dehors de l'influence des coteries littéraires. Lui-même se plaît à affirmer qu'il n'a presque rien lu. Il ne faut prendre à la lettre ce qu'il dit. Dès son enfance, nous l'avons dit, il a reçu de bonnes leçons dans l'art d'écrire en même temps que des leçons de musique et de dessin ; et de même il a dû connaître les classiques et les grands auteurs du XIX^e^ siècle ; il fut l'ami des Goncourt[1] et de Daudet, l'admirateur de Flaubert qui n'est pas sans affinité avec lui[2]. Quelques citations ou *motto* de ses livres nous indiquent que son information est plus ample qu'il ne veut bien le reconnaître. Toutefois, il reste vrai que Loti doit l'épanouissement de son talent presque exclusivement à lui-même. Le jour où il prend la plume pour écrire les pages de son journal, il possède déjà un style. Lequel ? un style qui lui est propre, un style dont on peut dire plus que jamais : « C'est homme. »

On peut le remarquer dès ses premières lettres écrites à l'âge de neuf ans :

« *J'ai été voir le phare de Chassïron, je suis monté jusquand haut dans la lanterne, le gardien m'a pris pour le fils de sœur. À travers la lanterne on se voit des figures toute pointue et des cous de girafe et du haut on voit toute l'île d'Olleron et Rochefort. Pour y aller nous étions montés dans une petite voiture que sœur conduit toute seulle*[3]. »

Certes, nous sommes là devant une page écrite par un enfant ; cependant l'habitude de voir, le désir de décrire, y sont manifestes. Il y a même du pittoresque dans les *figures pointues*, les *cous de girafe*, de la propriété dans les termes et comme un penchant vers l'évocation.

Le développement de ces qualités nous conduit au style de 1868, qui est presque celui d'un écrivain accompli. Le style et l'art de Loti a peu varié. Il est le même dans *Aziyadé* et dans *Mariage de Loti*. Dans le *Roman d'un spahi* il est moins spontané : on y découvre un effort littéraire, dans la composition aussi bien que dans le style. Il y a dans ce livre des inégalités : certains passages gardent l'allure spontanée des pages détachées d'un journal ; d'autres semblent avoir été spécialement travaillés, comme des morceaux à effet (par exemple la mort du spahi).

Dans *Un Vieux*, publié dans la *Revue des Deux Mondes* en décembre 1884, plus encore que dans le *Roman d'un Spahi*, Loti essaye de l'art impersonnel. C'est une de ses plus belles productions. L'élément personnel y est nul ; la manière, le style, témoigne d'un réel effort artistique. Nous ne sommes plus là devant des pages écrites au courant de la plume. Il y a du ramassé dans l'expression, un tour de phrase nerveux, énergique, une composition serrée : une vie de marin vue en une perspective bien raccourcie.

L'évolution du style est encore plus visible dans *Pêcheur d'Islande*. Loti est déjà loin de ses premiers livres. La recherche littéraire est apparente. Ses moyens artistiques sont plus riches, plus complexes. Les comparaisons surgissent à chaque phrase. Le mot propre, le terme évocateur, les notations pittoresques abondent. On chercherait vainement dans les livres antérieurs un début comme celui de *Pêcheur d'Islande* :

« *Ils étaient cinq, aux carrures terribles, accoudés à boire, dans une sorte de logis sombre qui sentait la saumure et la mer. Le gîte, trop bas pour leurs tailles, s'effilait par un bout, comme l'intérieur d'une grande mouette vidée ; il oscillait faiblement, en rendant une plainte monotone, avec une lenteur de sommeil.* »

C'est ici qu'il faudrait peut-être penser à une influence littéraire, celle d'Alphonse Daudet. Loti l'aimait et l'admirait beaucoup : il avait une prédilection pour *Les Rois en Exil*[4] où l'impressionnisme de Daudet se

donne libre carrière. Nous y trouvons, comme chez Loti, des phrases suspendues où le verbe manque, la suppression de la conjonction et le fréquent emploi de l'adjectif démonstratif ; des parenthèses ou des exclamations qui animent les descriptions ou les analyses ; enfin la même transposition des moyens de la peinture dans l'art d'écrire. Il y a surtout des comparaisons inattendues et pittoresques qui viennent éclairer admirablement la pensée ou l'impression que l'auteur veut communiquer. Mais, si influence il y a, elle ne dure pas longtemps. Dans les écrits ultérieurs, Loti revient à une manière plus personnelle, ou le ton des confidences intimes remplace l'effort vers la sobriété. Sa phrase est une suite d'impressions dans l'ordre où elles ont été perçues :

« *Au quai de Thérapia, pour passer sur l'autre rive du Bosphore, il s'agissait de choisir une barque parmi celles qui attendaient là toutes prêtes, bien peinturlurées, avec des beaux coussins en velours, chacune ayant son rameur jeune aux bras solides*[5]. »

Enfin, dernière métamorphose, le style de Loti s'épure, se simplifie dans son avant-dernier livre : *Prime Jeunesse.* Cette autobiographie est écrite d'une manière abondante : on dirait que les phrases se font toutes seules sous la poussée de vieux souvenirs. Presque pas de rhétorique, presque pas de comparaisons ou métaphores ; peu de phrases sans verbe ; surtout moins de balancement rythmique entre les membres des phrases ; un style sobre qui respire la simplicité attique. Nous nous tromperions fort si ce livre ne restait comme un modèle de narration auto-biographique :

« *Pour aller prendre le mauvais petit bateau économique de la Charente, je traversai la ville, muette à cette heure-là, et surchauffée par le soleil. J'étais triste, un peu humilié peut-être de ce départ de pauvre, et aussi de mes vêtements de l'an dernier, défraîchis et trop courts ; mais ce n'était rien auprès d'une angoisse inexpliquée que je subissais, angoisse comme de désir et d'attente ; pour la première fois depuis seize ans que j'existais, j'avais cruellement la perception très nette de m'avancer seul dans la vie éphémère ; j'aspirais donc à je ne sais quoi de nouveau et d'inconnu qui me manquait plus que jamais et dont le besoin inassouvi me causait une vraie souffrance…*[6]

Le fait d'avoir commencé un journal dès son enfance a beaucoup contribué à la formation artistique de Loti. Ce n'est pas pour cela qu'il est artiste, mais il eût été certainement un artiste différent s'il ne l'avait écrit.

Le journal l'a habitué à noter ses impressions, même les plus fugitives, et l'a initié au culte du souvenir[7].

Ces pages de confidences intimes ont été la mine inépuisable d'où Loti a tiré la plupart de ses livres.

La composition des romans de Loti est plutôt étrange. Rien des règles classiques de la composition française. Pas d'unité d'intrigue, pas de suite logique dans l'enchaînement des scènes ou dans le développement de l'analyse psychologique ; mais une composition lâche qui résulte de retouches successives, retouches qui finissent cependant par laisser impression d'unité. Certes, ce beau désordre artistique est très près de l'ordre de la réalité ; mais il provient surtout de ce que Loti construit ses livres à l'aide de matériaux empruntés à son journal.

Le même procédé sert à l'auteur pour camper ses personnages. On chercherait en vain chez Loti un portrait en pied. De ces héros, il trace tout d'abord les lignes les plus générales et, petit à petit, à mesure que l'on avance dans [7] la lecture, on voit se préciser le portrait, tant au moral qu'au physique,

Enfin, n'est-ce pas l'habitude de se confier à son journal qui pousse Loti à mêler continuellement ses impressions et ses souvenirs aux spectacles les plus variés de la nature[8] ?

Le journal a donné à Loti l'habitude de voir. C'est sa qualité maîtresse. Là où un autre serait très embarrassé pour rendre ce qu'il voit, Loti peut nous enchanter durant plusieurs pages. Quel spectacle plus ineffable et plus difficile à décrire, que la nuit en plein océan, quand les détails font défaut ?

Écoutez pourtant ce que Loti en tire :

Les nuits mêmes étaient lumineuses. Quand tout s'était endormi dans des immobilités lourdes, dans des silences morts, les étoiles apparaissaient en haut plus éclatantes que dans aucune autre région du monde. Et la mer aussi éclairait par en dessous. Il y avait une sorte d'immense lueur diffuse dans les eaux. Les mouvements les plus légers, le navire dans sa marche

lente, le requin en se retournant derrière, dégageaient dans les remous tièdes des clartés couleur de ver-luisant. Et puis, sur le grand miroir phosphorescent de la mer, il y avait des milliers de flammes folles ; c'étaient comme des petites lampes qui s'allumaient d'elles-mêmes partout, mystérieuses, brûlaient quelques secondes et puis mouraient. Ces nuits étaient pâmées de chaleur, pleines de phosphore, et toute cette immensité éteinte couvait de la lumière, et toutes ces eaux enfermaient de la vie latente à l'état rudimentaire comme jadis les eaux mornes du monde primitif[9].

Tout aussi surprenant, sinon davantage, est cet autre passage, bien connu, de *Pêcheur d'Islande* où, selon le mot de M. Doumic, Loti, essaie de nous donner « l'idée d'une atmosphère innommée, qui n'est ni la nuit ni le jour » :

Dehors, il faisait jour, éternellement jour. Mais c'était une lumière pâle, pâle, qui ne ressemblait à rien ; elle traînait sur les choses comme des reflets de soleil mort. Autour d'eux, tout de suite commençait un vide immense qui n'était d'aucune couleur, et en dehors des planches de leur navire, tout semblait diaphane, impalpable, chimérique.

L'œil saisissait à peine ce qui devait être la mer : d'abord, cela prenait l'aspect d'une sorte de miroir tremblant qui n'aurait aucune image à refléter ; en se prolongeant, cela paraissait devenir une plaine de vapeur, et puis, plus rien ; cela n'avait ni horizon ni contours. La fraîcheur humide de l'air était plus intense, plus pénétrante que du vrai froid, et, en respirant, on sentait très fort le goût de sel. Tout était calme, et il ne pleuvait plus ; en haut, des nuages informes et incolores semblaient contenir cette lumière latente qui ne s'expliquait pas ; on voyait clair, en ayant cependant conscience de la nuit, et toutes ces pâleurs des choses n'étaient d'aucune nuance pouvant être nommée[10].

C'est d'un art admirable, art que M. Doumic a très bien caractérisé quand il ajoute : « mais ce dont nul ne s'était avisé, c'est de rendre visible ce qui est sans contours arrêtés, ce qui n'a de forme, pas de couleur tranchée et qui est fait au contraire de l'inconsistante harmonie des nuances indécises et imprécises[11] ».

Pour décrire ces harmonies inconsistantes, il faut d'abord avoir un œil capable de les voir. Mais Loti possède mieux : il sent profondément ce qu'il

voit. La formule peut sembler obscure. Nous nous expliquons : sentir ce que l'on voit, c'est tout d'abord voir à sa manière, passer le spectacle offert par la nature au crible de sa propre personnalité : certains détails s'estompent, d'autres s'accentuent, tout le tableau se colore d'une nuance générale qui donne à l'ensemble un ton de mélancolie ou de gaieté ; enfin des associations d'idées personnelles se forment autour de certains détails : comparaisons avec d'autres spectacles, rapports avec des souvenirs, des idées ou des sentiments ressentis par celui qui regarde ; ce que Loti nous offre, n'est donc plus une simple description, mais une vision personnelle, un tableau de la nature amplifié par des perspectives ouvertes sur son âme. Cet élément personnel oblige le lecteur à lire non seulement avec les yeux, mais aussi avec son imagination. Il est forcé d'évoquer les spectacles qu'on lui décrit et de faire siennes les impressions de l'auteur à l'aide de sa propre sensibilité. Recourons à un exemple :

« *Cependant nous arrivions à Mascate, et des forteresses sarrasines, des petites tours de veille fantastiquement perchées, commençaient de montrer çà et là leurs blancheurs de chaux, au faîte éblouissant des montagnes. Et, une baie s'étant ouverte dans ce chaos des pierres noircies, nous aperçûmes la ville des Imans, toute blanche et silencieuse, baignée de soleil et comme baignée de mystère, au pied de ces amas de roches qui simulaient toujours de colossales éponges carbonisées. Point de navires à vapeur, point de paquebots au mouillage devant la muette ville blanche qui se mirait dans l'eau ; mais quelques grands voiliers, comme au temps passé, des voiliers qui arrivaient, charmants et tranquilles, toute leur toile tendue à la brise chaude ; et quantité de ces hautes barques d'Arabie qu'on appelle des boutres et qui servent aux pêcheurs de perles. Avec ces navires d'autrefois entrant au port, et avec ces tours crénelées, partout là-haut sur les cimes, on eût dit une ville des vieux contes merveilleux, au bord de quelque rivage sarrasin du temps des croisades*[12]. »

Il serait intéressant d'avoir une photographie de la ville de Mascate vue de la mer, pour la comparer à la description de Loti. Mais, même sans ce témoignage, nous pouvons facilement discerner la manière dont l'auteur s'y est pris pour écrire cette page.

Il est étonnant de constater à quel point les détails manquent. Des tours, une baie entourée de rochers noirs avec, au milieu, une ville blanche. C'est

tout. Aucune particularité sur la situation précise des choses, nul autre renseignement qui fixe le spectacle : rien que ces données générales bien nettes, bien saillantes, grâce aux notations crues de couleur plusieurs fois répétées (*blancheur de chaux*, *pierres noircies*, etc.). C'est la première opération qui a lieu dans l'âme de Loti : la synthèse d'un spectacle de la nature. À cette synthèse il ajoute d'autres éléments personnels : des souvenirs de l'histoire locale (*sarrasines, ville des Imans*) des détails de la vie indigène (*boutres, pêcheurs de perles*) ; il rappelle des choses qui se trouvent ailleurs mais qui manquent ici (*point de navires à vapeur*, etc.) ; une échappée passé (*comme au temps passé*) ; des impressions ramassées dans des métaphores ou des mots qui font image (*baignée de soleil et comme baignée de mystère, colossales éponges carbonisées, charmantes et tranquilles*). À la fin, comme pour résumer, non pas la beauté de l'endroit, mais l'écho qu'elle a éveillé dans son âme, Loti nous transporte dans le merveilleux des contes, nous renvoie aux réminiscences des études historiques : il évoque, en une vision rapide, les combats des croisés et des sarrasins.

Et Mascate, demandez-vous ? Elle disparaît un peu dans cette abondance d'impressions personnelles, mais elle ne perd rien à être vue à travers l'âme de Loti. Il nous en reste quelques lignes générales bien fixées, ce qui vaut mieux qu'un amas confus de détails. D'ailleurs Loti n'a voulu que nous donner une impression rapide de cette ville telle qu'on peut l'avoir d'un bateau qui arrive. Il va nous la préciser bientôt.

« *Ainsi qu'à Damas, à Maroc, ou à Mequinez, ainsi que dans toutes les pures cités de Mahomet, dès l'entrée à Mascate, nous sentîmes s'abattre sur nos épaules le manteau de plomb de l'Islam.*

La ville, de loin si blanche, était un labyrinthe de petites rues couvertes, où régnait une demi-nuit, sous des toitures basses. Là-dedans, un charme et une angoisse venaient ensemble vous étreindre ; on subissait à l'excès ce trouble sans nom qui, dans tout l'Orient, émane du silence, des visages voilés et des maisons closes.

Il y avait pourtant des ruelles vivantes, — mais de cette vie uniquement et farouchement orientale qui est pour nous si lointaine. Il y avait, comme dans tous les autres ports du Levant, des séries de petites échoppes où mille objets de parure se vendaient dans l'ombre, toujours dans l'ombre : étoffes

à grands ramages barbares, harnais brodés, pesants colliers de métal, et poignards courbes à gaine précieuse en filigrane d'argent. Mais ces échoppes étaient encore plus obscures qu'autre part, et cette ombre d'ici, plus épaisse, plus jalouse qu'ailleurs. Partout, une chaleur de forge, l'impression constante d'être trop près d'un brasier, et parfois, sur la tête, une sensation de brûlure soudaine ; quand un rayon de soleil tombait à travers les planches des plafonds. On rencontrait des hommes maigres, nomades du Grand Désert, à l'attitude sauvage et magnifique, détournant leur fin profil cruel, se reculant par dédain pour ne pas vous frôler. Et les femmes, aux chevilles alourdies par des cercles d'argent, étaient, il va sans dire, d'indéchiffrables fantômes, qui se plaquaient craintivement aux murailles quand on passait, ou bien s'engouffraient dans les portes ; elles portaient des petits masques noirs, des espèces de petits loups brodés d'or et de perles, avec des trous carrés pour les yeux, — chacune d'elles semblant personnifier un peu de ce mystère d'Islam qui pesait sur toutes choses.

Et cette ville sacrée de l'Iman, — au pied des abruptes montagnes qui avaient l'air de la murer dans sa baie, de l'isoler au bord de sa mer bleue, — communiquait cependant par des défilés, par des couloirs de sable entre les roches brûlantes, avec la grande Arabie impénétrable, avec les oasis inconnues et les immensités désertes ; elle commandait les régions obstinément fermées, elle était la clef des solitudes. »

Le lecteur remarquera facilement, dans ces lignes, les procédés que nous venons d'étudier dans le premier passage. Loti rappelle les autres villes de Mahomet. À propos de Mascate, c'est tout l'Islam qu'il évoque, tout l'Islam avec son « trouble sans nom, les visages voilés et les maisons closes ». Ainsi l'horizon de nos impressions se trouve singulièrement élargi. Mais, comme pour contrebalancer ces excursions lointaines, et afin que les lignes générales du tableau restent toujours présentes à nos yeux, qu'elles se fixent dans notre mémoire, Loti répète sans se lasser certaines notations. La dernière phrase, n'est qu'une reprise du premier passage dont Loti se sert comme d'un enchantement pour mieux nous dévoiler les étendues du Grand-Désert. L'auteur insiste beaucoup sur certaines notations de couleur qui reviennent à quelques lignes de distance : *blancheur de chaux, faîte éblouissant, toute blanche, baignée de soleil, pierres noircies, éponges*

carbonisées. Remarquons cependant qu'il n'en abuse pas. Bien qu'il s'agisse de l'Orient, où la couleur est l'essentiel de tout panorama, Loti évite de nous indiquer la nuance de chaque objet. Seuls le frappent le blanc et le noir, destinés à rendre le contraste entre la lumière et l'ombre, caractéristique des contrées orientales.

Il en va de même des contours qui sont à peine indiqués : *fantastiquement perchés, une baie dans un chaos de pierres, grands voiliers, barque, hommes maigres, femmes aux chevilles alourdies par des cercles d'argent.*

À ce point de vue, il est intéressant de retenir le portrait des hommes du Grand-Désert, et des femmes orientales : ici encore, rien de précis quant à la couleur et aux contours. Par ce vague, Loti semble vouloir laisser le champ libre à notre imagination. À la place des lignes nettes, il préfère accumuler des notations d'ordre abstrait qui parlent plutôt à notre intelligence qu'à nos sens : la ville est *silencieuse, muette,* les voiliers *charmants et tranquilles*, les nomades ont *l'attitude sauvage et magnifique*, les femmes sont *d'indéchiffrables fantômes, les roches brûlantes*, l'Arabie impénétrable, les oasis inconnues et les immensités *désertes.*

Il est remarquable de constater à quel point l'épithète — abstraite est plus fréquente que l'épithète concrète. C'est que Loti essaie, moins de nous présenter un spectacle figé, rigide, sans vie, que de nous communiquer *l'âme des choses.* Ce grand descriptif, ce voyageur infatigable tend à nous pénétrer de l'âme des différentes contrées de la terre. S'il nous montre la nature à travers son âme, c'est aussi son âme que nous apercevons à travers les choses.

Il y a, dans l'œuvre de Loti, maintes pages où l'on ne sait ce qu'il faut admirer d'abord : le spectacle qu'il veut décrire ou bien l'impression profonde qu'il en reçoit. Tel par exemple, ce passage, ce « tête à tête » avec l'océan, où chaque notation de nature est suivie d'un ample développement psychologique, où les vagues de la mer sont personnifiées, tandis que l'âme de l'auteur semble s'agiter sous la poussée d'une houle intérieure :

Vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, à l'instant où le Baal commence à éclairer d'or, on me chargea d'aller, dans une très petite embarcation, visiter cet autre promeneur du large, qui nous avait fait un signal d'appel. Oh ! quand je fus au milieu de la route, voyant loin de moi,

l'un en avant, l'autre en arrière, les deux immobiles navires, je pris conscience d'un tête-à-tête bien imposant et bien solennel avec les grandes eaux silencieuses. Seul, dans ce canot frêle aux rebords très bas, où ramaient six matelots alanguis de chaleur, seul et infiniment petit, je cheminais sur une sorte de désert oscillant, fait d'une nacre bleue très polie où s'entre-croisaient des moirures dorées. Il y avait une houle énorme, mais molle et douce, qui passait sous nous, toujours avec la même tranquillité, arrivant de l'un des infinis de l'horizon pour se perdre dans l'infini opposé : longues ondulations lisses, immenses boursouflures d'eau qui se succédaient avec une lenteur rythmée, comme des dos de bêtes géantes, inoffensives à force d'indolence. Peu à peu, soulevé sans l'avoir voulu, on montait jusqu'à l'une de ces passagères cimes bleues ; alors, un instant, on entrevoyait des lointains magnifiquement vides, inondés de lumière, tout en ayant l'inquiétante impression d'avoir été porté si haut par quelque chose de fluide et d'instable, qui ne durerait pas, qui allait s'évanouir. En effet, la montagne bientôt se dérobait avec le même glissement, la même douceur, perfide, et on redescendait. Tout cela se faisait sans secousse et sans bruit, dans un absolu silence. On ne savait même pas bien positivement si l'on redescendait soi-même ; avec un peu de vertige, on se demandait si plutôt ce n'étaient pas les horizons qui s'effondraient par en dessous, dans des abîmes… Et maintenant, on était de nouveau au fond d'une des molles vallées, entre deux montagnes aux luisants nacrés, qui se mouvaient, — l'une en fuite, celle d'où l'on venait de glisser si aisément, et l'autre toute pareille, qui s'approchait menaçante. Cette eau chaude, aux pesanteurs d'huile, qui vous berçait comme une plume légère, était d'un bleu si intense qu'on l'eût dite colorée par elle-même, teinte à l'indigo pur. Si l'on se penchait pour en prendre un peu dans le creux de la main, on voyait qu'elle était pleine de myriades de petites plantes ou de petites bêtes ; qu'elle était encombrée et comme épaissie de choses vivantes. Autour de nous, il y avait aussi de ces coquillages appelés argonautes, qui naviguaient nonchalamment, toutes voiles dehors ; surtout, il y avait une profusion de méduses flottantes, qui tendaient chacune, à je ne sais quels imperceptibles souffles, une transparente petite voile nuancée au carmin : sur la surface du désert bleu, c'était comme une jonchée de fleurs en cristal rose… Alors la

mer m'apparut bien telle que Michelet l'a comprise : le grand creuset de la vie, dont « la conception permanente, l'enfantement ne finit jamais »[13].

Le portrait rapide que Loti nous donne des Arabes dans les passages cités plus haut, trahit les préoccupations morales de notre auteur, à qui les critiques nient toute aptitude psychologique.

Un Arabe ! Mais c'eût été là une belle occasion, pour un autre écrivain, de nous décrire avec force détails son burnous blanc, sa coiffure ottomane, les poignards de la ceinture, les grands beaux yeux noirs, le fin nez aquilin, etc., Loti néglige tout cela : il note l'attitude *sauvage et magnifique*, le fin profil *cruel*, et le recul par *dédain* ; quatre notations ayant chacune pour but de nous révéler l'*âme* fière et sauvage de ces fils du Grand-Désert.

N'est-ce pas d'un psychologue et d'un grand artiste à la fois, que de vouloir dépeindre l'*âme par des attitudes* extérieures ?

Voulez-vous connaître le portrait d'Aziyadé ? Le voici :

« *… deux grands yeux verts fixés sur les miens. Les sourcils étaient bruns, légèrement froncés, rapprochés jusqu'à se rejoindre ; l'expression de ce regard était un mélange d'énergie et de naïveté ; on eût dit un regard d'enfant, tant il avait de fraîcheur et de jeunesse.* »

Ou encore celui du batelier Samuel :

« *Dans ce groupe de Macédoniens, je remarquai un homme qui avait une drôle de barbe, séparée en petites boucles comme les plus antiques statues de ce pays ; il était assis devant moi par terre et m'examinait avec beaucoup de curiosité ; mon costume et surtout mes bottines paraissaient l'intéresser vivement. Il s'étirait avec des airs câlins, des mines de gros chat angora et bâillait en montrant deux rangées de dents toutes petites aussi brillantes que des perles.*

Il avait d'ailleurs une très belle tête, une grande douceur dans les yeux qui resplendissaient d'honnêteté et d'intelligence. Il était tout dépenaillé, pieds nus, jambes nues, la chemise en lambeaux, mais propre comme une chatte. »

Nous avons là, du Loti de la première manière, et néanmoins moins nous le voyons préoccupé de laisser deviner à travers des détails extérieurs le trait moral caractéristique de ceux qu'il dépeint.

L'intérêt des descriptions de Loti est souvent rehaussé par des images ou des comparaisons suggestives.

Nous venons d'admirer « les longues ondulations lisses, immenses boursouflures d'eau qui se succédaient, avec une lenteur rythmée, *comme des dos de bêtes géantes, inoffensives à force d'indolence* ». Pour nous décrire le visage tanné et parcheminé d'un vieux loup de mer, Loti a cette trouvaille : « La barbe d'un gris blanc, formait un collier clair autour de sa figure brune, *qui semblait taillée à grands coups de hache dans une souche de bois mort* », ou encore à propos du même personnage : « il se mouvait lentement, avec raideur, tout d'une pièce *comme une grande momie* »[14].

Ailleurs, nous lisons que les rizières « *sont unies comme des plaines de velours* »[15], ou que les roches lisses ont l'air de se plisser, « *comme des draperies qu'on relève* »[16].

Les côtes d'Arabie lui rappellent *les désolations lunaires* ; et l'air lui semble avoir des transparences absolues, *ainsi qu'il doit arriver quand le soleil se lève sur des planètes que n'ont bas d'atmosphère* ; enfin les roches de la côte affectent q« des aspects de monstrueux madrépores calcinés… elles apparaissent *comme les vieilles scories inutilisables des cataclysmes primitifs* »[17].

Il y a, dans toutes ces comparaisons, le souci d'ajouter à l'impression causée par la parole, une vision qui rende plus sensible la réalité. Par le tour de l'inspiration, il se rapproche de Dante, peintre de l'Enfer.

Loti est un écrivain qui choisit ses sujets. Il élimine de prime abord tout sujet laid ou inélégant. Néanmoins, nous surprenons souvent, dans ses œuvres, des traits d'un réalisme frappant. Si, dans ses premiers livres, nous trouvons de nombreux éléments romantiques : ossuaires à côté d'alcôves, travestissements, albanais armés jusqu'aux dents, etc., plus tard, au contraire, il se complaît dans des sujets d'un réalisme cru. À ce point de vue, la nouvelle intitulée *Un Vieux*, qui semble avoir passé inaperçue et qui, cependant, est un vrai chef-d'œuvre, nous fournit de beaux exemples de descriptions réalistes ; mais Loti a surtout le goût du macabre.

Les spectacles de la mort, loin de le rebuter, paraissent exercer sur lui une attraction maladive. I] n'y a pas de livre de Loti où il ne soit question au moins d'un mort. L'auteur y insiste comme à plaisir : il détaille les agonies,

il s'arrête longuement sur les contorsions de la dernière minute. Nous avons déjà cité, au cours de cette étude, plusieurs exemples frappants par leur réalisme. Mais aucun ne dépasse en horreur le conte *Profanation*.

Il y est question du transport des ossements de marins enterrés depuis une vingtaine d'années : le déterreur procède avec méthode comptant soigneusement les os « *que les vivaces racines traversent, enlacent d'une infinité de filaments blancs… entre les cercles rougeâtres qui sont les côtes apparaissent des tas de pourriture noire, des amas de vers.* »

Certes, lorsque les cadavres des marins sont immergés il ne peut plus être question de vers. Néanmoins, Loti trouve moyen d'y insister :

« *Descente infinie, d'abord rapide comme une chute ; puis lente, lente, alanguie peu à peu dans les couches de plus en plus denses. Mystérieux voyage de plusieurs lieues dans des abîmes inconnus, où le soleil qui s'obscurcit paraît semblable à une lune blême, puis verdit, tremble, s'efface. Et alors l'obscurité éternelle commence ; les eaux montent, montent, s'entassent au-dessus de la tête du voyageur mort comme une marée de déluge qui s'élèverait jusqu'aux astres.*

« *Mais, en bas, le cadavre tombé a perdu son horreur ; la matière n'est jamais immonde d'une façon absolue. Dans l'obscurité, les bêtes invisibles des eaux profondes vont venir l'entourer ; des madrépores mystérieux vont pousser sur lui leurs branches, le manger très lentement avec les mille petites bouches de leurs fleurs vivantes*[18]. »

Si ce n'est pas la mort, ce sont les sentiments qu'elle engendre ou qui la précède que Loti se plaît à analyser. Les souffrances de ceux qui vont rendre l'âme, la douleur de ceux qui apprennent la mort d'un être qui leur est cher, font en grande partie la puissance émotive des œuvres de Loti. C'est en quelque sorte au côté intellectuel du macabre qu'il s'attache avec prédilection.

Son art paraît n'avoir qu'un but : nous émouvoir. Pour atteindre ce but, son style lui est un puissant auxiliaire. Un style qui lui appartient en propre, qui fait que l'on reconnaît sans peine une page de Loti entre mille autres. Qu'il nous soit permis de citer en entier une petite nouvelle intitulée : *Vieille barque, vieux batelier* :

« *Au quai de Thérapia, pour passer sur l'autre rive du Bosphore, il s'agissait de choisir une barque, parme celles qui attendaient là, toutes prêtes, jolies pour la plupart, bien peinturlurées, avec de beaux coussins en velours, chacune ayant son rameur jeune, aux bras solides.*

« *Seule, la plus proche, celle à qui c'était le tour, avait l'air d'une pauvresse à côté des autres ; point de velours sur les coussins, mais des housses d'indienne en petits morceaux de différentes couleurs ; bien propre pourtant, cette barque, bien soignée, mais si vieille, avec des rapiéçages, et montée par un batelier caduc ; en costume si miséreux ! — Presque brutalement je la refusai, pour faire accoster la suivante, qui était fraîche et dorée.*

« *Mais quand elle s'écarta pour me laisser place, je vis avec quels soins ingénieux ces morceaux d'indienne étaient assemblés et raccommodés : œuvre sans doute de quelque vieille femme, épouse de ce bonhomme, pour essayer de donner encore un peu d'apparence à la barque défraîchie, et ne pas trop rebuter les clients. Surtout je croisai le regard du vieux batelier, un regard chargé de reproche contenu, de résignation et de détresse…*

« *Alors une pitié désolée me serra le cœur, ma journée en fut assombrie. Je me promis de revenir le lendemain, de choisir celui-là entre tous, de le complimenter sur le bon goût de ses modestes embellissements, même de le reprendre chaque fois que je passerais.*

« *Mais, ni le lendemain, ni les jours suivants, je ne pus le retrouver. Et, — c'est peut-être bien puéril, — de toutes les mauvaises actions de ma vie, aucune ne m'a laissé plus de remords que l'affront fait à ce pauvre vieux, à ses petites housses d'indienne serties d'humbles galons rouges et si laborieusement arrangées…* »

On ne peut pas s'empêcher d'être ému en lisant cette page. Certes, la finesse du sentiment de Loti y est pour quelque chose. Néanmoins, cette finesse aurait de la mièvrerie, si la puissance du style ne lui donnait tant d'éclat.

Les périodes sont assez longues ; mais le lecteur ne s'en aperçoit pas parce qu'elles sont composées de propositions brèves, articulées de telle manière qu'elles se détachent facilement les unes des autres. Les incidentes se succèdent rapidement, mais à la lecture elles nous obligent à les séparer

par des pauses, qui donnent à la période une allure lente, onduleuse, pareille à la vague qui vient mourir sur le sable. Pour plus de rapidité, Loti supprime aussi qu'il peut le verbe « être » *(point de velours sur les coussins… bien propre, cette barque, etc.)*.

Il y a, dans cette suite de phrases saccadées, une harmonie, un rythme presque insaisissable, mais un rythme cependant, un rythme qui nous oblige à balancer les mots, à appuyer sur les uns, à passer hâtivement sur les autres, et par quoi l'auteur met en relief les mots principaux.

Loti emploie un vocabulaire qui est celui de tout le monde : aucun mot qui sorte du commun. Néanmoins, dans son style, ces mots prennent une importance particulière, par la place que l'auteur leur désigne. C'est son grand secret. Si nous lisons la première phrase du passage nous sommes obligés d'appuyer sur *Thérapia, Bosphore, barque, prêtes, jolies, peinturlurées, velours, jeune, solides.* Pourquoi ? Parce que ces mots se trouvent à la fin ou au début des membres de phrases, avant des virgules que nous devons respecter. Nous y appuyons de par le mécanisme même du langage et, par là, nous leur donnons du relief. C'est pour la même raison que Loti emploie si souvent les points d'exclamation ou de suspension.

Il y a entre l'allure de la phrase de Loti et le sentiment qu'il exprime une relation étroite. Veut-il nous donner l'impression de la force de son repentir, de sa hâte à réparer sa faute ? Il emploie une phrase dont les membres se bousculent sans nous laisser le temps de respirer.

« *Je me promis de revenir le lendemain, de choisir celui-là entre tous, de le complimenter sur le bon goût des modestes embellissements, même de le reprendre chaque fois que je passerais.* »

Veut-il par contre exprimer le désespoir qu'il a ressenti de ne plus retrouver le batelier ? Il soupire dans une phrase lente, aux syllabes sonores dont la fin tombe comme les bras d'un homme affligé :

« *Mais, ni le lendemain, ni les jours suivants, je ne pus le retrouver.* »

Enfin, si le vocabulaire qu'il emploie est celui de tout le monde, Loti possède une qualité de premier ordre pour un écrivain : la propriété dans les termes. Si difficile que soit le thème, si nébuleuse la forme des choses, si éthérée leur constitution, soyons sûrs que Loti trouvera le terme exact qui nous en suggère l'image.

Nous avons cité dans cet ouvrage « la mer qui éclaire par en dessous », « l'immense lueur diffuse dans les eaux », « le requin qui, en se retournant, dégageait dans les remous tièdes des clartés couleur de ver luisant », « l'immensité éteinte qui couvait de la lumière » ; ou encore, dans un autre ordre d'idées ; les nomades du Grand-Désert « *se reculant* par dédain de ne pas vous *frôler* », et les femmes « qui se *plaquaient* craintivement aux murailles, ou bien *s'engouffraient* dans les portes ». Nous pouvons remarquer dans la nouvelle « *Vieille barque, vieux batelier* » tous les mots que Loti emploie pour nous décrire la tapisserie de la barque : « *coussins en velours, housse d'indienne, rapiéçages, assemblés, raccommodés, modeste embellissements, serties d'humbles galons rouges si laborieusement arrangés…* »

Il nous serait facile de multiplier ces exemples, car nous en rencontrons à chaque pas[19] dans toute l'œuvre de Loti. C'est grâce à cette précision dans les termes, qu'il arrive à nous faire sentir les objets sans contours définis, sans couleur tranchée, à nous rendre, comme le dit si bien M. Doumic, « l'inconsistante harmonie des nuances indécises et imprécises ».

Par toutes ces qualités de style, Loti occupe une place importante parmi les prosateurs français. Ses livres, même si leur contenu ne satisfait pas tous les esprits, s'imposent par le charme prenant, par le bercement voluptueux de la phrase. L'impression que Jules Lemaître dit avoir reçu n'est pas faite pour nous étonner : on ne peut lire du Loti sans être ému. Il réussit admirablement à communiquer aux lecteurs la grande émotion que contient son âme toujours vibrante.

Dans l'histoire de la littérature française de la fin du XIX^e^ siècle, Loti aura le mérite d'avoir ramené le roman vers l'étude de la nature, vers la description. Par ses pérégrinations dans des contrées lointaines, il a créé l'exotisme, qui n'avait été qu'effleuré par Bernardin de Saint-Pierre et par Chateaubriand. La troisième république, qui a complété le domaine colonial de la France, a trouvé, avec Loti, la littérature représentative de ses nouvelles conquêtes.

En outre, avant Loti, la mer n'occupait qu'une place bien restreinte dans la vie littéraire. Elle devient, par lui, un thème favori[20].

Enfin Loti, par son amour pour les simples, par les perspectives lumineuses qu'il nous ouvre sur tant d'existences douloureusement obscures, accomplit le plus haut sacerdoce de l'écrivain : il prêche la fraternité entre les hommes.

Par cela, l'art d'essence aristocratique, l'art qui semblait être l'apanage du luxe, de la richesse et de l'intelligence raffinée, prend dans la démocratie de notre époque une place nouvelle. Il justifie sa présence, il s'impose aux yeux des masses, non seulement par des hautes leçons de beauté, mais encore par le rôle social qu'il remplit, en développant les sympathies qui sont le fond de la société humaine. La beauté pousse les hommes à aimer ; rien de plus naturel que par l'amour ils visent à la beauté. Les générations futures sauront gré à Loti d'avoir prêché la pitié, la pitié pour nos semblables, pour les bêtes et les choses, comme ils lui sauront gré d'avoir gardé, même en fréquentant les simples, une noblesse de sentiment et une élégance instinctive, à laquelle les écrivains modernes ne nous ont pas toujours habitués.

Il y a dans l'œuvre de Loti un élément d'ordre lyrique et une réalisation artistique qui n'ont rien à craindre du temps. Les hommes de n'importe quelle époque se reconnaîtront toujours, par quelque côté, dans son œuvre. De nombreux écrivains réputés de la fin du XIX^e^ siècle, s'estomperont dans le brouillard du passé ; Loti sera toujours admiré grâce à la sincérité de son émotion, à l'art de ses descriptions, au charme prenant de son style.

---

1. ↑ Dans le *Journal de Bruxelles*, du 24 déc. 1888 nous lisons ce qui suit :

   « Ed. de Goncourt dans sa villa d'Auteuil possède à présent des collections uniques que connaissent un peu les familiers de ses réceptions du Dimanche où la jeune littérature passe : Rosny, Guiches, Bonnetain, Francis Poittevin ; où Alphonse Daudet, *Loti* viennent aussi, tandis que M. Edmond de Goncourt préside et cause de sa belle voix. »

2. ↑ Il cite même Flaubert dans la nouvelle *Un vieux.*
3. ↑ Lettre inédite que Loti écrit à l'âge de neuf ans à son amie Lucette D. (En possession de M. Louis Barthou.)
4. ↑ Dentu, Paris, 1879.

5. ↑ Vieille barque, vieux batelier.
6. ↑ P. 133-134.
7. ↑ Il est intéressant de lire à ce propos les lignes suivantes, où Loti nous laisse entrevoir la manière dont il fixe ses impressions sur le papier :

   « *Il y a plusieurs manières de décrire les pays, plusieurs sortes de*

   récits de voyage. Il y a d'abord les articles très sérieux : études approfondies, détails comme en peuvent fournir les gens qui ont vécu très longtemps dans les endroits dont ils parlent. Puis il y a aussi les notes rapides qui sont comme les impressions sténographiées du voyageur qui passe. Impressions primesautières qui s'effacent très vite ; qu'il faut noter tout de suite, parce que, un peu plus tard, on ne les noterait plus. Certains aspects des pays où l'on arrive vous frappent très vivement à première vue, par contraste, avec les pays d'où l'on vient, au bout de quelques jours, ils ne vous frappent plus ; un peu plus tard, on trouve oiseux d'en parler. C'est pourquoi les voyages en courant ont du bon ; — quand on a déjà beaucoup circulé par le monde, on s'est habitué à se former d'un seul coup une idée de toute une contrée. Du pêle-mêle des choses qui vous sont apparues en quelques heures, on dégage une vue d'ensemble, — une bizarre esquissée à grands traits, — mais souvent juste. »
8. ↑ « *Tous les soirs, avant de me coucher, j'écris au crayon ce que je veux retenir de ma journée. Sans cela, le lendemain, l'impression serait déjà effacée. Au grand air, avec cette vie toute physique, la fatigue vous terrasse à la fin du jour et on dort lourdement ; aussi, il m'est arrivé, dans de précédents voyages, de tomber de sommeil sur mon papier. Cette fors, j'emmène avec moi, dans ma petite troupe, deux musiciens arabes…* » (Le Phare des Charentes, 2 fév. 1899).
9. ↑ Mon Frère Yves, p. 73.
10. ↑ Pêcheur d'Islande, p. 11.
11. ↑ *Portraits d'écrivains*, 2e série, p. 114-115-116.
12. ↑ En passant à Mascate.
13. ↑ Après une lecure de Michelet.
14. ↑ Un Vieux.
15. ↑ Un Vieux Missionnaire d'Annam.
16. ↑ Le Château de la Belle-au-Bois-Dormant.
17. ↑ En passant à Mascate.
18. ↑ Mon Frère Yves, p. 340-41.
19. ↑ *Ils entrèrent,* chavirant *les chaises, en même temps qu'une rafale du vent d'Ouest* couchait *la flamme des lampes.* — Mon Frère Yves, p. 24.

    Tout était vieux, Vieux, dans la maison de ces trois dames, si vieux que le temps semblait avoir rongé la forme des choses. Les murs n'avaient plus d'angles ; il n'y avait plus de saillies nulle part ; on ne savait plus quelles fleurs de pierre ni quels enroulements d'arabesques les artistes d'autrefois avaient voulu représenter aux chapiteaux des colonnes, aux frises des terrasses : des couches de chaux, amassées depuis des siècles ; embrouillaient tout dans des rondeurs vagues. — Les Trois Dames de la Kasbah, p. 61.
20. ↑ Il suffirait de citer, à ce propos, les livres pour lesquels Loti a écrit des préfaces : Jules Adrien Max : *Nos cols bleus*, Paris, Ollendorf, 1896 ; J. Michelet : *La Mer*, Paris, Calmann-Lévy, 1808 ; Émile Vedel : *Lumière d'Orient*, Paris, Ollendorf, 1901 ; etc.

APPENDICE I

LA MAISON ENCHANTÉE

Nous nous faisons un plaisir de reproduire ici les pages où Madame Alice Louis Barthou a décrit la maison de Rochefort. Cette maison a fait couler beaucoup d'encre. Mais de tous les articles qui ont répondu à la curiosité du public, ces pages seules, d'une émotion si discrète, plaisaient à l'auteur d'Aziyadé. En effet, outre l'étrangeté de l'ambiance, Madame Alice Louis Barthou nous y dépeint l'animateur, trompant ses nostalgies de vieillard, en recréant un peu de ses rêves d'Orient.

À Pierre Loti.

Six heures du soir en février. Un crépuscule froid et sombre. Le train vient d'entrer en gare.

Intimidée, déconcertée d'arriver seule, ahurie par le mouvement bercent du chemin de fer, je saute sur le quai parmi quelques rares voyageurs vite dispersés.

Le Magicien est là qui m'attend, impassible et distant comme à son ordinaire, ayant pour m'accueillir un joli sourire sur ses lèvres et dans ses yeux merveilleux qui contiennent tous les rêves, toutes les nostalgies, et qui semblent toujours regarder autre part, très loin, dans le pays des chimères.

Ce Magicien ! Je le connaissais à peine personnellement, beaucoup par ses livres que j'avais dévorés, avec quelle ferveur et quel éblouissement ! Toutes mes aspirations de jeune fille romanesque, solitaire, éprise d'exotisme, y avaient trouvé l'aliment nécessaire à leur existence imprécise. Ces sensations fugitives, si légères et si vagues, venues du plus profond de nous-mêmes et qu'on n'oserait fixer de peur de les écraser sous la lourdeur

de l'expression, il les a formulées, lui, avec les mots qu'il fallait, des mots très simples en apparence, comme tout ce qui est génial, mais d'une simplicité inaccessible à tout autre qu'à cet homme unique.

Dans ses mains petites comme des mains de femme, il tient la clef qui ouvre la porte des songes ailés.

Il nous entraîne dans une autre planète, pleine de parfums exquis, de couleurs précieuses et rares, de mystère, de visions d'Orient. Il possède toute la mélancolie des soirs, toutes les aspirations douloureuses vers les ailleurs radieux. Exilé d'un monde dont son regard a conservé la lumière, de sa désespérance il fait de la beauté, dont seuls profitent les autres, ceux qui l'aiment et qui portent dans leur âme un reflet de cette âme tourmentée, crucifiée, chercheuse angoissée de l'insaisissable, et à laquelle a manqué l'étincelle religieuse, seule capable de lui donner la plénitude et la paix. Nul mieux que lui n'a exhalé le cri déchirant du suprême désespoir quand, à Jérusalem, sur le lieu même de l'agonie d'un Dieu, là où il espérait trouver la Foi, il n'a rencontré que vide et ténèbres. Il a écrit à ce sujet quelques-unes des pages les plus émouvantes qui soient, et je suis sûre que si Dieu ne s'est pas donné ce jour-là, Il lui en tiendra compte pour l'éternité.

Aimant tout ce qu'il a écrit comme je l'aimais, j'étais allée à lui comme à un ami avec lequel tout de suite on se trouve en intimité profonde. Mais je m'étais, après tant d'autres, heurtée à une barrière d'apparence infranchissable. Cet homme qui s'est tellement donné et raconté dans ses livres, dont la plume ensorceleuse a, comme avec un hameçon, pêché de ci, de là, tant d'âmes et tant de cœurs, cet homme est d'un abord de glace. Lointain, hautain, distant, déconcertant par son regard qui voit trop de choses et qu'il ne vous livre pas, il a une peur affreuse d'être envahi, débordé. Son indépendance farouche ne supporte pas d'être approchée, même par une compréhension. Il dédaigne, il plane avec une distinction suprême ; et, d'une voix très douce, pleine d'un charme infiniment prenant, il sait dire les choses les plus impertinentes avec une candeur avisée qui achève de désarçonner le malheureux interlocuteur.

Il faut avoir franchi la redoutable barrière pour savoir quels trésors de bonté profonde, de tendresse délicate et fine, d'exquis enfantillage averti, d'inlassable sollicitude pour ceux qu'il aime se cachent sous ce masque,

servant de défense à une nature timide, infiniment solitaire, et sensible au point que le moindre choc la fait souffrir d'une manière indicible.

Croirait-on qu'il a des heures de folle gaîté ? Gai par tempérament et triste par réflexion, cela définit bien cet homme que la vie a cruellement torturé, quoi qu'en pensent les non initiés qui le prennent volontiers pour un des heureux de ce monde. Si le mot était français, je dirais même qu'il est « farce ». Oui, farce adorablement, se complaisant dans des mystifications compliquées et secoué de grands fous rires à l'idée d'un tour bien joué…

Tel était celui qui m'attendait sur le quai d'une petite gare, par un banal et triste crépuscule d'hiver.

⁂

Cahin caha, dans une préhistorique guimbarde de province, une de ces vieilles voitures touchantes qui sentent le moisi et semblent lamentablement tristes d'avoir promené trop de vieilles filles résignées, nous voilà déambulant dans les rues de la ville.

Mon Dieu, elle était pareille à toutes les autres, cette petite ville-là. C'était mon imagination qui la voulait différente, parce qu'elle abritait la maison célèbre entre toutes, la maison qu'on disait hantée et pleine de choses merveilleuses. J'avais peur et hâte d'y être. Hâte, pour avoir tellement entendu parler des trésors qu'elle enferme ; peur, parce que c'était l'inconnu, l'attente pleine d'un délicieux petit frisson d'effroi.

Nous voici arrivés. Une façade semblable à toutes les autres, modeste et bourgeoise, une porte étroite avec un seuil si usé qu'il forme comme une rigole. On sent que cette vieille pierre, ayant subi le frottement des pieds de tant de générations et qu'on a tenu à respecter, est à elle seule un souvenir de famille. Nous entrons et je me trouve avec surprise dans le plus ordinaire des couloirs, étranglé entre deux murs dont l'un est garni de porte-manteaux.

Mon guide m'introduit au salon. Un beau salon, orné de meubles anciens. Aux murs drapés de velours rouge, des portraits de famille et un Raphaël, assez imprévu dans cet intérieur tout de même très banal. À côté, un autre

salon, correctement Louis XVI celui-là et dont une muraille, celle qui fait face à la rue, est couverte d'un grand rideau de soie bleue.

« Oui, oui, me disais-je. Tout cela est très bien évidemment ; mais où sont les merveilles, les visions des Mille et Une Nuits, les palais dignes des sultanes ? »

Par un petit escalier infiniment quelconque, le Magicien me conduisit à ma chambre et me souhaitant la bienvenue dans sa maison, il me laissa à mon installation en m'indiquant l'heure du dîner.

Quelque temps après nous nous retrouvions au salon. Au moment du « Madame est servie », le grand rideau se sépara, se releva des deux côtés comme celui d'un théâtre ancien et nous livra passage dans une admirable salle gothique ou la table était dressée. Et c'était très inattendu, cette reconstitution moyenâgeuse faisant suite à un salon si débonnaire.

D'admirables tapisseries couvraient les murs tandis qu'une haute cheminée de pierre se dressait au milieu d'un panneau. À chaque bout, un escalier monumental se terminait par des lions posés sur des pilastres, et un lointain plafond aux poutres apparentes se perdait dans la nuit. Par un raffinement d'un goût exquis cette immense pièce n'était éclairée que par deux candélabres d'argent posés sur la table, et dont la faible lumière resserrait l'intimité dans un cercle restreint, éclairant les cristaux, l'argenterie et quelques fleurs arrangées délicieusement.

Après le dîner et revenus au salon, le Magicien me dit : « C'est aujourd'hui vendredi, vous savez. C'est le dimanche musulman. Tout à l'heure, si vous le voulez bien, nous monterons à la mosquée pour la prière. »

Si je voulais ? Mais je n'attendais que cela !

Déjà je me sentais conquise par la double atmosphère de la maison. La première est commune à toutes les vieilles demeures ayant appartenu depuis des siècles à la même famille et dans lesquelles on sent comme des présences accueillantes et amicales. Je savais du reste mon hôte infiniment attaché aux vieux souvenirs, et que la moindre petite chose est pour lui sacrée.

L'autre atmosphère, faite de mystère, d'exotisme, de secrètes complications, est personnelle au Magicien lui-même. Cet homme qui fut

tellement aimé sous tant de cieux divers, qui a couru toutes les aventures, qui s'est enivré à toutes les coupes, est vraiment entouré d'un halo très particulier, et auprès de lui l'invraisemblable devient tout simple.

J'étais donc prête à être émerveillée sans surprise.

Bientôt il se leva : « Voilà, Madame, dit-il avec son fin sourire, n'ayez pas peur et suivez-moi. »

Peur ? Je m'attendais à tout, apparitions, éblouissements, fantasmagories. Peur ? Avais-je peur ? Je n'étais pas absolument rassurée, mais quelques chose en moi souriait de cette crainte vague, et mon cœur battait juste assez pour que cette montée d'escalier devînt une aventure.

⁂

Le mot qui revient le plus fréquemment sous ma plume en parlant de cette maison est le mot mystère. Tout y est mystérieux en effet. Les objets y cessent presque d'être des choses mortes à force d'avoir participé à la vie. Venus de pays extraordinaires et unis là dans des décors qui leur sont propres, ils semblent avoir apportés avec eux un peu du charme doux ou effrayant des divinités dont ils ont été les symboles, ou des personnages fabuleux dont ils ornaient les palais. Le mystère, il est dans les coins sombres qui semblent animés d'une vie étrange et où l'on sent que des choses *doivent* bouger. Il en résulte un ensemble troublant, attirant, un peu angoissant ; mais d'une angoisse délicieuse. On sait qu'on va rêver tout éveillé, que dans ce rêve pourra passer quelque effrayante image, mais que ce sera exquis.

Et quand on séjourne un peu dans cette étonnante demeure, on devine que ce mystère partout répandu émane uniquement du Magicien lui-même. C'est lui l'animateur de tant de merveilles ; c'est lui qui, par sa seule présence, même invisible, répand partout ce charme indéfini et étrange. Lui absent, tout serait inerte et sans vie.

Très amusée et un peu anxieuse, je le suivis — je pourrais dire les yeux fermés si je n'avais eu au contraire la ferme intention de les ouvrir aussi grands que possible.

Il m'entraîna dans une salle voisine non encore soupçonnée, salle bizarre et pleine de grandes choses dorées et rutilantes qui brillaient vaguement à la lueur d'une lanterne japonaise fixée dans un coin et donnant juste assez de clarté pour laisser deviner les grimaces inquiétantes et figées de quelques dieux goguenards installées là comme chez eux :

« C'est la pagode, dit-il. Ne nous arrêtons pas, vous regarderez cela demain en même temps que la salle chinoise. » Nous arrivions justement à cette salle chinoise immense, toute rouge et or. Dans le milieu j'aperçus un trône monumental posé sur une estrade, en ébène sculpté : « Ça, dit-il encore, c'était le trône de l'impératrice de Chine — pas le grand trône de cérémonie, non, mais un petit trône du matin pour les audiences bon enfant. Mais on n'y voit rien. Il faudra revenir au soleil. »

Il me précéda, dans un escalier étroit tout étouffé de tapis et de tentures. C'est pour le coup qu'on n'y voyait rien.

Dans cet endroit où le culte du passé est poussé jusqu'au fanatisme, on ignore l'électricité et même le gaz. Le téléphone est considéré comme une invention diabolique, et seul le confortable chauffage central (parce que, mon Dieu, il faut vivre) rappelle qu'on est tout de même en France au XX^{e} siècle et non dans un pays lointain et archaïque.

Comme je titubais dans les ténèbres opaques, butant sur les marches invisibles, il sortit de sa poche une petite lampe électrique (seule concession consentie au progrès) pour éclairer mes pas.

Cet escalier aboutissait à une autre salle gothique et continuait de monter vers l'inconnu du plafond. À mi-hauteur de cette salle, il fallut m'engager à la suite de mon guide sur une lourde tribune de chêne, toujours avec notre unique et bien insuffisante petite lampe.

Bientôt nous heurtâmes à une porte basse de très vilain et effrayant aspect, une porte derrière laquelle il y avait certainement quelque chose — mais quoi ? — et qui était fermée par un formidable verrou de cachot. Tout de même il fallut ouvrir, non sans peine, et avec stupeur je me mis à patiner sur des nattes glissantes recouvrant le sol d'un couloir très resserré et en pente raide.

Ce couloir débouchait dans un ravissant salon turc éclairé, cette fois, par une honnête bougie posée sur une table arabe. Je vis dans la pénombre

étinceler deux faisceaux d'armes d'or et d'argent incrustées de pierreries et posés debout à même le sol, de chaque côté d'une niche dans le fond de laquelle était accrochée la miniature d'une ravissante jeune femme orientale. Sous le portrait un brûle-parfums entouré de roses m'indiqua qu'il s'agissait là d'une sorte de chapelle dédiée à un souvenir particulièrement douloureux et cher. Le plafond était formé, comme ceux de l'Alhambra, d'un fouillis de stalactites et d'arabesques sculptées ; de belles soies et des velours brodés couvraient les murs.

On avait préparé un voile et un haïc pour moi sur un divan :

« Madame, il faut vous voiler pour entrer dans la mosquée. »

Je n'aurais eu garde d'y manquer, et ce fut métamorphosée en dame arabe que je pénétrai enfin dans le sanctuaire.

⁂

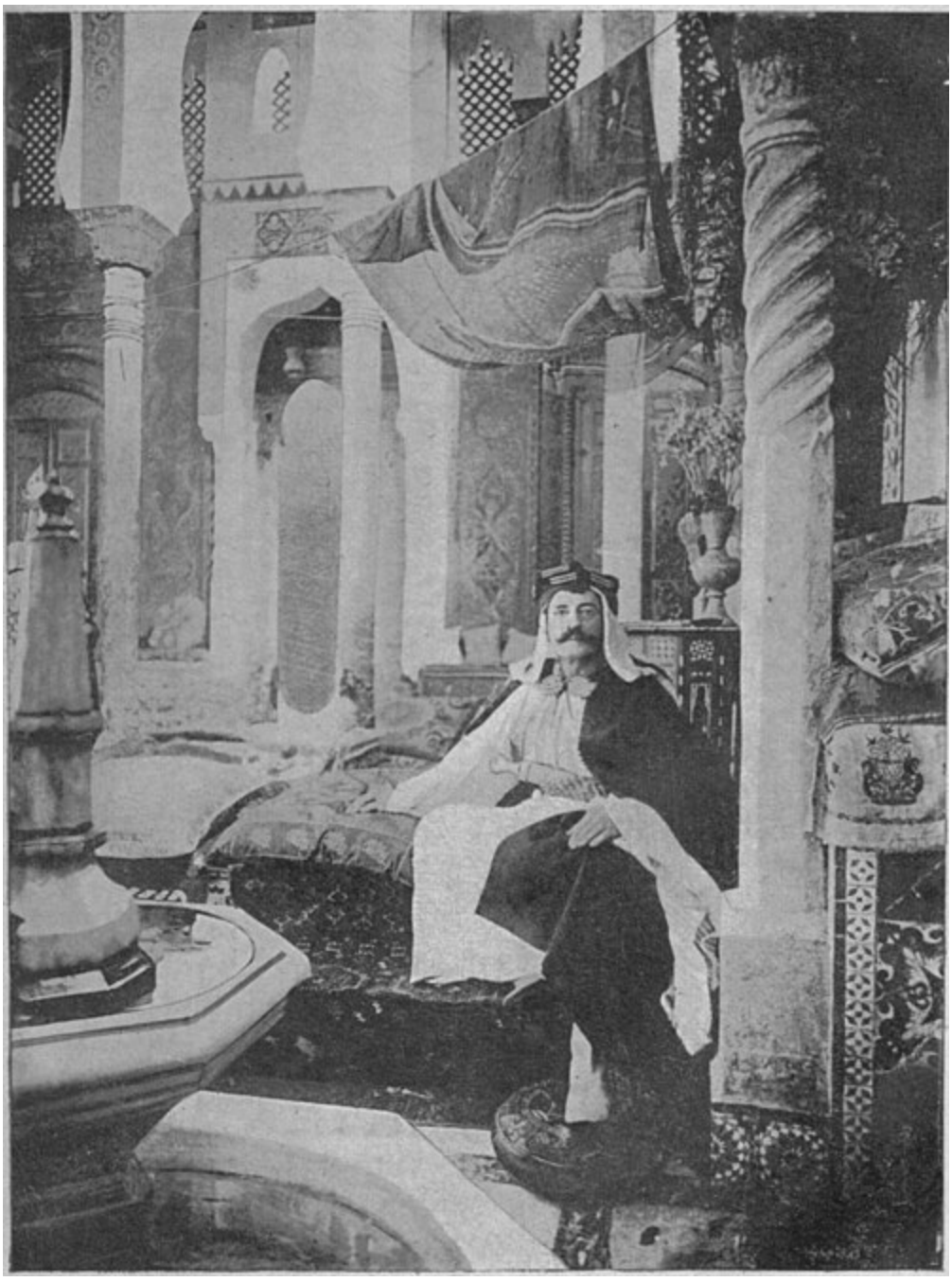
Une splendeur composée de merveilles toutes appropriées et chacune à sa place. Mais je ne les vis vraiment que plus tard. Pour l'instant j'étais prise jusque dans le fond de l'âme par une intense impression du si cher Orient. Tout était ombre douce, pâles clartés mourantes, choses fantômales entrevues et que je sentais magnifiques, parfums brûlant je ne sais où, et silence infini. Peu à peu, mes yeux s'habituant à cette demi-obscurité, je distinguai les miroitements des admirables faïences et des mosaïques alternant sur les murs avec des panneaux de cèdre d'un antique vernis Martin Damas aux tons chauds et fondus. Des colonnes torses en marbre soutenaient un haut plafond de cèdre travaillé et rehaussé de rouge et d'or éteint. Des tapis splendides couvraient les dalles, et de chaque côté du mirhab, fait de carreaux d'anciennes faïences et de ces exquises sculptures arabes aux purs dessins géométriques, deux grands catafalques drapés de somptueuses étoffes brodées rappelaient ceux des turbés de là-bas. Toute droite, à part comme une chose précieuse entre toutes, une stèle, dérobée au péril de sa vie par le Magicien une nuit d'Orient criblée d'étoiles dans le vieux cimetière d'Eyoub au fond de Stamboul endormi. Sur cette stèle la petite flamme d'une veilleuse éternellement allumée atteste le tendre et fidèle souvenir d'un cœur qui n'oublie pas.

Des fleurs invisibles, mêlaient leurs parfums à ceux des cassolettes, et le silence n'était troublé que par le frêle murmure de l'eau dans la fontaine des ablutions qui dressait sa forme de marbre blanc devant la porte d'entrée.

Installée sur les coussins d'un divan j'étais comme transportée dans un monde lointain de beauté et de calme enchantement ; je me taisais, recueillie, me laissant doucement pénétrer par les choses.

Le Magicien jouissait en silence de mon émerveillement : « Vous savez, dit-il de sa voix trop douce pour rompre le charme, je suis un peu sorcier, et avec ce bâton je puis, si vous le voulez, faire apparaître des gens. — N'hésitez pas, dis-je, je m'attends à tout. — Vous n'aurez pas peur ? — Oh non, pas avec vous. »

Je m'aperçus qu'il tenait à la main un bâton étrange orné de peintures et d'inscriptions islamiques, avec lequel il fit un mystérieux geste de commandement.



PIERRE LOTI
dans la mosquée de sa maison de Rochefort.

Et tout à coup, à pas glissants de fantôme, je vis sortir de l'ombre un Turc qui, ses babouches enlevées, ses ablutions faites, alla s'agenouiller dans un coin. Puis un autre, un autre encore, cinq, dix, vingt. Vêtus les uns de vestes

rouges ou bleues, brodées d'or, les autres de longues robes en soie de Damas de couleurs éclatantes, ils entraient gravement, s'arrêtaient d'abord à la fontaine et puis se prosternaient sur les tapis.

Alors dans le silence s'éleva une voix très pure, celle du muezzin qui cinq fois par jour, appelle les fidèles à la prière d'un bout à l'autre de l'Islam.

Ces hommes invoquaient le nom d'Allah à chaque prosternement qui leur faisait toucher le sol du front. Et c'était d'un saisissant effet religieux, ces voix profondes alternant avec les hautes vocalises du muezzin qui semblaient rythmer leurs gestes. On eût dit comme un chant du ciel répondant à un appel de la terre.

Et ce fut toute la féerie de l'Orient qui s'évoqua dans mon souvenir : les minarets blancs sertis de faïences vertes ; les cyprès noirs À côté des petites tombes coiffées de turbans ; les beaux cavaliers emportés au galop de leurs chevaux endiablés dans un délire de vitesse parmi l'envolement des voiles et des burnous flottants ; les couleurs exquises toujours si harmonieuses ; les palmiers géants ; les grands dromadaires s'enfonçant dans l'infini fauve des déserts ; la mélancolie déchirante des petites flûtes arabes qui pleurent dans le soir ; ces odeurs si spéciales qu'on ne respire que là ; et la lumière radieuse de ces pays pleins de toutes les magies, lourds de leur impénétrable mystère, immobiles dans une vie morne inchangée depuis des millénaires ; ces pays dont on revient éternellement malade de la nostalgie des exilés, pays du rêve profond et calme, de la beauté absolue, de la poésie et des mirages…

Ils s'étaient évanouis, les fantômes, comme ils étaient venus, dans un souffle, et de nouveau le grand silence tomba, coupé seulement par la claire petite chanson de l'eau dans la vasque de marbre.

ALICE LOUIS BARTHOU.

D'après la *Revue Hebdomadaire* du 26 octobre 1918.

APPENDICE II

Lettre de M. Huchet du Guermeur à Pierre Loti

Voici un document intéressant sur la composition de Pêcheur d'Islande. *On y voit que Loti avait, sinon le culte du réalisme, du moins le souci de l'exactitude. Nous rappelons qu'il a prouvé ce même souci en consultant des documents sur les mœurs et la langue des Maories* (Rarahu) *sur la vie du Sénégal* (Le Roman d'un Spahi) *ainsi que sur la coutume des harems* (Les Désenchantées) *etc. M. Louis Barthou nous a gracieusement offert l'original de cette lettre retrouvée dans les papiers de Pierre Loti.*

Paimpol, le 17 mars 1885.

Cher Monsieur,

J'ai reçu hier votre aimable lettre à laquelle je réponds ainsi qu'aux questions que vous me posez.

1º Du 10 au 15 mai jusqu'au 15 aout, le soleil ne se couche pas en Islande.

2º Il y a deux pardons des Islandais, l'un à Paimpol pour la fête de N.-D. de Bonne-Nouvelle patronne des marins, l'autre à Plouézec. Celui de Paimpol a lieu le 8 décembre.

3º Les deux fêtes consistent en procession. À Paimpol, les rues par lesquelles doit passer la procession sont tapissées de draps blancs, sur lesquels on pique autant que possible des fleurs et de la verdure.

Tous les navires sont pavoisés.

Nous avons en sus la bénédiction des navires qui a lieu quelque temps avant le départ pour l'Islande et qui consiste également en une procession qui fait le tour du quai, sur lequel se trouve un reposoir où l'on expose la Vierge, pendant que le curé bénit les navires. Le reposoir imite une grotte en rochers, et est entouré d'ancres, de filets de pêche et de trophées d'avirons. Tous les navires pavoisent et saluent la procession au passage.

4º Les mariées de village se marient en vêtements de couleur et sans fleurs d'oranger.

5º La noce défile généralement musique en tête. L'orchestre se compose généralement d'un violon ou d'une vielle. À Ploubazlanec, les pauvres se mettent le long de la route et jouent de l'accordéon ou d'autres instruments quand ils peuvent s'en procurer. Ils ont devant eux un vieux chapeau ou une sébille dans laquelle on jette son offrande.

6º À Ploubazlanec, on achète à la sortie de l'église de fausses fleurs que l'on porte à la boutonnière et au corsage. À la fin du dîner, avant de commencer la danse, on prie pour les défunts de la famille. Quelquefois la noce se rend avant dîner à la chapelle de la Trinité qui, vous le savez, se trouve un peu plus loin que Porz-Even sur la pointe.

7º On fait la pêche en Islande en dérivant sous la grand'voile filée sur le bout. Quand le navire ne dérive pas carrément, on pèse le fond de grand'voile, ou bien l'on hisse un peu de foc, soit la moitié soit un tiers, ce qui suffit en général.

8º Nous n'avons le droit de pêcher qu'à 3 milles de terre. Les insulaires pêchent dans les fiords au moyen de lignes de fonds.

9º Nos bateaux, pendant toute la 1re pêche, restent groupés et communiquent assez souvent entre eux ; mais pendant la 2me pêche, ils sont beaucoup plus au large, et ils se dispersent à cause de la brume qui est très intense.

10º Ils n'ont de communications avec la terre que quand ils vont en baie livrer aux chasseurs leur 1re pêche ou faire de l'eau dans les bryas.

11º Ils reçoivent et expédient leurs lettres par les chasseurs et la corvette, quand ils se trouvent dans les baies en même temps qu'elle. Quand les navires ont besoin de réparations, ils vont chercher la corvette à Reikawik. Il part pour l'Islande un paquebot de Leyth-Écosse et un autre du Danemark.

Bon voyage, prompt retour, bonne santé, et la rosette.

Tout à vous,

L. Huchet du Guermeur.

APPENDICE III

“ PIERRE LOTI ”

Translated from the Original Manuscript.

FRAGMENTS FROM MY DIARY

I

May, 1883.

… It was a beautiful spring day when that order to embark came like a thunderstroke, breaking up everything, — fond ties of home, all the hopes and projects for the coming summer.

There was war in Tonkin. It was necessary to start immediately without even so much as looking back; — to leave everything, fatherland, family, love, and the delicious spring-time of France; — to leave everything, and hasten to embark at Brest, where the armaments were hurriedly assembling.

. . . . . .

Never had I beheld it so sunlit before, that great dismal city of Brest, — a place replete for me with so many memories, with so many inexpressible impressions of all my previous departures and of all my returns; — never had I seen so fair a spring there. It was May; the harbour was blue; there

were flowers and a warm sunlight upon shore; there was unusual gayety in the streets, and a great tumult of sailors…

And in this city of Brest, in those last days, even at the eve of departure, a love episode, perilous, unexpected, made of chance and springtime, made feverish the nights, — those short nights of May, which vanish at 4 o'clock in the morning with the first awakening chatter of the swallows. And I plunged recklessly into that love-adventure, as if the one might enable me momentarily to forget the other, — the true, — from which this exile had separated me.

⁂

And then, the farewell afternoon passed at Toulven, with that dear little godson of mine, in the same little granite house which poor Yves had also been obliged to leave, — having sailed several days before me for that great furnace of Asia… What rare and splendid weather it was that day! — the woods already so green, — May blossoms everywhere in profusion, — early pink fox-gloves here and there, and the first catchflies opening in all the shady roads… How keenly I felt the charm of Brittany at the moment of bidding it adieu — perhaps for ever!… What a strange sinking of the heart I felt when I kissed little Pierre that evening, that evening of spring, — just ere the vehicle started and bore me away!…

⁂

At last came the great day of departure, after an exciting week of preparation and of farewells. Under the still unbroken luminosity of May, our corvette moved off slowly at first, to the sound of music cheering our going. All the marines and sailors stood on the deck; and while France, still visible, commenced to retreat from our gaze, the solemn *roll-call* of departure was made. We counted each other, we examined each others' faces — newly made comrades by hazard, all launched forth in the same adventurous expedition… And the corvette, moving steadily, left the *Passes*

de Brest, and the Breton coasts fled away from us, far into the infinitudes of the immense sea. Then all suddenly, I felt the sinking at my heart again; — it was all over; — I knew that I was bound for far-distant Asia, — and there came to me a presentiment that I should never return…

II.

… Then the sea became more blue, the sky more limpid, the sun more warm; — and Algeria appeared, and thrilled me as it had ever done.

I do not know how to describe the charm of that city of Algiers; it is full of memories for me, — memories of a certain spring which was the most radiant of all my adult life; — and then the very country itself, those odors, that Arab life, — all fill one with a delicious intoxication, unlike that produced by any other part of the world.

It was a little unexpected, this halt, — so brief, so fugitive, — on our way to that yellow hell… Delightful lounging under the white arcades, with Si-Mohammed, the old-time friend, whom I found again. The first evening we passed in the very highest portion of the old Arab quarter, resounding with plaintive music of flutes and tambours, and the noisy dances of a band of nomads who had come from the confines of the desert… O those Kasbah nights, with their scents of orange and odors of strange incense, and the great painted eyes of the Mauresque women !…

The last morning, Si-Mohammed and Si-Abdellah came on board for me, to take me to breakfast with them at the “pêcherie”, on the beach of the Mediterranean. And I never saw such resplendence of light, such a great sun-joy as that morning. On our way back, about midday, as we were crossing the great white Place d’Alger under the extreme heat, Si-Abdellah said to me: “I have been in your country, — in France; it is very fine and very warm there in summer: but I think you never have so much light there as this”. And then both of them began to question me about those far-away

lands of Asia to which I was going, and which to them seemed lands of dream.

They accompanied me on board, — my two Arab friends. And at 1 o'clock, our corvette got under way, to traverse the warm blue Mediterranean to Egypt.

III.

Port Saïd. — A great capharnaum of all nations, — with Egypt and infinities of sand for a background.

A little Maronite child who is in a boat there when we arrive, has on his hat a ribbon of the " *Triomphante* ", — Yves' vessel. Immediately I question the people who are with the child. " The *Triomphante?* — she left eight days ago —"

I had indulged the hope of meeting him there, poor Yves, — of seeing him, if it were only for a moment, before the war.

Now I must abandon it altogether.

. . . . . .

A strange night… a Fellah-woman, beautiful as a Goddess. I had seen her passing by during the day, all darkly enveloped in long sombre blue robes… These women have a special deportment, a certain superb nobility of manner, which indicates their possession of a sort of carnal idealism of a very superior sort — something antique, which we of the Occident have wholly lost…

The first part of our journey across the isthmus, — as far as the Bitter Lakes, — was made under a blinding blaze of-light. By us fled backward swiftly the glistening sands of the country of Moses, — mirages, — long trains of camels on either bank, — little villages, few and far between, smothered in admirable thickets of bay-rose, though in the very centre of the arid desert…

A night at anchor in the Bitter Lakes, half-way to Suez. My night on watch, in company with a poor Arab fireman, hired the evening before at Port-Said. I had known him when he lived in a sort of quasi-splendor at Stamboul; and it was a queer meeting! To have thus found him again, — to hear him address me in that almost forgotten tongue of Islam, — asking me what had become of the *Hanum* (lady) who was with me at Constantinople, — all this gave me a certain inexpressible pleasure, not unmixed with pain… And what a night was that, in the Bitter Lakes! Bleue water, rose-colored mountains and sand, an argentine moon, and clouds, very very small, like chips of mother-of-pearl. And there were locusts; there were crickets — everywhere, — all over the rigging and the masts; they had taken us by storm — a deafening tumult, with sonorities of crystal in it — (nothing like the noise by our crickets in France); — they sang furiously until morning as if maddened by joy and warmth.

⁂

The city of Suez appeared before us on the morning of the second day, in an incredible blaze of light… And then we commenced to descend the Red Sea; and the heat augmented, and the blue of the sky became tarnished with sand-clouds ; and breathing itself became painful… By night the stars changed ; the Southern Cross slowly rose in heaven, and I beheld its rising with the emotion of many old memories…

Of watchnights, the pilot Mohammed, robed in pink, told me stories about his harem at Suez, and his other harem at Aden. We spent the hours of watch almost naked, and when relieved, lay down upon a mat, to slumber under the stars…

During the burning days, a great furnace-breeze, charged with sand and with locusts, urged us from behind; — we remained immobile and helpless with heat, in the shadow of the awnings, — dreaming of the land of France ever growing further and further away from us, and of the Unknown awaiting us in the further East.

I remember that during those torrid hours, the sailors used to chant in a low voice the old Breton song: —

— “ Sur quatre-vingt-dix hommes, — *lon la !*

Un seul il est resté…
Et Digue don ma Doué ? ”

Ever the same song, — never another; it will long recall to me memories of that Red Sea.

⁂

Aden — a stay of a day and a half. Then we entered the Indian Ocean with a squall behind us; — the sea ran very high, and for a whole day my cabin was full of water.

The fair weather returned; the engine fires were extinguished; and we commenced to navigate gently under sail, with a steady breeze, in the pure lukewarm weather. This is the true art of seamanship that our fathers knew, — the navigation that gives both repose and new life.

… How quickly one gains strength in this life on board-ship, under my beloved tropical sky ! When I have resumed my white dress and my tanned skin and my fan, — when I find myself again with closely-cropped hair and bare feet, — I seem to become again *another man* — another who existed ere now, and whom I recognize. Then my French past withdraws further back into a sort of weird distance.

Very busy on board, with my top-men… And besides there are the gymnastic exercises to attend to — boxing, etc., — all those arts which are naturally entrusted always to me. And I practice them with the men ; — I feel a new physical life, and almost cease to think of other things.

IV.

July 11, 1883.

… Beneath a veranda under the shelter of immense trees. Torrential rain.

This is India!…

Above the splendid vault of green there is such a thickness of clouds that one is imprisoned, so to speak, in a kind of night. The earth is strewn with leaves and with blossoms that have fallen from those trees. The passers-by — they are very few ! — have very large eyes, like those of the Hindoo idols, and long hair tied up at the back like those of women. They walk along gravely under the shower, and pull up very high over their yellow legs their *pagnes*, which are ornamented with Cashmerian designs. Not far from me, a serpent-charmer makes a great cobra dance to the sound of a sort of reed-flute; — it holds itself almost perfectly erect, with tongue protruded, and neck curved swan-wise. One can smell very strongly the odor of India — which is musky, very exciting…

Ten o'clock p. m.. — The city of Colombo slumbers. I have come back, under the same veranda, to finish by lamp-light some letters for the next French mail. Two beings are squatting beside me, who resemble the Blue God; — crouching down upon their heels, with their hands resting upon their feet, as apes sit, — two young men with eyes like those of an amorous cat, and wearing their hair long like women: — a strange ambiguity of sex. Half-dozing they await the moment when I shall have finished and be ready to depart, in order to close up the place and put out the lights.

It has rained in torrents all day long; — the huge vault of trees above us streams with water; the ground beneath is literally heaped with leaves and flowers. The odor of musk is everywhere, — more persistent and irritating than during the day. Huge clouds, heavy and somber, still hang in the sky; — the night is absolutely black. A last chant comes from afar, half-drowsily, — from some Buddhist temple. Fireflies flash hither and thither, like sparks of green fire.

⁂

July 12. — Still in the Indies: — we remain until to-morrow morning… Returned on board very late, after an evening of adventures… A rout of Indian bayaderes, —— plant-odors that intoxicate… Intoxicated even more

by those great velvety eyes which all the women of this country have, — even the most abandoned, — intoxicated by the pleasure of the companionship of creatures belonging to this admirable race, perhaps the most beautiful and voluptuous of all human races. — Returned on board very late, bedraggled by all manner of escapades, — having been compelled to fight my way out, like a sailor in a tavern-row ; and finally escaping, to run out into the night like a criminal.

V.

July 13. — At early morning our vessel makes for the open sea; in very rough weather ; there is a vast breeze and a black sky… Later everything calms down; and the blue reappears.

Then comes the great pacification of the sea, all-effacing; we recommence the healthful, restful seafaring life of other days, under full sail, without smoke or steam, after the fashion of the mariners of long ago.

The great island of Ceylon is already far behind us; — it is now only a souvenir — a confused memory…

O those nights of India, so dark and warm, — the earth all humid after the great rains, — the pale-yellow hibiscus-blossoms strewing all the ways, — even as in the far-off island of *Rarahu !* And the fire-flies passing like sparks through the perfume-saturated air… And the black gaze of those Indian eyes…

Now we are crossing the Bay of Bengal, — driven by the monsoon from the S. W. And day after day we have the same marvelously-pure sky, the same soft wind, the same infinite blueness of sea.

⁂

One night, at 1 o'clock in the morning, the helmsman had orders to awake me, although it was not indeed my turn on watch that night. And I went on deck to lean, all alone, over the netting, and gaze into the bluish remoteness of night and sea… It was the same point at which, nineteen years before, my brother had been buried. — The sea was very calm that night, the moon thinly-veiled the horizon vastly-deep toward the south. But northward, on the other hand, toward the resting-place of the dead, clouds, hugely-sombre, seemed to weigh down the waters.

. . . . . .

Some days later, at the sunset hour, — the point of Sumatra, of the Kingdom of Atcheen, appeared before us, splendidly green under the great light of gold; — then we descended the Straits of Malacca… The first junks passed us by, their sails all pleated like the wings of bats. We were nearing the extremities of Asia; — we were entering the mouth of the Yellow Hell.

And at Singapore the vast and odious swarming of Chinese life began to eddy all around us.

VI.

Singapore, July 23.

Nine o'clock in the evenings… In a café… Dirty-white walls, decorated with chromolithographs representing Queen Victoria and family. Filthy table, stinking, with spilt brandy. — An English proxenet turns the crank of a hurdy-gurdy, — whence issues a polka-air that gives one the headache.

Through the widely open front the eye can range along two or three miles of straight street, with an incessant current of vehicles, thousands of lanterns, — a rolling torrent of humanity; recalling a momentary fancy of the Parisian boulevards when most thickly thronged.

— But as one gazes on the scene one becomes astonished to find that it is all one vast, strange, and unclean, Chinese swarming. Many are absolutely naked — ugly yellow backs with long pendant queues; — others are attired after the fashion of Chinese grotesques in porcelain, — infecting the air with mingled odors of musk and opium. Half of the vehicles, at least, are drawn by men in harness — footrunners in lieu of horses: those who draw them are Chinese, naked men, with queues fastened up in a knot at the back of the head, — with hats in the form of lamp-shades; — those who ride in the vehicles are likewise Chinese, — with loose-flowing queues, affectedly fanning themselves with fans. The shops are Chinese; — the pained lanterns are Chinese; — Chinese also the voices, the clamors, the disputes. All this life is yellow, hurried, rapacious, apeisk, and obscene. — There is a heavy heat, — a smell of yellow sweat, of unclean eatables spread upon the ground, of burning incense and of filth; — and the stench of musk dominating all other odors. — irritating, sickening, unbearable.

⁂

… And yet, only half an hour before; and only a few yards away from this crowd, I was in the great silent court of a Hindoo pagoda. It was moonlight; — one of those equatorial moonlight nights that are like vast and rose-colored days. And the pagoda lifted up into that light its multiple domes, — which are made of rows and of pyramids of Gods. A remarkably handsome young Indian priest ~ was my guide; and we went to visit a certain very ancient God, — who had been relegated to the further end of the great court, in a low dim chamber. He was a six-armed God, with a very lofty headdress, and huge eyes of enamel; — his expression was weird and ferocious; his attitude animated, contorted, distressed. He was there all alone, in company with a tiny lamp which they had lighted under his nose by way of deference. A huge dish lay on the ground before him, filled with white flowers which had been strung into wreaths, and smelled like jasmine-blossoms.

⁂

… And this country has also left me the ineffaceable souvenir of a midnight promenade in the open country — in the midst of verdure. How strangely beautiful that night was!…

Trees which mock the forms of our oaks, of our poplars, of our magnolias, — but upon a colossal scale unfamiliar to Western eyes, and full of blossoms, of vast odorous blossoms.

And the ferns, and the palms… palms assuming all forms, and glittering under the moon like a leafwork of metal; — first the cocoa-palms with their huge and majestic green leaves; — then the cabbage-palms with their little feathery bouquets curling at the termination of reedy stalks so long, so frail, so fine, that one cannot understand how they can stand upright. And the strangest of all; — the fan-banana trees (*arbres-du-voyageur*) with their great green leaves symmetrically unfolded all upon one general plan, — just like the outspread tail of a turkey-cock, — suggesting farcies of big Chinese screens standing here and there among the woods. And so green is the verdure, that even by night, under this pink moonlight, it still remains admirably green.

Until one o'clock that night, I wandered all alone through those paths, under the vault-work of the trees, and the soft sweet light. What silence, what splendor! — what music of crickets, smells of rich earth, aromatics and flowers! — and everywhere the irritating odor of musk, dominating all others, even in the woods.

Everything in this Malay land is musky, even the rats, that cross the paths before me very swiftly, with sudden cries of *kwic ! kwic ! kwic !* uttered in a little joyous voice like that of a bird, — leaving behind them in the heavy air the musk trail of their odor…

⁂

… Rapidly we ascended the Chinese Sea, impelled by the monsoon of the S. W…

Two men overboard, one August morning. One of them, — one of my poor topmen, was drowned under my eyes, having been wounded in his fall and unable to swim by reason of his injuries. Vainly he called for help — the first one of us who will never see France again… He was a sailor only twenty-one years old, who had left in the little hamlet of Binic, Lower Brittany, a mother, a young wife, a little child two months old.

⁂

Having in charge the gymnastic exercises on board, and the training of the topmen, — the two duties which pleased me most, finding a new life in this physical activity under the great warm sky, — I was proceeding gaily, almost without a thought of care, toward the Yellow Inferno, when one day the fever came, — a burning and unnatural, fever… They said: "It is a simple case of sunstroke; — he had to have his turn like every seaman who goes bareheaded; — it will not be serious." And I was put to bed…

Delirium came, with a sensation like fire playing about my temples, — and the following morning I was at the point of death…

— Dying! … I will long remember that moment when I found myself face to face with that weird Visitor who began to embrace me… it was so strange a sensation of physical anguish, such a sensation as when a limb is numbed by remaining too long motionless, and appears as if dead; — that very, sensation, — only magnified, oppressing frightful, — gained my whole body, spreading even to the heart… And all the while, complete mental lucidity, full consciousness of the coming end, I wished to speak, to struggle, but no! — it seemed as if the effort had been made *too late*, my lips remained dead and would not move. And already I was all ridig. The three naval physicians on board stood around me, covering me with cauterizations which I could not feel. There was one, I remember, who pinched me — I suppose very hard, — and asked: "Can you feel that ?" No; — I could feel nothing, — and yet I could not even tell them so.

Then they thought that I could not hear any more: and they spoke freely. One said: "We must try to bend his arms." My arms had become rigid as iron; — they could not bend them. "The death-hiccough has not come yet",

said another, touching my throat: — “watch for its commencement.” … And all the past my life appeared to me in a fantastic light, — as if in the furthest remoteness of an awful distance. The great pain, I remember, was the thought that I should never see my mother again. But again thought with a sort of strange gladness that all the errors and torments of life were about to pass away forever in one great irrevocable blotting-out, and that the eternal peace was coming…

And then all of a sudden my arms relaxed, my clenched finger unbent, — and I felt the scorching pain of all those burns, and speech returned to me: it was over, — I was saved!

… And yet I had been so calm in that dream of nothingness; — I had traversed the moment of the last agony; — I had reached the further and more restful slope of the way from life to death: why have recalled me, I thought, to passions, to regrets, to all the inextricable complications of the great struggle of life?… Why indeed, — seeing that some day I must again recommence to pass through the same frightful moment that I had already traversed…

⁂

— Afterwards I remained four days in a state of extreme weakness, — scarcely able to rise up from the bed without fainting… It was while in this condition that I arrived at Tonkin, in a day of gloomy weather and diluvial rain; — it was early morning; — Sylvestre, watching by me, said: “Captain, we have arrived a Tonkin.” — Our ship was still moving; but through my open starboard port, I could dimly distinguish strange things passing by; gigantic *menhirs*, fantastic and gray, rising out of the sea like the ruins of a cathedral. There were thousands of them, filing by in vast succession ; — it was like a world of Druidic stones, forming avenues and circuses and labyrinths ; — I thought that I must still have delirium, that I was viewing only imaginary objects in some Dantesque country.

But no! — it was only the Bay of Halong, a region whose aspect is probably unparalleled elsewhere in the whole world. Next day, I was able to go on deck.

⁂

But during that convalescence I suffered from home sickness like a child ; — a nostalgia especially connected with thoughts of my mother, and of a certain spot in the Limoise woods, — the entrance to the woods, under the great oaks. At one time I was actually on the point being compelled to leave my vessel, to take the place of an officer who had just died upon another corvette; — the idea of being obliged to change, of having to leave my comrades on board, threw me into a slight feverish relapse.

Finally, on the eighth day, I was able to resume active duty; — on the tenth, I could take part in the gymnastics. Life and strength returned so quickly, so fully, that the physician was astonished; — I felt like one rejuvenated, reanimated after a thorough rest.

Then we left the Bay of Halong for Tourane and the mouth of the Hué river. Under the crushing heat the campaign was prosecuted with vigorous rapidity. Thuanan was captured ; there were three days of bombardment and battle…

And after all these excitements, the peace of a long stay at Tourane began for us. — A mournful peace, the peace of exile in an almost unknown corner of Annam, for an indefinite time…

⁂

This little province of Tourane has been given us to guard, — such will be our obscure role in the war which is going on. We must become acclimated here — must remain here, perhaps, the whole winter… Alas! how strange and distant a burial place!

A great bay, surrounded by lofty and gloomy mountains… In the middle, an wooded island, with an old abandoned pagoda — a shady nook, where, I often go to sleep upon the moss at the foot of the trees… Further away, among the sands, is the mouth of a slender river; and at its first turn, behind the frail bamboos which look like gramineæ, is the village — old, decrepit,

changelessly the same since I know not what remote period of Annamese history.

And I know that village so well now; — I have wandered through it so much, visited it so often, rummaged its recesses to study its least details, that it has become for me something tiresomely familiar and commonplace. The first feeling of curious interest has passed away; — and I shall never love this land, nor any daughter of this wretched yellow race: it is for me a veritable land of exile — this Annam — where there are no ties to form, no object to charm.

Pierre Loti.

(Translated by Lajcadio Hearn.)

The Times Democrate.
Sunday, December 28, 1884.

APPENDICE IV

Extrait de la matricule des officiers de marine concernant M. VIAUD, Louis, Marie, Julien, ex-Capitaine de Vaisseau de Réserve, né le 14 janvier 1850 à Rochefort (Charente-Inférieure).

Entré au service le 1er octobre 1867 comme élevé à l'École Navale.

Aspirant de 2e classe le 1er août 1869.

Aspirant de 17 classe le 15 août 1870.

Enseigne de vaisseau le 26 juin 1873.

Lieutenant de vaisseau le 24 février 1881.

Capitaine de frégate le 20 avril 1898.

Capitaine de vaisseau le 2 août 1906.

Chevalier de la Légion d'honneur le 5 juillet 1887

Officier de la Légion d'honneur le 17 avril 1898 (Croix civile)

Commandeur de la Légion d'honneur le 2 août 1910

Grand Officier de la Légion d'honneur le 16 janvier 1914 (au titre de l'Instruction Publique).

Grand' Croix de la Légion d'honneur (1922).

Membre de l'Académie Française.

Admis à la retraite le 14 janvier 1010.

Nommé dans les cadres de la réserve le 14 janvier 1910 en qualité de capitaine de vaisseau.

Réunissait à cette date 42 ans, 3 mois et 13 jours de services à l'État dont 19 ans, 11 mois, 8 jours a la mer (2 ans, 8 mois, 5 jours en guerre, 17 ans, 3 mois, 3 jours en paix).

Mobilisé à Rochefort le 3 août 1914.

Renvoyé dans ses foyers le 1er septembre 1914.

Rappelé à l'activité le 1er février 1915.

État-Major du Gouverneur militaire de Paris le 1er février 1915.

Mis à la disposition du Ministre de la Guerre le 1er octobre 1915 et affecté à l'État-Major du Groupe d'armée du centre.

En mission au Grand Quartier Général italien (Dép. 23.7.17).

Démobilisé pour compter du 15 mars 1918.

Rayé de la Réserve par limite d'âge. (Décision du 11 novembre 1919).

APPENDICE V

RELEVÉ DES EMBARQUEMENTS DE JULIEN VIAUD

Grades	Bâtiments	Dates		Nature des Campagnes
		d'embarquement	de débarquement	
Aspirant de 2e cl. le 1er août 1869.	*Borda* (École navale).	1er oct. 1867	1er août 1869	Brest.
	Jean Bart	5 oct. 1867	8 août 1870	Campagne d'instruction : Océan.
Aspirant de 1re cl. le 13 août 1870.	*Decrès* (corvette)	8 août 1870	15 mars 1871	Croisières : Manche, Baltique.
	Vaudreuil (aviso)	15 mars 1871	1er nov. 1871	Océan Pacifique.
	Flore (frégate)	1er nov. 1871	10 déc. 1872	Océan Pacifique.
	Provençale	10 déc. 1872	9 janv. 1873	Stationnaire à Toulon.
Enseigne de vaisseau le 26 juin 1873.	*Savoie* (frégate)	9 janv. 1873	20 mars 1873	Escadre d'évolutions : Méditerranée.
	Entreprenante	1er sept. 1873	21 sept. 1873	Sénégal.
	Pétrel (aviso)	21 sept. 1873	25 mai 1874	Sénégal.
	Espadon (aviso)	25 mai 1874	12 sept. 1874	Sénégal.
	Couronne (frégate)	17 fév. 1876	1er août 1876	Escadre d'évolutions : Méditerranée, Levant.
	Gladiateur	1er août 1876	8 mai 1877	Levant.
	Bouvet (aviso)	5 juin 1877	10 août 1877	Essais à Rochefort.
	Tonnerre (garge-côte)	20 sept. 1877	17 juin 1878	Essais à Lorient.
	Moselle	18 sept. 1878	26 sept. 1879	Service des ports.
	Friedland	1er avril 1880	25 fév. 1881	Escadre d'évolutions : Méditerranée.
Lieut. de vaisseau le 24 fév. 1881.	*Dévastation*	3 juil. 1882	17 déc. 1882	Escadre de réserve.
	Atalante	22 mai 1883	16 déc. 1883	Division des côtes du Tonkin.
	Corrèze	16 déc. 1883	1er fév. 1884	Rentrée en France.
	Mythe	20 mars 1885	5 mai 1885	Passager pour l'Extrême-Orient.

	Triomphante	5 mai 1885	6 mars 1886	Extrême-Orient.
	Magicien (aviso)	1er avril 1886	16 juin 1886	Essais à Rochefort.
	Écureuil	6 sept. 1888	19 mars 1889	En réserve 2e catég. à Rochefort.
	Écureuil	19 mai 1889	23 sept. 1890	En réserve 2e catég. à Rochefort.
	Formidable	23 janv. 1891	1er oct. 1891	Escadre de la Méditerranée.
	Courbet	1er oct. 1891	22 nov. 1891	Escadre de la Méditerranée.
	Javelot	16 déc. 1891	16 juin 1893	Bidassoa.
	Javelot	16 mai 1896	1er janv. 1898	Bidassoa.
Capitaine de frégate le 20 avril 1898.	*Redoutable*	1er août 1900	14 mars 1902	Extrême-Orient.
	Vautour	10 sept. 1903	24 mars 1905	Stationnaire à Constantinople
Capitaine de vaisseau le 2 août 1906.	Commandant du 4e dépôt du 1er novembre 1905 au 23 septembre 1906.			
	Résidence conditionnelle du 1er août 1907 au 14 janvier 1910.			

APPENDICE VI

RELEVÉ DES DATES

DES DIVERS APPAREILLAGES ET MOUILLAGES
DES BÂTIMENTS SUR LESQUELS A ÉTÉ EMBARQUÉ
JULIEN VIAUD[1]

PORTS ET RADES de station, de séjour et de relâche.	ÉPOQUES DE L'ARRIVÉE			DE DÉPART		
JEAN-BART (Vaisseau-École à hélice.)						
Rade de Brest				8	octobre	1869
Ténériffe	23	octobre	1869	30	—	—
Brest	13	novembre	—	2	décembre	—
Gibraltar	8	décembre	—	11	—	—
Mers-El-Kébir	14	—	—	18	—	—
Alger	21	—	—	3	janvier	1870
Malaga	10	janvier	1870	13	—	—
Mers-El-Kébir	15	—	—	23	—	—
Syracuse	3	février	—	8	février	—
Navarin	10	—	—	16	—	—
Ourlak	19	—	—	20	—	—
Smyrne	20	—	—	25	—	—
Syra	26	—	—	27	—	—
Marmorice	28	—	—	6	mars	—
Port Saïd	10	mars	—	11	—	—
Malte	20	—	—	22	—	—
Mers-El-Kébir	30	—	—	7	avril	—
Palmas	19	avril	—	24	—	—
Bahia	18	mai	—	20	mai	—
New-Port	24	juin	—	5	juillet	—

Halifax	9	juillet	—	13	—	—
Brest	31	—	—	1er	août	—
Cherbourg (rade)	2	août	—	8	—	—
Cherbourg (rade)	8	—	—			

DECRÈS

(Corvette à hélice.)

Cherbourg (rade)				8	août	1870
Mouillage d'Héligoland	11	août	1870	14	—	—
au large, en rade d'Héligoland	14	—	—	6	septembre	—
Rade de Copenhague	13	—	—	15	—	—
Baie de Kiöge	15	—	—	16	—	—
Rade de Copenhague	16	—	—	21	—	—
Rade de l'Elseneur	21	—	—	22	—	—
Mouillage de l'Île-d'Anholt	22	—	—	23	—	—
Cap Skagen-Albeck	23	—	—	24	—	—
Rade de Cherbourg	29	—	—	30	—	—
Port de Cherbourg	30	—	—	20	octobre	—
Rade de Cherbourg	20	octobre	—	13	novembre	—
Rade de Dunkerque	14	novembre	—	16	—	—
Rade de Calais	17	—	—	22	—	—
Rade de Dunkerque	22	—	—	30	—	—
Rade des Dunes	3	décembre	—	5	décembre	—
Mouillage de Lowestof	5	—	—	6	—	—
Côte anglaise entre Southwol et Lowestof	6	—	—	7	—	—
Rade de Calais	9	—	—	11	—	—
Rade de Dunkerque	11	—	—	13	—	—
Rade de Calais	13	—	—	13	—	—
Rade de Cherbourg	14	—	—	17	—	—
Rade de Dungeness	19	—	—	20	—	—
Rade de Dieppe	21	—	—	24	—	—
Rade de Saint-Valery-en-Caux	24	—	—	25	—	—
Rade du Tréport	25	—	—	26	—	—
Rade de Cherbourg	27	—	—	31	—	—
Rade du Hâvre	1er	janvier	1871	9	janvier	1871
Rade de Fécamp	9	—	—	9	—	—
Rade de Saint-Valery-en-Caux	9	—	—	10	—	—
Rade du Hâvre	10	—	—	10	—	—
Rade de Fécamp	11	—	—	11	—	—
Rade de Saint-Valery-en-Caux	11	—	—	12	—	—

Rade de Fécamp	12	janvier	1871	30	janvier	1871
Rade de Cherbourg	31	—	—	10	mars	—
Rade de Lorient	12	mars	—	13	—	—
Port de Lorient	13	—	—			

VAUDREUIL

(Aviso à hélice.)

Port de Lorient				15	mars	1871
Avant-port de Lorient	15	mars	1871	21	—	—
Rade de Lorient	21	—	—	8	avril	—
Mouillage du Palais (Belle-Île-en-mer)	8	avril	—	8	—	—
Rade de Lorient	8	—	—	10	—	—
Mouillage du Palais (Belle-Île-en-mer)	10	—	—	10	—	—
Rade de Lorient	10	—	—	11	—	—
Mouillage de Groix	11	—	—	11	—	—
Rade de Lorient	11	—	—	19	—	—
Mouillage du Palais (Belle-Île-en-mer)	19	—	—	21	—	—
Mouillage de Richard (Gironde)	21	—	—	22	—	—
Port de Bordeaux	22	—	—	13	mai	—
Rade de Lorient	14	mai	—	18	—	—
Rade de Lisbonne	22	—	—	26	—	—
Rade de Las Palmas	31	—	—	2	juin	—
Rade de Dakar	8	juin	—	14	—	—
Îlot La Mère (Cayenne)	27	—	—	27	—	—
Îles du Salut (Cayenne)	27	—	—	5	juillet	—
Rade de Bahia	8	août	—	12	août	—
Montevideo	28	—	—	6	septembre	—
Baie Gregory (Détroit de Magellan)	19	septembre	—	21	—	—
Punta Aréna (Détroit de Magellan)	21	—	—	22	—	—
Baie de Saint-Nicolas	22	—	—	24	—	—
Baie de Borja	24	—	—	25	—	—
Baie de l'Isthme	25	—	—	26	—	—
Puerto Buêno	26	—	—	27	—	—
Port de Grappler	27	—	—	29	—	—
Havre Eden	29	septembre	1871	4	octobre	1871
Valparaiso	11	octobre	—			

FLORE

(Frégate.)

Valparaiso				19	décembre	1871
Île de Pâques	3	janvier	1872	7	janvier	1872
Nukaïva	19	—	—	24	—	—
Tahiti (Papeete)	29	—	—	27	février	—
Île Moréa	27	février	—	29	—	—
Tahiti	29	—	—	23	mars	—
Woahoo (port Honolulu)	9	avril	—	18	avril	—
San Francisco	8	mai	—	1er	juin	—
Tahiti	26	juin	—	4	juillet	—
Valparaiso	28	juillet	—	29	août	—
Montevideo	24	septembre	—	22	octobre	—
Rio de Janeiro	20	octobre	—	26	—	—
Rade de Brest	1er	décembre	—	4	décembre	—
Port de Brest (en désarmement)	4	—	—			

SAVOIE

(Frégate à vapeur.)

Toulon				10	janvier	1873
Mouillage de Villefranche	31	janvier	1873	12	février	—
Golfe Juan	12	février	—			
Rade des Îles d'Hyères	14	mars	—	15	mars	—
Golfe Juan	15	—	—			

COURONNE

(Frégate cuirassée.)

Toulon	17	février	1876	3	mai	1876
Rade des Îles d'Hyères	3	mai	—	8	—	—
Le Pirée	14	—	—			
Rade de Salonique	16	—	—	1er	août	—

GLADIATEUR

(Canonnière de flottille.)

Constantinople	1er	août	1876	10	août	1876
Thérapia	10	—	—	18	—	—
Constantinople	18	—	—	19	—	—
Prinkipo (Île des Princes)	19	—	—	24	—	—
Constantinople	25	—	—	3	septembre	—
Thérapia	3	septembre	—	7	—	—

Constantinople	7	—	—	18	—	—
Prinkipo (Île des Princes)	18	—	—	20	—	—
Constantinople	20	—	—	21	—	—
Thérapia	21	—	—	5	octobre	—
Constantinople	5	octobre	—	11	décembre	—
Thérapia	11	décembre	—	16	—	—
Constantinople	16	—	—	14	mars	1877
Thérapia	14	mars	1877	14	—	—
Constantinople	14	—	—	17	—	—
Chanak (Dardanelles)	18	—	—	19	—	—
Sigri	20	—	—	25	—	—
Le Pirée	26	—	—	31	—	—
Zanie	2	avril	—	3	avril	—
Naples	6	—	—	14	—	—
Rade de Toulon	17	—	—	17	—	—
Port de Toulon	17	—	—	8	mai	—

Le journal de bord du *Gladiateur* contient de fréquentes signatures et mentions de la main de Julien Viaud.

FRIEDLAND

(Cuirassé.)

Toulon				3	avril	1880
Mers-El-Kébir	9	avril	1880	14	—	—
Alger	19	—	—	4	mai	—
Bône	7	mai	—	15	—	—
Îles d'Hyères	17	—	—	22	—	—
Toulon	22	—	—	22	juin	—
Roquetas	25	juin	—	26	—	—
Rade des Trousses	3	juillet	1880	17	juillet	1880
La Palice	17	—	—	19	—	—
Brest	20	—	—	22	—	—
Cherbourg	23	—	—	16	août	—
Brest	20	août	—	24	—	—
Toulon	1er	septembre	—	9	septembre	—
Raguse	14	—	—	16	—	—
Gravosa	16	—	—	4	octobre	—
Cattaro (Baie de San-Téodo)	4	octobre	—	28	novembre	—
Toulon	5	décembre	—	7	décembre	—
Salins d'Hyères	7	—	—	10	—	—
Golfe Juan	10	—	—	18	—	—
Salins d'Hyères	18	—	—	19	—	—

Toulon	19	—	—	11	janvier	1881
Salin d'Hyères	11	janvier	1881	12	—	—
Golfe Juan	12	—	—	30	—	—
Toulon	30	—	—	31	—	—
La Goulette	3	février	—	11	février	—
Bône	12	—	—	14	—	—
Alger	15	—	—	21	—	—
Golfe Juan	24	—	—			

ATALANTE

Rade de Brest				29	mai	1883
Alger	5	juin	1883	8	juin	—
Port-Saïd	17	—	—			
Suez	20	—	—			
Mouillage d'Aden	27	—	—			
Colombo (Ceylan)	11	juillet	—	13	juillet	—
Singapoor	22	—	—	26	—	—
Baie de Ha-Long	2	août	—	14	août	—
Rade de Tourane	17	—	—	18	—	—
Devant les forts de l'embouchure de la rivière de Hué	19	—	—	24	—	—
Rade de Tourane	24	—	—	11	septembre	—
Mouillage de Phaï-Fo	12	septembre	—			
Mouillage de Choumay	12	—	—	13	—	—
Rade de Tourane	14	—	—	24	—	—
Mouillage de Thuan-An	24	—	—			
Rade de Tourane	26	septembre	1883	9	novembre	1883
Mouillage de Thuan-An	10	novembre	—			
Mouillage de Tourane	10	—	—	27	—	—
Mouillage de Thuan-An	28	—	—	1er	décembre	—
Rade de Tourane	2	décembre	—	9	—	—
Mouillage de Thuan-An	9	—	—	14	—	—
Rade de Tourane	15	—	—			

CORRÈZE

(Transport.)

Baie de Tourane				16	décembre	1883
Saïgon	18	décembre	1883	21	—	—
Singapoor	24	—	—			
Mouillage de New-Harbour	25	—	—			
Mouillage de Colombo	1er	janvier	1884			

Aden	10	—	—			
Suez	16	—	—	17	janvier	1884
Port-Saïd	19	—	—			
Rade de Toulon	30	—	—			
En quarantaine au lazaret de Toulon	31	—	—			

MYTHO

(Transport.)

Toulon				20	mars	1884
La Goulette	23	mars	1884			
Port-Saïd	28	—	—			
Dans le canal de Suez	30	—	—			
Mouillage des Lacs Amers	31	—	—			
Mouillage d'Obock	6	avril	—			
Sur la rivière de Saïgon	25	—	—			
Port de Saïgon	26	—	—	5	mai	1885

TRIOMPHANTE

(Cuirassé de station.)

Port de Makung	5	mai	1885	5	juillet	1885

Noté sur le Journal de bord, à la date du 5 mai 1885, la mention : « Embarqué M. Viaud, lieutenant de vaisseau. »

Inscrite sur le Journal de bord, à la date du 11 juin 1885, cette mention, de la main, de J. Viaud : « À 9 h. 45, le Vice-Amiral Courbet, commandant en chef, meurt à bord du *Bayard*. »

Inscrite sur le Journal de bord, à la date du 23 juin 1885, cette autre mention, de la main, de J. Viaud : « Le *Bayard* appareille pour France ayant à bord le corps de l'Amiral Courbet. Fait monter sur les vergues, saluer des trois cris : « *Vive la République !* » Le *La Galissonnière* salue de 15 coups de canon. »

Mouillage de Nagasaki	8	juillet	1885	12	août	1885
Rade de Tchéfou	15	août	—	16	septembre	—
Mouillage de Wakuro-Sima	19	septembre	—			
Mouillage de Hiku-Sima	20	—	—			
Mouillage de Mitsuga-Hama-Maura	21	—	—			
Miwara-Sakaté	22	—	—			
Kobé	23	—	—	8	octobre	—
Mouillage de Yura-no-ouchi	9	octobre	—			
Mouillage de Gozon-Ziva (Golfe de Zuruga)	11	—	—			
Yokohama	11	—	—	17	novembre	—

Mouillage de Hong-Kong	26	novembre	—	7	décembre	—
Mouillage de Soirap (Rivière de Saïgon)	11	décembre	—			
Saïgon	12	—	—	15	—	—
Mouillage dans le sud de Poulo-Aor — Singapoor	18	—	—			
Singapour	18	décembre	1885	22	décembre	1885
Mouillage de Mahé	1er	janvier	1886	4	janvier	1886
Mouillage d'Aden	13	—	—			
Mouillage d'Obock	16	—	—	19	—	—
Port-Saïd	29	—	—	2	février	—
Rade de Toulon	10	février	—			

FORMIDABLE

(Cuirassé d'escadre.)

Golfe Juan	23	janvier	1891	3	février	1891
Villefranche	3	février	—	11	—	—
Golfe Juan	11	—	—	27	—	—
Rade de Toulon	27	—	—	2	mars	—
Port de Toulon	2	mars	—	16	—	—
Rade de Toulon	16	—	—	2	avril	—
Salins d'Hyères	2	avril	—	6	—	—
Golfe Juan	6	—	—	10	—	—
Villefranche	10	—	—	13	—	—
Ajaccio	14	—	—	25	—	—
La Goulette	27	—	—	4	mai	—
Bône	5	mai	—	9	—	—
Philippeville	9	—	—	15	—	—
Collo	15	—	—	16	—	—
Bougie	16	—	—	19	—	—
Alger	19	—	—	26	—	—
Toulon	28	—	—	23	juin	—
Marseille	24	juin	—	25	—	—
Salins d'Hyères	25	—	—	13	juillet	—
Toulon	13	juillet	—	11	août	—
Golfe Juan	11	août	—	16	—	—
Villefranche	16	—	—	22	—	—
Golfe Juan	22	—	—	13	septembre	—
Rade de Toulon	23	septembre	—			

COURBET

(Cuirassé de premier rang.)

Toulon	1er	octobre	1891	23	octobre	1891
Golfe Juan	24	—	—	17	novembre	—
Villefranche	18	novembre	—			

REDOUTABLE

(Cuirassé.)

Cherbourg				2	août	1900
Port-Saïd	14	août	1900	14	—	—
Aden	19	—	—	20	—	—
Colombo	27	—	—	28	—	—
Saïgon	5	septembre	—			

Le Vice-Amiral Pottier a arboré le pavillon de Vice-Amiral sur le cuirassé *Redoutable*, à Saïgon, le 9 septembre 1900, à 8 heures.

Saïgon				13	septembre	1900
Takoun	24	septembre	1900	1er	octobre	—
Shan-haï-Kuan	2	octobre	—	3	—	—
Takou	4	—	—	3	novembre	—
Shan-haï-Kuan	4	novembre	—	6	—	—
Takou	7	—	—	5	décembre	—
Nagasaki	9	décembre	—	1er	avril	1901
Takou	5	avril	1901	5	juin	—
Baie de Shalow	4	juin	—	5	—	—
Shan-haï-Kuan	6	—	—	8	—	—
Takou	9	—	—	15	—	—
Chemulpo	17	—	—	26	—	—
Nagasaki	28	—	—	16	juillet	—
Takou	19	juillet	—	23	août	—
Nagasaki	26	août	—	7	septembre	—
Mouillage de Obé-Hato Ura (mer Intérieure)	8	septembre	—	9	—	—
Utchi-No-Umi	9	—	—	10	—	—
Kobé	10	septembre	—	20	septembre	—
Mouillage dans le Détroit d'Isumi	20	—	—	21	—	—
Mouillage à l'entrée de la Baie d'Yédo	22	—	—	23	—	—
Yokohama	23	—	—	1er	octobre	—
Kobé	3	octobre	—	3	—	—
Mouillage de Mivvara (mer Intérieure)	4	—	—	5	—	—

Mouillage de Miya-Sauna (mer Intérieure)	5	—	—	7	—	—
Yoshiro-Sima	7	octobre	1901	8	octobre	1901
Mouillage à l'entrée du Détroit de Shimonosaki	8	—	—	8	—	—
Mouillage extérieur de Nagasaki	9	—	—	10	—	—
Nagasaki	10	—	—	30	—	—
Tourane	5	novembre	—	10	novembre	—
Mouillage du Cap S^{t} Jacques. Baie des Cocotiers	17	—	—	19	—	—
Saïgon	19	—	—	8	décembre	—
Tourane	11	décembre	—	15	—	—
Baie d'Halong	16	—	—	7	février	1902
Mouillage du Cap S^{t} Jacques. Baie des Cocotiers	10	février	1902	10	—	—
Saïgon	10	—	—			

Le *Redoutable* rentre le pavillon du Vice-Amiral Pottier, à Saïgon, le 13 mars 1902, à 9 heures.

1. ↑ Il nous a été impossible de retrouver le journal de bord des trois bâtiments suivants : *Entreprenant, Pétrel, Espadon*.

CONTRIBUTION À LA BIBLIOGRAPHIE
DE L'ŒUVRE DE PIERRE LOTI

*Dans les pages qui suivent les œuvres de Pierre Loti sont classées dans l'*ordre chronologique, *afin que le lecteur puisse suivre facilement l'activité de l'auteur.*

Pour les distinguer des articles de revue, nous faisons précéder les volumes d'un numéro d'ordre en chiffres romains. Afin de rendre les recherches plus aisées, nous indiquons le contenu de chaque ouvrage collectif ; pour les premiers volumes nous mentionnons les comptes rendus que nous avons pu consulter. Nous ajoutons, en outre, le nombre des éditions atteint en 1923, d'après la liste que l'éditeur, M. Calmann-Lévy, a eu l'amabilité de nous communiquer.

Pour les articles de revue, nous indiquons le volume où ils ont été recueillis, et le changement du titre là où il y a lieu.

Nous adressons nos vifs remerciements à M. Samuel Viaud et à M. Henry d'Arthez (libraire, 3, place de la Sorbonne, Paris) qui nous a permis de puiser dans leurs dossiers bibliographiques.

I

ŒUVRES de PIERRE LOTI

I. — ROMANS, NOUVELLES ET ARTICLES DE REVUE

NUKA-HIVA, dans *L'Illustration* du 20 septembre 1873, avec 5 gravures : 1) La vallée des Taïons ; 2) Profil Nuka-Hivien ; 3) L'Arbre de la Reine ; 4) Main de la Reine Vaéku ; 5) La Vallée des Taïons. Signé : Julien V.

NUKA-HIVA, dans *l'Illustration* du 4 octobre 1873, avec 2 gravures : 1) Nuka-Hiva : Le chef de la baie de Tchetchagor ; 2) La rivière de Thchetchagor. *Signé* Julien V.

NUKA-HIVA, dans *L'Illustration* du 11 oct. 1873, avec 2 gravures : 1) La reine Vaékéhu ; 2) La reine Vékékéhu et ses fils. D'après les croquis de M. Julien V.

I. — AZIYADÉ (Stamboul, 1876-1877), extrait des notes et lettres d'un lieutenant de la marine anglaise entré au service de la Turquie le 10 mai 1876, tué sous les murs du Kars, le 27 octobre 1877. *Calmann-Lévy*, Paris, 1879 (janvier). (Anonyme).

201 éditions.

Comptes rendus : *Causerie littéraire*, par Maxime Gaucher, dans *La Revue Politique du 22 février 1879.* — Le Temps *du 13 février 1879.*

II. — LE MARIAGE DE LOTI, publié pour la première fois dans *La Nouvelle Revue*, 1er et 15 janvier, 1er et 15 février 1880. Réimprimé en volume chez *Calmann-Lévy*, Paris, 1880 (mars).

162 éditions.

Comptes rendus : *La Nouvelle Revue*, 1er avril 1880. (Bulletin Bibliographique). — *La Revue Politique et Littéraire*, 10 avril 1880. (Causerie littéraire, par Maxime Gaucher). — *Le Siècle* du 6 mai 1880, chronique par A. F. — *Le Moniteur du Puy-de-Dôme* du 1er juillet 1881. *Le Mariage de Loti* par Georges Bell. — *Le Temps*, Bibliographie, par Ed. Schérer. *Le Figaro* du 24 Mars 1880. Revue Bibliographique par Philippe Gille.

III. — LE SPAHI, publié dans *La Nouvelle Revue* du 15 mars, 1er et 15 avril, 1er et 15 mai 1881 ; réimprimé en volume sous le titre *Roman d'un Spahi*, chez *Calmann-Lévy*. Paris, 1881 (septembre).

101 éditions.

Comptes rendus : *La Revue Politique et Littéraire*, 29 octobre 1818. (Causerie littéraire par Maxime Gaucher). — *Journal des Débats*, 10 octobre 1881 : *Le Roman d'un Spahi*, par Bérard Vatagnac. — *Le Siècle*, 2 novembre 1881, par A. Z. — *Le Figaro*, 28 septembre 1884.

Pasquala Ivanovitch, publié dans *le Temps* du 7-14 octobre 1881 ; réimprimé dans *Fleurs d'Ennui.*

IV. — FLEURS D'ENNUI, publié dans *La Nouvelle Revue*, 1er et 15 mai, 1er juin 1882. Réimprimé en volume chez *Calmann-Lévy*, Paris, 1882 (novembre).

40 éditions.

Contenu : Fleurs d'Ennui. — Les Trois Dames de la Kasbah[1]. — Pasquala Ivanovitch. — Voyage de Quatre Officiers de l'Escadre Internationale au Monténégro. — Suleïma. (Le conte *Les Trois Dames de la Kasbah* est inclus parmi les Fleurs d'ennui.)

V. — MON FRÈRE YVES, publié dans la *Revue des Deux Mondes* des 1er et 15 août, et 15 septembre 1883. Réimprimé en volume chez *Calmann-Lévy*. Paris, 1883 (octobre).

207 éditions.

Comptes rendus : *La Nouvelle Revue*. Bulletin bibliographique, 15 janvier 1884. — *La Revue Politique et Littéraire*, 3 nov. 1883. (Causerie littéraire par Maxime Gaucher). — *Le Siècle* du 24 octobre 1883, par Jean de Nivelle. — *Le Figaro* du 24 octobre 1883. — *Le Figaro* du 4 août 1883, sur la première partie parue dans la *Revue des Deux Mondes*.

Au Tonkin, publié dans *Le Figaro* du 28 septembre, 13 et 17 octobre 1883. Articles recueillis sous le titre : *Trois journées de guerre en Annam*, dans *Figures et Choses qui passaient.*

Pagodes souterraines, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1884. Réimprimé dans le volume *Propos d'exil.*

Corvée Matinale, publié dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 août 1884. Ces pages constituent le 1er chapitre des *Propos d'Exil*, dans le volume qui porte le même titre.

Un Vieux, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1884, recueilli ensuite dans *Propos d'Exil.*

Sur la mort de l'Amiral Courbet, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1885. Article recueilli dans le volume *Propos d'Exil.*

Propos d'Exil, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1885. Ces pages constituent le second chapitre des *Propos d'Exil* dans le volume qui porte le même titre.

Obock (en passant), publié dans la *Revue Politique et Littéraire* du 26 février 1886, recueilli dans *Propos d'Exil.*

VII. — PÊCHEUR D'ISLANDE, publié dans *La Nouvelle Revue*, 15 mars, 1er, 15 avril, 1er, 15 mai, 1er juin 1886. Publié en volume chez *Calmann-Lévy*, Paris, 1886 (juin).

445 éditions.

Comptes rendus : *La Revue Politique et Littéraire*, 3 juillet 1886. (Causerie littéraire par Maxime Gaucher). — *La Nouvelle Revue*, 15 juin 1886. (Bulletin Bibliographique.)

VIII. — PROPOS D'EXIL. *Calmann-Lévy*, Paris, 1887 (juin).

46 éditions.

Contenu : *À la mémoire de Madame Lee Childe. — Propos d'Exil*, Ier ch. : Corvée matinale ; II-XV ch., sans titre. — *Une relâche de trois heures. — Mahé des Indes. — Obock* (en passant). —

Sur la mort de l'Amiral. Courbet. — Pagodes souterraines. — Un Vieux.

Comptes rendus : *Le mouvement littéraire*, par Frary, dans *La Nouvelle Revue* du 1er juillet 1887. — *Le Monde Illustré*, avec portrait et lettre autographe.

Kioto. La ville sainte, publiée dans *La Nouvelle Revue* du 1er mars 1887. Réimprimé dans *Japoneries d'Automne.*

IX. — MADAME CHRYSANTHÈME, publié d'abord dans l'édition du *Figaro*, décembre 1887, et à peine en 1893 (mars) chez *Calmann-Lévy*, Paris.

221 éditions.

Comptes rendus : *La Revue Politique et Littéraire*, 17 décembre 1887. (Causerie littéraire par Maxime Gaucher.) — *La Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, 15 janvier 1888. — *Les Annales Politiques et Littéraires*, 11 décembre 1887 (par Adolphe Brisson). — *Chronique de la littérature et de l'art*, janvier 1888. — *Le Figaro*, 10 décembre 1887, par Philippe Gille.

Un bal à Yeddo, publié dans *La Nouvelle Revue* du 15 décembre 1887 et du 1er janvier 1888. Recueilli dans *Japoneries d'Automne*.

Extraordinaire cuisine de deux vieux, publié dans *El Djerad* (numéro unique imprimé au profit des victimes des sauterelles en Algérie). *L. Baschet*, Paris, 1888. Réimprimé dans *Japoneries d'Automne.*

Toilette d'Impératrice, publié dans *La Grande Revue*, du 15 août 1888. Réimprimé dans *Japoneries d'Automne.*

L'Impératrice Printemps, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1888, réimprimé dans *Japoneries d'Automne.*

Compte rendu dans *La Nouvelle Presse* du 6 novembre 1888.

L'œuvre de Pen-Brom, publié dans *Le Figaro* du 23 janvier 1889, réimprimé dans *Le livre de la Pitié et de la Mort.*

La Sainte Montagne de Nikko, publié dans *La Nouvelle Revue* du 15 septembre, 1er et 15 octobre 1888. Recueilli dans *Japoneries d'Automne.*

Pêcheurs d'Islande. Lettre de Pierre Loti au directeur du *Figaro.* Le Figaro *du 27 juin 1889.*

X. — JAPONERIES D'AUTOMNE, Paris, *Calmann-Lévy*, 1889 (mars).

63 éditions.

Contenu : Kioto, la ville Sainte. — Un bal à Yeddo. — Extraordinaire cuisine de deux vieux. — Toilette d'Impératrice — Trois légendes rustiques. — La Sainte Montagne de Nikko. — Au tombeau des Samouraïs. — Yeddo. — L'Impératrice Printemps.

Comptes rendus : *La Revue Politique*, 15 juin 1889. (Courrier littéraire par Aug. Filon). — *La Nouvelle Revue*, 15 avril 1889. (Bulletin Bibliographique.) — *Le Temps*, 21 mars 1889. *La Vie Littéraire*, par Anatole France. — La *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1889. — *La Revue pour tous*, 1er avril 1889. — *Le Matin*, 1er avril 1889. — *Le Siècle*, 20 mars 1889, par Albert Delthez. — *Le Soleil*, 29 mars 1889, par Charles Canivet. — *La Revue Bleue*, 15 juin 1889, par Augustin Filon. — *Le Gil Blas*, 23 mars 1889. Causerie littéraire. — *Les Annales politiques et littéraires*, 24 mars 1889, par A. Brisson.

XI. — AU MAROC, publié dans *L'Illustration* d'août à octobre 1889, réimprimé en volume dans l'édition de *L'Illustration* la même année et ensuite chez *Calmann-Lévy*, Paris, 1890 (janvier).

66 éditions.

Comptes rendus : *Les Annales politiques et littéraires*, 9 février 1890, par A. Brisson.

XII. — LE ROMAN D'UN ENFANT, publié dans *La Nouvelle Revue* du 15 janvier, 1er et 15 février, 1er et 15 mars, 1er avril 1890. Publié en volume chez *Calmann-Lévy*. Paris (mai).

119 éditions.

Comptes rendus : *La Nouvelle Revue*, 15 juin 1890. (Bulletin Bibliographique.)

Viande de Boucherie, publié dans *La Nouvelle Revue* du 1er décembre 1890. Réimprimé dans *Le livre de la Pitié et de la Mort.*

Une bête galeuse[2], publié dans *La Nouvelle Revue* du 15 juin 1891 et recueilli dans *Le livre de la Pitié et de la Mort*

XIII. — LE LIVRE DE LA PITIÉ ET DE LA MORT. *Calmann-Lévy*, Paris, 1890 (juillet).

87 éditions.

Contenu : Rêve. — Chagrin d'un Vieux Forçat. — Une Bête Galeuse. — Pays sans Nom. — Vies de Deux Chattes. — L'Œuvre de Pen Brom[3]. — Dans le Passé Mort. — Veuves de Pêcheurs. — Tante Claire nous quitte. — Viande de Boucherie. — La Chanson des Vieux Époux.

XIV. — FANTÔME D'ORIENT, publié dans *La Nouvelle Revue* du 15 décembre 1891. 1er et 15 janvier, 1er février 1892. Publié en volume chez *Calmann-Lévy*, Paris, 1892. (février).

91 éditions.

Comptes rendus : *La Nouvelle Revue*, 15 février 1892. (Bulletin Bibliographique.)

Discours de Réception à l'Académie Française, *Calmann-Lévy*. Paris, 1892.

Une Exilée, édit. originale, 145 pages. Lyon. Soc. des Amis des Livres. 20 février 1893.

XV. — UNE EXILÉE, publié dans *La Nouvelle Revue* du 15 décembre 1892 et 1er janvier 1893. Réimprimé en volume sous le titre *L'Exilée*, chez *Calmann-Lévy*, Paris, 1893 (mai).

69 éditions.

Contenu : Carmen Sylva. — L'Exilée. — Constantinople en 1890. — Charmeurs de Serpents. — Une page oubliée de Madame Chrysanthème. — Femmes Japonaises.

Compte rendu : *Le Correspondant* du 10 juillet 1893.

XVI. — MATELOT. *Alphonse Lemerre*, Paris, 1893.

Comptes rendus : *Le Correspondant*, 10 juillet 1893, par J. d'Hugues.

Profanation, oublié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1894. Réimprimé dans le volume *Figures et Choses qui passaient.*

Au couvent de Loyola, publié dans la *Revue de Paris* du 1er février 1894 ; réimprimé sous le titre *À Loyola*, dans *Figures et Choses qui passaient*.

La Mosquée verte, publiée dans la *Revue de Paris* du 15 juillet 1894 ; réimprimé dans *La Galilée*.

La Mer, publié dans la *Revue de Paris* du 15 novembre 1894 ; réimprimé sous le titre Après une lecture de Michelet, dans *Reflets sur la Sombre Route.*

Instant de recueillement, publié dans *La Nouvelle Revue* du 1er janvier 1894, réimprimé dans *Figures et Choses qui passaient.*

XVII. — LE DÉSERT. Publié dans *La Nouvelle Revue* du 15 septembre, 1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre, 1er déc. 1894. Réimprimé en volume chez *Calmann-Lévy*. (Janvier 1895). *81 éditions.*

Comptes rendus : *La Revue Illustrée*, 1er février 1895, par Francisque Sarcey.

XVIII. — JÉRUSALEM. Publié dans *La Nouvelle Revue* du 15 décembre 1894 ; 1er et 15 janvier, 1er et 15 février, 1er mars 1895. Réimprimé en volume la même année chez *Calmann-Lévy*. *88 éditions*.

Comptes rendus : *L'idée libre*, 1er mai 1895, par E. Jaubert.

XIX. — LA GALILÉE. Contenu : *La Galilée. — La Mosquée verte. Calmann-Lévy*, Paris, 1895.

Comptes rendus : *La Nouvelle Revue*, 15 novembre 1895, par A. Albalat. *56 éditions.*

La Sema Couèque. *Le Quartier Latin*, carême 1895. Réimprimé sous le titre Passage de Carmencita dans *Figures et choses qui passaient.*

Roger Couëc, dans *La Nouvelle Revue* du 15 décembre 1895. Réimprimé sous le titre : Passage d'enfant dans *Figures et Choses qui passaient.*

Messe de Minuit, dans *La Nouvelle Revue* du 15 décembre 1896. Réimprimé dans *Figures et Choses qui passaient.*

Impressions d'Annam, dans la *Revue de Paris* du 1er septembre, 1er octobre 1897. — Réimprimé dans *Propos d'Exil.*

Lucette. (Je passais de longues heures, hélas ! à faire soi-disant mes devoirs… les petites fantaisies de mon imagination.) Dans la *Revue Illustrée* du 1er décembre 1897. Pages détachées du *Roman d'un enfant.*

L'Inutile pitié, publié dans *La Nouvelle Revue* du 15 décembre 1897. Réimprimé dans *Reflets sur la Sombre Route* sous le titre Pitiés vaines.

XX. — RAMUNTCHO, publié dans la *Revue de Paris* du 15 décembre 1896, 1er et 15 janvier, 1er et 15 février 1897. Réimprimé en volume la même année chez *Calmann-Lévy.*

211 éditions.

Impressions d'Annam, publié dans la *Revue de Paris* du 1er septembre et 1er octobre 1897.

Impressions de Théâtre, dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1898. Recueilli dans *Reflets sur la Sombre Route.*

Judith Renaudin. publié dans la *Revue de Paris* du 1er novembre 1898.

Aubapes, dans *La Nouvelle Revue* du 15 décembre 1898. Réimprimé dans *Reflets sur la Sombre Route.*

XXI. — FIGURES ET CHOSES QUI PASSAIENT. *Calmann-Lévy*, Paris, 1898.

37 éditions.

Contenu : Passage d'Enfant. — Vacances de Pâques — Instant de recueillement. — À Loyola. — L'Alcade de la Mer. — La Grotte d'Isturitz. — Messe de Minuit. — Passage de Procession. — La Danse des Épées. — Impressions de Cathédrale. — Passage de Sultan. — Passage de Reine. — Papillon de Mite. — Profanation. — L'Œuvre de Mer. — Passage de Carmencita[4]. — Le Mur d'en Face. — Un Vieux Missionnaire d'Annam. — Trois journées de Guerre en Annam.

Rapport sur le prix de vertu, *Calmann-Lévy*. Paris, 1898.

L'Île de Pâques, publié dans la *Revue de Paris* du 15 mars 1899 ; réimprimé dans *Reflets sur la Sombre Route.*

La Cathédrale de Burgos, dans *La Revue Illustrée* du 1er juillet 1899 (avec vues photographiques). Pages détachées de *Figures et Choses qui passaient*.

La Maison des Aïeules, publié dans la *Revue de Paris*, du 15 août 1899 ; réimprimé dans *Le Château de la Belle-au-Bois-Dormant*.

La chanson des Vieux Époux, (aquarelle) de Henry Somm. *Conquet-Carteret*, Paris, 1899.

XXII. — REFLETS SUR LA SOMBRE ROUTE. *Calmann-Lévy*, Paris 1899.

Contenu : Nocturne. — Alphonse Daudet. — Pitiés Vaines. — Ma Parente du Sénégal. — Chiens et Chats. — Une Audience du Grand Sphinx. — Impressions de Théâtre. — À Madrid, les Premiers Jours de l'Agression Américaine. — Aubades. — Chemineaux. — Mes Dernières Chasses. — Adieux au Pays Basque. — Nuit de Fièvre. — Dimanche d'Hiver. — L'Île de Pâques. — Après une Lecture de Michelet.

42 éditions.

Première arrivée en Chine (Souvenir de Voyage). Voici la première clarté… poursuivis par des malédictions enragées. Dans *La Revue Illustrée* du 1er août 1900 (avec illustrations) ; réimprimé dans *Les Derniers jours de Péking*.

La Procession de Roncevaux. *Mardi 21 mai.* — Tous les ans, depuis des siècles… m'aurait semblé vulgaire et quelconque. Dans *La Revue Illustrée* du 1er juin 1901. C'est la reproduction de *Passage de Procession*. *(Figures et choses qui passaient)*.

En passant à Mascate, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1902 ; réimprimé dans *Le Château de la Belle-au-Bois-Dormant*.

XXIII. — LES DERNIERS JOURS DE PÉKIN, publié dans *Le Figaro* ; réimprimé en volume chez *Calmann-Lévy*, 1902.

65 éditions.

Contenu : Dédicace à l'Amiral Potier. — Arrivée dans la Mer Jaune. — À Ning-Hai. — Vers Pékin. — Dans la Ville riale. — Retour à Ning-Hai. — Pékin au Printemps. — Vers les Tombeaux des empereurs. Les Derniers Jours de Pékin.

Chez le Maharajah de Travancore, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1902 ; réimprimé dans *L'Inde (sans les Anglais)*.

Dans l'Inde des grandes palmes, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1902 ; réimprimé dans *L'Inde (sans les Anglais)*.

Dans l'Inde affamée. I. *Hyderabad, Golconde, Odeypoure*, publié dans *la Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1903. — II *Yeypoure Gwalior ; la Montagne des Rois. Ibidem*, 15 janvier 1903. — III *Vers Bénarès ; chez les Théosophes de Madras, Jaggarnauth ; la Maison des Sages. Ibidem*, 1er février 1903. — IV. *Vers Bénarès. Ibidem*, 15 février 1903. Réimprimé dans *L'Inde (sans les Anglais)*.

XXIV. — L'INDE (SANS LES ANGLAIS). *Calmann-Lévy*, Paris, 1903.

Contenu : I. *En route vers l'Inde.* — II. *À Ceylan* : 1) La cité ensevelie ; 2) Le temple des Rochers. — III. *Chez le Maharajah du Travancore.* — IV. *Dans l'Inde des Grandes Palmes* : 1) Le merveilleux rocher du Tanjore ; 2) À Chri-Ragam ; 3) Préparatifs de procession ; 4) La Procession passe ; 5) À Mahdura, chez les Brahmes ; 6) Balamoni, la bonne Bayadère ; 7) Le

Temple ; 8) La Barque de Siva ; 9) Les Trésors de la Déesse aux yeux de poisson ; 10) Vers Pondichéry ; 11) À Pondichéry ; 12) Danse de Bayadère ; 13) En quittant Pondichéry. — V. *Dans l'Inde Affamée* ; 1) Vers Hyderabad ; 2) Hyderabad attend le Nizam ; 3) Golconde ; 4) Les Épouvantables Grottes ; 5) La Chanson de la Famine ; 6) Brahmines du Temple d'Odeypoure ; 7) Le Bois Charmant d'Odeypoure ; 8) Chez un Prince Radjpoute ; 9) La Belle Ville de Camaïeu Rose ; 10) Terrasses pour tenir conseil au clair de Lune ; 11) La Ville de grès ajouré ; 12) La Montagne des Rois. — VI. *Vers Bénarès* : 1) Chez les Théosophes de Madras ; 2) Crépuscule à Iaggarnauth ; 3) La splendeur Blanche des grands Mogoles ; 4) Dans les ruines ; 5) Bûchers de cadavres ; 6) La maison des Sages ; 7) La gloire du matin ; 8) Chez un Brahmine, près du Temple d'Or ; 9) Au Hasard dans Bénarès ; 10) Déséquilibrement ; 11) Un Banc sur lequel Bouddha s'est assis ; 12) Pensées des sages de Bénarès sur le Christianisme ; 13) Autre matin ; — 14) Pour mes frères inconnus.

67 éditions.

Comptes rendus : *La Renaissance Latine*, 15 mai 1903, par Robert d'Humières.

La Belle Ville de camaïeu rose, (extrait de *L'Inde*). Petite Collection rose. *Lemerre*, Paris, s. d.

Vieux temple japonais (Sensations de voyage). Des campagnes fraîches… alignés dans les sanctuaires. Dans *La Revue Illustrée* du 15 novembre 1903.

XXV. — VERS ISPAHAN, publié dans *la Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1903, 1er et 15 janvier, 1er et 15 février 1904 ; réimprimé en volume chez *Calmann-Lévy*, Paris, 1904 (mars).

59 éditions.

Escales au Japon, publiés dans *la Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1904, 1er et 15 janvier, 1er février 1905. En volume la même année sous le titre : *Troisième jeunesse de Mme Prune*.

XXVI. — LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE. *Calmann-Lévy*, Paris, 1905.

XXVII. — LES DÉSENCHANTÉES, publié dans *la Revue des Deux Mondes.* Réimprimé en volume avec le sous titre : Roman des harems turcs contemporains, *Calmann-Lévy*, Paris, 1906.

419 éditions.

Le tout gracieux luncheon. *Le Figaro*, 1er janvier 1908 ; réimprimé dans *La Mort de Philæ*.

XXVIII. — LA MORT DE PHILÆ. *Calmann-Lévy*, Paris, 1909.

Contenu : 1) Minuit d'hiver en face du grand Sphinx ; 2) La mort du Caire ; 3) Mosquées du Caire ; 4) Le cénacle des Momies ; 5) Un centre d'Islam ; 6) Chez les Apis ; 7) Banlieue du Caire, la nuit ; 8) Chrétiens archaïques ; 9) La race de Bronze ; 10) Le tout gracieux luncheon ; 11) La Déchéance du Nil ; 12) Chez la Déesse de l'Amour et de la Joie ; 13) Louxor modernisé ; 14) Soir de vingtième siècle ; 15) À Thèbes la nuit ; 16) Thèbes au Soleil ; 17) Une audience d'Aménophis II. ; 18) À Thèbes chez l'Ogresse ; 19) La ville promptement embellie ; 20) La mort de Philæ.

105 éditions.

Comptes rendus : *La Nouvelle Revue Française*, 1er avril 1909, — *Academos*. 15 février 1909, par Fersen.

Les Pagodes d'or. *L'Illustration*, Noël 1909.

Vacances de Pâques, reproduit dans le Supplément des *Annales Politiques et Littéraires*, 7 avril 1912.

Discours à l'Académie, pour la réception de J. Aicard. Didot, Paris, 1910.

XXIX. — LE CHÂTEAU DE LA BELLE-AU-BOIS-DORMANT. *Calmann-Lévy*, Paris, 1910.

56 éditions.

Contenu : Avant-propos. — La Maison des Aïeules. — Le Château de la Belle-au-Bois-dormant. — Noyade de chat. — L'agonie de l'Euzkalerria. — Le gai Pèlerinage de Saint-Martial. — Premier aspect de Londres. — Berlin vu de la mer des Indes. — Vieille barque, vieux batelier. — Procession du vendredi saint en Espagne. — Un vieux collier. — Préface pour un livre qui ne fut jamais publié. — Quelques pensées vraiment aimables. — En passant à Mascate. — Après l'effondrement de Messine en 1909. — Photographies d'hier et d'aujourd'hui. — Ceux devant qui il faudrait plier le genou. — Les pagodes d'or.

XXX. — UN PÈLERIN D'ANGKOR. *Calmann-Lévy*, Paris, 1912. *64 éditions.*

XXXI. — LA TURQUIE AGONISANTE. *Calmann-Lévy*, Paris, 1913. Nouvelle édition revue et augmentée (1913).

Contenu : Préface. — Lendemains d'Incendie. — Lettre d'un Italien. — La Guerre Italo-Turque. — À Propos d'une Autre. — Lettre Italienne. — Les Turcs Massacrent. — Lettre sur la Guerre Moderne. — Encore les Turcs. — Lettres sur la Guerre des Balkans. — Les Paladins. — À Monsieur le Directeur de l'Humanité. — Où est la France ? Mi-Carême et Sauvageries. — Massacres de Macédoine et Massacres d'Arménie. — Lettre sur la Chute d'Andrinople.

47 éditions.

New-York entrevu par un barbare d'Orient. *L'Illustration*, 31 mai et 7 juin 1913. Réimprimé dans *Quelques aspects du Vertige Mondial*.

Lettre à Enver Pacha, *La Dépêche de Rouen*, 7 septembre 1914. Réimprimé dans *La Hyène enragée*.

Soissons, (Institut de France, Séance publique annuelle des cinq Académies du 25 octobre 1915). Impr. *Firmin Didot*, Paris, 1915.

Une visite à Soissons. *Les Annales Politiques et Littéraires*, 31 octobre 1915. Réimprimé dans *La Hyène enragée* sous le titre : À Soissons.

La grande Barbarie, (fragments). s. d. (1915). *Calmann-Lévy*, Paris.

La Croix d'Honneur pour les Fusiliers marins. *Le Figaro*, 5 février 1916. Réimprimé dans *La Hyène enragée.*

Les deux Fêtes de Gorgone. *Le Figaro*, 7 avril 1916. Réimprimé dans *La Hyène enragée*.

XXXII. — LA HYÈNE ENRAGÉE. *Calmann-Lévy*, Paris, 1916.

Contenu : Lettre au Ministre de la Marine. — Deux pauvres petits oisillons de Belgique. — Petite vision de gaîté, au front de Bataille — Lettre à Enver Pacha. — Autre vision du Front de Bataille. — La Basilique-Fantôme. — Le Drapeau que nos Fusiliers-Marins n'ont pas encore. — Tahiti et les Sauvages à couenne rose. — Un petit Hussard. — Un soir d'Ypres. — Au Grand

Quartier Général Belge. — Quelques mots prononcés par Sa Majesté la Reine de Belgique. — Pour les grands blessés d'Orient. — La Serbie pendant la guerre Balkanique. — Surtout n'oublions jamais. — L'auberge du Bon Samaritain. — Pour le sauvetage de nos blessés. — À Reims. — Les Gaz de Mort. — Le jour des Morts aux armées du Front. — La croix d'honneur pour le drapeau des Marins Fusiliers. — La journée des Étourderies. — Au premier soleil de Mars. — À Soissons. — Les deux têtes de Gorgone.

71 éditions.

Fragments d'un journal intime, publié dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1916. Réimprimé dans *Quelques aspects du Vertige Mondial.*

Une demi-douzaine de petites constatations. *Les Annales Politique et Littéraires*, 31 décembre 1916. Réimprimé dans *Quelques aspects du vertige mondial.*

Nos amis d'Amérique. *Le Figaro*, 21 janvier 1917. Réimprimé dans *Quelques aspects du Vertige Mondial.*

Lettres à une dame russe à propos d'un livre. *Les Annales Politiques et Littéraires* du 4 février 1917. — Il était une fois une princesse lointaine… de rare et de jamais lu.

L'Outrage des Barbares. *Imprimerie G. de Malherbe*, Paris, 1917.

XXXIII. — QUELQUES ASPECTS DU VERTIGE MONDIAL. *Flammarion*, Paris, 1917.

Contenu : Vertige. — Fragments d'un journal intime. — Lormont (George). — Nos matelots. — Mademoiselle Anna, très humble poupée. — Alsace. — Une furtive silhouette de S. M. la Reine Alexandra d'Angleterre. — Femmes françaises pendant la grande guerre. — Un « secteur tranquille ». — Un petit monde que n'ont pas atteint nos vertiges. — L'adieu de Paris au Général Galliéni. — Une demi-douzaine de petites constatations. — Le prince assassiné par eux (Youssouf-Yzeddin). — La femme turque. — Simple gentillesse entre voisins. — Les patiences souterraines. — New-York entrevu par un Oriental très vieux jeu. — Nos amis d'Amérique. — Il pleut sur l'Enfer de la Somme.

XXXIV. — L'HORREUR ALLEMANDE. *Calmann-Lévy*, Paris, 1918.

Contenu : Aux enfants de nos écoles — Un lâcher de gorilles. — Une des villes accommodées par eux. — Court intermède de charme au milieu de l'horreur. — Leur « gracieux » Kaiser. — Petits ciseaux d'or et d'argent. — Impressions d'Italie : 1) L'Enfer de Carso : ; 2) Aquileia 3) Les préparatifs de la lagune ; 4) La Duse ; 5) Apparition des Dolomites ; 6) La guerre fantastique ; 7) Le Roi ; 8) Venise en tenue de guerre ; — Les premières pluies du quatrième hiver. — Le champ de bataille d'hier. — Mon hommage à leurs intellectuels. — L'horreur allemande en Serbie. — Bonnes fées, charmantes fées. — C'est le Seigneur Jésus qui lui montre le chemin, — « Ça, c'est Reims qui brûle ! » — Superpositions d'images. — À propos de son plus récent bafouillage.

39 éditions.

Les Alliés qu'il nous faudrait, réimprimé en tête du volume : *La Mort de notre chère France en Orient. Calmann-Lévy*, Paris, 1919.

Prime Jeunesse. *Le Figaro*, 11 juillet 1919.

XXXV. — PRIME JEUNESSE. *Calmann-Lévy*, Paris, 1919.

59 éditions.

Mon premier grand chagrin. *E. Champion*, Paris, 1919.

XXXVI. — LA MORT DE NOTRE CHÈRE FRANCE EN ORIENT. *Calmann-Lévy*, Paris, 1920.

Contenu : I. Les Alliés qu'il nous aurait fallu. — II. Les Turcs. — III. Smyrne l'infidèle. — IV. Nos intérêts en Orient. — V. Les massacres d'Arménie. — VI. Un cri d'alarme. — VII. Nos égards spéciaux pour les Turcs, en retour des leurs. — VIII. Rectification de chiffres. — IX. Le douzième point du Président Wilson. — X. Une lettre qui, à elle seule, suffirait à prouver la « férocité » des Turcs. — XI. La Cilicie. — XII. Lettres de collectivités turques. — XIII. À propos d'un interview. — XIV. Quelques procédés anglais. — XV. Une lettre à moi adressée par le journal turc « l'Entente ». — XVI. « Leur » honnête petite propagande. — XVII. Révoltante partialité de certaine presse française. — XVIII. Fragments de discours de Suleïman Nazif Bey. — XIX. Lettre à moi adressée par un Français de Constantinople. — XX. Autre lettre du même. — XXI. Copie de l'accord secret conclu entre la Turquie et l'Angleterre qui a ensuite renié sa signature. — XXII. Un film sensationnel. — XXIII. Autre lettre d'un Français de Constantinople. — XXIV. Article d'un poilu de France revenant de Constantinople. — XXV. Une lettre de M. Pierre Loti au directeur du *Figaro*. — XXVI. Lettre ouverte de M. Abel Hermant à Pierre Loti. — XXVII. Attestation du Commandant Libersart. — XXVIII. Les soi-disant ingratitudes des Turcs. — XXIX. Autres preuves de la férocité turque. — XXX. Quelques petites considérations générales. — XXXI. Un article haineux et mensonger du *Times*, reproduit le 3 février 1920 par *Le Matin*. — XXXII. Lettre d'un officier de l'armée d'Orient. — XXXIII. Lettre d'une Française ayant habité la Turquie. — XXXIV. — Lettre d'une mère dont le fils est tombé aux Dardanelles. — XXV. Lettre d'un combattant de l'armée d'Orient. — XXXVI. Lettre d'un journaliste français. — XXXVII. Lettre d'un officier de l'armée d'Orient. — XXXVIII. Lettre de M. Korn Blum. — XXXIX. Lettre de M. Gabriel Charrazac, ex-sergent des T. F. L. — XL. Lettre à moi adressée par une dame turque. — XLI. Lettre d'envoi de M. le capitaine de corvette Chack. — XLII. Lettre d'une Française habitant Constantinople. — XLIII. Autre lettre de la même Française. — XLIV. Lettre de M. Pierre Hoffmann. — XLV. Lettre du Commandant Deforge. — XLVI. Lettre d'un Français de Constantinople. — XLVII. Lettre d'un Français de Constantinople. — XLVIII. Lettre d'un Français de Constantinople. — XLIX. La Fête Nationale du 14 juillet 1919 à Constantinople, racontée par le journal *Les Débats*. — L. Lettre d'un médecin militaire de l'armée d'Orient. — LI. Fragment d'un remarquable article paru le 5 février 1920 dans le journal *l'Œuvre*. — LII. Quelques témoignages de plus. — LIII. Un traité de paix dignement couronne la longue suite d'âneries de notre politique orientale.

19 éditions.

XXXVII. — SUPRÊMES VISIONS D'ORIENT. — *Calmann-Lévy*, Paris, 1921. (En collaboration avec son fils Samuel Viaud).

39 éditions.

XXXVIII. — UN JEUNE OFFICIER PAUVRE en collaboration avec son fils, Samuel Viaud). *Calmann-Lévy*, Paris, 1923.

31 éditions.

ŒUVRES COMPLÈTES

ŒUVRES COMPLÈTES DE PIERRE LOTI, de l'Académie française. Paris, Calmann-Lévy, 1893-1906, 9. vol. in-8°. (Les mêmes avec la marque de A. Le Vasseur) :

Tome i. *Discours de réception à l'Académie française. — Le Mariage de Loti. — Aziyadé.* — Tome ii. *Le roman d'un Spahi. — Fleurs d'ennui.* — Tome iii. *Mon frère Yves. — Pêcheur d'Islande.* — Tome iv. *Propos d'exil. — Madame Chrysanthème. — Japoneries d'Automne.* — Tome v. *Au Maroc. — Le Roman d'un enfant. — Le livre de la Pitié et de la Mort.* — Tome vi. *Fantôme d'Orient. — Matelot. — L'Exilée.* — Tome vii. *Le Désert. — Jérusalem. — La Galilée. — La Mosquée verte.* — Tome viii. *Ramuntcho. — Figures et choses qui passaient. — Reflets sur la sombre route.* — Tome ix. *Rapport sur les prix de vertu. — Les derniers jours de Pékin. — L'Inde (sans les Anglais).*

LES ROMANS COMPLETS ILLUSTRÉS DE LOTI, 5 volumes. — Pierre Lafitte, Paris, 1923.

2. — ARTICLES DE JOURNAUX

Pêcheur d'Islande, Lettre au *Figaro. Le Figaro*, lundi 13 juin 1887.

Pen-Brom, dans *le Figaro* du 23 janvier 1889.

Opinion sur Maupassant. *L'Écho de Paris*, 8 mars 1893.

Lettre à Robert de Heimann, *À cheval de Varsovie à Constantinople. La Revue Hebdomadaire*, 7 janvier 1893.

Lettre à la Revue de Bordeaux. *Gil Blas*, 15 avril 1896.

Le Voyage de Loti (Souvenirs d'Europe). *Le Figaro*, 19 février 1900.

Un Livre (M^me^ Adam), *Le Figaro*, 8 juin 1902.

Appel en faveur des Bretons, *Figaro*, 23 janvier 1903.

Lettre au peintre Louis Gambier. *L'Indépendance Belge*, 1^er^ février 1904.

Opinion sur Yvette Guilbert. *Le Petit Bleu* (Bruxelles) 7 février 1904.

Lettre à propos des chats. *Gil-Blas*, 20 mars 1905.

Nos idées avant 1870. *Le Figaro*, 8 juillet 1905.

Pensées. Le salut public (de Lyon). 15 juin 1905.

Mes illusions et nos souffrances pendant le siège de Paris, par Juliette Lamber. *Le Figaro*, 1^er^ avril 1906.

Adresse des Françaises au Roi et à la Reine d'Espagne. *Écho de Paris*, 12 juillet 1906.

Lettre à J. de Thomassy. *En Famille*, 7 avril 1907.

Puissance Maritime en marche. *Revue des Deux Mondes*, 1^er^ mars 1909.

Main d'œuvre d'État. *Le Figaro*, 19 mars 1910.

Nazareth. *Figaro* (de Noël). Décembre 1910.

Réponse à l'Amiral de Jonquières qui lui remet la cravate de Commandeur. *Le Gaulois*, 6 novembre 1910.

Lendemain d'incendie. *Le Figaro*, 11 octobre 1911.

Les petites sœurs de l'Assomption. *Le Figaro*, 2 novembre 1911.

Le Nail. *Le Figaro*, 7 mai 1912.

La guerre Italo-Turque. *Le Figaro*, 3 janvier 1912.

La Grotte de Sare. *Le Figaro*, 25 août 1912. Réimprimé sous le titre : Les patiences souterraines, dans *Quelques aspects du Vertige mondial*.
Le cirque de Gavarnie. *Le Figaro*, 27 janvier 1913.
À propos du port de Rochefort. *Gil-Blas*, 28 octobre 1913.
Lettre à propos du Cartel de Bulgarie. *Gil-Blas*, 8 novembre 1913.
Andrinople. *L'Illustration*, 31 août, 13 septembre, 4 et 10 octobre 1913.
Désarmement du littoral, *Le Matin*, 20 juin et 20 juillet 1913.
Défi au lieutenant Bulgare. *Le Figaro*, 8 novembre 1913.
Lettre à propos des Rochefortais. *Le Figaro*, 31 juillet 1914.
Charles de Pomairols. *Gil-Blas*, 14 février 1914.
À propos de l'élection de Rochefort. *Petite Gironde*, 8 mai 1914.
Lettre à une Dame Russe. *Les Annales Politiques et Littéraires*, février 1917.
Mon hommage à leurs intellectuels. *Le Figaro*, 18 mai 1918.
Lettre en faveur des Turcs. *Le Figaro*, 17 février 1919.
Smyrne l'infidèle. *L'Information*, 15 juin 1919.
Turcs et Grecs. *Le Figaro*, 18 juin 1919.
Grecs et Turcs. *L'Éclair*, 17 octobre 1919.
Lettre à Abel Hermant (Affaires turques). *L'Information*, 2 juin 1920.
La Turquie aux Turcs. *Le Figaro, Gil-Blas, Le Matin, Le Temps, L'Œuvre*, 19 février 1920.
L'Agonie du Papillon. *L'Œuvre*, 30 mai 1920.

3. — THÉÂTRE

PÊCHEUR D'ISLANDE. En collaboration avec Louis Tiercelin. Drame en 4 actes et 9 tableaux. Musique de Guy Ropartz. Représenté pour la première fois au Grand Théâtre le 18 février 1893.
MADAME CHRYSANTHÈME. Comédie lyrique en 4 actes, prologue et épilogue d'après P. Loti, par G. Hartmann et A. Alexandre. Musique d'André Messager. Choudens, Paris, 1893.
LE SPAHI, poème lyrique en 4 actes, d'après P. Loti, par Louis Gallet et André Alexandre. Calmann-Lévy, Paris, 1897.
L'ÎLE DU RÊVE, poème de Pierre Loti, André Alexandre et Georges Hartmann, musique de Reynaldo Hahn. 3 actes. Représenté pour la première fois à l'Opéra-Comique, le 23 mars 1898. Calmann-Lévy, 1898.
JUDITH RENAUDIN. Drame en 5 actes et 7 tableaux. Représenté pour la première fois au Théâtre Antoine, le 2 novembre 1898. Calmann-Lévy, Paris, 1899.
LE ROI LEAR. Traduction de P. Loti et Émile Védel. Représenté pour la première fois au Théâtre Antoine, le 30 novembre 1904. Calmann-Lévy, Paris, 1904.
RAMUNTCHO, pièce en 5 actes et 12 tableaux. Musique de scène de Gabriel Pierné, représentée pour la première fois au théâtre de l'Odéon le 29 février 1908, Calmann-Lévy, Paris, 1908.
LA FILLE DU CIEL, drame chinois. Pierre Loti et Judith Gauthier. Calmann-Lévy, Paris, 1911.

4. — PRÉFACES

Marie de Suin de Beausacq (comtesse Diane) : *Les Glanes de la Vie.*
J. Cadoré : *En Sèvres*, chez Clouzot, Niort, 1889.
Xav. de Cardaillac. *Promenades artistiques.* G. Gounouilhon, Bordeaux, 1896.
Jean Dargène. *Le Feu à Formose*. Havard fils, 1897.
Pr. Desbonnets. Comment on devient athlète. Berger-Levrault, Paris, 1911.
André Dreux. *La Bibliothèque des aveugles*, 1917.
E. Dubosc. *Trente-cinq mois de campagne en Chine et au Tonkin.* 1899.
Paul Faure. *André Kerner.* Ollendorf, Paris, 1897.
Jonquières (Vice-Amiral de). *Poésies d'un Marin*. Calmann-Lévy. Paris. 1912.
Lallemand. *Le Caire.* Alger, 1894.
René Maizeroy. *La Grande Bleue.* Paris, 1888.
Jules-Adrien Marx. *Nos cols bleus*. Paris, Ollendorf, 1898.
Justin Massé, *Les deux rêves.* Bernard Grasset. Paris, 1912.
J. Michelet. *La Mer.* Calmann-Lévy, Paris, 1898.
(Coffinières de Nordeck. Essai sur les Phénomènes cosmogoniques. Berger-Levrault, 1893.
Émile Vede. *Lumières d'Orient.* Ollendorf, 1901.

5. — TRADUCTIONS

Mihu l'enfant, ballade roumaine recueillie par Carmen Sylva. *Le Figaro*, août 1888.
Mosshu et Baba, conte roumain de Carmen Sylva.
Le roi Lear, trad. de P. Loti et d'Émile Vedel. Paris, Calmann-Lévy. *7 éditions.*

---

1. ↑ Tiré à part en 1884, chez C.-Lévy, Paris.
2. ↑ Cette nouvelle a été omise dans les tables des matières de la revue.
3. ↑ Tiré à part en 1891. Imp. Mame, Tours.
4. ↑ Omis dans la table de matières du volume.

II

ÉTUDES SUR PIERRE LOTI

Ageorges (Joseph). *Pierre Loti et son œuvre*, dans *La Revue des Deux Frances*, juillet 1898.

Albalat (Antoine). *De l'avenir du Roman Contemporain. La Nouvelle Revue*, 1er juin 1891. — *Pierre Loti*, dans *La Nouvelle Revue*, avril 1892. — *Le mal d'écrire et le Roman Contemporain. Perrin*, Paris, 1894.

Alméras (Henri d'). *Avant la Gloire. Leurs débuts.* Paris, *Soc. fr. d'impr.*, 1902.

Augustin. Étude littéraire sur les ouvrages de Pierre Loti. *Modern Languages*, 1889.

Avesnes. *Un prince et un enfant : Pierre Loti*, dans *La Revue Hebdomadaire* du 22 septembre 1923.

Autour de Pierre Loti : série d'articles publiés dans *Les Annales Politiques et Littéraires*, 13 novembre 1910, à l'occasion de la remise de la cravate de la légion d'honneur par l'amiral de Jonquières à bord de la *Patrie :*
La tristesse de Pierre Loti, par Anatole France.
Premiers rêves coloniaux, par Pierre Loti.
La maison de Pierre Loti, par Yvette Guilbert.
La véritable Rarahu, par Georges Froment Guiyesse, avec 7 gravures.

Barthou (Alice-Louis). *La Maison enchantée*, dans *La Revue Hebdomadaire* du 26 octobre 1918.

Belmont (Louis). Pastel Académique. Extr. de la *Revue Générale*, décembre 1891, Louvain.

Blum (Léon). *En lisant. Réflexions critiques.* Paris, Ollendorff, 1906.

Bonnemain (H.). *Étude biographique*, en tête des *Pages choisies de Loti*, Paris, Colin, 1896.

Bonnerot (Jean). *La Mort de Pierre Loti*, dans *La Vie des Peuples* du 1er juin 1923.

Bordaux (Henry). *La vie et l'art. Âmes modernes*. Paris, *Perrin*. 1894. — *Les écrivains et les mœurs.* Paris, Pion, 1900. — *La sensibilité de P. Loti*, dans *La Grande Revue*, tome II. — *Deux Méditations sur la mort. La sensibilité de M. Barrès et de Pierre Loti*. Paris, *Sansot*, 1905. — *Pèlerinages littéraires*. Paris, *Fontemoing*, 1906.

Bourget (Paul). *Pierre Loti. Revue des Deux Mondes.* 1er juillet 1923.

Brisson (Adolphe). *Pointes sèches. Physionomies littéraires.* Paris. 1898.

Brunetière (Ferdinand). *Les Romans de Pierre Loti*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1883. — *Histoire et Littérature*, Paris, Calmann-Lévy, 1884, t. II.

Buet (Charles). *Pierre Loti. La Revue Bleue*, 15 décembre 1888. *Grands Hommes en robe de chambre.* Soc. d'éditions 1897.

Cario (Louis). *Pierre Loti aux Armées*, dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1923.
Chantavoine (Henri). *La Littérature d'impression : Loti*, dans *le Correspondant*, CLXXXVII.
Charles (J. Ernest). *La Littérature française d'aujourd'hui*. Paris, *Perrin*, 1902, ou *Plon*, 1901.
Cim (Albert). *Le Livre.* Tome II, (pp. 112, 305, 306), et tome V, (p. 354). Paris, *Flammarion*, 1908.
Clarens (Jean-Paul). *Pierre Loti*, dans *La Nouvelle Revue* du 15 mars 1885. — *Écrivains et Penseurs.* Paris, *Oblendorff*, 1886.
Codorniu (Ch.). *La réception de Pierre Loti* par la Ville de Rochefort (extrait du Bulletin de la Soc. de géogr. de Rochefort). Thèse, 1910.
Coulon (Marcel). *Témoignages.* Paris, *Mercure de France*, 1911.

Darzens (Rodolphe). *Pierre Loti*, dans *La Revue Illustrée* du 1er octobre 1889.
Delfour (Abbé). *La religion des contemporains*. Tome II. Lecène et Oudin, 1899.
Delix (Pierre). *Une fête au Moyen Âge chez Pierre Loti*, dans *L'Illustration*, 21 avril 1888 (avec gravure de la fête d'après photographie).
Delpit (Albert). *Le cas de M. Pierre Loti, Le Figaro*, du 25 octobre 1883.
Deschamps (Gaston). *La vie et les livres*, IIe et Ve série. Paris, *Colin*, 1895 et 1900.
Doumic (René). *Pierre Loti*, dans *Le Correspondant* du 10 juin 1891. — *Écrivains d'aujourd'hui*. Paris, *Perrin*, 1895. — *Pierre Loti*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, t. CXL. — *Études sur la littérature française*, 3e série. Paris, *Perrin*, 1899. — *Portraits d'écrivains*, IIe série. *Perrin*, 1909.
Dumesnil. *L'âme et l'évolution de la littérature.* Paris, *Soc. fr. d'impr.*, 1904.

Ernest (Charles). *Pierre Loti dans La Littérature Française d'aujourd'hui. Perrin.* Paris, 1902.

Faguet (Émile). *Propos littéraires*, 1re et 3e séries. Paris, *Soc. fr. d'imp.*, 1902-5.
Farrère (Claude). *Pierre Loti*, dans *L'Illustration* du 23 juin 1923. — *Pierre Loti, capitaine de Frégate. La Revue Critique des Idées et des Livres.* 25 juillet 1923. — *Une mystification littéraire*, dans *Le Gaulois*, 58e année, no 16784.
Faure (Paul). *En passant devant chez Loti. Les Annales Politiques et Littéraires*, 31 décembre 1911. (Description de la Maison de Hendaye).
Finston. *Deux talents contemporains*, dans la *Revue Internationale*, XI, 1886.
France (Anatole). *Pierre Loti. Japoneries d'Automne*, dans *Le Temps* du 31 mars 1889. *La vie littéraire*. Tome I et IV. *Calmann-Lévy.*
Fromel. *Esquisses contemporaines.* Lausanne, *Imer*, 1891.
Fuster (Charles). *Essais critiques. Giraud,* 1886.

Gaucher (Maxime). *Causeries littévaires.* Paris, *A. Colin*, 1890.
Gautier (L.). *Portraits du XIXe siècle.* Paris, *Sanard*, 1894.
Geiger (André). *La Mort de Loti. La Revue Hebdomadaire.* 28 juillet 1923.
Gilbert (L.). *Le roman en France pendant le XIXe siècle.* Paris, *Plon*, 1896.
Gille (Philippe). *Causeries du Mercredi* (Jérusalem). *Calmann-Lévy*, Paris, 1897.
Giraud (Victor). *Pierre Loti*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1907. — *Les maîtres de l'heure*. Paris, *Hachette*, 1912.
Goncourt (journal des). Table du tome IV. *Charpentier-Fasquelle*, 1896.

Hélys (Marc). *L'envers d'un Roman. Le secret des Désenchantées.* Paris, *Perrin*, 1924.
Hommage à Loti. *Revue Maritime.* 1er juillet 1923.
Houville (Gérard d'). *Adieu à Loti, dans* La Revue de Paris *du 1er juillet 1923.*
Humières (Robert d'). *Pierre Loti et son dernier livre*, dans la *Revue Latine*, 15 mai 1903.

Intérim. *À travers champs*, (La modestie de P. Loti. — Une anecdote. Que devient « Mon frère Yves » ? — « Mon frère Yves » sur la scène.) *La Revue Illustrée*, t. XIII.

Jonquières (L. A. Fouque de). *Pierre Loti*, dans *La Revue Illustrée* du 1er octobre 1889.

La Jeunesse (Ernest). *Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*. Paris, *Perrin*, 1896.
Laloy (Louis). *Le Secret de Pierre Loti*, dans le *Comœdia*, du 22 septembre 1923.
Larroumet. *Pierre Loti.* La Vie contemporaine, 1895. — *Étude de littérature et d'art*, IV. Paris, *Hachette*, 1896.
Latourrette (Louis). *La maison du réve. Pierre Loti chez lui. La Mode 1901* (avec portrait de Loti en arabe et autographe).
Laurent. *Pierre Loti*, dans la *Revue Bleue*, t. XXXIV.
Lazare (Bernard). *Figures contemporaines.* Paris, *Perrin*, 1891.
Lefèvre. Pierre Loti dans la *Revue des Revues*, t. IV.
Le Goffic (Charles). *Les Romanciers d'aujourd'hui*. Paris, *Vannier*, 1890.
Legrand (Georges). *Styles et caractères. L'âme d'enfant de Pierre Loti*, Namur, *Godenne*, 1901.
Lemaître (Jules). *Romanciers contemporains. Pierre Loti*, dans la *Revue Bleue* du 18 septembre, reproduit dans *Les Annales Politiques et Littéraires* du 2 février 1890. — *Impressions de Théâtre*, t. VIII. Paris, *Soc. fr. d'impr.*, 1895. — *Les Contemporains*, 2e série, Paris, *Soc. fr. d'imp.*, 1898. — *Pastiche de Loti* dans *le Figaro* du 24 décembre 1888.
Lichtenberger (André), *Pierre Loti*, dans *France-Islam*. Juillet, 1923.

Mallet (Frédéric). *Pierre Loti et son œuvre*. Paris, *La Nouvelle Revue*, 1923.
Mariel (Jean). *Pierre Loti*. Paris, Sansot, 1909.
Maurel (André), *Pierre Loti. La Vie Illustrée*, 24 novembre 1898 (avec deux portraits : un en arabe, l'autre en smoking).
Merlot (Joseph). *Le charme de P. Loti*, dans la *Revue de Lille*, 1899. — *Pékin mystérieux. (Ibidem)*, 1902.
Michel. *Le 40e fauteuil.* Paris, *Hachette*, 1898.
Muller (R.). *Bemerkungen über P. Loti und seine Stellung in der Literatur*, dans *Progr. jürstl. Realschule in Sonderhausen*, 1892.

Nitrer. *Pierre Loti*. Berlin, 1897.

Pélissier (Georges). *Le Fantôme de Loti*, dans la *Revue Encyclopédique*, t. II. — *Nouveaux essais de littérature contemporaime.* Paris, *Soc. fr. d'impr.*, 1895. — *Le Roman*, étude publiée dans

l'Histoire de la langue et de la litt. franç. Petit de Julleville, t. VIII. Paris, *Colin*, 1899.
Pobenberg (F.). *Pierre Loti*. Cosmopolis, 1897, v. p. 545-558.
Ponchon (Raoul). *Gazette rimée : Loti*, dans le *Courrier Français*, 17 avril 1892.
Pupat (Paul). *Pierre Loti*, dans *Les Hommes d'aujourd'hui*, n° 331, s. d. (avec caricature de P. Loti par H. Reboul).

Rageot (Gaston). *Le succès, auteurs et public. Essai de critique sociologique.* Paris, *Alcan*, 1906.
Régnier (Henri de). *Souvenirs sur Pierre Loti*, dans *Le Figaro*, du 24 octobre 1923.
Rodenbach (Georges). *L'Élite française*. Paris, *Fasquelle*, 1899.
Roustan (E.). *Visite à Loti* (Souvenir de Rochefort) dans *La Nouvelle Revue*, 1886, t. XXXIV ; p. 368-381.

Salomon (Michel). *Les premières pages de P. Loti*, dans la *Revue de Paris*, 1899. t. VI, p. 443-452. — *Études et portraits littéraires.* Paris, *Plon-Nourrit*, 1896 (p. 82-112). — *Art et littérature*, Paris, *Plon*, 1901.
Scheffer. *Orient Royal*, Éd. franç. illustrée. Paris, 1917. *Plumes d'oies et plumes d'aigles : Pierre Loti. Akadémos*, 15 avril 1909.
Sefer Bey. *Les « Désenchantées » de Pierre Loti*, dans *La Revue* du 1er septembre 1909.
Serban (N.). *Pierre Loti, sa vie et son œuvre*. Paris, E. Champion, 1920.
Simond (Charles). *Pierre Loti*, dans la *Revue de France* du 6 avril 1889.
Sirven. *Pierve Loti*, dans la *Revue Bleue*, t. II.
Souday (Paul). *Pierre Loti et son fils Samuel Viaud : Suprêmes visions d'Orient*, dans *Le Temps* du 6 octobre 1921.

Tissot (Ernest). *La civilisation japonaise et P. Loti*, dans la *Revue Bleue*, 1902, t. XVIII, p. 430-432.
Thérive (André). *Pierre Loti*, dans *L'Opinion* du 22 juin 1923.

Varagnac. *Portraits Littéraires*. Paris, *Calmann-Lévy*, 1887.
Vicaire (Georges). *Manuel de l'amateur de livres du XIXe siécle.* T. V. Paris, *Roquette*, 1902.

Willette (A). *O caro… Carissimo Loti* (caricatures et texte) dans le *Courrier Français* du 17 avril 1892.

Pierre Loti au pays basque. Les Annales politiques et littéraires, 17 novembre 1907.

INDEX ALPHABÉTIQUE

des Nouvelles contenues dans différents ouvrages
de Pierre Loti

(Loti a publié des volumes qui sous un titre général contiennent des nouvelles disparates. Pour permettre aux lecteurs de trouver facilement entre toutes telle nouvelle qui peut les intéresser, nous en avons dressé la liste alphabétique ci-dessous, où nous avons indiqué entre crochets et en italiques, à la suite de chaque nouvelle, le titre du volume où elle se trouve contenue.)

Adieux au Pays Basque. [*Reflets sur la sombre route.*]
Agonie d'Euzkalerria (L'). [*Le château de la Belle au Bois Dormant*]
À la mémoire de M^me^ Lee Childe. [*Propos d'Exil.*]
Alcade de la Mer (L'). [*Figures et choses qui passaient.*]
À Madrid. [*Reflets sur la sombre route.*]
À Loyola. [*Figures et choses qui passaient.*]
Alphonse Daudet. [*Reflets sur la sombre route.*]
Après l'effondrement de Messine [*Château de la Belle au bois dormant.*]
Après une lecture de Michelet. [*Reflets sur la sombre route*.]
Aubades. [*Reflets sur la sombre route*.]
Audience du Grand Sphinx (Une). [*Reflets sur la sombre route.*]
Au Tombeau des Samouraïs. [*Japoneries d'Automne.*]

Bal à Yeddo (Un). [*Japoneries d'Automne.*]
Berlin, vu de la Mer des Indes. [*Château de la Belle au bois dormant.*]
Bête Galeuse (Une). [*Le Livre de la Pitié et de la Mort.*]

Carmen Sylva. [*L'Exilée.*]
Ceux devant qui il faudrait plier le genou. [*Le Château de la Belle* au bois dormant*].*
Chagrin d'un vieux forçat. [*Le Livre de la Pitié et de la Mort.*]
Chanson des Vieux Époux (La). [*Le Livre de la Pitié et de la Mort.*]
Charmeurs de serpents. [*L'Exilée.*]
Château de la Belle au bois dormant (Le). [*Le Château de la Belle* au bois dormant.*]*
Chemineaux. [*Reflets sur la sombre route.*]
Constantinople en 1890. [*L'Exilée.*]
Corvée matinale. [*Propos d'exil.*]

Dans le passé mort. [*Le Livre de la Pitié et de la Mort.*]
Dimanche d'hiver. [*Reflets sur la sombre route.*]

En passant à Mascate. [*Le Château de la Belle au bois dormant.*]
Exilée (L'). [*L'Exilée.*]
Extraordinaire cuisine de deux Vieux. [*Japoneries d'automne.*]

Femmes Japonaises. [*L'Exilée.*]
Fleurs d'ennui. [*Fleurs d'ennui*]

Gai Pèlerinage de Saint Martial (Le). [*Le Château de la Belle au bois dormant*].
Grotte d'Isturitz (La). [*Figures et Choses qui passaient.*]

Île de Pâques (L'). [*Reflets sur la sombre route.*]
Impératrice Printemps (L'). [*Japoneries d'Automne.*]
Impressions de Théâtre. [*Reflets sur la sombre route.*]
Instant de recueillement. [*Figures et choses qui passaient.*]

Kioto. La ville Sainte. [*Japoneries d'Automne.*]

Mahé des Indes. [*Propos d'Exil.*]
Maison des Aïeules (La). [*Le château de la Belle au bois dormant.*]
Ma Parente du Sénégal. [*Reflets sur la sombre route.*]
Mes dernières Chasses. [*Reflets sur la sombre route.*]
Messe de Minuit. [*Figures et Choses qui passaient.*]
Mosquée Verte (La). [*La Galilée.*]
Mur d'en-face (Le). [*Figures et Choses qui passaient.*]

Nocturne. [*Reflets sur la sombre route.*]
Noyade de Chat. [*Le Château de la Belle au bois dormant.*]
Nuit de Fièvre. [*Reflets sur la sombre route.*]

Obock (en passant). [*Propos d'Exil.*]
Œuvre de Mer (L'). [*Figures et Choses qui passaient.*]
Œuvre de Pen-Brom (L'). [*Le Livre de la Pitié et de la Mort.*]

Page oubliée de Madame Chrysanthème. [*L'Exilée.*]
Pagodes d'Or (Les). [*Le Château de la Belle au bois dormant*].
Pagodes souterraines. [*Propos d'Exil.*]
Papillon de Mite. [*Figures et Choses qui passaient.*]
Pasquala Ivanovitch. [*Fleurs d'ennui.*]
Passage de Carmencita. [*Figures et Choses qui passaient.*]
Passage d'Enfant. [*Figures et Choses qui passaient.*]
Pays sans nom. [*Le Livre de la Pitié et de la Mort.*]
Photographies d'hier et d'aujourd'hui. [*Le Château de la Belle au bois dormant.*]
Préface pour un livre qui ne fut jamais écrit. [*Le Château de la Belle au bots dormant.*]
Premier aspect de Londres. [*Le Château de la Belle au bois dormant.*]
Procession de Vendredi Saint en Espagne. [*Le Château de la Belle au bois dormant.*]
Profanation. [*Figures et Choses qui passaient.*]

Propos d'Exil. [*Propos d'Exil*.]

Quelques pensées vraiment aimables. [*Le Château de la Belle au bois dormant.*]

Relâche de trois heures (Une). [*Propos d'Exil*]
Rêve. [*Le Livre de la Pitié et de la Mort.*]

Sainte Montagne de Nikko (La). [*Japoneries d'automne.*]
Suleïma. [*Fleurs d'ennui.*]
Sur la mort de l'Amiral Courbet. [*Propos d'Exil*.]

Tante Claire nous quitte. [*Le Livre de la Pitié et de la Mort.*]
Toilette d'Impératrice. [*Japoneries d'Automne.*]
Trois Dames de la Kasbah (Les). [*Fleurs d'ennui.*]
Trois journées de guerre en Annam. [*Figures et Choses qui passaient.*]
Trois légendes rustiques. [*Japoneries d'Automne.*]

Vacances de Pâques. [*Figures et Choses qui passaient.*]
Veuves de Pêcheurs. [*Le Livre de la Pitié et de la Mort.*]
Viande de Boucherie. [*Le Livre de la Pitié et de la Mort.*]
Vieille barque, vieux batelier. [*Le Château de la Belle au bois dormant.*]
Vielle Femme. [*Reflets sur la sombre route.*]
Vies de deux chattes. [*Le Livre de la Pitié et de la Mort.*]
Vieux (Un). [*Propos d'exil.*]
Vieux cheval. [*Reflets sur la sombre route.*]
Vieux Collier (Un). [*Le Château de la Belle au bois dormant.*]
Vieux Missionnaire d'Annam (Un). [*Figures et Choses qui passaient.*]
Voyage de Quatre officiers de l'Escadre Internationale au Monténégro. [*Fleur d'ennui.*]

Yeddo. [*Japoneries d'Automne.*]

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Toto256
- Bzhqc
- Benoit Soubeyran
- Siren-Com
- Moreau.henri

---

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur